NOTES
POUR UN TRAITÉ DE COCOTOLOGIE

—

Prolégomènes.

Il sera traité ici de tout le divin et de tout l'humain, du connu, de l'inconnu et de l'inconnaissable, avec le souci de toujours remonter, si possible, à la nébuleuse originale, à l'homogène primitif. Il est du plus grand intérêt, avant tout et par dessus tout, de déterminer le concept de la science cocotologique, car sans cette détermination préalable il est absolument impossible de faire un seul pas ferme dans quelque science que ce soit.

Nous nous trouverons ainsi entraînés à traiter du problème de la connaissance; et tout cela pourrait remplir un tome de grosseur moyenne.

Histoire de la Cocotologie.

Je commencerai en déclarant que l'histoire de la cocotologie, comme celle de tout ce qui existe, le réel et le concevable, se perd dans la nuit des temps, et j'aurai recours au Larousse pour voir ce qu'il en dit. Mais comme il est à supposer qu'il n'en dit rien, je considérerai les cocottes en papier comme un jeu pour enfants et je ferai l'historique des jeux pour enfants et de tous les jeux en général. Cela pourrait bien remplir un autre tome.

Raison de la méthode.

Ici j'exposerai pour quoi je traite en premier lieu de ce qui est premier et en second de ce qui est second, et pourquoi ce qui est troisième doit précéder ce qui est

quatrième, après quoi on doit en venir à ce qui est cinquième.

On sait en effet que la méthode est tout et que la science se réduit à la méthode, c'est-à-dire au chemin (en grec *méthode* veut dire *chemin*). Et en tenant compte qu'il y a deux sortes de chemins, voies et méthodes, les uns immobiles, le long desquels le voyageur à pied discourt et marche, et d'autres « chemins qui marchent » emportant le voyageur à pied, tels les voies fluviales ou fleuves, je diviserai les méthodes, et par conséquent les sciences qu'elles constituent, en deux groupes ; méthodes fixes, ou terrestres, méthodes en mouvement ou fluviales.

Et si l'on me disait que c'est là jouer avec la métaphore, je répliquerais que tout est métaphore et m'en tirerais ainsi. En outre, je forcerai la métaphore en parlant de méthodes ou chemins durs (mathématiques), aériens (funiculaires) vicinaux (sentiers, traverses, raccourcis, etc.) et je terminerai d'une façon magnifique et hautement suggestive en parlant de la mer qui est tout chemin, et que je comparerai à la philosophie; de l'air, qui est aussi tout chemin et que je comparerai à la poésie. Car il est nécessaire de faire entrer la poésie parmi les sciences. Là, pourront se placer les « humides sentiers » d'Homère, et j'en profiterai pour parler d'Homère et de l'hellénisme.

Etymologie.

Cocotologie se compose de deux mots, du mot français *cocotte*, cocotte en papier, et du mot grec *logie*, de *logos*, traité. Le mot français *cocotte* appartient au langage des enfants; au sens primitif et direct, il s'applique à la volaille et par extension à tous les oiseaux; au sens métaphorique, il s'applique aux cocottes en papier et aux filles de joie. Ici j'aurai à développer une comparaison entre les filles et les cocottes, éphémères les unes et les autres.

Une première difficulté surgit au sujet du nom de la science nouvelle. N'est-ce pas un nom hybride, comme sociologie, terme composé d'un mot latin et d'un mot grec? Pas mal de personnes graves ont trouvé dans cette

appellation hybride un puissant argument à l'encontre de notre nouvelle sociologie.

Peut-être serait-il plus juste de nommer notre nouvelle science *papyrornithologie*, des mots grecs *papyros* papier, *ornithon*, oiseau, et *logie;* mais je trouve à ce terme de graves inconvénients que je me réserve de faire connaître quand je publierai le traité.

Ne mettons pas en doute l'importance du nom, importance telle que précisément le plus grave pour une idée ou pour un objet c'est le nom que nous aurons à lui donner. Repoussons l'absurde aphorisme : le nom ne fait pas la chose. Si, le nom fait la chose, et même il la crée.

Est-ce que le verset 3 du chapitre I de la Genèse ne nous dit pas que Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut, Dieu créant ainsi la lumière avec sa parole? et d'après le premier verset du chapitre I de l'Evangile selon saint Jean, qui nous dit qu'« au commencement était le verbe », la parole ne fut-elle pas le commencement? Faust juge impossible d'estimer à ce point la parole, le verbe, et traduit d'abord ainsi : « au commencement était la pensée »; plus tard, il corrige : « au commencement était la force » et enfin il conclut : « au commencement était l'action ». Non; là, Faust divague; disons qu'au commencement était le Verbe, et qu'après avoir formé avec un peu de poussière tous les animaux des champs et tous les oiseaux des airs, « Dieu les amena devant Adam pour que celui-là dît comment il fallait les nommer; et le nom des animaux vivants est celui que leur a donné Adam ». Et le fait de donner un nom à tout animal des champs, à tout oiseau dans les airs, fut pour Adam une prise de possession; et aujourd'hui encore nous prenons possession intellectuelle des choses, en les nommant.

Qu'est-ce, en effet, que connaître une chose, si ce n'est la nommer? Connaître une chose, c'est la classer, nous disent les philosophes; c'est la distinguer des autres, et mieux on la distingue, mieux on la connaît. L'ignorant sait seulement le nom propre des choses, leur *agnomen*, leur prénom, dirions-nous aujourd'hui; il les appelle

Caïus et Titus, Pierre ou Jean; le moins ignorant connaît leur premier patronyme, et ainsi de suite. Plus nous avançons dans la connaissance des choses, plus nous leur donnons de patronymes; nous connaissons mieux leur généalogie, nous les plaçons mieux au rang qui est le leur dans leur famille. La dénommée Histoire naturelle se réduit-elle, généralement, à autre chose qu'à une nomenclature?

Demandons-le au nom lui-même, qui nous répondra par son importance et son usage, interrogeons notre langue latine qui nous répondra que la racine du mot *nom, Nomen Gnomen,* est la racine même, *Gno* — du verbe *Gnosco, cognosco,* connaître, et que cette racine *gno* est sœur de la racine *gen* — de *gigno,* engendrer; nommer c'est connaître et connaître c'est engendrer; nommer les choses c'est les engendrer. Et si nous interrogeons les langues germanique et anglo-saxonne, celles-ci nous diront que *mot, word* en anglais, *wort* en allemand, s'apparente à *werden,* devenir, se faire, s'engendrer, le nom étant un devenir, un se faire, un s'engendrer. Oui, ineffable et inconnaissable sont une seule et même chose.

Carlyle a donc raison, quand dans son *Sartor Resartus* il fait dire à Diogène Feufelsdrockh :

> Car pour dire vrai, ainsi que le soutenait souvent Walter Shandy, tout, presque tout, dérive des noms. Le nom est le premier vêtement dans lequel vous enveloppâtes le moi qui visitait la Terre, vêtement auquel il a adhéré dès lors avec plus de ténacité (car il y a des noms qui ont duré presque trente siècles) qu'à la peau même. Et maintenant, quelles mystiques influences n'envoie-t-il pas du dehors vers le dedans, jusqu'au fond même de l'être, particulièrement pendant les plastiques premières années où l'âme est tout enfantine encore et tendre, l'invisible semence ayant à croître jusqu'à se transformer en arbre touffu! Les noms? Si je pouvais expliquer l'influence des noms, qui sont les plus importants de tous les vêtements, je ferais un second et grand Trismégiste. Non seulement tout le langage courant, mais la

science et la poésie mêmes, ne sont autre chose, si tu le remarques bien, qu'un art exact de nommer... Dans un sens très clair, le proverbe dit : « Appelle quelqu'un voleur et il volera. »

Ainsi parle Carlyle.

Gœthe de son côté, dans *Poésie et Vérité*, nous dit :

Ce n'était pas bien de se permettre ces plaisanteries sur mon nom, car le nom propre d'un homme n'est pas une cape qui pend derrière son dos et qu'on peut déchirer et déchiqueter, mais un vêtement parfaitement ajusté et même incorporé à la peau, qui a grandi avec la personne et sur elle, et qu'on ne saurait égratigner ni écorcher sans blesser la personne elle-même.

Pour en finir avec les citations, transcrivons ici ces vers d'inspiré où Shelley nous dit : « il donna à l'homme le langage et le langage créa la pensée, qui est la mesure de l'univers. » (Le *Prométhée délivré,* act. II, sc. IV.)

He gave Man speech, and speech created thought,
Which is the mesure of the universe.

Avec toutes ces considérations, et avec d'autres encore au sujet du nom, considérations que je tirerai de mon carnet étiqueté *Onomastique,* je justifierai l'importance capitale du nom que je donne à la nouvelle science et comment en la nommant je la crée. Car le nom et son étymologie devront précéder la définition elle-même.

Définition.

Ici, après avoir exposé ce qu'est une définition et combien de sortes de définitions sont possibles, et après avoir donné l'étymologie du mot définition, je passerai à toutes les définitions qu'on peut donner de la *cocotologie,* en commençant par la plus simple, qui est : La science qui traite des cocottes en papier!

Importance de notre science.

Il est capital de bien établir a priori l'importance de

la science dont on va discourir, dans le cas où des lecteurs ignorants ne s'en douteraient pas. Cela importe autant que le procédé de certains prédicateurs dialecticiens qui, après avoir développé un argument, ajoutent : « il reste donc démontré avec évidence... telle ou telle chose »; pour le cas où l'auditoire ne s'en serait pas rendu compte.

L'importance de la cocotologie est, ainsi que nous le verrons plus loin, qu'elle peut arriver à être une science parfaite.

Place que la cocotologie occupe parmi les autres sciences, et ses rapports avec elles.

Voici deux points d'une importance capitale et qui prêtent passablement à discussion. En réalité, le premier point dépend du second, puisque pour placer notre science au rang prééminent qui lui revient, nous aurons à déterminer auparavant ses rapports avec les autres sciences.

La cocotologie s'apparente à la physico-chimie, parce que le papier avec lequel on fait les cocottes, qu'il soit fin, qu'il soit d'emballage, est sujet à toutes les lois physiques et chimiques : il a du poids, il offre une couleur, il rend un son si on le blesse, il se dilate à la chaleur, il se consume au feu, il est sensible à certains acides, etc, etc. La cocotologie s'apparente aux sciences naturelles, parce que ledit papier est extrait de matières végétales, et si l'on ne connaît pas celles-ci on ne peut pas bien distinguer tel papier de tel autre. Elle s'apparente aussi à la psychologie, puisque les cocottes en papier aident au développement de l'intelligence enfantine; et elle s'apparente aux sciences sociales par sa valeur en tant que jeu pour enfants. Mais avant tout et par-dessus tout, elle s'apparente, comme nous allons voir, aux sciences mathématiques, la cocotte en papier adoptant des formes géométriques définies, et pouvant être soumise à une formule analytique.

Divisions.

Ici j'indiquerai certaines divisions de la *Cocotologie;* car il ne suffit pas de traiter une science, quelle qu'elle

soit, il faut la diviser au préalable en I, II, III, A, B, C, 1, 2, 3, a, b, c, etc. Une science ne peut pas être fluente et continue comme une veine d'eau, il est nécessaire qu'elle soit stable et discontinue comme un rosaire.

Embryologie.

Je commencerai par étudier l'embryologie de la cocotte en prenant comme point de départ le carré primitif de papier qui, issu du protoplasme papyracé, est l'ovule d'où la cocotte se développera. Et un tel ovule doit être forcément carré, aussi parfaitement carré que possible; inutile qu'il soit quadrilatère ou parallélépipède, car de ceux-ci ne sortirait qu'un monstre, ainsi que pourra le vérifier l'investigateur, s'il le tente comme nous-même l'avons fait.

L'ovule-carré doit subir en premier lieu le retour, ou involution, de ses quatre angles qui viendront se rejoindre dans le centre. D'où résultera le *blastotétragone* où l'on trouvera deux couches : celle formée par les quatre extrémités repliées, *l'endoderme* ou endopapyrus, et celle formée par la partie centrale de l'ovule-carré, l'ectoderme ou ectopapyrus.

Une fois ce second stade atteint, le blastétragone subit un troisième pliage, une troisième complication : ses pointes se retournent à l'inverse de leur premier pliage, c'est-à-dire vers l'endopapyrus; nous obtiendrons ainsi le gaster papyracé. De là pourra sortir, grâce à un procédé que je décrirai minutieusement dans mon ouvrage — ouvrage illustré de graphiques exacts — la première forme de cocottes, la plus élémentaire et primitive où les extrémités que l'on avait pliées en premier lieu pourront former la tête, les pattes et la queue. De là encore, par un autre procédé, on pourra tirer une table (fig. 1), le *trapèze papyracé,* forme de tétrapode, ou quadrupède, la plus simple qui se connaisse puisque c'est un quadrupède pur, un tétrapode, au point que certains savants ont émis l'opinion non dénuée de fondement, que les quatre pattes d'une table ne servent pas à soutenir le carré ou planches qui la forment, mais bien plutôt que ce carré sert

à supporter les pattes. Ici je m'étendrai en de vastes considérations pour expliquer que ce type de *trapèze papyracé,* nous le voyons en somme reproduit dans tous les organismes supérieurs, l'homme inclus, où le corps porte les extrémités au lieu que ce soit celles-ci qui portent le corps; et j'étudierai le type *trapèze* dans l'espèce humaine, chez ces hommes dont la raison d'être est d'avoir des mains et des pieds.

Après la troisième période vient la quatrième, où, moyennant un procédé que j'expliquerai en détail, se

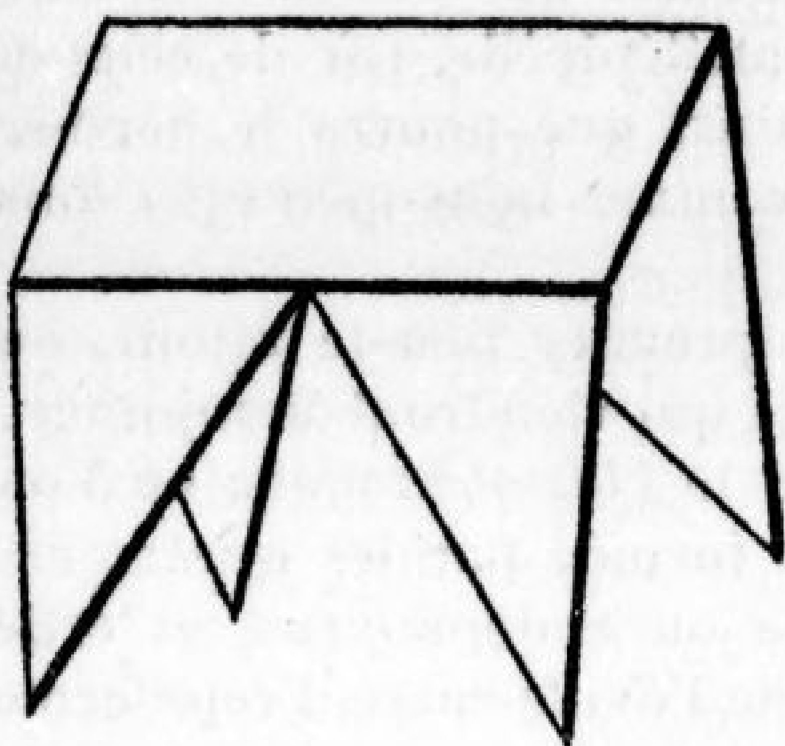


Fig. 1

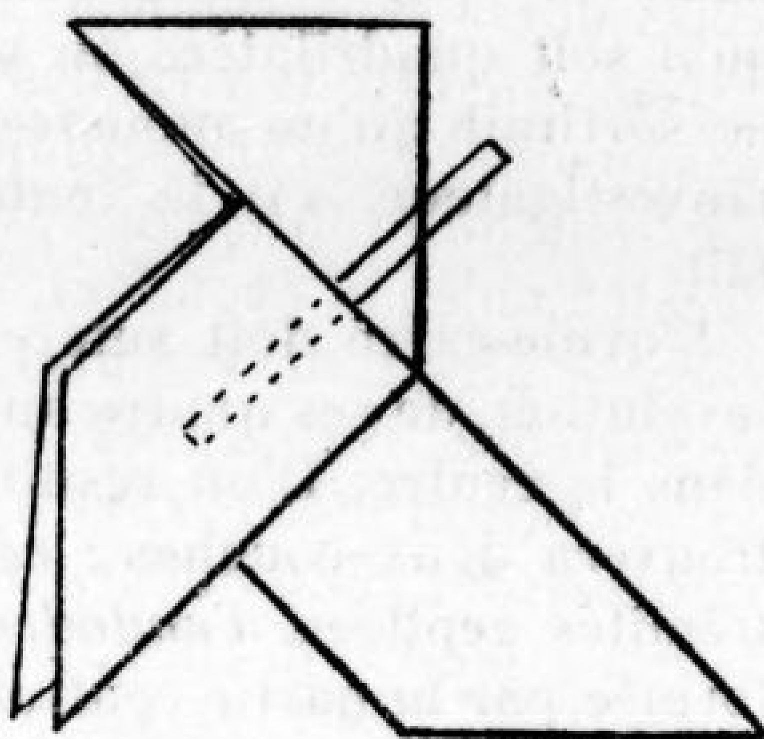


Fig. 2

développe la cocotte normale, caractérisée par quatre côtés que forment les quatre pointes primitives et par deux bourses triangulaires à la tête; auxquelles il faudra donner un nom scientifique.

Je traiterai ensuite de la cinquième période, où des poches apparaissent chez la cocotte; je disserterai doctement sur ces cocottes marsupiales qui représentent une phase de grand développement (fig. 2). Car il est hors de doute que l'apparition des poches est un des phénomènes capitaux et de transcendance majeure du processus organique. Simultanément aux poches, il naît à la cocotte une sorte de mandibule, et une bouche proprement dite se forme chez elle. (Pour tout cela il est absolument nécessaire que le lecteur prenne un carré de papier et fasse

lui-même l'expérience de ce que nous disons, car la cocotologie est, en même temps qu'une science exacte, une science éminemment expérimentale).

Que la bouche apparaisse en même temps que les poches, c'est un des phénomènes les plus surprenants et suggestifs qui se puissent présenter, et je devrai m'y arrêter autant qu'il le mérite.

Simultanément à la bouche et aux poches se développent dans cette même cinquième phase de la cocotte quatre côtes pectorales simples, en même temps que les côtes dorsales deviennent doubles.

Nous ne dirons rien des sixième et septième périodes; néanmoins je ferai de judicieuses et profondes réflexions sur le nombre infini de ces phases et comment elles sont incalculables. Cependant, à chaque phase nouvelle, la cocotte prend de l'importance; mais la matière oppose de sérieuses résistances à sa perfection géométrique, qui est sa raison d'être, raison pour laquelle les formes supérieures sont condamnées à périr dans la lutte pour l'existence, attendu qu'elles ne s'adaptent plus à la perfection géométrique. Et cela nous amène à l'anatomie de la cocotte.

Anatomie.

En effet, la raison d'être de la cocotte en papier c'est sa perfection géométrique, perfection à laquelle elles tendent toutes, quoiqu'elles n'y parviennent jamais.

La cocotte parfaite doit pouvoir s'inscrire dans un carré parfait (comme dans la fig. 3, ci-contre, et si nous rappelons que l'ovule dont elle est sortie est un carré de papier, nous verrons que sa perfection consiste à pouvoir s'inscrire dans son propre ovule-carré, se maintenant fidèle à son origine. D'où nous déduirons que la perfection chez tout être consiste à pouvoir s'inscrire toujours dans son ovule générateur et à s'en tenir aux limites de son origine.

Il est évident qu'à cause des précaires et misérables conditions de notre vie terrestre, et étant donné, entre autres inconvénients, ceux que présente la matière, — épais-

seur et autres imperfections du papier — il ne se trouve pas de cocotte qui accomplisse rigoureusement son idéal géométrique qui gît depuis toute éternité dans le sein de la géométrie. Plus une cocotte se rapproche de son archétype, mieux elle s'inscrit dans un carré, et elle est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage de l'inaccessible supercocotte.

Et là se présente une très intéressante et très suggestive

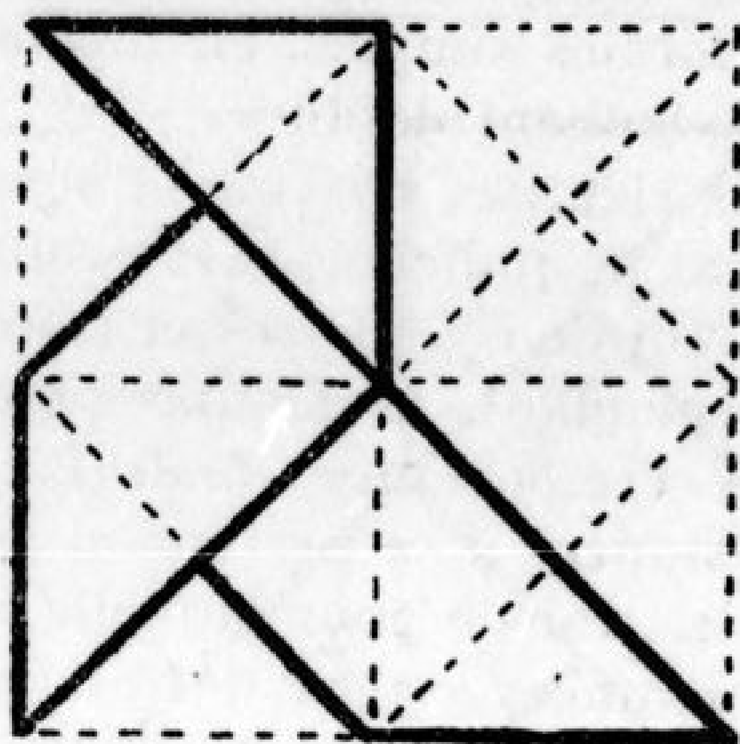


Fig. 3

question, savoir : ce qui fait l'individualité de chaque cocotte. Ce qui distingue une cocotte des autres cocottes de la même grandeur, c'est précisément leurs imperfections. Car si toutes les cocottes étaient parfaites, c'est-à-dire si toutes pouvaient s'inscrire dans des carrés parfaits, elles ne se distingueraient plus les unes des autres que quantitativement par la taille et aussi par le lieu qu'elles occuperaient dans l'espace, mais non qualitativement. Elles ne seraient point identiques, mais pareilles ou semblables, comme sont pareils toujours des carrés ou des triangles équilatéraux.

On voit donc que la perfection s'acquiert au détriment de la personnalité et qu'un être est d'autant plus parfait ou archétypique, qu'il est moins personnel. Demandons-nous, en nous considérant dans les cocottes comme dans un miroir, s'il nous convient d'aspirer au

sur-homme, à l'homme capable de s'inscrire dans un ovule parfait, et si pour obtenir semblable perfection nous devons renoncer chacun à notre personnalité. Il est vrai qu'il nous a été prescrit de devenir parfaits comme notre Père céleste, mais cette perfection est comme un terme inaccessible auquel nous devons aspirer.

En désespoir de cause, sacrifions notre personnalité sur l'autel de la perfection, aspirons à devenir semblables à l'être parfait, à nous fondre dans l'archétype. Parce

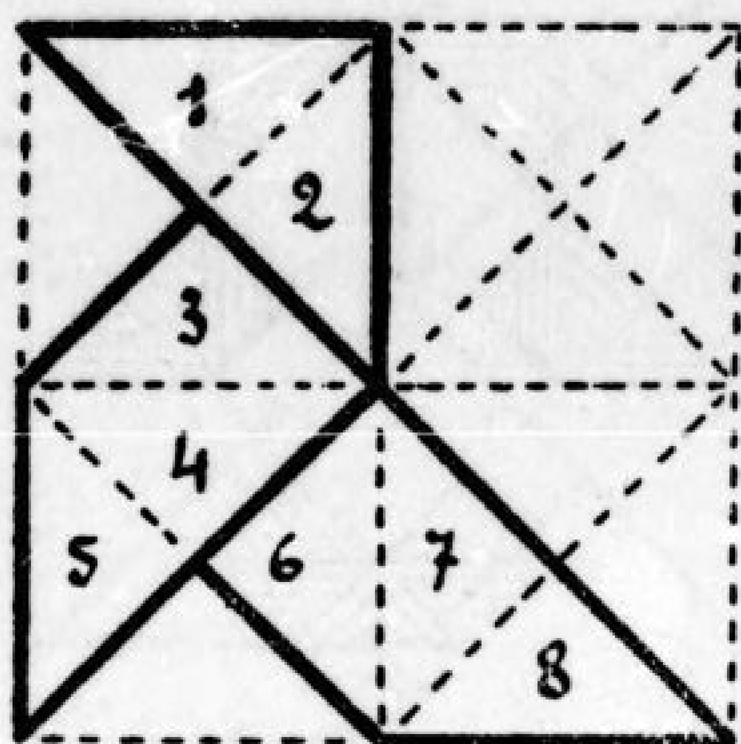


Fig. 4

que si, comme d'aucuns le soutiennent, Dieu est ma projection dans l'infini, nos vies parallèles se rencontreront dans l'infini, et ma projection coïncidera avec la tienne, avec celle de Jean, avec celle de Pierre, avec celle de tous, et ce ne sera plus qu'une seule projection. Alors Dieu serait le lieu où tous nos *moi* s'identifieraient et se confondraient et se perfectionneraient. Il serait donc le Moi collectif, le Moi universel, le Moi-Tout.

Et maintenant, qu'on ne vienne pas me dire que la Cocotologie n'est pas une science de la plus haute importance, ouvrant les plus vastes horizons à la pensée humaine et l'emportant dans de sublimes contemplations.

Après avoir développé comme il convient ces si importantes questions que pose la Cocotologie, il conviendra que j'examine les facettes que présente une cocotte vue

en projection latérale, et qui sont, comme on le voit dans la figure ci-contre (fig. 4), au nombre de huit : deux à la tête, trois à la patte et trois à la queue; car la Cocotte ne compte extérieurement que tête, pattes et queue. Les deux facettes de la tête sont respectivement les protocéphales ou tête antérieure (1), métacéphale ou tête postérieure (2); les trois facettes des pattes sont : protopode (3), mésopode (4) et métapode (5). Et les trois facettes de la queue : protocerque (5), mésocerque (7) et méta-

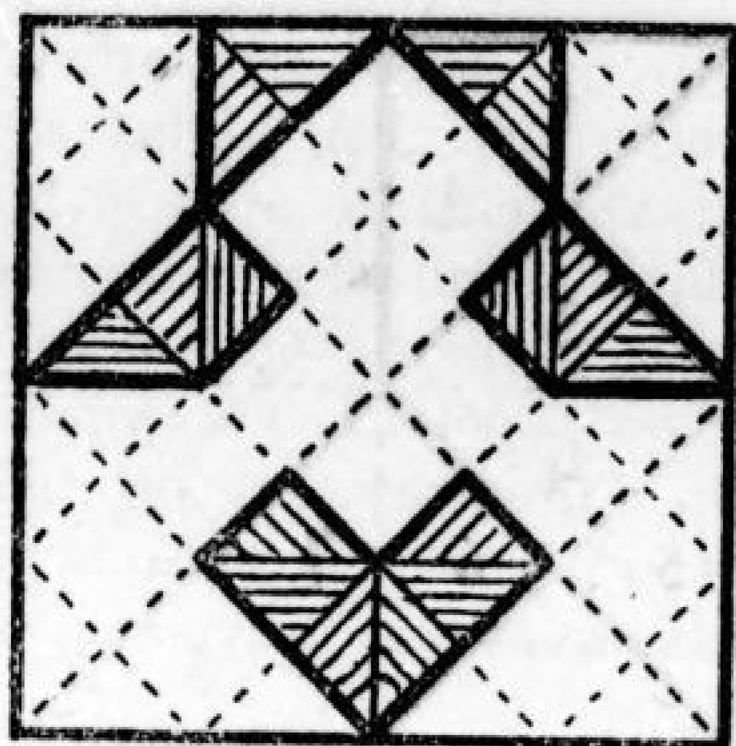


Fig. 5

cerque (8). Toutes ces facettes sont des triangles, et des triangles égaux, rectangles et isocèles; la Cocotte est par conséquent un être essentiellement et éminemment triangulaire, un être triangulo-rectangulo-isoscelique.

Nous avons donc là, avec cette perfection extrême de notre cocotte, composée, en guise de premiers éléments ou cellules, de soixante-quatre triangles rectangles isoscèles (ainsi que l'indique la figure 5 où sont marqués les seize triangles qui composent la partie extérieure de la cocotte bien pliée), une nouvelle, admirable, providentielle et téléologique harmonie.

Et voilà comment l'anatomique surgit de l'histhologique, le macroscopique du microscopique, et comment tout être dépend quant à son organisation et à sa forme des éléments premiers qui le constituent.

On connaît la différence qui existe entre la cellule animale et la cellule végétale, cette dernière enclose dans de dures parois, prisonnière et comme enkystée, tandis que la cellule animale est plus libre, à la manière de l'amibe (le globule du sang nous offre un cas de cellule animale libre), — on sait, dis-je, qu'une telle différence conditionne les différences de structure existant entre le végétal et l'animal. De son élément premier découle toute l'organisation d'un être.

Nous le constatons en architecture, où les formes d'ensemble sont conditionnées par la matière employée, par la cellule architectonique. Ainsi nous avons eu l'architecture de bois, imitée ensuite avec la pierre, puis avec la pierre de taille; l'architecture de brique et jusqu'à l'architecture de fer. Pour développer ce point, je consulterai les ouvrages spéciaux d'architecture et cela me fournira l'occasion d'illustrer avec profusion cette partie de mon œuvre avec des planches représentant les principaux monuments égyptiens, assyriens, chaldéens, phrygiens, grecs, etc., etc.

Or, la Cocotte est, à n'en pas douter, la forme architectonique — employons ce mot — que le papier réclame et exige la forme qui surgit tout naturellement du papier, la perfection de l'image en papier, l'être papyracé parfait.

Tout en elle est admirable; on ne saurait épuiser la série d'harmonies et de rapports mystérieux qu'elle présente. La Cocotte est avant tout un être triangulaire ou, pour parler plus exactement, triangulo-rectangulo-isocélique, et comme le triangle-rectangle-isocèle est la moitié d'un carré, nous voyons son rapport intime et profond avec le carré qui joue un si grand rôle dans notre mensuration. Certaines lignes de la Cocotte, comme celles qui vont du sommet de la tête au bec, ou du genou au pied, sont comme des côtés d'un carré, et d'autres, telles les trois lignes qui partent du centre pour s'arrêter au bec et à l'extrémité des pattes et de la queue, sont comme des diagonales du même carré. C'est-à-dire que considé-

rant celles-là à juste titre comme des unités, celles-ci équivalent à V2, quantité incommensurable avec l'unité. Et voilà comment s'introduit dans l'essence de la Cocotte le mystérieux rapport de l'incommensurabilité.

Cette incommensurabilité est à la Cocotte ce que la spiritualité est à l'homme; elle nous explique que la Cocotte doit avoir une vie suprasensible; car faut-il supposer que l'Auteur suprême de tout ce qui a été créé l'aurait dotée de pareille incommensurabilité s'il n'avait pas eu un objectif, quel qu'il soit? Allons-nous admettre que ce mystérieux rapport de V2 n'a pas une fin transcendante quelconque? Tout dans la Cocotte révèle nettement un plan préconçu, tout nous démontre un dessein caché; et comme nous ne sommes pas assez obtus pour supposer que l'enfant qui matériellement la construit s'y connaisse en triangles isocèles ou en incommensurabilités, ou en V2, il nous faut convenir que cet enfant-là n'est plus qu'un instrument aveugle du Pouvoir Suprême, lequel, lorsqu'il lui fait dresser une cocotte, a de plus hauts desseins que de le distraire. Et nous allons jusqu'à oser soupçonner que l'enfant a été fait pour la Cocotte et non la Cocotte pour l'enfant, même si ce soupçon si plausible devait blesser l'ombrageuse susceptibilité du Roi de la Création. Mais de l'origine et de la finalité de la Cocotte, je parlerai plus loin.

Une autre merveilleuse harmonie, c'est que la Cocotte, vue en projection, couvre une surface qui équivaut à la moitié du carré où elle s'inscrit, alors que, — nous l'avons constaté dans la figure 3 — elle est formée de huit triangles sur les seize que compte le carré. C'est dire que sa surface est la moitié de la surface du carré où elle s'inscrit, tout comme la surface de chacun des triangles qui la composent est la moitié de la surface du carré; admirable harmonie! En outre, si nous consultons la figure 5, nous verrons que les triangles marqués en noir sont au nombre de seize; le nombre total de ceux qui composent l'ovule primitif, surgi du protoplasme papyracé, étant de soixante-quatre, la surface extérieure, la peau de la Cocotte, est le quart ni plus ni

moins de la surface de l'ovule-carré : nouvelle et mystérieuse harmonie!

Ainsi je continuerai mon ouvrage, analysant les différents et merveilleux rapports métriques, commensurables et incommensurables, qui dérivent de la structure admirable de la Cocotte; et après avoir analysé ses qualités statiques, j'insisterai sur les dynamiques. Je dis dynamiques, bien qu'il se trouve des gens qui croient par erreur que les cocottes restent étrangères à la dynamique.

Mais quelle est donc la dynamique de la Cocotte? Eh bien, c'est la force qui fait qu'elle se tient debout; car la fonction de la Cocotte est de se tenir debout sur ses pieds. Cette position debout est sa physiologie.

Et qu'on ne vienne pas m'objecter que se tenir sur ses pieds est affaire de statique et non de dynamique. Non, c'est dynamique et très dynamique. Bien souvent il faut plus d'efforts pour se tenir debout que pour marcher. Est-ce qu'un cadavre peut se maintenir debout comme un homme vivant? Dès lors, la Cocotte, en se tenant sur ses pieds, est une cocotte vivante. Et qu'on ne vienne pas me dire encore qu'à ce compte-là il n'y a rien qui ne soit dynamique et que le statique même serait dynamique, et que je ne saisis pas bien la différence qui existe entre la statique et la dynamique, puisqu'un système de forces en équilibre est statique; qu'on ne vienne pas me dire tout ça, je n'en aurai cure, et je tiendrai bon, car je me comprends et je fais cavalier seul.

La dynamique de la Cocotte, dis-je, consiste en ce qu'elle se tient debout et en équilibre stable, et qu'elle s'appuie sur trois points (points et non surfaces, remarquons-le bien), qui sont les deux bouts de ses métapodes et le point où le protocerque, le mésocerque et le métacerque se rencontrent. Elle s'appuie sur trois points, sur un triangle isocèle quoique non rectangle, attendu qu'il y a la même distance des deux bouts des pattes au point d'appui de la queue. Encore une nouvelle, merveilleuse et troublante harmonie triangulaire!

Et observez la perfection avec laquelle la Cocotte pose

ses pieds à terre et se tient debout; remarquez qu'elle ne touche le sol que sur trois points, nécessaires pour se maintenir en équilibre stable avec le moindre contact possible avec le sol; dites-moi si ce n'est pas là encore une nouvelle et mirifique perfection de son être, une perfection qui l'élève au-dessus de tant de plantigrades humains qui ont besoin de toucher le sol autant qu'ils le peuvent. La Cocotte est un être tripode, et la Cocotte parfaite, la Cocotte archétype ou idéale, ne devra toucher le sol que sur trois points géométriques, trois points purs, déterminants d'un plan rigoureux.

Il n'existe qu'une autre figure qui touche le sol avec moins de points d'appui : c'est la sphère, elle ne se pose que sur un point; mais elle se maintient en équilibre instable et non stable. Et qui mettra en doute que le triangle ne soit une figure plus parfaite que le cercle? Car si les rapports du cercle sont merveilleux et surprenants, ceux du triangle sont non moins surprenants, et le triangle est assurément plus divers.

Dans le cercle il n'y a guère que de l'unité, tandis que le triangle possède unité, variété et harmonie; unité d'espace clos, variété de côtés et d'angles, harmonie de formes. Le triangle a de tout temps été honoré et vénéré, et avec lui le nombre trois qui en dérive, le mystérieux nombre trois, le premier nombre composé de pair et d'impair, et précisément du premier impair avec la paire initiale. Arrivé là je ferai un éloge chaleureux du nombre trois, j'énumérerai les principales catégories et puissances qu'on cite en ternes ou triades et j'insisterai spécialement sur : Liberté, Egalité, Fraternité; Dieu, la Patrie et le Roy; Agriculture, Industrie et Commerce; Vérité, Bonté et Beauté; Orient, Grèce et Rome, etc., etc., etc...

Allons maintenant en Chine, dans ce si antique pays qui conserve les plus vénérables reliques de l'enfance du genre humain. Une fois en Chine, je ferai un éloge chaleureux de l'intéressant peuple chinois, et je conclurai par une apologie du *tangram* ou *chinchuap,* casse-tête chinois qui sert à amuser les enfants et que pas mal

d'écoles d'Europe ont adopté pour développer le sens géométrique. Le *tangram* comprend sept petites pièces en bois ou autre matière, découpées comme on le voit

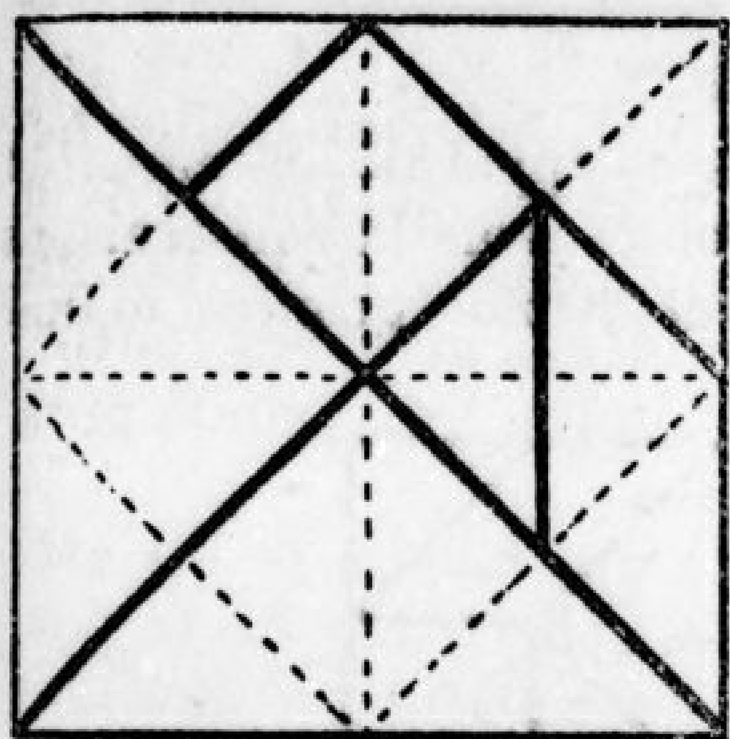


Fig. 6

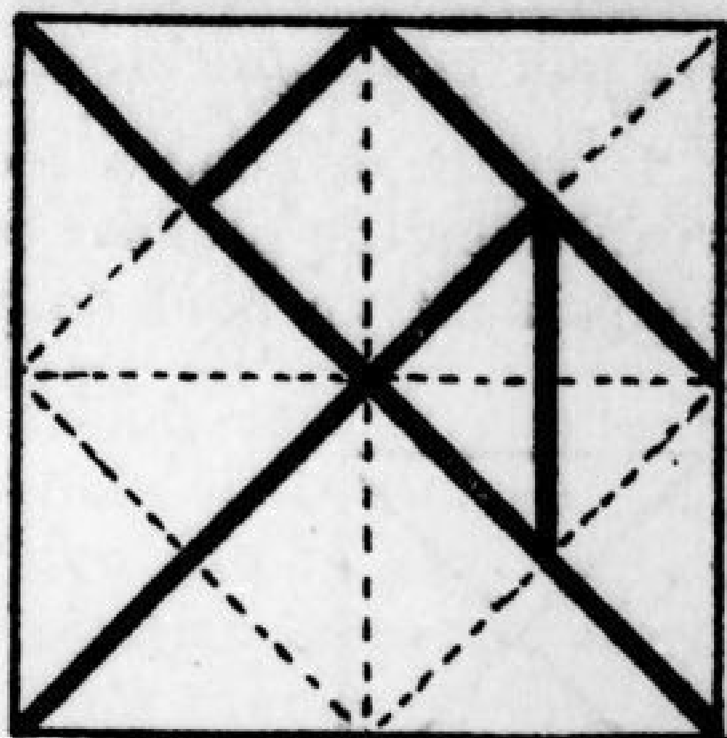


Fig. 7

dans la figure 6 et qui peuvent produire toutes sortes de combinaisons. C'est un jeu très connu.

Eh bien, je soutiens que ce jeu-là procède de la Co-

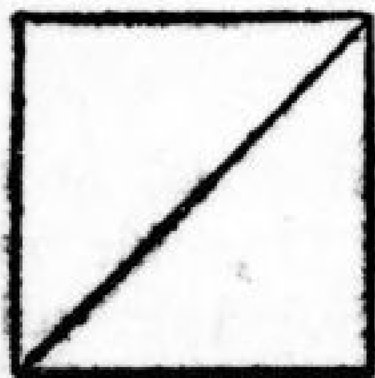


Fig. 8

cotte et qu'il n'a pas d'autre objet que construire la Cocotte, puisque ses éléments, les sept pièces qui le composent, ne sont ni plus ni moins que les seize triangles rectangles isocèles que comporte, — si l'on en exclut deux — le carré où s'inscrit la Cocotte.

Et la preuve que le tangram chinois tendait à la compréhension de la Cocotte, c'est que, comme on le voit aux figures 7, 9 et 10, on peut composer avec ses sept pièces

l'ovule papyracé en même temps que l'image de la Cocotte.

Puis je continuerai en développant l'anatomie géométrique de la Cocotte.

Origine et finalité de la Cocotte.

L'origine de chaque cocotte nous apparaît nettement et visiblement au premier coup d'œil : nous la construisons en prenant un bout de papier et de nos propres mains.

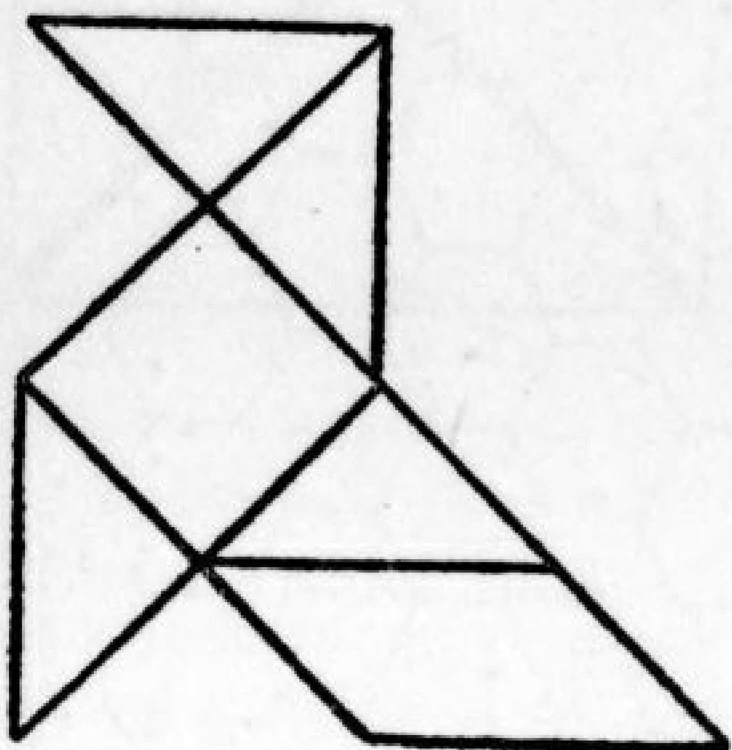


Fig. 9

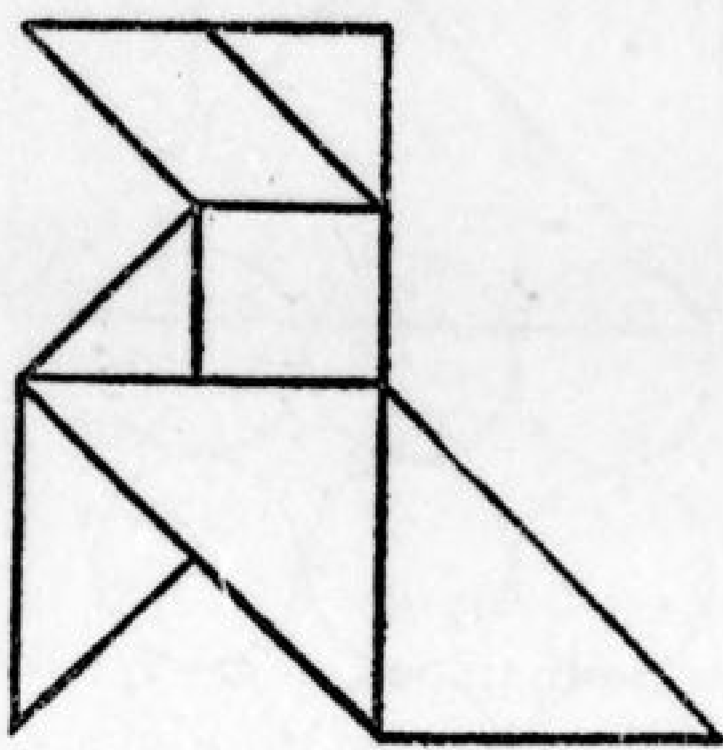


Fig. 10

Mais nous avons constaté en la construisant que nous ne cessons pas d'être l'humble instrument d'une Puissance et Intelligence Suprême qui guide nos doigts. Ici j'entends traiter de son origine philogénique, de l'origine de l'espèce. Car nous avons appris à faire des cocottes en les regardant faire, mais, qui les a conçues? et quelqu'un les a-t-il conçues? ont-elles surgi du néant, du hasard, ou de l'Intelligence créatrice et ordonnatrice? Grave question!

Se trouverait-il des gens à vouloir nous persuader incongrûment qu'un être aussi merveilleux, doué de si nombreuses et de si éminentes perfections, source de si admirables rapports métriques commensurables et incommensurables, statiques et dynamiques, que cet être papyracé parfait pourrait être l'œuvre du hasard? Nous

faudra-t-il rappeler qu'en jetant au hasard des caractères d'imprimerie, jamais n'en résulterait *l'Iliade?* Loin de nous Démocrite et Leucipe et Holbach et tous les matérialistes! O aveuglement des hommes! Non, il n'est pas possible de nous persuader avec des doctrines aussi absurdes qu'impies!

Il s'est élevé dans ces derniers temps une secte effrontée et impie appelée transformisme, darwinisme ou évolutionnisme, — elle se pare de ces noms pompeux et de

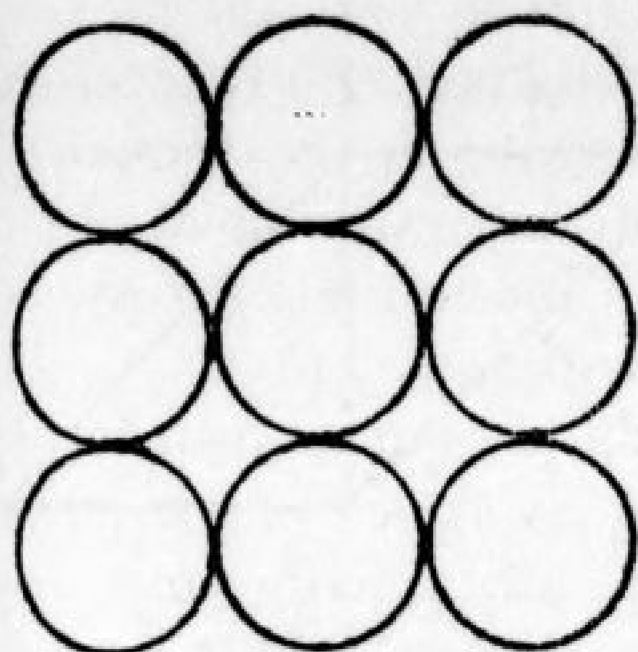


Fig. 11

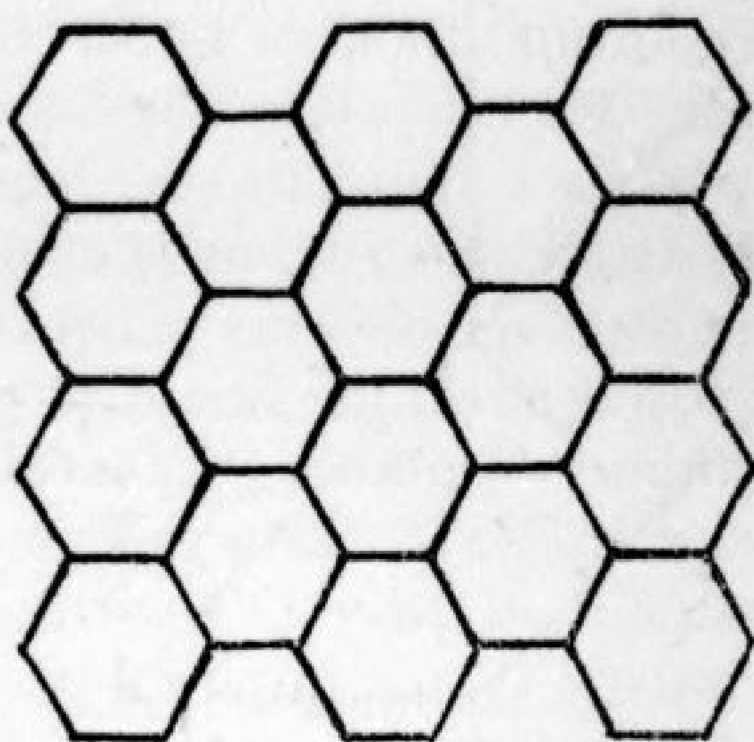


Fig. 12

bien d'autres encore, — qui dans son aveuglement et son arrogance prétend que les espèces aujourd'hui existantes dérivent toutes, absolument toutes, — incluse l'espèce humaine, — les unes des autres, partant des êtres les plus simples et arrivant aux plus parfaits et compliqués. On a rarement vu erreur plus néfaste.

Et que nous apporte le flambant transformisme sur la Cocotte en papier? Pourra-t-il nous faire croire qu'un être aussi accompli a été engendré par évolution et non qu'il a surgi d'un coup et comme par enchantement, avec tout son trésor de perfections? Je suppose qu'il ne manquera pas de dire qu'étant donné un carré de papier parfait, si on le plie avec précision, il ne peut en résulter que des figures régulières; que si on plie un carré par

sa diagonale on obtient forcément deux triangles rectangles isocèles. Mais vous ne voyez donc pas, malheureux, que ce que vous dites là implique une pétition de principe ou cercle vicieux?

Allez, je connais vos sophismes pompeux, sophismes de science vaine qui gonfle mais qui ne fortifie pas; je sais qu'entraînés par votre superbe, vous soutenez pertinemment que les galets ronds sont devenus ronds par le frottement avec les eaux et le lit du ruisseau, et non qu'ils étaient ronds dès le commencement pour mieux résister au courant. Et quoi encore? Eh bien, un fait admirable, cause d'admiration pour tout vrai sage, a servi à ces imposteurs pour un de leurs artificieux sophismes.

Il s'agit des rayons d'abeilles, ces cellules merveilleusement disposées en prismes hexagonaux, ces constructions qui se rapprochent le plus du cylindre en occupant le moins de place. O merveilleuse économie de l'espace! Beaucoup de savants modestes, profonds et pieux se sont arrêtés à admirer la Providence dans ce trait admirable; et puisqu'il est impossible, à moins que l'esprit systématique nous emporte, d'attribuer aux abeilles une connaissance de la géométrie qui leur fasse savoir que les prismes hexagonaux sont les figures s'emboîtant le mieux les unes dans les autres sans perdre d'espace, et présentant le creux qui se rapproche le plus du cylindre, nous sommes forcés d'admettre qu'une Intelligence supérieure a doté ces petites bêtes de leur instinct parfait. Mais voilà que nos modernes savants, nos sophistes pompeux et gonflés de présomption insolente nous racontent que les guêpes font leurs cellules cylindriques avec des intermèdes creux, en perdant de l'espace; et que si les abeilles sont parvenues à faire leurs cellules hexagonales, c'est qu'en pressant les cylindres les uns contre les autres, ils finissent par prendre, naturellement, la forme de prismes hexagonaux. Et à l'appui de ce dire ils nous invitent à réunir en faisceau quelques-uns de ces petits cylindres, à les nouer ensemble comme un paquet de cigarettes et à bien les serrer; l'évidence doit nous convaincre. O aveuglement de la raison humaine, à quelles

extrémités tu conduis les malheureux mortels! O astuces du Malin!

Souvenons-nous que lorsque Dieu mit nos premiers parents au paradis terrestre, il leur abandonna tout de ce si prestigieux jardin, leur enjoignant seulement de ne pas toucher aux fruits de l'arbre de la science du Bien et du Mal; mais vint le Tentateur qui leur promit qu'ils deviendraient comme des dieux, qu'ils connaîtraient le bien et le mal et la raison des choses, et ils goûtèrent aux fruits de l'arbre de la science; alors ils se virent nus et tombèrent dans le malheur, et de là proviennent tous nos maux, parmi lesquels le pire de tous, celui que nous appelons progrès.

La tentation continue encore; je suis absolument convaincu que tout ce qui a trait au transformisme n'est autre chose qu'une ruse posée avec une astuce divine devant notre raison pour voir si elle se laissera séduire et si elle croira plus en elle-même qu'en ce qui exige sa foi et sa confiance.

Tout ce qui se rapporte aux êtres organiques est, en effet, disposé et tracé de telle façon que l'on voit notre pauvre et faible raison entraînée *naturellement* et comme guidée par la main, à tomber dans les erreurs du transformisme. Parallélisme entre le développement de l'embryon et la série zoologique correspondante, organes atrophiés, cas d'atavisme, tout se trouve combiné pour nous induire en erreur. Il est évident qu'à considérer la chose à la lumière de la seule raison, il n'y a pas d'autre solution que de tomber dans le transformisme, car il est la seule doctrine à nous expliquer la diversité des espèces et leurs variétés de formes. La science est implacable et rien ne sert de vouloir lui résister. La raison tombe, et elle doit tomber *naturellement* dans le transformisme si la foi ne la soutient pas *surnaturellement*.

« Oui, en vérité, tout était tracé et disposé pour vous faire croire que certaines espèces provenaient d'autres espèces par évolution, l'homme compris, lequel proviendrait d'une espèce de singe; tout entraînait naturellement et comme par une

force irrésistible, votre raison à pareille croyance, mais c'était, hélas, pour éprouver votre foi et pour voir si vous croyiez davantage à votre misérable, faible et orgueilleuse raison qu'à des paroles que vous deviez considérer comme infaillibles. Il est vrai aussi que des apôtres de l'erreur vous proposaient certain rébus qu'ils nommaient révélation naturelle, où Dieu parle par ses œuvres; ils disaient que la nature est sa parole, son verbe, que Lui-même vous enseigne le transformisme qui est une doctrine profondément religieuse et pieuse, puisqu'elle comporte une ascension indéfinie vers le mieux; or tout cela, ce n'était que pièges pour vous éprouver. Et de même que s'endurcit le cœur de Pharaon, et qu'une fois son cœur figé il ne répondit pas à l'appel, ainsi allez-vous être châtiés pour avoir cru plutôt à votre raison qu'à d'antiques et vénérables paroles. »

Alors, la fatidique trompette de retentir.

Tel est, sans aucun doute, le sens profond de cette moderne et si pernicieuse erreur qui a nom transformisme, ruse posée devant la raison. Mais l'assidue et scrupuleuse contemplation des perfections réunies par la Cocotte en papier saura nous en détourner.

. . . .

Ici s'arrête court le manuscrit des *Notes pour un traité de Cocotologie*, de l'illustre don Fulgencio, et il est bien dommage que notre premier cocotologue, premier dans l'ordre du temps et de la prééminence, n'ait pu mener à bout son projet d'écrire un traité complet de la nouvelle science. Il songe, m'a-t-il assuré, à refondre ces notes dans sa grande œuvre *Ars magna combinatoria;* et il semble même que ce soit la Cocotologie qui lui a suggéré la première idée d'un monument aussi considérable de sagesse.

MIGUEL DE UNAMUNO.

Traduit de l'espagnol par
EMMA H. CLOUARD.

MAURICE ROLLINAT

POÈTE ET MUSICIEN DE L'ÉPOUVANTE

—

Rollinat, c'est une légende. Les légendes sont salutaires. Encore doivent-elles remplir fidèlement leur mission, qui n'est pas de faire grimacer un cadavre dans ses bandelettes, mais de rendre la réalité plus réelle et la vie plus vivante ,en les enveloppant dans ce suaire de poésie qui est le corps glorieux de la vérité.

A l'heure où va se fixer, pour longtemps peut-être dans le bronze et dans les mémoires, la figure du poète des *Névroses* (1), à l'un de ces moments comptés par la destinée, où l'on révise le bilan d'une œuvre et les titres d'un écrivain disparu, il importe de ne pas laisser déformer ses traits par l'ignorance et la caricature injurieuse.

Rollinat, à l'époque où je le fréquentais à Fresselines, eut beau renier l'outrance macabre ou le naturalisme excessif de certaines pièces de jeunesse, il n'en est pas moins resté, pour le public, et pour la critique qui ne lit pas, l'auteur de la *Belle Fromagère*, de *l'Enterré vif* et

(1) Nous venons d'inaugurer à Fresselines, le 16 avril, le buste de Rollinat, dû au sculpteur Paul Surtel. Le mois prochain on élèvera à Châteauroux un autre buste, œuvre de Georges Lorin. Celui-ci est malheureusement discutable. Enfin, à la même époque et dans la même ville s'ouvrira, par les soins de M. Paul Thibault, une exposition Rollinat.

Je ne puis songer à donner ici une bibliographie complète. Qu'il me suffise de signaler l'œuvre scrupuleuse d'Emile Vinchon : *La Vie de Maurice Rollinat* (rééditée et augmentée, chez Laboureur, Issoudun 1909) qui est la source de beaucoup la plus sûre et la plus complète. — Du même auteur : *L'œuvre littéraire de Maurice Rollinat* (Laboureur, Issoudun). — *La Musique de Maurice Rollinat* (D. Masse, Le Blanc.)

Consulter aussi : Joseph Pierre : *Le Vrai Rollinat* (Messein) Hugues Lapaire, *Rollinat Poète et Musicien* (Mellottée) et la brochure très suggestive de Madame Judith Cladel, *Maurice Rollinat* (*Portraits d'hier*, 15 juin 1910).

du *Rondeau du Guillotiné.* N'en déplaise à ces exécuteurs empressés qui s'en tiennent encore à l'attirail du nécromancien, aux linceuls, aux tibias et aux têtes de morts, Rollinat était d'une autre trempe que le cabotin sinistre qu'ils s'obstinent à nous présenter. Qu'il ait été un vrai souffrant, une âme fière, ennemie de toute bassesse, il suffit pour s'en convaincre d'écouter les témoins de sa vie (2), ou même de regarder dans tels croquis de Fernand Maillaud ce beau visage de lion triste. Quant à son œuvre, débarrassée de ses longueurs et de ses fautes, elle offrira, j'en suis sûr, à ceux qui consentiront à l'aborder, la révélation d'un art original, d'une poésie tragique et profondément humaine.

§

A la veille de la publication des *Névroses,* en 1882, le jeune poète, arrivé de son Berry natal, n'a publié qu'un recueil de vers bucoliques, *Dans les Brandes* (3). On y entend déjà tinter quelques notes caractéristiques, mais le public n'a pas été touché. Par contre Rollinat brille dans les petits cénacles excentriques, aux Hydropathes, au Chat-Noir, où s'est affirmée d'un seul coup son étrange personnalité. Epris de sensations rares et violentes, on le voit errer dans les lieux sinistres, les morgues, les hôpitaux et les cimetières, à la recherche des spectacles d'horreur et de désolation; il cueille les fleurs vénéneuses de Paris et les assemble en un ténébreux bouquet. Au piano il improvise une musique fougueuse, en marge de tous les Conservatoires, en révolte contre toutes les traditions. Il compte des amis fervents, des admirateurs passionnés : Edmond Haraucourt, Raoul Lafagette, Charles Cros, Ch. Frémine, Léon Cladel, Coquelin cadet, Félicien Rops, d'autres encore.

Evidemment, il y a chez cet inconnu quelque chose de

(2) Léon Daudet, par exemple, qui vient de venger magistralement Rollinat (*Action française,* 19 janvier 1939).

(3) Œuvres de Maurice Rollinat : (chez Fasquelle) Poésie : *Dans les Brandes* (1877), *Les Névroses* (1883), *L'Abîme* (1886), *La Nature* (1892), *Les Apparitions* (1896), *Paysages et Paysans* (1899), *Les Bêtes* (posth., 1911). Prose : *En errant* (1903), *Ruminations* (posth., 1904), Mélange, *Fin d'œuvre* (posth., 1925). Musique : édit. Hengel & Cie.

troublant qui tranche sur la médiocrité bourgeoise de cette fin de siècle, une puissance qui subjugue, un charme insolite qui ressemble à un envoûtement. Comment analyser cette singulière attirance? J'ai entendu chanter Rollinat : voilà trente-cinq ans que cette voix s'est éteinte, et je ressens encore comme autrefois la blessure aiguë qu'elle m'a creusée au plus vif de l'âme. Aucun art ne m'a donné ce frisson, venu du poème, du chant, du geste, du regard, de ce délire communicatif, qui vous arrachait à vous-même et vous faisait entrer de force dans le tourbillon d'une danse sacrée. Je le sais : tous les témoins de ces magnifiques orgies spirituelles sont marqués comme moi d'une obsession inguérissable. A ce signe nous nous reconnaissons pour frères.

Beau, « d'une beauté mâle, incisive, sans mollesse et sans artifice » (4); « les cheveux annelés, un peu à la façon des cheveux-serpents d'une tête de Gorgone, l'œil à l'enchâssement mystérieusement profond, des yeux ombreux d'une sibylle dans une peinture de Michel-Ange (5); « tout cela flambe et se transfigure, quand il est saisi par ces trois mains de la poésie, de la musique et de la mimique (6) ». Toutes les nuances des sentiments qu'il exprime passent alors sur ses traits comme les reflets d'une torche. La bouche crispée, le masque d'une pâleur tragique, lorsqu'il darde sur l'auditeur ses effluves d'un autre monde, « les plus sceptiques, et les plus gouailleurs ne savent plus rire de tout un soir (7) ». « Il vous magnétise, dit Mme Gabrielle Delzant, comme le ferait une gerbe de fleurs trop odorantes. »

Il suffisait que la chance vînt favoriser ces dons étonnants, « voisins du génie (8) » pour que d'un jour à l'autre, Rollinat devînt célèbre. Elle se présenta sous la forme d'une invitation à dîner chez Sarah Bernhardt. Le lendemain, l'article retentissant d'Albert Wolf dans le *Figaro* mit le nom de Rollinat sur toutes les bouches.

(4) Judith Cladel.
(5) Journal des Goncourt.
(6) Barbey d'Aurevilly.
(7) Edmond Haraucourt.
(8) Léon Daudet.

Là-dessus parurent les *Névroses*. Ce fut un triomphe. Les salons s'arrachèrent le poète. Chaque soir des coupés somptueux vinrent l'emporter vers des soirées mondaines dont il fut la gloire. Hugo, Leconte de Lisle et Renan l'applaudirent. Il est l'idole de la mode, la passion des femmes, le phénix de la capitale. « Il jette à l'ombre tous les poètes actuels (9). »

Qu'il n'ait pas alors, par entraînement, forcé le ton, je n'oserais l'affirmer; mais c'était chez lui presque innocent. Tout au plus, pourrait-on l'accuser d'une certaine complaisance à cultiver des états d'âme qui faisaient à la fois son plaisir et son tourment, et auxquels il était voué par la fatalité de sa nature. Au dire de ceux qui l'ont le mieux connu, le vrai secret de sa puissance, c'était sa sincérité. Le diabolisme dont il ensorcelait les autres, il en était d'abord possédé.

« Dans une société où tout le monde est en scène, ce fut lui, le doux naïf, qui fut accusé de cabotinage (10). » « Il se prêtait à quiconque voulait bien regarder en lui; on n'avait qu'à se pencher pour voir,... il ne résistait à personne et se livrait à tous; mais parce qu'il se donnait si aisément, on jugea qu'il se produisait (11). »

Personne, hormis des envieux intéressés au mensonge, n'a mis en doute la droiture de son caractère, son dédain altier de l'argent et de la réclame. Remarquons-le : ses frères d'armes et ses amis (il en reste encore quelques-uns) sont tous des incorruptibles, qui ne transigent pas sur la conscience de l'écrivain. Léon Bloy, Hello, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel, Carrière, Rodin, Edmond Haraucourt, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Léon Daudet, Octave Uzanne, voilà ses pairs et ses répondants. Il en a un autre, c'est sa pauvreté. Le succès l'a tout juste délivré de ses fonctions de bureaucrate à la mairie du VIIe arrondissement, mais il reste dans la gêne... Mme Delzant nous le montre habitant une chambre unique, sans meubles, sans rideaux, et recevant là ses

(9) Barbey d'Aurevilly.
(10) Gustave Geffroy.
(11) Edmond Haraucourt.

amis, chaque semaine, avec des verres d'eau pure pour rafraîchissement.

Sollicité de se faire entendre à prix d'or dans des tournées à l'étranger, il refuse avec hauteur cette servitude :

Ma dignité et ma santé, écrit-il à sa mère, s'opposent à des acrobaties de ce genre. Je ne suis pas un acteur de profession et je ne prostituerai jamais sur un tréteau la pudeur et le respect que je dois à mon Art, essentiellement sauvage et philosophique. (*En Errant.*)

Il fait plus. Après un court moment de griserie, il mesure soudain la vanité du succès, le néant des caresses de la mode. Il se sent très las, dépaysé dans un monde artificiel et sans âme, abîmé de regret et de nostalgie, meurtri par le sentiment amer d'une déchéance. C'est ici que se place « l'heure d'héroïsme » dont a parlé Lucien Descaves. En pleine vogue, il tourne le dos à Paris, et va se réfugier incognito avec sa compagne dans un bourg perdu de la Marche, « chez les peupliers et les bœufs ». Sauf un ou deux voyages, très brefs, vers la capitale, il ne quittera plus désormais sa solitude mélancolique; il assistera volontairement à la tombée lente de l'oubli, à l'enterrement de sa renommée.

C'est là dans ce hameau farouche de Fresselines, suspendu sur les deux Creuses comme un nid à la fourche de deux branches, que j'ai connu Rollinat dans les dernières années de sa vie. En 1894, lorsque Fernand Maillaud, le grand peintre de la vie profonde (12), y fixa son séjour d'été, où quelques années plus tard, lorsque je pris l'habitude de partager son logis, les ruines de Crozant attiraient déjà des curieux, un groupe d'artistes, Monet, Guillaumin et plusieurs autres, prenaient alors pension chez le père Lépinat et parfois, en guise d'écots, illustraient ses salles de leurs paysages; mais Fresselines était ignorée; seuls quelques aventuriers intrépides, l'impressionniste Detroy, le peintre suédois Osterlind, le mu-

(12) On lui doit un beau portrait de Remy de Gourmont, qui disait de lui, à ce propos : « Lui seul m'a fait reconnaissable, tout en me faisant presque charmant. »

sicien d'Ageni, Boiry, Bernard Naudin hanté d'épopées, goûtaient une hospitalité un peu poussiéreuse chez Mme Ballenecker, l'hôtelière du village, dont le sourire ambigu évoquait pour Rollinat « une odalisque inquiétante ».

Dès la première rencontre, Maillaud et Rollinat furent amis; à des signes infaillibles, ces deux grands passionnés s'étaient reconnus pour frères et s'étaient voué une indissoluble affection. Nous passions alors presque toutes nos soirées à « la Pouge » où Rollinat réclamait sans cesse sa présence. A quelque distance du bourg, dont les rumeurs étaient encore trop fortes pour ses nerfs, c'était une maison basse de paysan, sans étage, couverte d'un long toit brun comme un capuchon, tapie près d'une petite lande désolée et bossue où rampaient des herbes maigres; dans les creux du terrain luisaient des mares chagrines qui, sèches en été, laissaient apparaître leurs fond de vase. A deux cents mètres, une auberge isolée. Au delà, c'était la route infinie et la silhouette des châtaigniers dans le ciel.

Je garde en mon souvenir la vision exacte et poignante de ces lieux si chers, et maintenant profanés. Derrière la clôture, un minuscule jardinet avec un puits s'abrite sous un vieux cerisier. Une vigne et des rosiers s'accrochent au mur et enlacent de leurs bras les contrevents verts. Voici la pierre usée du seuil. A gauche, c'est le petit salon où tant de fois j'écoutais, remué jusqu'aux entrailles, Rollinat chanter au piano. Il s'y enferme, tandis que Cécile écarte à l'entour tous les bruits; de la route, en marchant sur la pointe des pieds, je l'entends composer *La Tombe Rose*.

Derrière, une ouche s'étendait avec des pommiers; Rollinat descendait à la Creuse pêcher et rêver, par le chemin creux qui la longe et qui sent l'humus et la fraîcheur. Jamais il ne traversait le village. Je revois encore sa grande houppelande de berger, ses sabots et sa pipe, son œil bleu d'acier, sa moustache tombante, son masque douloureux et grave qui soudain se détendait pour l'accueil en un sourire d'une suprême bonté. Si cette ombre est

quelque part, c'est autour de ce logis sans doute, sous cet humble toit dévasté, ou sur la place du village, près de l'étrange église, surmontée d'un clocher en éteignoir où il tenait l'orgue les jours de fête, où Rodin a fixé son image, où s'élève maintenant le buste pathétique qu'a sculpté de lui Paul Surtel.

Ceux qui ont connu de près ce Rollinat paysan, savent combien il différait du portrait auquel on s'est habitué. Dans l'intimité, il montrait parfois une cocasse gaîté; il était alors si enfant que personne ne résistait à ses drôleries. Mais avant tout, Rollinat était un tendre, il avait un immense besoin de se sentir aimé. Il était rempli de pitié pour toutes les souffrances. Il aimait d'une tendresse franciscaine les êtres simples et près de la nature, les chiens et les chats dont il s'entourait, jusqu'aux petits poissons qu'il rejetait à la rivière après les avoir baisés sur le museau, jusqu'au crapaud familier qui venait manger dans une écuelle. Jamais Rollinat ne consentait à tuer une araignée ou un moucheron. « J'espère, disait-il, qu'au jour du jugement, quand mes fautes seront pesées, les bonnes bêtes que j'ai secourues plaideront pour moi. »

§

Ce n'est pas la faute d'un poète si sa muse l'entraîne vers les lieux tristes de l'âme et si son oreille est plus sensible aux murmures de l'ombre qu'à la chanson de la lumière. Rollinat, penché sur notre gouffre intérieur, y cueille des fleurs souffrantes, mais dont nous reconnaissons les mornes parfums. Comme son livre célèbre des *Névroses*, son inspiration tout entière s'ouvre sur le spectacle de nos vanités, sur le refrain amer de l'*Ecclésiaste*, et se ferme par un *De Profundis* qui est un appel désespéré au secours divin. Entre ces deux bornes, il n'y a place que pour une recherche sans fin et une interrogation sans réponse.

La terreur de Rollinat, a dit Léon Bloy, est faite comme son âme et son génie, c'est-à-dire pleine de désirs et pleine de larmes, très mystique et très humble, à la façon des Premiers

coupables dans les fresques naïves des Primitifs. Il ne voit pas de but à une chienne d'existence qui finit si mal et éclate de douleur (13).

Qu'on relise le prélude des *Névroses,* grave comme un chant d'église :

Crachant au monde qu'il effleure
Sa bourdonnante vanité,
L'homme est un moucheron d'une heure
Qui veut pomper l'éternité :
C'est un corps jouisseur qui souffre,
Un esprit ailé qui se tord :
C'est le brin d'herbe au bord du gouffre
Avant la Mort.

Puis, la main froide et violette,
Il pince et ramène ses draps
Sans pouvoir dire qu'il halète,
Etreint par d'invisibles bras.
Et dans son cœur qui s'enténèbre,
Il entend siffler le remord
Comme une vipère funèbre
Pendant la Mort.

Enfin, l'homme se décompose,
S'émiette et se consume tout.
Le vent déterre cette chose
Et l'éparpille on ne sait où.
Et le dérisoire fantôme,
L'oubli, vient, s'accroupit et dort
Sur cette mémoire d'atome
Après la Mort !

Toute l'œuvre de Rollinat est ainsi hantée par la fatalité du crime et du malheur. En particulier, dans ce grand livre profond, *l'Abîme,* qui fait penser à Vigny et qui serait presque le dernier mot du désespoir et du néant s'il n'était ennobli par les larmes, le poète, bourreau de son âme, la scrute d'un regard impitoyable et méticuleux, la dépouille de tous ses voiles et la montre, grelottante et nue, rongée par la « vermine du péché ».

(13) *Propos d'un entrepreneur de démolitions.*

Mordue par tous les vices, assiégée par toutes les tentations, livrée aux inconstances de l'amitié et de l'amour, elle est la victime de tous les hasards, la proie de tous les appétits. L'intérêt, le mensonge, la colère l'égarent; la femme, « avec ses ondoiements de couleuvre et d'oiseau », n'est que l'instrument de la luxure fascinatrice; l'ennui enfin, le « vieux roi des douleurs », n'apaise un instant ses angoisses que pour, sournoisement, l'enliser dans ses marécages.

Mais Rollinat mérite de rester, par dessus tout, le poète de l'épouvante. Même dans ces jardins des supplices qu'on rencontre en parcourant les *Névroses* et les *Apparitions*, même dans ce Musée des horreurs qu'il compose avec un peu trop de soin en vue d'ahurir le bourgeois, tout n'est pas artificiel. Son tort est d'avoir poussé parfois jusqu'à la caricature un sentiment qui chez lui n'a jamais cessé d'être sincère et qui constitue un des grands thèmes lyriques de l'humanité. Le grand vertige de la peur, c'est un sujet qu'il a presque seul abordé et magistralement, avant Verhaeren par exemple, qui l'admirait et qui, à n'en pas douter, a subi son influence directe quand il a écrit les *Soirs, Les Apparus dans mes Chemins, Les Campagnes hallucinées* (14).

Ce n'est pas chez Rollinat pose vulgaire, c'est un mal profond. Et, poussé jusqu'au paroxysme, c'est en même temps le surgissement effréné d'un des vieux instincts de notre nature, le cri de l'angoisse éternelle, la crainte de l'Ombre.

Comme Baudelaire, à qui on l'a maladroitement comparé, Rollinat subit l'effroi et l'attirance de l'abîme, l'aspiration du gouffre; il entend résonner en lui l'appel des « notes infernales ». Il suppute les maladies menaçantes, le poison embusqué dans les cuisines, le venin distillé par la plante et par l'animal. Par une sorte de pressentiment affreux, il devine les affres du fou, de l'enragé, jusqu'aux tortures épouvantables du cadavre.

Mais il est une sorte de crainte que Baudelaire ignore,

(14 Je me propose de montrer un jour cette filiation.

parce que sa muse, essentiellement citadine, ne se hasarde guère à la campagne. Il est certain frisson qui vient de la nature et du secret langage des choses, qui vous saisit dans le silence des nuits claires, dans l'obcurité des chemins creux, dans « l'inconnu des chambres vides »; une peur mystérieuse qui émane de certains aspects des paysages, de certaines attitudes étranges des bêtes. C'est le monstrueux des choses, plus poignant parfois que le cauchemar. Les légendes populaires ne sont que la grossière matérialisation de cette crainte, profondément humaine, devant un inconnu redoutable qui s'exprime par le fantastique.

Rollinat connaît le mystère des pas, des chuchotements et des regards. Il sonde « la conspiration de la matière ». Bien avant les surréalistes, qui l'ignorent, il subit d'étranges hallucinations provoquées par la contemplation presque hypnotique de certaines parties du corps : les dents, les lèvres, les yeux dont soudain il ne «voit plus que les trous »; il a curieusement peint l'attraction de la « Dame en cire »et le sourire pervers de la Joconde :

Le mystère infini de la beauté mauvaise
S'exhale en tapinois de ce portrait sorcier
Dont les yeux scrutateurs sont plus froids que l'acier,
Plus doux que le velours et plus chauds que la braise.

C'est le mal ténébreux, le mal que rien n'apaise;
C'est le vampire humain savant et carnassier
Qui fascine les cœurs pour les supplicier
Et qui laisse un poison sur la bouche qu'il baise.

Cet infernal portrait m'a frappé de stupeur,
Et depuis, à travers ma fièvre ou ma torpeur,
Je sens poindre, au plus creux de ma pensée intime,

Le sourire indécis de la femme-serpent;
Et toujours mon regard y flotte et s'y suspend
Comme un brouillard peureux au-dessus d'un abîme.

(Névroses.)

Il se défie de l'armoire et de l'horloge, qui prennent des airs singuliers dans la pénombre; il épie les rideaux, prêts à bouger tout seuls sur leurs tringles.

La nature même, qu'il a si amoureusement chantée, ne lui offre qu'un précaire asile. Il se laisse prendre parfois à son charme et à ses consolations :

Sois béni, vert printemps, si cher aux cœurs blessés.

Il y cherche un « refuge », une protection contre le magnétisme des villles, ses « cœurs bourbeux », ses courtisanes, ses phtisies, contre l'imposture et l'artifice, chers au poète des *Fleurs du Mal.* En face du dandy, il reste un simple. Il note avec une grâce exquise les gestes de la petite faune campagnarde, observe, à la façon de La Fontaine, le jeune lapin, la sauterelle, le liseron et la pâquerette, la bonne jument, les nuages,

Et l'arbre extasié tout près de s'assoupir,
Et les toits, exhalant leurs vaporeux soupir
Qui les rejoint dans une ascension ravie.

Une lente familiarité avec la nature lui a donné ce regard patient, curieux, incisif, presque sorcier, du paysan, qui se découvre avec les choses une confuse parenté et les sent vivre d'une vie secrète. Mais s'il tire parfois de cette sympathie quelque apaisement, le plus souvent elle ne fait que confirmer ses tristesses et que renforcer ses chagrins.

Par les grands espaces moroses
Où vous confrontez en rêvant,
Votre figure de vivant
Avec la figure des choses,

par les grandes côtes lépreuses et hantées d'aspics, par les sentiers rocailleux de la Creuse et ses mystérieux sous-bois, il reste prisonnier du lugubre et du fantastique des choses. Il entend le vent plein de colère,

Elément fantôme, ondoyant,
Impalpable, invisible, ayant
La soudaineté, le fuyant,
Toutes les forces,
Tous les volumes, tous les poids,
Tous les touchers, toutes les voix,
Toutes les fougues, à la fois
Droites et torses.

Il voit les mares plates et chagrines stagner comme des remords, les rocs grimacer, les saules convulsés se tordre; il contemple avec effroi l'échevèlement de la ronce :

...Car à la fin les vieilles haies
A force d'avoir vu tant de piétons bourbeux,
D'ânes et de moutons, de vaches et de bœufs,
Ont, comme les très vieux visages,
Pris un air fantômal, prophétique, assoupi,
Qui sur le chemin neuf et le mur recrépi
Jette un reflet des anciens âges.

Il écoute le cri de l'aquilon, « le grincement de la pierre qui souffre ». D'un œil halluciné, il surveille « l'assombrissement des campagnes. »

Et dès que le hibou circule
Le cauchemar lui prend la main.

Certes, l'art de Rollinat a ses lacunes qu'il ne faut pas taire. Je ne suis pas de ceux qui pensent servir la mémoire d'un poète par un panégyrique abusif. L'œuvre de celui-ci comporte un vaste déchet. Il n'évite ni la puérilité, ni le mauvais goût. Insatiable de détails, ses descriptions tournent à des inventaires curieux, mais lassants. Son tort, à mon avis, c'est d'avoir résisté à la grâce et de contraindre, dans une forme trop volontaire, l'élan d'un tumultueux génie. Mais ses dons sont admirables. Il tient le cliché en exécration.

Il raffine encor l'impalpable,
Paroxyse le suraigu.

Et cette luxuriance ne va pas sans désordre et sans gaucheries. Il faut écarter les ronces, déblayer la rocaille. On l'a fait pour d'autres, pour Diderot, Nerval et Vigny. Et ici, l'effort en vaudrait la peine. Il dégagerait une construction d'une richesse abrupte et barbare, comme celle de Huysmans et de Léon Bloy, une langue puissante, maçonnée de gemmes rares, de granits et de métaux, où l'œil, fatigué du banal, rencontre partout la surprise d'une perpétuelle création.

§

« Le jour où ma musique se conformerait aux règles du Conservatoire, disait Rollinat, elle ne signifierait plus rien. » Les gens de métier, pour la plupart, ne lui ont pas pardonné tant d'impertinence; par déformation professionnelle, ils guettent l'incorrection comme l'inquisiteur guette l'hérésie, et finissent, à leur insu, par ne plus pouvoir considérer que la mécanique et l'habileté de leur algèbre. Ce sont de bons théologiens qui, sans s'en douter, ont perdu la foi.

Il est bien possible que la musique de Rollinat soit remplie de dissonances, de maladresses techniques, et que ses mélodies manquent de composition. Admettons même, comme je le crois, qu'à certains moments où l'inspiration faiblit, on soit choqué par des trous et par des faiblesses ennuyeuses. Ce serait grave sans doute, dans des exercices d'école. Ces défaillances ne comptent presque pour rien dans une œuvre de génie.

Il faut bien, en effet, oser ce mot, lorsqu'il s'agit de Rollinat, puisque c'est là sa seule et sa suffisante défense. Rollinat ignorait à peu près tout de l'harmonie classique. Il lui fallait un « écriveur » pour traduire lisiblement sur la page blanche ces cascades de bruits indociles qui s'élançaient de ses mains enchantées. Mais il avait pour lui cet instinct supérieur qui dispense de toutes les rhétoriques, ce sens direct de la vérité et de l'expression, qui est, en face du talent, ce que l'amour est au calcul, c'est-à-dire, comme dirait Pascal, une puissance d'un autre ordre.

Rollinat n'est pas un architecte des sons. Il ne considère pas la musique comme une science ni comme une fin. Rollinat est un poète, qui a senti l'insuffisance de la parole et qui lui ajoute, par la musique, les prolongements de l'ineffable. C'est dans un certain sens la conception de Wagner (15). Mieux encore, c'est celle de la chanson populaire et du plain-chant dont il est souvent

(15) De ceux que G. Millandy appelle les poètes mélodistes. (*Au service de la Chanson.*)

si voisin. Il a donné à la poésie une dimension de plus. Le vers et la mélodie fondus forment ensemble une parole plus complète, une diction exaspérée.

Que cet art sauvage, proche parent des bruits de la nature, du soupir et du cri humain, ne soit plus, à proprement parler, de la musique, c'est une question pour moi tout à fait secondaire. Il est un fait indéniable, contre lequel les docteurs ne peuvent rien. C'est que tous ceux qui ont écouté sans parti-pris ces accents prodigieux, « déroulement linéaire et sonore des mouvements de l'âme », ont gardé le souvenir d'un coup de foudre, d'une révélation subite de l'homme et de la nature dans ce qu'ils offrent de plus intime et de plus poignant. Cas unique en effet, Rollinat qui a gardé la spontanéité et la sincérité d'un primitif, n'ignore rien du raffinement de nos sensibilités modernes. En marge de toutes les conventions, il s'est créé un vocabulaire instinctif, une langue imprévue, absolument impersonnelle, qui va plus loin qu'aucune autre dans la traduction du mystère et de l'épouvante.

Je ne sais, disait Goncourt, quelle est sa valeur près des musiciens, mais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète... C'est comme un coup de fouet à tout ce qu'il y a de littéraire en vous...

§

On le croyait guéri : lui-même, du fond de son asile campagnard laissait glisser de sa plume des strophes plus apaisées. Il disait :

La routine de la Nature,
Sa bonne résignation,
M'ont guéri de l'obsession
De la funèbre pourriture.

A force de remplir mes yeux
Les lointains, les couchants, les cieux,
M'ont infusé leur paix profonde.

Et je ne fais pas autrement,
Que de pratiquer en l'aimant
L'ennui des arbres et de l'onde.

Mais le « mauvais œil » n'avait pas lâché sa victime. La fin tragique de sa compagne, qu'on crut mordue par un chien enragé, le frappa au cœur. Abattu, vieilli, assiégé de pressentiments funèbres, il tente de se tuer, et finit, quelques mois après, le 26 octobre 1903, dans une clinique d'Ivry, non pas fou, comme on l'a dit, car sa pensée resta toujours lucide, mais vaincu par un marasme psychologique profond, contre lequel, dit le docteur Moreau de Tours, « les ressources médicales sont impuissantes ».

Ainsi finit, par une mort en accord avec son existence et avec son œuvre, Rollinat, poète sorcier qui

> ...allait, écoutant aux portes
> De la Tombe et de l'Inconnu.

Ce grand visionnaire, plongeant ses regards jusqu'au creux le plus extrême et le plus vertigineux des sensations, illumine par des éclairs farouches un paysage inexploré, étrange et pourtant réel. Grâce à lui, ces marais de l'âme ont trouvé leur voyageur. Nous avions eu nos aigles, nos rossignols et nos colombes. Il nous manquait ce cygne noir, ce pèlerin des ténèbres.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

POÈMES

—

O Déesse invisible, est-il sage, est-il fou
Celui qui, délaissant la morte et la mortelle,
T'adorant en secret chaque jour et partout,
Cueille pour te l'offrir la rose la plus belle?

★

Cet horizon paisible est la coupe d'azur
Où je me désaltère. Un pigeon vient y boire
Puis s'enfuit brusquement, cinglant mon rêve obscur
D'un vol clair dont je suis, des yeux, la trajectoire.

La vie appelle et chante au delà de ce toit,
Mais toute ma ferveur s'est, ici, résumée.
Je préserve à deux mains, comme en un globe étroit,
Une flamme qui veille et n'est pas consumée.

★

Je ne suis jamais las de regarder de l'eau.
Quelque chose tressaille en moi, quand, d'aventure,
Je rencontre, au tournant de ma route, une pure
Et discrète fontaine au roucoulant sanglot.

Je sais qu'elle demeure et que je prends congé,
Qu'elle est vivante et qu'au sortir du marbre, nue,
Cependant que je m'éloigne, elle continue
A pleurer toute seule une peine que j'ai...

★

N'épargnez le savon et lavez, Lavandières
Qu'auréolent cent fois de larges cercles d'eau,

Lavez, sans vous lasser, le linge du trousseau!
Demeurez à genoux au bord de la rivière

Où le ciel se reflète et, selon vos usages,
Acharnez-vous, frappez, tordez, rincez, lavez
Tout ce que vous voyez, tout ce que vous trouvez :
Les langes, les linceuls, les draps et les nuages...

★

Je te cherchais partout, ô Sagesse, naguère!
De mordre à pleines dents jusqu'au cœur de ton fruit,
D'apprendre les secrets de ta leçon sévère,
J'avais hâte étant jeune; or, voici qu'aujourd'hui

Mesurant le chemin qu'un ange noir me montre,
Je te désire encor, jugeant ce choix sensé,
Mais dès lors que tu viens, docile, à ma rencontre,
Avance à pas comptés, je ne suis plus pressé.

★

Grâce à vous, cette chambre exiguë est peuplée,
Livres que j'ai, sur ces rayons,
Alignés à l'écart de l'humaine mêlée
Pour de sages dilections.

A mon gré, je puis vous cueillir,
Beaux livres qui parez ma vie et ma mémoire
Et me consolez de vieillir,
Lourds fruits d'or suspendus aux espaliers de Gloire.

★

Celui qui me poursuit n'est autre que moi-même;
Cependant, sans espoir, harassé, je le fuis,
Tantôt me soulevant sur l'aile du Poème
Et tantôt me cachant au fond des molles nuits.

Celui qui me poursuit connaît toutes les ruses;
Il m'entoure de soins en me persécutant,
Et lorsque, redoutant que mes pas se refusent,
J'espère le gagner de vitesse, il m'attend,

★

Il est bon de conduire aux endroits fréquentés
Un esprit trop farouche;
Le vulgaire, souvent, parle par une bouche
Pleine de vérités.

A ne demeurer point dédaigneuse et recluse
L'âme se connaît mieux.
Je veux aller partout escorté d'une Muse
Qui n'a pas froid aux yeux.

★

Déjà, je me fais vieux. Or, la vie hasardeuse
A la fin, m'a-t-elle assagi?
En vain, je tâte en moi la place douloureuse :
Mon cœur ci-gît!

Ci-gît mon cœur, mais non, cependant, ce désir
De tout connaître, qui m'approuve
De vouloir prendre au vol l'instant, et mon plaisir
Où je le trouve.

★

Novembre! N'était-ce vraiment
Que cette feuille morte hésitante, emportée
Par ton souffle, qui m'a posé si doucement,
Sur l'épaule une main gantée?

Parmi l'âcre brume qui nie
Le paysage blême, ô Novembre, d'un pas
Moins ferme et moins pressé, je marche en compagnie
De quelqu'un que je ne vois pas!...

★

Bergère, il va pleuvoir. Rassemble tes moutons
Qui paissent en paix à la ronde!
Pour finir, pour en finir enfin, nous jetons
Aux oiseaux les miettes du monde.

Prononce un nom quelconque, au hasard, dis un nombre...
Tu es vivante à faire peur!
Pourtant, à travers toi, j'ai vu s'enfuir une ombre
Qui ressemblait à mon bonheur.

★

Ces pièges sont tendus par d'invisibles mains.
Que de mirages morts avant qu'on les aborde!
Le destin, dans l'azur, traçant d'étroits chemins,
Met un fil à la patte au beau danseur de corde...

Il dort. Il rêve. Il cueille une étoile vivante.
Ce qui lui semble proche est encore éloigné;
Mais une femme veille et dans la nuit béante
L'attend à l'heure exacte à l'endroit assigné.

★

Royaumes suspendus sur d'incertains décombres,
Ces pics nus et glacés captent tous les reflets;
Il n'est plus alentour mensonges ni secrets,
L'air circule plus vif et déchire nos ombres.

En ces miroirs l'amour ne se reconnaît plus,
Parmi les songes morts et les mornes épaves!
Furtivement, la nuit libère ses esclaves;
La liberté pourtant choisira ses élus.

★

Allégé de regrets et croyant aux miracles,
Si j'hésite à marcher sur ces eaux endormies
C'est que j'entends encore au loin vos voix amies
Et que j'assiste, comme en rêve, à vos spectacles.

Du désordre, j'attends une sombre victoire!
Rien ne peut me priver des périls que j'accepte.
Je vous retourne les signaux que j'intercepte
Avant que se défasse un monde provisoire.

DOMINIQUE COMBETTE.

QUELLE FUT L'INSPIRATRICE
DE LA « FÊTE CHEZ THÉRÈSE »?

—

Tout le monde connaît l'admirable et adorable poème des *Contemplations* (Livre I, XXII), la *Fête chez Thérèse*, qui commence ainsi :

La chose fut exquise et fort bien ordonnée,
C'était au mois d'Avril, et dans une journée
Si douce qu'on eût dit qu'amour l'eût faite exprès.
Thérèse la duchesse à qui je donnerais,
Si j'étais roi, Paris, si j'étais Dieu, le monde,
Quand elle ne serait que Thérèse la blonde,
Cette belle Thérèse aux yeux de diamant
Nous avait conviés dans son jardin charmant.
On était peu nombreux. Le choix faisait la fête...

Ce poème célèbre fut tout de suite salué par la critique comme un chef-d'œuvre. Laurent-Pichat disait déjà de lui, dans la *Revue de Paris* du 15 mai 1856 : « Il brille comme un Watteau ». Et Barbey d'Aurevilly, qu'un farouche esprit de dénigrement animait contre Victor Hugo, daignait définir lui-même la *Fête chez Thérèse*, dans un article du *Pays* du 19 juin 1856 : « Un Watteau mis en vers avec assez de bonheur. »

Depuis, on n'a pas cessé de rappeler à son sujet le peintre de l'*Embarquement pour Cythère:*

C'est un chef-d'œuvre incomparable, a écrit M. Fernand Gregh, où vit, avec la grâce spirituelle et sensuelle de la Comédie Italienne, toute l'ardeur triste du grand Watteau. (*L'Œuvre de Victor Hugo*, Paris, Flammarion, 1932).

On n'a pas manqué, également, de dire que Victor Hugo avait créé un genre, qu'il avait inspiré toute une poésie et presque toute une littérature, et que, sans lui, les *Fêtes Galantes* de Paul Verlaine et plusieurs poèmes d'Albert Samain, d'Henri de Régnier, d'Edmond Rostand, et de quelques autres, n'existeraient sans doute pas.

Mais, qui l'avait inspiré lui-même?

Jusqu'ici, les avis ont été unanimes : « la duchesse Thérèse » ne serait autre que la femme d'un peintre de l'époque, Mme Biard, que le poète a aimée de 1844 à 1851, avec laquelle il s'est compromis dans une fâcheuse aventure de flagrant délit en juillet 1845, et pour laquelle il hésita s'il n'abandonnerait pas Juliette Drouet. On sait qu'après diverses péripéties, ce fut cette dernière qui l'emporta, aux derniers jours de 1851.

M. Louis Guimbaud, qui a écrit sur les amours de Victor Hugo avec Juliette Drouet, puis avec Mme Biard, deux livres qui font autorité, livres dont on ne louera jamais assez l'incontestable priorité et l'aimable érudition, a rassemblé, dans son *Victor Hugo et Mme Biard* (Paris, Blaizot, 1927), un impressionnant faisceau d'arguments en faveur de Mme Biard inspiratrice de la *Fête chez Thérèse* et... tout le monde l'a suivi.

Comme il s'agit d'une question précise et qui importe à l'histoire littéraire, a écrit M. Louis Guimbaud (*op. cit.* pages 74 et suivantes), on nous permettra de numéroter nos preuves et de les donner sous la forme sèche d'une argumentation.

M. Louis Guimbaud est trop modeste. Son argumentation n'est pas sèche du tout et elle présente même, dans les six points dont elle se compose, des grâces réelles. Sa résurrection du singe « Mouniss », qui appartenait à M. et Mme Biard, et que le poète aurait fait entrer dans son poème :

C'était, nonchalamment assis sur l'avant-scène,
Pierrot qui haranguait dans un grave entretien
Un singe timbalier à cheval sur un chien...

sa résurrection, de ce singe familier, est d'une ingéniosité charmante.

Mais, à mon grand regret, il n'est pas nécessaire de reproduire ici ces six points; il me suffira de donner intégralement le dernier — qui résume et commande tous les autres — car il va me permettre, à lui seul, de démontrer que, contrairement à l'avis universellement admis, Mme Biard n'est pas et n'a pas pu être l'inspiratrice de la *Fête chez Thérèse.*

§

Voici donc comment M. Louis Guimbaud présente son dernier argument :

6° Il reste une question de date. Dans l'édition originale des *Contemplations,* la *Fête chez Thérèse* est datée d'avril 18... Dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, elle est datée du 16 février 1840. Mais on sait quelles libertés Victor Hugo prenait couramment avec la chronologie. Souvent étourdi par une vie partagée entre le travail et le plaisir, il ne datait pas du tout ses œuvres de premier jet. L'heure venue de les introduire dans un recuil destiné à l'impression, il datait d'après ses souvenirs et surtout d'après le besoin où il était de tromper les lecteurs en général, Mme Victor Hugo et Juliette Drouet en particulier.

La date du 16 février 1840, si elle était acceptée, reculerait la *Fête chez Thérèse* au printemps précédent, puisqu'il s'agit, d'après le poète lui-même, d'une fête dans laquelle le soleil tenait lieu de lustre, qu'embaumait le parfum des lilas, et qui n'a donc pas été donnée au mois de février.

Pour nous, la vraie date de la *Fête chez Thérèse,* c'est donc avril ou mai 1843. L'on devine d'ailleurs pourquoi Victor Hugo se défendit d'inscrire ce millésime à la fin d'un poème galant; l'année 1843 évoquait pour lui de trop lugubres souvenirs.

Un peu plus haut, M. Louis Guimbaud avait avancé ces autres précisions :

Au printemps de l'année 1843, M. et Mme Biard donnèrent

aux Plâtreries une fête costumée... Il y eut concert, partie de jardin et théâtre en plein air, sur une scène décorée par le peintre de la maison. Victor Hugo était parmi les invités; le poème de la *Fête chez Thérèse*, publié dans les *Contemplations*, en 1856, n'a pas d'autre origine.

Tout cela serait très bien — *encore que sans preuves à l'appui,* — s'il n'y avait pas cette *question de date,* à laquelle j'arrive, et qui est la clef de l'énigme.

Je dois dire, en premier lieu, que je me suis convaincu, au cours d'une étude minutieuse de ses manuscrits lyriques, que Victor Hugo ne prenait pas « couramment des libertés avec la chronologie », du moins quant à la date de composition de ses poèmes. Il ne prenait de réelles libertés de ce genre que dans ses *livres imprimés* où, selon le plan adopté, l'équilibre et l'ordonnance des parties, en un mot ses convenances, et au moment des épreuves, le poète changeait, en effet, très souvent, les dates de ses poèmes. Mais *dans ses manuscrits,* Victor Hugo mentionnait toujours véridiquement le jour, le mois, l'année, et quelquefois, l'heure et le lieu de la composition. C'est pourquoi on a pu dresser, par exemple, dans l'édition de l'Imprimerie Nationale des *Contemplations* (Albin Michel) et dans l'édition du même recueil de la Collection des grands écrivains français (Hachette), le tableau comparatif des dates du livre imprimé avec les dates du manuscrit : les unes et les autres concordent rarement.

En ce qui concerne la *Fête chez Thérèse,* l'édition originale porte bien : *avril* 18... et le manuscrit : 16 février 1840. Aucune considération ne saurait être élevée, à mon avis, contre l'exactitude de cette dernière date qui paraît nette, sans surcharge, et indiscutable à des spécialistes aussi compétents que M. Vianey, le savant commentateur des *Contemplations,* et Mme Daubray, qui assume la publication intégrale des œuvres de Victor Hugo.

Je dois dire également, en second lieu, que Victor Hugo n'a nullement cherché à tromper au sujet de la date de son poème ni Mme Victor Hugo qui n'en avait cure, ni, moins encore, Juliette Drouet, car cette dernière *va nous confirmer elle-même la date du 16 février* 1840.

§

Avant de consigner ici cette preuve inédite et qui paraîtra sans doute inattendue autant que décisive, il est nécessaire de se reporter, une fois de plus, au manuscrit.

Que voit-on, sur ce manuscrit?

On y voit que la *Fête chez Thérèse* n'a été intitulée ainsi qu'à partir de l'édition originale et, probablement sur épreuves. La pièce s'appelait d'abord : *Trumeau,* puis: *Dessus de porte.*

Le premier titre : *Trumeau,* figure, au-dessus de deux vers primitifs qui ont été barrés, mais qu'on lit encore facilement :

> La duchesse Laura, brune à l'œil bien ouvert,
> Nous avait conviés dans son beau jardin vert.

On conçoit que Victor Hugo ait trouvé faible un tel début et que son goût, à lui seul, lui ait fait rejeter et le titre et les deux vers, remplacés, sur un papillon collé en haut du feuillet, par le second titre : *Dessus de porte,* et par les huit vers définitifs où la brune duchesse Laura est devenue la blonde duchesse Thérèse. Cette substitution de nom et de couleur n'a d'ailleurs eu d'autre origine que la fantaisie du poète et sa prédilection pour ce prénom de Thérèse que nous trouvons tout au long de son œuvre.

Ceci dit, voici la preuve que *Trumeau* ne fut pas composé pour Mme Biard :

En parcourant une à une, grâce à l'amabilité de leurs possesseurs, Mme et M. Louis Icart, les 432 lettres adressées, en l'année 1840, à Victor Hugo, par Juliette Drouet, j'ai été arrêté, et intrigué, par le passage final d'une lettre du 17 *février lundi soir à 5 heures et demie* :

> N'oubliez pas, mon Toto, de m'apporter ce soir le reste de mon cher « Trumeau », ainsi que les vers sur votre belle jeunesse. Je les veux absolument aujourd'hui. J'ai le droit de vouloir car il y a sept ans que je vous aime (1)...

(1) Les clichés ci-contre donnent les pages 1 et 4 de la lettre inédite de Juliette Drouet à Victor Hugo (collection Louis Icart) du 17 février 1840.

17 février Lundi soir 5 h 1/4

oui, mon toto, c'est aujourd'hui
l'anniversaire de notre
bonheur et je suis bien
joyeuse que toi tu le consacres
en venant souper le soir
au coin de mon feu. je
tâcherai pour que ce soit
encore plus charmant
de soupoter avec toi. tant
pis pour l'économie il faut
que le cœur se satisfasse.
mais c'est dit le soir je mangerai
le pain et le sel avec vous.

bulletin disant. Non si on
y mettait de la bonne
volonté mais je ne
veux pas être sévère
pour cette pauvre petite
aujourd'hui où je suis
si heureuse aussi je vais
lui rejoindre tout de suite
une bonne lettre indulgente.
n'oublie pas mon Toto de
m'apporter ce soir le reste
de mon cher Trumeau
ainsi que les vers sur votre
belle jeunesse. je les veux absolument
aujourd'hui j'ai le droit de vouloir.
car il y a sept ans que je vous aime. Juliette

Ainsi, le lendemain même du jour où Victor Hugo inscrivait, à la fin de son poème, la date de sa composition, Juliette le réclamait, en même temps que d'autres vers, — sans doute la pièce : *Ce qui se passait aux Feuillantines vers* 1813, datée du 31 mai 1839 et qui prit place l'année suivante dans les *Rayons et les Ombres* (XIX). C'est donc que Victor Hugo avait tenu Juliette au courant du commencement de son poème et que le « cher Trumeau » avait été inspiré par elle ou, tout au moins, écrit pour son agrément. Elle en demandait communication de façon pressante et charmante, à son habitude, et le jour du septième anniversaire de leur amour.

Que deviennent, dans ces conditions, les assertions relatives à la fête des Plâtreries en 1843 et comment une pièce de vers terminée le 16 février 1840, et dont Juliette Drouet confirme l'existence dès le lendemain, aurait-elle pu décrire une fête qui n'eut lieu que trois ans après?

J'incline à croire, pour ma part, que le poème des *Contemplations* ne décrit peut-être qu'une fête imaginaire. Les deux titres primitifs prouveraient simplement que le poète a eu pour principale ambition de peindre une fête galante à la manière du XVIIIe siècle et cela afin de plaire à sa Juliette, qui adorait cette époque, et de satisfaire à ses propres préférences.

Ces préférences ne sont-elles pas bien connues? Dans sa description du mobilier de Victor Hugo, vendu en 1852, Jules Janin, dans le quatrième volume de son *Histoire de la Littérature Dramatique* (Paris, 1855) note que le poète possédait, entre autres, quatre tableaux de Lancret et qu'il « aimait d'une véritable passion ces grâces contournées, ces moutons roses dans un pré bleu, ces bergères aux moelleux contours, ces bergers joueurs de flûtes empanachés.... ces paysages à la Watteau... »

Parmi tant d'autres exemples, les vers sur les *Jardins de la Margrave Sibylle,* dans *Toute la Lyre,* reviennent à la mémoire, ainsi que cette *Chanson d'autrefois,* des *Quatre vents de l'Esprit :*

La grâce de cette ombre heureuse
Et de ce verdoyant coteau

Semble faite des pleurs de Greuze
Et du sourire de Watteau.

Il me paraît ainsi peu contestable que Victor Hugo, dans *Trumeau,* devenu la *Fête chez Thérèse,* ait voulu surtout rappeler en poésie les Watteau et les Lancret qui se plaisaient à peindre un espace entre deux fenêtres, un dessus de porte ou de cheminée, et à les illustrer par une bergerie ou une réunion costumée dans un parc.

Par ailleurs, la *Fête chez Thérèse* ne saurait, à mon sens, avoir été inspirée par Mme Biard pour une autre raison non moins péremptoire. et non moins préalable; la liaison de Victor Hugo avec Mme Biard qui dura sept ans au moins (du mois de mai 1844 au mois de juin 1851, ainsi que l'atteste Juliette) n'a pas laissé de traces... poétiques dans l'œuvre *publiée de son vivant* par Victor Hugo. On ne trouve pas, en effet, de vers manifestement inspirés par Mme Biard dans les *Contemplations* mais seulement dans *Toute la lyre* et *Dernière Gerbe,* livres posthumes. On devine pourquoi : Juliette Drouet, qui copiait les manuscrits de Victor Hugo et qui remplit cet office très jalousement presque jusqu'à sa mort en 1883, n'eût pas permis au poète de célébrer publiquement un autre amour que le sien. D'autant plus qu'en ce qui concerne Mme Biard et Juliette, il y avait eu, en juin 1851, un véritable drame, entre les deux femmes : Mme Biard, irritée de l'amour que Victor Hugo gardait malgré tout à Juliette Drouet, avait fait parvenir à cette dernière, en un paquet noué de rubans et scellé aux armes du poète, quelques-unes des lettres enflammées que celui-ci lui avait adressées à elle, Mme Biard, pendant sept ans. On conçoit que Juliette, irritée à son tour par la découverte de cette liaison qu'elle ignorait, n'eût pas laissé s'étaler, dans les *Contemplations,* des vers inspirés par celle qui avait failli lui ravir son « admirable Toto ».

§

Pour toutes ces raisons, l'inspiratrice de la *Fête chez Thérèse* ne saurait donc être Mme Biard et il faudra r·ger

ce nom des livres de critique ou des anthologies qui l'ont associé au poème.

Il n'en reste pas moins que, pour certains familiers du génie de Hugo, la question peut se poser de savoir si cette *Fête* fut purement imaginaire. Les exemples de poèmes ne devant absolument rien à la réalité sont assez rares chez Victor Hugo. Cependant, dans les *Chansons des rues et des bois*, on peut citer plus d'une fiction.

Si nous admettons que la *Fête chez Thérèse* corresponde à une fête réelle, où et quand eut-elle lieu? Qui était cette duchesse Thérèse, dont la noblesse paraît affirmée par le poète? Etait-ce la duchesse d'Orléans? Juliette et Victor n'assistèrent-ils pas ensemble, vers les années qui précédèrent 1840, à semblable réunion dans un parc? Ne peut-on croire que ces vers rappelaient à Juliette une journée qu'elle avait vécu, sans quoi aurait-elle parlé de son « cher Trumeau »? Ne pourrait-on, enfin, retrouver les éléments du paysage décrit, non pas, certes, aux Plâtreries, à Samois, sur les bords de la Seine, où Victor Hugo, en 1840, n'était jamais allé, les Biard ne s'y étant installés, ainsi que nous l'apprend M. Louis Guimbaud, qu'au printemps de 1841, mais à Versailles, à Saint-Cloud, ou même dans cette vallée de la Bièvre qu'Olympio et Juliette connaissaient si bien?

Toutes ces questions attendent les réponses des chercheurs et des curieux.

Pour ma part, et pour aujourd'hui, je n'ai voulu apporter ici qu'une précision inédite sur la date de composition d'un poème célèbre. A mon goût, ce poème se suffit à lui-même, dans son vague prestigieux et nostalgique. Ses musiques enveloppantes, comparables aux couleurs vaporeuses de l'*Embarquement pour Cythère*, rayonnent, bercent, et s'insinuent. La vraie grâce poétique ne s'analyse pas, elle se sent.

Pour me faire pardonner toutes ces vaines gloses à l'occasion d'un chef-d'œuvre qu'il faut aimer et admirer sans gâter son plaisir, relisons ensemble les vers divins du finale dont le dernier vers s'est même répercuté comme un écho jusque dans *Cyrano de Bergerac :*

La nuit vint, tout se tut; les flambeaux s'éteignirent;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages;
Les folles en riant entraînèrent les sages;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Je tiens à m'excuser aussi, en terminant, auprès de M. Louis Guimbaud, pour l'apparente rigueur donnée à la réfutation de ses arguments. Celui que j'apporte ici était évidemment ignoré de lui et nul, plus que moi, ne rend hommage à ses éminentes qualités d'écrivain, à son labeur et à sa ferveur romantique. Ses livres sur Juliette Drouet et sur Mme Biard peuvent être repris dans quelques-uns de leurs détails. Ils n'en sont pas moins, dans leur bel ensemble, des ouvrages de premier ordre, qui en ont engendré beaucoup d'autres, et auxquels on aura toujours recours quand on traitera ce sujet, presque inépuisable : les amours de Victor Hugo.

PAUL SOUCHON.

UN CAPUCIN AÉRONAUTE

ESSAI SUR UN CURIEUX LIVRE PUBLIÉ EN 1676 PAR FRAY ANTONIO DE FUENTE LA PEÑA

—

Antonio de Fuente La Peña, frère de saint François, n'était point de ces moines goulus, cajoleurs de bouteilles, qui prisent l'observance comme le tabac et maudissent les fâcheux dérangeurs de l'ordre établi. Il n'était pas non plus un contempteur. Homme doux et traitable, il fut Provincial en Castille et porta, nous ne savons pourquoi, le nom d'une petite ville fort paisible, à quelque vingt lieues de Valladolid, sur les bords de la Guarena. Comme auteur, il n'est cité que pour un seul livre, et ce livre est une espèce d'énigme aujourd'hui.

Parece imposible, dit Salvá, el que un padre capuchino sea el autor de esta obra llena de los absurdos más monstruosos, de las vulgaridades más necias, y hasta de las indecencias más soezes; y lo que causa mayor sorpresa es, que el volumen vaya encabezado con las aprobaciones de dos o tres *reverendissimos* y con la licencia del ordinario, el cual no encontro que contuviera el libro cosa alguna contra nuestra santa fe católica y buenas costumbres.

Indécences, absurdités, balourdises! Sur ce pied-là, que resterait-il à Rabelais? La parenté avec le curé de Meudon est certaine, hors l'amour attardé que le capucin porte à d'antiques chimères, validées par le temps. Salvà dit ne savoir ce qui est le plus à admirer des insanités répandues à profusion dans le livre, ou de la solennelle approbation des trois « reverendissimes » qui l'ont

lancé dans le monde. A la vérité, le savant bibliophile n'a jamais été aussi mal inspiré que dans cette circonstance où nous le voyons épouser les préventions d'un autre âge. Un examen plus attentif eût réformé son opinion. Le livre est à peine connu en Espagne, et pour ainsi dire inconnu en France. Après l'avoir étudié avec un intérêt extrême, nous n'hésitons pas à dire qu'il s'agit du plus curieux et du plus important ouvrage qui existe dans la littérature espagnole sur le problème aéronautique avant Montgolfier. Salvà connaissait deux éditions. Nous en décrirons quatre, et nous signalerons la rareté insigne de la première par une exacte désignation.

[Dans un petit encadrement en tête]

El || Ente || diluci- || dado.

[Dans un encadrement central]

Discurso unico novi- || ssi°. q[3] muestra ay'en na- || tural[2] Animal[es] irracio- || nales invisibles, y quale[s] || sean ||. *Por el R[mo] P. F. Antonio de Fuẽ || te la peña Ex provincial de Casti || lla || Dedicale al R[mo] P. F. Marti || de Torre cilla Ex lect Calific° y Provincial de la misma Pro || vincia* de *Capuchi || nos.*

[Dans un écusson, au bas]

En || *Madrid* || *En la empr[a]* || *Real* || *Año de 1675.*

Une large bordure d'anges plus ou moins grotesques [deux chérubins portent des branches en guise de bras] entoure ce titre, qu'on peut lire ainsi :

Fuente La Peña [Antonio de]. El Ente delucidado, Discurso único novísimo que muestra hay en naturaleza animales irracionales invisibles y cuales séan. *Madrid, en la Imprenta Real,* 1675 [1676].

C'est un volume de format petit in-4°, composé de 9 feuillets préliminaires, y compris le titre-frontispice, de 486 pages chiffrées et de 10 feuillets de compléments. Bien que la date 1675 se lise sur le titre, l'ouvrage sortit réellement en 1676. Une autre édition parut la même année, comme nous le verrons, avec des changements notables. Il paraît que les capucins de Madrid, alarmés

par les extravagances répandues dans le livre, détruisirent les exemplaires qu'ils avaient en main, ou bien ôtèrent les frontispices qui constataient le nom et la qualité de l'auteur, leur confrère. Mais il y a certainement sur cette affaire des circonstances mal définies, car une autre édition fut tirée la même année, avec ce même frontispice, sous le même titre bien explicite, hors un changement qui révèle l'hostilité des capucins : leur Provincial, Martin de Torrecilla, n'est plus le dédicataire.

Deux chapitres considérables, « Duda V » et « Duda VI », exposent en façon de système, et selon les idées de l'auteur, les premiers principes de l'aviation et de l'aérostation. Ce sont des textes malaisément intelligibles, non parce qu'ils sont vieux, mais parce qu'ils mettent en œuvre nombre de bizarreries techniques et parce qu'ils abondent en allusions détournées.

La « Duda V » examine « Si los duendes pueden naturalmente elevarse en el aire y sostenerse en él » : si les farfadets peuvent naturellement s'élever et se soutenir dans l'air. Nous ne saurions reproduire, ni même résumer, la longue et minutieuse argumentation que notre capucin développe en trente-sept articles [n°s 1743 à 1779] pour établir ses conclusions. Tantôt, il se fonde sur les données acquises à la science quant à la nature des fluides. Tantôt, il rejette une opinion accréditée, qu'il désapprouve, par exemple sur le poids de l'air, au moyen de l'originale épreuve d'un coup d'escopette. Il adopte les idées de tel physicien qu'il aime, comme « Caspar Escoto en su Técnica », qui est apparemment le jésuite Gaspard Schott. Il cite les expériences du père Mersenne sur l'hydraulique. Il vide d'air un globe de métal, par la machine d'Otto de Guericke, qu'il nomme « el ingeniosìsimo Otto Beric Kio », car il faut être sorcier pour reconnaître ses auteurs. Il développe longuement ses propres remarques ou ses vues privées sur les rapports, les densités ou les transformations des solides et des fluides. Il constate notamment qu'un corps solide qui serait égal en densité, « en la cantidad y qualidad » à un fluide, demeurerait

suspendu dans ce fluide : idée remarquable, qui substitue la notion de densité à celle du vide dans la recherche du moyen ascensionnel, et qui anticipe ainsi sur le vrai principe des aérostats. Il conclut enfin que le farfadet, qu'il tient pour un être réel, peut naturellement s'élever et se soutenir dans l'air par un très léger mouvement, « con muy poco impulso o movimiento », et il avance qu'il est à présumer que c'est un esprit et non un animal. C'est ici le lieu de marquer la place que Fuente La Peña occupe dans cette glorieuse lignée de docteurs nourris à la source de la pure physique péripatéticienne, depuis Albert le Grand jusqu'au siècle de l'Encyclopédie, en passant par Albert de Saxe, François Mendoça, Honorat Fabri et Gaspard Schott. Sa théorie des feux-follets dérive strictement de celle du feu élémentaire, doctrine fameuse, selon laquelle les phénomènes spontanés du feu dans l'atmosphère sont des manifestations des esprits subtils, porteurs de cet élément, l'éclair lui-même n'étant autre chose qu'un esprit incandescent.

La « Duda VI », traitée en cinquante-sept articles [n°s 1780 à 1836], étudie la question de savoir « Si el hombre puede artificiosamente volar » : si l'homme peut voler par quelque artifice. C'est un document si ample, si curieux, si consistant et si rigoureusement ordonné, qu'on ne peut le résumer sans le trahir, et qu'il conviendrait de le donner entièrement dans une traduction française avec un commentaire approprié : Diaz Arquer et Vindel n'ont rien fait pour l'expliquer.

Voici comment raisonne notre capucin. Après avoir observé que, si l'homme éprouve de la répugnance à l'idée du vol, c'est par la grande disproportion de son poids à celui de l'air, l'auteur fait voir que l'aigle, qui est fort lourd, vole néanmoins avec aisance, et qu'il arrive aussi que des proies plus pesantes qu'un homme sont enlevées par de grands rapaces, parmi lesquels il cite le griffon, dont il a lu l'histoire dans la relation des voyages de don Pedro, infant de Portugal. Suivent des calculs sur les rapports du poids et de la puissance de l'aile, puis des réflexions et des propositions sur les

moyens de fabriquer des ailes artificielles, d'en proportionner les effets au poids du corps de l'homme, et de les manœuvrer sûrement. Il parle ensuite des machines volantes inventées par Dédale, par Archytas et par Regiomontanus, non sans attribuer avec fantaisie l'invention de la colombe d'Archytas à Aulu-Gelle, qui en rapporte seulement l'histoire, et en faisant voler les automates de Regiomontanus devant Charles-Quint, qui n'était pas né alors! Il pense réfuter ainsi les objections de ceux qui nient la possibilité du vol humain à cause du poids de l'homme et de la difficulté d'ajuster à son corps des ailes propres aux mouvements du vol.

Ici paraît son idée principale. Si l'aigle de fer de Regiomontanus a réellement pu voler et se diriger devant l'Empereur, il est bien possible de construire une machine analogue qui soit assez grande pour enlever un homme dans les airs. Les articles suivants exposent avec un luxe extraordinaire de détails la construction d'une machine volante. Après avoir comparé les avantages de divers types d'embarcations à rames et à voiles, il se détermine à imiter plus fidèlement la nature. Sa machine sera une barque de bois façonnée dans la forme du corps de l'aigle [n° 1810], pourvue de grandes ailes bien proportionnées, solidement ajustées et mues par des roues. Il emprunte à Gaspard Schott l'idée d'un système de rouages tellement ingénieux qu'un homme ordinaire, par la seule force de ses bras, pourra actionner et conduire la nacelle volante sans le secours des rames à air, ni de la voile. Suivent encore de longs et minutieux détails sur la manière d'équilibrer, d'assurer et de gouverner la machine, selon les renseignements que la nature fournit à l'homme, par l'observation du vol particulier des grues, des cigognes, du milan et de diverses espèces d'oiseaux.

Cependant, notre capucin ne s'abuse pas sur l'efficacité pratique de sa machine. Il conseille à ses lecteurs de s'en tenir prudemment à l'étude, c'est-à-dire aux possibilités de l'art et de la nature, sans exposer la témérité d'un homme de cœur. Sept années auparavant, le jésuite

Honorat Fabri recommandait la même sagesse à ceux qui auraient voulu faire l'essai de sa machine volante à fusée.

La fin du chapitre se développe sur un titre séparé : « Sentencia segunda ». C'est un document peut-être unique sur le mécanisme du bras comparé à celui de l'aile naturelle, et sur les particularités techniques du vol de certains oiseaux tels que le moineau, l'hirondelle, la crécerelle [n° 1821], la grue, l'aigle, l'outarde et la harpie, qui est le griffon des anciens [n° 1833]. Cet article 1833 est particulièrement curieux : l'auteur y démontre pourquoi certains grands oiseaux comme l'aigle et le griffon se soutiennent fort bien dans l'air par le jeu de leur seule force musculaire, « el movimiento vital y natural », tandis que l'homme doit suppléer à son défaut de puissance naturelle par un artifice approprié.

Il est inutile, croyons-nous, de souligner l'étonnante originalité d'un pareil texte. Même sur l'ensemble de l'ouvrage, nous sommes loin d'approuver les sarcasmes de Salvà et l'espèce de légende selon laquelle on n'y saurait trouver que de risibles extravagances. Mais Salvà n'a pas même aperçu l'intérêt aéronautique des chapitres que nous signalons. Si la part de la magie et des sciences occultes y est encore considérable, c'est un travers commun à beaucoup de bons esprits de ce temps. Nous relevons dans ces essais une connaissance remarquable de la physique, un sens surprenant de l'observation, et des vues profondes. Qu'on veuille bien considérer la date du livre, et chercher, par exemple, quels auteurs ont les premiers révoqué en doute l'histoire des automates volants de Regiomontanus. Le premier à qui on accorde ce mérite est Weidler, qui rejette en effet cette histoire comme une fable dans son *Historia astronomiae*, publiée en 1741. Depuis, Montucla et ses successeurs ont suivi Weidler. Mais nous ne voyons pas que quelqu'un ait signalé le jugement tout aussi net et lucide que le bon Fuente La Peña avait porté sur ce sujet dès 1676. Dans l'avant-dernier article [n° 1835] de sa « Duda VI », il déclare explicitement qu'à son avis, ces automates sont

invraisemblables, nonobstant l'autorité des auteurs qui en ont parlé, d'après d'autres auteurs qui eux-mêmes ne les ont pas vus. C'est l'exacte vérité, car il s'agit seulement, on le sait, d'une tradition dont les sources sont perdues, et uniquement fondée sur le témoignage de Ramus.

Remarquons encore l'humble soumission du pauvre capucin à l'autorité des censeurs ecclésiastiques, et la sereine résignation avec laquelle il abandonne son livre à la vigilance des doctes, au terme de sa longue dissertation sur le problème du vol : afin, dit-il, de ne pas s'exposer lui-même à éprouver le sort d'Icare, pour avoir trop hardiment voulu découvrir et louer les trésors secrets de la Nature. Que Salvà nous pardonne : nous croyons voir ici comme un reflet du génie de Roger Bacon! Fuente La Peña sera mieux connu un jour. Quant au présent, nous ne pensons pas que son livre ait été traduit dans aucune langue. Brockett l'ignore et il est encore inconnu à Caillet. Il fut pourtant l'objet de trois autres éditions dont voici le détail.

FUENTE LA PEÑA [Antonio de]. El Ente dilucidado. Discurso único novísimo que muestra hay en naturaleza animales irracionales invisibles y cuales sean. *Madrid, en la emprenta Real,* [1676].

C'est un volume de format petit in-4°, comme l'autre, et orné du même frontispice, modifié seulement dans la dédicace. Mais la collation est très particulière : 10 feuillets préliminaires y compris le titre-frontispice, 438 pages chiffrées, 9 feuillets de complément. Cette édition sans date a été probablement tirée la même année que la première. Ni Vindel, ni Palau y Dulcet ne signalent le changement opéré dans la dédicace, apparemment selon les vues des Capucins. Tandis que la première édition est dédiée par l'auteur à Martin de Torrecilla, son confrère et son successeur comme Provincial de l'Ordre en Castille, la présente porte une dédicace au marquis de la Guardia, « por Juan de Calatayud Montenegro, y Juan Ant. Rodriguez de Cisnéros ».

Fuente La Pena [Antonio de]. El Ente dilucidado. Discurso único novisimo que muestra hay en naturaleza animales irracionales invisibles y cuales sean. *Madrid, en la Emprenta Real,* 1677.

Ce volume, toujours de format in-4°, donne le texte de l'édition précédente. La présente édition, qui est la troisième, et la première avec date certaine, est moins rare que les deux qui l'ont précédée, lesquelles n'ont survécu que par quelques exemplaires, souvent mutilés. MM. Maggs de Londres n'en portaient pas moins un exemplaire de cette troisième édition, en reliure moderne, au prix de £ 35 (4.375 francs) en 1929. Elle reproduit le frontispice déjà connu, avec les armes du marquis de la Guardia gravées sur bois. Le texte est à doubles colonnes.

Don Andrès Davila y Heredia publia la même année une âpre réfutation du livre de Fuente La Peña, sous le titre : *Responde Don Andrès D. H. al libro del Ente dilucidado,* volume tiré aussi à Madrid, dans la même « Emprenta Real ». Sans parler de querelle passionnée, on voit bien que cette diatribe trouva des approbateurs puisqu'elle fut promptement réimprimée à Valence, chez Villagrassa, l'année suivante. C'est d'ailleurs un livre beaucoup moins rare que celui de Fuente La Peña. Au reste, ce dernier ne paraît guère avoir souffert de ces attaques : la « Emprenta Real » réimprime encore une fois son livre en 1677. Ainsi, *El ente dilucidado* affirme son succès par quatre éditions en moins de deux années. Sa rareté extrême ne s'explique donc guère que par une destruction raisonnée. Reusch, Hilgers, Putnam ne signalent pourtant aucune enquête inquisitoriale à son sujet.

La tolérance du Saint-Office est encore ici une de ces énigmes malaisées à éclaircir. Le livre est hardi et inventif. Or, nous sommes en Espagne : dans toute idée neuve se montre le pied fourchu du diable. Faut-il croire que les censeurs ont intelligemment approuvé un ouvrage dont toute la philosophie est que l'homme est lié

par les forces occultes de la nature? En l'espèce, ils n'ont pas failli à leur mission. Volontiers, ces juges auraient absous les hardiesses de plume, n'eût été la créance que les inhabiles donnent aveuglément à ces écrits. Fuente La Peña leur fut certainement dénoncé, et ils ne l'ont point jugé malfaisant. Ils ont laissé s'évaporer ces naïves extravagances, sans exposer l'auteur aux embarras de la contrition. Le livre du capucin a été mutilé et détruit par les capucins ses confrères, dans la seule considération du renom de l'Ordre, à défendre contre les espiègleries du vieil écolier.

JULES DUHEM.

AUTOUR DES SOIXANTE ANS DE
JACQUES VINGTRAS

—

Le mois de mai 1939 marque le soixantième anniversaire de la publication en volume de *Jacques Vingtras.* C'est, en effet, au début de la première quinzaine de mai 1879 — exactement le 5 — que l'ouvrage de Jules Vallès fût mis en vente aux vitrines des librairies sous la couverture jaune de la Bibliothèque-Charpentier.

Cet in-12 de 396 pages, dont dix exemplaires numérotés avaient été tirés sur papier de Hollande, et qui sortait des presses de Capiomont et Renault, 6, rue des Poitevins, s'ouvrait sur la fameuse dédicace :

A tous ceux
qui crevèrent d'ennui au collège
ou
qu'on fit pleurer dans la famille,
qui, pendant leur enfance,
furent tyrannisés par leurs maîtres
ou
rossés par leurs parents,
Je dédie ce livre.

JEAN LA RUE.

Londres.

En tête de cette première édition Vallès n'avait pas inscrit son nom. Il s'était servi de l'un de ses pseudonymes. La Chaussade, du *Siècle,* s'était effacé devant Jean La Rue, du *Radical,* parce que la première signature n'avait

jamais beaucoup plu à l'écrivain et surtout parce que le texte imprimé dans le *Siècle* avait été retouché en maints endroits.

A la vérité, le récit de *Jacques Vingtras*, qui deviendra *L'Enfant*, en 1881, n'a guère cessé d'être refondu avant de constituer un livre. Pendant près de vingt ans, Vallès a travaillé à cette biographie romancée, et c'est ce que nous voudrions d'abord montrer.

§

Le 26 novembre 1882, le collaborateur du *Réveil* donnait une chronique intitulée *Mon Gosse*, dans laquelle il racontait la genèse de son *Vingtras* et comment l'idée lui en serait venue, à la suite d'une demande d'André Gill, rédacteur en chef de la *Parodie*, au cours d'une villégiature faite durant l'été de 1869 à la ferme de l'Hôtel-Dieu entre Velizy et Jouy-en-Josas.

Ce n'est pas absolument cela et il convient de remonter à 1861 pour rencontrer la première ébauche du livre. A cette date, Delvau et Duchesne avaient imaginé d'insérer dans le *Figaro* des *Lettres de Junius*, résultat d'une coopération anonyme (1). Ils prièrent le confrère qui venait de « trouer l'ombre » et de « déchirer le silence » avec « Le dimanche d'un jeune homme pauvre », de leur fournir quelques colonnes. Le 7 novembre, celui qui avait pris le pseudonyme d'Asvell devenait *La Casaque blanche* au bas d'une épître à Villemessant où l'on trouve une sorte de schéma de son existence, ce qu'il appelle son « histoire ».

J'ai été le bambin le plus mal habillé de la création, élevé par une tante qui n'aimait pas les enfants.

Douée — par la nature — d'une vertu sauvage, se croyant une sainte digne du paradis, du moment qu'elle ne prenait un sou à personne et était fidèle comme un terre-neuve à son mari, elle rudoyait à chaque instant les délicatesses qu'elle ne pouvait deviner! On ne permettait ni cris, ni élans, ni folies,

(1) Les *Lettres de Junius* ont été réunies en un volume qui a paru chez Dentu en 1862.

ni tapage! On n'admettait qu'une distraction : Si tu es bien sage, nous irons nous promener dimanche! — Ce mot de promenade me donnait le frisson. Me promener, c'était aller devant, le petit doigt sur la couture du pantalon, les coudes au corps, l'œil à quinze pas, — une deux, une deux! Défendu de s'éloigner d'une minute, de courir après un papillon, de jouer avec le chien, d'aller cueillir des marguerites, de jeter des pierres sur l'eau, de faire la culbute dans l'herbe! « Tu vas déchirer ton pantalon, salir ton habit noir ». (J'ai été en habit noir de neuf à onze ans), « défoncer ton chapeau ». (J'ai achevé des feutres qui pesaient cinq cents!) « Tu vas t'enrhumer! » disait-on quelquefois — sans y croire. La pauvre femme avait bon cœur, mais élevée rudement, en province, par ses parents, des paysans habitués à tout, au chaud, au froid, à la pluie, à la neige, elle ne comprenait pas qu'on fût malade... « C'est pour les riches, disait-elle, parce qu'ils « s'écoutent ». Ce que son ignorance m'a imposé de ridicules, m'a fait boire d'humiliations, elle ne le saura jamais; jamais surtout elle ne le croira!

Pour mon oncle, c'était un homme froid, aux lèvres minces, à l'œil dur, dont le regard me faisait frémir. C'était une victime du livre. Il voulait être le « pater familias » antique, l' « oncle familias » si l'on veut. Il désirait être craint, paraître austère, heureux quand il était pâle, rougissant de plaisir quand il était blême... Pour lui, la moindre faiblesse était une trahison. Si, puni pour un autre, j'avais dit un mot; si, insulté, j'avais reculé, il m'eût méprisé! J'ai toujours gardé son estime...

Et, après avoir ainsi esquissé des portraits qu'il développera un jour et dit un mot de ses tribulations de collégien, la « Casaque blanche » concluait :

Il y a quelques années déjà que j'ai quitté ma province; j'ai eu de la pluie et du beau temps; mais jamais, par les plus mauvais jours, je n'ai senti dans mon cœur d'homme passer les tristesses où se noyait mon cœur d'enfant! Si je ne pleure plus, maintenant que je suis grand, c'est pour avoir beaucoup pleuré quand j'étais petit! Il faut qu'il y ait eu des larmes dans les yeux clairs des pamphlétaires.

Il ajoutait déjà :

Je veux avoir le droit de toucher à tout, à vos amitiés, à vos gloires, si elles gênent le chemin; pouvoir déterrer, s'il le faut, vos grands hommes, mesurer leurs squelettes et peser les cendres de vos Annibals. Je dis que c'est là ce qu'il faudrait faire, je ne dis pas que je le ferai! Je prendrai au moins quelques ridicules de ceux qui mettent des gants à leurs moignons, des croix d'honneur à leurs ulcères. J'essaierai de montrer que quelques soi-disant schismes sont des cultes; un flambeau devient vite un cierge, et les drapeaux font des écharpes!

Le Réfractaire, l'Insurgé ne s'annonçaient-ils pas dans ces lignes où s'essayait aussi le feuilletoniste de la *Parodie?*

Le « Testament d'un Blagueur », reprise de l'« histoire », dédiée cette fois aux « petites-nièces de Mlle Balandreau », semblait devoir s'engager plus avant dans la présentation des souvenirs et impressions d'enfance et de jeunesse. Certaines scènes de famille y sont fixées et on les utilisera presque trait pour trait, tel le voyage du Puy à Fareyrolles sur le cheval de la « Polonie ». Toutefois, la copie sentait la poursuite de la ligne, l'abandon à une fantaisie plus ou moins contrôlée. Puis la publication, échelonnée entre le 30 octobre et le 12 décembre 1869, demeura incomplète sur une boutade à l'adresse d'About, « enfant chéri des cancres », et la reproduction du feuilleton de la *Parodie* amorcée dans la seconde *Rue*, l'année suivante, subit les inconvénients qui arrêtèrent le journal à son vingt-huitième numéro. Ici encore, bien entendu, le *Testament* fut un brouillon aux contours mal arrêtés et, les événements aidant, il n'en fut plus question.

Le projet subsistait et nous allons maintenant suivre les péripéties par lesquelles il passa dans l'esprit de son auteur avant d'atteindre la dernière mise au net.

§

Les premiers temps de l'exil franchis non sans amertume, car le rédacteur en chef du *Cri du Peuple*, soudain

transplanté des barricades de Paris en Révolution au trottoir calme de Londres impassible, avait eu du mal à s'acclimater, mais les relations étant reprises avec des camarades français qui ne lui marchandaient pas leur dévouement, Vallès mit à profit le recueillement imposé pour réfléchir à ce qu'il fallait entreprendre, à ce qu'il pouvait faire afin de sauvegarder son indépendance matérielle et intellectuelle.

Il eut la chance d'être conseillé par le plus bienveillant, le plus patient des amis, Hector Malot.

C'est à lui qu'il demandait avis en 1875 en lui exposant le dessein qui le hantait.

J'ai eu une existence assez meurtrie, j'ai frôlé bien des existences bizarres, j'ai vu les dessous de bien des choses, j'ai été mêlé à de grands événements. Des mémoires de moi seraient presque intéressants. Une histoire signée de mon nom aurait sa valeur. Mais mettre absolument son cœur, son propre cœur à nu, avertir le public que c'est bien le cœur de M. Vallès qui a été remué par ces misères, cela me répugne, et me paraît presque, vis-à-vis de certaines aventures, une trahison. Aussi ai-je peur des mémoires malgré l'attrait de la forme, savoureuse et facile.

L'histoire, quand la publiera-t-on? Quand la lira-t-on? Il faut attendre. Nous sommes encore des méprisés et des maudits. La France est fermée à nos livres comme à nos personnes, à notre pensée comme à nos armes. Amasser des matériaux est tout ce qu'on peut faire. Que reste-t-il?

Il reste le roman qui tient de l'histoire et des mémoires... Une grande machine, comme on dit, votre série des *Victimes d'amour*, les *Mémoires du diable*, les *Misérables* d'Hugo, le *Juif Errant*, à peu près cela comme étendue. Il me faudrait trois ans au plus, deux ans au moins.

J'ai mon plan, mon but. Je vise à écrire une œuvre capitale où sera reflété le caractère, où sera raconté le malheur de ma génération. J'enfermerai trente ans de sensations dans le cadre de la politique et de l'histoire, et il y aura de l'amour et de la misère, des sanglots et des fanfares, des portraits d'heureux, des paysages de batailles, des odeurs de cam-

pagne, de l'ironie de Paris! Je voudrais qu'après avoir lu ce livre, la génération qui vient nous plaigne, nous pardonne et nous aime. Je serais triste de mourir avant de l'avoir écrit, et un roman comme celui-là peut être un événement. Ce sera le commencement de ma vie (2).

Il y revenait l'année suivante en restreignant son ambition, « car ce n'est pas la peine de commencer une ville quand on a perdu le moyen de payer le loyer d'un garni ».

Ce que je veux faire, c'est un bouquin intime, d'émotion même, de passion jeune, que tout le monde pourra lire, même dans le monde de mes ennemis et qui aura cependant une portée sociale.

J'appellerai cela d'un nom d'homme : *Jacques Vingtras* (3), je suppose, comme vous avez dit *Roman Kalbris*. Ce sera l'histoire d'un enfant. Daudet a essayé cette note dans son *Jack* que je viens de lire. Je resterai plus près de l'école et du collège; je m'en tiendrai aux souffrances d'un fils brutalisé par son père et blessé tout petit dans le fond de son cœur. Mon histoire, mon Dieu, ou presque mon histoire...

C'est à ce moment que le roman fut remis en chantier. Il était à peu près terminé en juillet (4) puisque Vallès en annonçait alors l'envoi prochain à Malot « dans une caisse grande comme une chambre » bien que le manuscrit fût de 300 pages seulement. Il est vrai que la fin manquait. Ce qui existait, « couturé, rapiécé, saigné, hâtif et laid » (5), partit tout de même pour la France avec ce sous-titre : *Histoire d'un enfant. Les plus belles années de la Vie.*

Ce n'est pas du talent, c'est la bonne fortune du souvenir,

(2) Le projet fut également indiqué à Scholl; voir l'étude de M. Jules Thiercelin dans le *Mercure de France* du 15 février 1938.

(3) Vingtras était le nom du directeur de l'hôpital français de Londres. Il sonna sans doute favorablement à l'oreille du proscrit qui l'adopta sans crier gare.

(4) A cette époque aussi Vallès disait à Albert Callet : « Ouf... je viens de terminer mon livre! Je n'ai plus qu'à le faire copier, à courir à travers les chapitres, c'est fini. Je reprends ma liberté. Il me semble que je sors de cellule... »

(5) Dans la chronique du *Réveil* (Mon Gosse) parue le 26 novembre 1882, Vallès dit que son manuscrit ressemblait « à la peau d'un lépreux, à la robe d'un léopard, à une culotte de saltimbanque ».

un stock de sensations vertes, c'est le procès de la famille. Je veux faire celui de la religion, de la patrie, de la prospérité et du succès, avec l'arme de l'ironie toujours, un poignard à manche joli, à reflet de lame bleue, avec une petite larme blanche au bout des taches de sang dans le fil. C'est le but de mon grand roman, de celui dont je vous ai parlé dix fois, qui sera la condensation de trente ans de lutte et de responsabilité, le couronnement de ma vie de blagueur et de convaincu, une œuvre saignante d'originalité, je vous le promets, et honnête comme un coup de fusil au soleil.

Une indisposition de l'auteur fit différer quelques semaines l'expédition des derniers feuillets. Le 10 octobre, le complément de *Vingtras* franchissait la Manche.

Il s'agissait de placer cet ensemble d'aspect hirsute mais riche de substance neuve et vigoureuse.

Hector Malot fut alors d'un grand secours à Vallès. Depuis longtemps déjà les portes du *Siècle* lui étaient ouvertes et il entretenait les meilleurs rapports avec le directeur, Philippe Jourde. Celui-ci était originaire du Puy comme Vallès. Circonstances excellentes pour présenter le manuscrit et pour faciliter son acceptation, même dans des conjonctures aussi délicates que celles résultant de la situation politique et surtout du fait que l'auteur était un condamné.

Sur les instances du collaborateur de *Sans-Famille*, on tourna les objections en demandant à Vallès un pseudonyme et le 20 novembre 1877, le journal indiquait une publication prochaine.

Le 21 juin 1878, elle était ainsi annoncée d'une façon définitive :

« Le *Siècle* commencera *mardi prochain* la publication d'un ouvrage intitulé :

JACQUES VINGTRAS
par
DE LA CHAUSSADE.

Sous ce pseudonyme se cache l'un des esprits les plus primesautiers et les plus originaux de notre temps. L'auteur

a moins écrit un roman qu'une biographie étincelante d'humour, émouvante de sentiment et pétillante de cette gaîté gauloise devenue de plus en plus rare dans les œuvres modernes.

Et le mardi 25 juin, le « rez-de-chaussée » du journal était occupé par *Jacques Vingtras* avec ce sous-titre : *Première partie. Les beaux jours de mon enfance.*

Régulièrement, dans 28 numéros, l'insertion s'échelonna du 25 juin au 3 août (6). Il y eut des récriminations de la part de lecteurs choqués dans leurs convictions ou leurs habitudes; la rédaction dut opérer des coupures, éteindre la flamme de certaines phrases, les « verres de couleur », mais, ainsi que l'a observé M. Henri d'Alméras (*Avant la Gloire*, I, p. 34), « ce roman de passion et d'émotion, ce style si peu livresque, ce style qui vivait, qui avait du sang et des nerfs et des muscles, s'imposèrent à l'attention du public, forcèrent son admiration, et Vallès, qui sous son nom avait si longtemps débuté, entra tout à coup dans la gloire — sous le pseudonyme de La Chaussade. »

Surtout quand le feuilleton du *Siècle* — tiré d'abord à part sur deux colonnes en format grand in-8° (115 pages) et donné en prime aux abonnés avec deux nouvelles d'Henry Gréville : *Kaiserlick* et *la Bergerie* — parut en librairie.

Cela demanda un certain temps en raison de la lenteur des pourparlers avec Charpentier et aussi de la révision des épreuves qui amena d'importants remaniements du texte.

Jules Vallès, qui avait dans l'esprit une série de volumes englobant tous les événements publics importants auxquels il s'était trouvé mêlé entre 1848 et 1871, estimait que l'éditeur de *Jacques Vingtras* devait s'engager à publier un minimum de cinq tomes, sans parler d'autres ouvrages tels que *La Rue à Londres*, les *Misérables de*

(6) Nous ne nous arrêteront pas au passage d'une lettre de Vallès à Albert Callet où se trouve cette allégation : « Le *Vingtras* que publie le *Siècle* depuis quinze jours est d'un ami à moi, dont je corrige les pages et qui me donne une part de ce que la copie est payée. » Séverine a fait justice de cette boutade de son « patron » dans l'*Eclair* du 9 janvier 1901.

Londres, dont il avait envisagé la composition en élaborant ses chroniques de l'*Evénement* (1876-77) ou du *Voltaire* (1878), et cela moyennant le versement d'un « fixe » annuel.

Son projet, conçu en 1877, était échafaudé sur les conventions liant Ullbach à l'éditeur Lacroix, sous l'Empire, et sur le traité des *Misérables*.

Charpentier ne paraissait pas pressé d'entrer dans ces vues et il hésitait à s'engager pour des œuvres en puissance, mais non réalisées. Il ne répondait pas à l'offre directe qui lui était faite et ce silence exaspérait le proscrit.

En désespoir de cause, il demandait à ses amis Malot et Scholl, à Zola aussi, de s'entremettre. Ceux-ci discutaient avec l'éditeur. Ils obtenaient une promesse de principe pour trois volumes, mais sur plan arrêté, — la charpente, disait Scholl, qui ajoutait : « Avec son nom, c'est bien le moins ».

Les choses en étaient restées là jusqu'au lendemain de l'insertion de *Jacques Vingtras* dans le *Siècle*. A ce moment, les difficultés furent plus aisées à surmonter. De nouvelles visites parvinrent à élucider la question et à décider Charpentier à la fin d'octobre 1878. Il acheta le manuscrit 1000 francs à Hector Malot, mandataire de l'auteur absent, et il fut entendu qu'il y aurait une ristourne de 0 fr. 50 par exemplaire vendu (7).

Il n'était pas question de la suite de l'ouvrage. Toutefois, Charpentier parlait toujours de trois volumes et peu à peu Vallès semblait se rallier à cette combinaison, mais il lui en avait coûté.

> Je suis depuis quinze jours en train de me torturer la cervelle pour arriver à faire trois volumes de mes cinq, écrivait-il à Malot.
>
> Mon livre représente une idée : il est fait pour mettre en relief cette idée-là; elle est l'âme et le but de l'œuvre, telle que je l'ai conçue depuis des années. Je veux avec ce roman

(7) La publication dans le *Siècle* avait été payée 1.800 francs environ à Vallès, qui toucha ensuite 500 francs de droits d'auteur par édition de *Jacques Vingtras*.

prouver sinon l'innocence au moins l'irresponsabilité des maudits de la Commune (je me mets en dehors, je suis responsable!), mais mon histoire loyale et humaine voulait établir que la société toute entière devait avoir des délégués dans les trois cent mille fédérés; que c'était un tas de douleurs sourdes, de tristesses honnêtes, de souvenirs sans drapeau qui avaient massé les combattants derrière les chefs révolutionnaires. Je voulais montrer comment le sang des otages a été versé par la fatalité et dire que les incendies n'étaient que la flamme d'un volcan. J'arrivais sans déclamation ni opinion mise au vent, par le chemin de l'émotion vraie et à travers une simplicité terrible, jusqu'au 28 mai. La librairie me répond : il nous faut trois volumes seulement, et vous me dites : c'est encore fort beau. Et vous avez raison. Cependant j'espérais mieux.

Ce fut l'opinion de Charpentier qui prévalut et sans doute les amis de l'exilé eurent-ils raison d'accepter, puisque *Jacques Vingtras* passa du journal à l'imprimerie Capiomont pour une nouvelle toilette.

§

Les retouches furent nombreuses. A cet égard, il y aurait une étude intéressante à faire entre les diverses versions de l'œuvre. En les examinant, on se rendrait compte du souci constant de l'écrivain pour la forme, de sa tendance au raccourci musclé de la phrase qui le déterminent à changer l'adjectif, à supprimer des incidentes, à sacrifier des alinéas entiers reconnus inutiles ou considérés après coup comme des surcharges. Il détestait la paraphrase, ce qu'il nommait de la « littératuraille »; il demandait des faits, de la vie, et il s'efforçait de donner l'exemple. Tous ses manuscrits manifestent un travail énorme de style, un scrupule de métier exigeant, et déjà les « repentirs » de *Jacques Vingtras* sont concluants.

Page à page, dans le volume, il est possible de suivre une révision sévère du feuilleton. Donnons un ou deux aperçus de ces modifications.

Au chapitre VI du livre, intitulé *Vacances*, on lit :

« Le voyageur avait de la sueur chocolat qui lui coulait sur le front et un énorme manteau lie de vin. » A la suite, il y avait primitivement ce passage :

On voyait Borée qui soufflait d'un côté comme on jette de l'eau quand on fait la planche; de l'autre, le soleil avec une collerette de rayons jaunes, qui lançait des effluves comme le zouave Jacob et transpirait comme un gruyère.

Il y avait aussi l'envieux — autre apologue.

— Que veux-tu? demanda Jupiter à l'envieux. Je ferai à ton voisin le double de mal ou de bien que je vais te faire.

— Crève-moi un œil, répond l'envieux.

Il fallait voir cet œil!

L'envieux était vert naturellement, vert comme l'Envie dans les poèmes, vert comme des laitues dans les champs.

Le passage a été biffé.

Biffée aussi, au chapitre XVI (Un drame), les impressions de onze heures que voici :

Le battant de l'horloge troue le silence. Je regarde le ciel qui me semble une plaque d'acier, avec les bavures d'argent des nuages et les étoiles comme des clous.

Et que de descriptions reprises et condensées; que de comparaisons refondues; que d'épithètes transformées!

Le 1er avril, la mise en pages s'achevait.

Je viens de mettre à l'adresse du correcteur la dédicace de *Vingtras*, écrivait Vallès à Malot. C'est fini, fini, fini.

Il semble que son auteur y tenait particulièrement, à cette dédidace. Du moins peut-on l'inférer du billet suivant :

Monsieur, voudriez-vous me donner votre opinion sur ma dédicace? Elle me fera peut-être réfléchir.

Veuillez aussi me dire si décidément vous croyez que la table des matières soit indispensable. Mon œuvre d'ironie joyeuse a l'air un peu enfantin, et seulement enfantin, jugée par la table. Je préférerais la supprimer. Je n'en dirai pas autant de la dédicace.

Agréez...

La table disparut, la dédicace fut maintenue, le bon à tirer donné.

Qui sait si je n'entre pas dans un chemin heureux avec ce *Vingtras* dont vous êtes le parrain, confiait l'écrivain à son ami de Fontenay. J'attends avec un peu d'émotion cette naissance.

§

Comment fut-elle accueillie?

Le service de presse avait été arrêté avec soin. L'éditeur l'assura-t-il avec attention? On pourrait en douter quand on sait qu'Hector Malot fut omis. Vallès agit donc sagement en écrivant lui-même à ceux dont il sollicitait l'opinion.

A l'un d'eux, il expliquait son intention essentielle :

Dans ce livre, il y a plus que de l'amour-propre littéraire engagé, il y a une question humaine débattue, débattue avec simplicité, sans couleur de thèse. Mais j'ai beaucoup souffert étant jeune, et j'ai voulu que le problème de l'éducation et de la famille se dressât au milieu des larmes de l'enfant et des rires de l'humoriste.

Ce *Jacques Vingtras* est la première partie de l'histoire d'un homme. Il y aura quatre volumes qui traverseront la littérature et la politique.

Vous direz du bien ou vous direz du mal : je ne viens point quémander un éloge, je veux avoir votre opinion...

Avec ses compagnons de jadis, il était plus familier :

Je t'envoie mon bouquin en souvenir de nos belles années de jeunesse et de notre bonne amitié, mandait-il à Ranc (8). Je voudrais que tu écrives un article sur Vingtras moutard...

Le droit de l'enfant, telle est la pensée de mon livre; défends-la, je te prie. Je ne te demande en tous cas que ta pensée, ta pensée toute entière, même si elle n'est pas flatteuse. Je réclame de ta plume un jugement net et un secours de publicité, pas autre chose.

(8) Il avait écrit aussi à Arthur Arnould, mais celui-ci répondit en ergotant et, prétextant la suppression de la *Révolution française*, ne fit rien pour aider au lancement de *Vingtras*.

Jacques Vingtras semble être resté d'abord un peu perdu dans la production littéraire du moment. On n'en parla guère, peut-être par prudence, puisque l'auteur, identifié malgré son pseudonyme, était un banni, peut-être aussi parce que certaines pages effrayaient.

Bientôt, le critique des « Nouveaux samedis », Pontmartin, condamna le livre :

Ce n'est pas la première fois que les disciples de la fantaisie et du bon plaisir, heureux et fiers de n'avoir pas été des forts en thème, exhalent leurs malédictions vengeresses contre les geôliers, les bourreaux et les cuisiniers de leur enfance. Ce qui est plus neuf, c'est la façon dont Jacques Vingtras parle de la mère. — Que dis-je? de sa mère.... Quand ce fils ne nous fait pas exécrer cette abominable mère, il nous fait rire à ses dépens..., mais ce rire a des dents de loup-cervier, et ce n'est en somme ni plus gai, ni plus spirituel, ni plus divertissant, ni plus littéraire que les bonnes scènes de la *Pucelle de Belleville*... Quelle humiliation! Rêver Robespierre et réaliser Paul de Kock!

D'autre part, Edmond de Goncourt n'écrivait-il pas dans son journal à la date du 10 juin (VI, p. 77) :

Un vilain, un odieux livre, ce livre de Vallès qui vient de paraître. La mère, jusqu'à présent, était sacrée; la mère, jusqu'à présent, avait été épargnée par l'enfant qu'elle avait porté dans ses flancs. Aujourd'hui, c'en est fini en littérature, de la religion de la maternité, et la révolution commence contre elle. *Vingtras* est un livre symptomatique de ce temps.

Emile Zola, alerté par une lettre de Vallès (9), fut plus équitable. Il parla de l'ouvrage dans son feuilleton du *Voltaire* (24 juin) et ce fut en termes bienveillants.

Pour moi, c'est surtout un livre vrai, un livre fait des documents humains les plus exacts et les plus poignants. Voilà dix ans qu'une œuvre ne m'avait remué à ce point; depuis dix ans, je n'ai rien lu d'aussi vivant. Cela est absolument

(9) Les lettres de Vallès à Zola ont été imprimées par M. A. Zévaès dans *Commune* (janvier 1938).

personnel, écrit souvent à la diable, mais avec une originalité qui ne doit rien à personne. Je désire qu'on lise ce livre. Si j'ai quelque autorité, je demande qu'on le lise par amour du talent et de la vérité. Les œuvres de cette puissance sont rares. Quand il en paraît une, il faut qu'elle soit mise dans toutes les mains... Un romancier de la taille de M. Jules Vallès n'a qu'à se tenir debout pour être vu de tous.

C'était également l'avis d'Aurélien Scholl. Pour lui, *Jacques Vingtras* était un « événement ». Vallès lui avait expliqué longuement sa pensée : « La tyrannie de la famille mérite l'ironie, sinon la haine. J'ai mis beaucoup d'ironie dans un peu de douleur. » Scholl tira argument de cette déclaration sincère dans la chronique qu'il fit paraître le 25 juin à l'*Evénement* sous le titre : « Autopsie de Jules Vallès », et qui répliquait au reproche de Pontmartin.

Un journal a cruellement reproché à Vallès d'avoir fait le procès à son père et à sa mère. C'est un point de vue absolument faux : Vallès n'a fait que le procès d'une situation. Il raconte ce qu'il a souffert, voilà tout. Et quand on a tourné le dernier feuillet de ce livre plein de larmes, on comprend la Commune...

Vallès, trois fois fusillé, se réveilla à Londres. Il écrivit là-bas comme s'il était à Paris. L'exil n'a pu terrasser cette puissante nature. Ceux qui ont lu *Jacques Vingtras* savent avec quelle vérité, avec quelle énergie il a conté les froissements de son enfance, les meurtrissures de sa jeunesse. Chaque page est l'ébauche d'un Rembrandt...

Vallès n'a que quarante-six ans. Un jour, quand l'apaisement sera suivi de l'oubli, cet homme de talent reprendra sa place dans la presse parisienne.

Il allait sous peu la reprendre et aussi se situer dans la littérature de la fin du dix-neuvième siècle.

La critique contemporaine, se libérant décidément de préventions détruites par la mise au point sincère, impartiale de la réalité et se plaçant devant les *Réfractaires*, la *Rue*, les trois *Vingtras*, la *Rue à Londres*, qui ne sont

cependant qu'une partie de l'œuvre abondante interrompue par la mort, a rendu justice à l'homme comme à l'écrivain.

Jules Vallès, méconnu, honni, tenu à l'écart, a eu sa revanche posthume, et il n'a pas fini de monter.

ULYSSE ROUCHON.

DES JARDINS DE PARIS
AU JARDIN DU VILLAGE

—

BELLES ET JARDINS DE PARIS

I

Ce rosier qui retombe est si blanc dans le soir,
Aux merles, aux ramiers si douce est la pelouse,
Aux mains des jardiniers l'eau si charmante à voir
Que votre sein qui tend de sa pointe d'arbouse

Un corsage moiré, passante, ne peut rien
A la sage harmonie où tout émoi s'apaise
De l'orbe d'émeraude au prisme aérien
Où, neigeuse, la plume hésite et seule pèse...

La nuit va déborder les massifs et au cœur
De chaque rose mettre un velours d'ombre, un rêve;
Les étoiles déjà reconnaissent le chœur
Qui renaît, pâlissant, et du gazon s'élève.

II

Dans ce jardin la rose
Sous le feuillage noir
N'est que bouche déclose
Au long baiser du soir,

Et l'oiseau qui s'élance
Des massifs ténébreux
Fait frémir le silence
D'un désir amoureux,

Mais le jour qui s'achève
Nous dérobe en quels yeux
Le secret de son rêve
Sous des cils d'or soyeux?

III

Paris nuance sa lumière
Doucement aux jaunes corbeilles,
Mais c'est une douceur amère
Qu'exhalent ces fleurs sans abeilles

Autour du Palais, des bassins,
Des Reines qui sur l'amour veillent
Quand deux visages s'émerveillent...
A la chaleur des jeunes seins

Comme les pigeons, tout près d'elles,
L'une, pensive, l'autre, altière,
Sentent le plaisir des mortelles
Ranimer leur gorge de pierre.

IV

Un matin d'azur et de perle,
Un matin de Paris,
Avec aux pelouses le merle,
Un matin bleu et gris

Où les embruns de la fontaine,
De suie et d'argent,
Irisent la blonde sirène
Au regard changeant,

Fille à la pulpe de lumière
Comme Paris les fait,
Illuminant le sombre lierre
Près d'un rosier défait.

V

Lune au ciel de Paris, quand les jardins se ferment,
Rêves-tu de saisons plus douces à l'amour

Que la froide buée où disparaît le jour?...
Sous les feuilles déjà de pâles graines germent,

Mais l'odeur des marrons grillés au carrefour
Ne monte-t-elle jusqu'à toi, lune bleuâtre
Comme la cendre éteinte hélas! au cœur de l'âtre,
Cette odeur dans le soir où résonne un tambour?

—

AU JARDIN DU VILLAGE

I

Un ciel mystérieux songe sur le village.
Les lilas sont passés. L'été reviendra-t-il?
On regrette l'azur des beaux iris d'avril,
Leurs flammes qui brûlaient sous un sombre feuillage.

De ce songe où le ciel se complaît, ce matin,
Peut-être un rossignol percerait le mystère?
Mais lui-même est surpris, ce calme le fait taire
Dans le fusain qui luit ou dans le laurier-tin...

Peut-être l'angelus?... Un train sourdement roule
Vers de pâles roseaux, des étangs et la mer.
Sur le banc d'autrefois suis-je doux, suis-je amer,
Sous les pins attendant le retour de la houle?

II

La rose sous le cèdre achève de jaunir;
Est-ce déjà l'automne aux vieilles amertumes,
Chaque fois plus précaire et plus bref l'avenir
Comme un regard perdu dans de mortelles brumes?

Sur la pierre moussue où l'on s'assied devant
Les lauriers bleus et noirs l'ombre m'est douce encore.
Hélas! il suffira d'une saute de vent
Pour que tout au soleil moins chaudement se dore.

Du mont où croît le buis avec le chêne-vert
Va bientôt redescendre aux jardins du village

Le merle qui revient quand le ciel est désert,
Trouvant aux lierres près de nous son hivernage.

Mélancolie, au temps des premières amours,
Je connaissais déjà ton inquiet sourire;
Aux feuilles découvrant l'automne de mes jours
C'est lui que je retrouve et toujours, qui chavire

Sous un brusque désir, le visage inconnu
De cet Ange un instant reconquis par la terre
Dont la main m'a toujours tendrement retenu,
L'autre scellant d'un doigt aux lèvres quel mystère?

... Mais tout cela pour une rose qui jaunit
Et ranime l'automne à sa secrète flamme
Sur le jardin qui doucement se dégarnit
Comme le front vieilli dont s'accuse la trame.

L'Ange est là, cependant, qu'on prenait pour l'Amour,
Gardant sa jeune forme et sa blonde couronne
Comme au seuil d'on ne sait quel paisible séjour
Où l'on n'a plus souci de la rose d'automne.

III

Un glas prend son vol dans l'azur sans vent
Mais des plus beaux jours octobre est prodigue;
L'oiseau sait trouver la dernière figue;
Le glas du vieillard s'espace, rêvant,

Tandis que la feuille aux cieux indécise
Est plus rouge encore, ô village ardent
Où sous le ciel bleu la fille étendant,
Sourde au glas si lent, rit, chante et se grise

De l'azur qui luit sur sa joue en fleur,
Etendant aux buis sa blanche lessive,
La fille au visage en forme d'olive,
Toute caressée encor de chaleur.

IV

On a cueilli le dernier chrysanthème;
La blonde fille a mis son chapeau bleu;
Novembre est doux, il dore mon poème,
Mais sur ta joue, ô fille, quel beau feu!

Est-ce l'amour qui l'allume, ou l'automne?
Un garçon t'aime et qu'importe l'hiver!
Vous danserez sous le buis en couronne;
Qui pensera que le buis est amer?

A l'horizon, chaque soir, la guirlande
Des monts lointains vous invite au départ...
Se pourrait-il que la Parque m'entende
Et sur ta joue avive trop ce fard?

V

Ce jardin sec fut ma douceur
Autant qu'est douce l'amertume,
Mais quand le safran se rallume
On n'entendait que le chasseur
Frappant la pierre des garrigues.
Alors se baignait le jardin
Aux mauves brumes du matin;
Un pleur de miel dorait les figues
Et l'automne endormait les vents.
Au jardin de mélancolie
Jamais ce passé ne m'oublie;
Ces jours plus tristes qu'émouvants
Restent la source inconsolable
Où sans cesse revient se voir
Sous les brisures du miroir
L'enfant vieilli toujours semblable
A celui que berçaient les pins,
Préférant toujours la rainette
Aux humains, sinon la chouette...
Vieil octobre, où sont ces matins?

JEAN LEBRAU.

DIOGO
OU LA RUSE DU 1er MAI

—

Ah certes, Diogo n'était pas riche! Plutôt un pauvre bougre, oui! Seulement la santé et la joie de vivre lui servaient de capital. Jamais il ne s'était occupé d'argent : il avait presque toujours suffisamment de pain de maïs et de sardines grillées pour manger à sa faim et portait un vêtement. Il eût été même assez surpris, d'un étonnement dû à l'incompréhension, si on lui avait dit qu'une question de gros sous jouerait un gros rôle dans son existence.

Diogo habitait une de ces maisons en planches, peinte en rouge sang, pareille aux isbas mais avec un toit de tôle ondulé, posée à même la dune, juste après les dernières salines de Muraceira, à Guïa, en face de Figueira da Foz, à l'autre bout du grand long pont de bois qui traverse le lent Mondego. Agé de 18 ans au moment où commence cette histoire, il était assez vigoureux, blond, aux cheveux ondulés, au teint clair sous le hâle. Une enfance malheureuse n'avait pas altéré l'exubérance et la cordialité d'un caractère très marqué; les yeux seulement, qui étaient bleus, montraient souvent une mélancolie soudaine, dont on ne savait pas si elle venait de quelque blessure intime de l'âme ou si elle ne reflétait pas tout simplement le calme et la douceur infinie des rives langoureuses du fleuve et du reposant horizon de monts violets, là, plus loin, vers Coimbra. Ses deux frères étaient morts enfants. Sa sœur, bien plus âgée que lui, vivait quelque part dans le haut Minho, mariée.

Après la fin de sa mère, son père s'était remarié; la belle-mère se mit à le détester et il fut recueilli par sa marraine, chez laquelle il vivait toujours. Plus tard son père émigra en Angola. Il lui fallut de bonne heure travailler comme ouvrier agricole à la rizière, avec les fils de sa marraine, de véritables frères aînés. Il avait encore pour parent un frère de son père, le tio Zé Manel, qui le traitait plutôt bien. C'était un petit boutiquier, établi en face du marché de Figueira da Foz. Il revendait des légumes, possédait quelques biens et, signe évident d'opulence, se promenait toujours à bourrique, un petit âne tout gris, à l'oreille intelligente, à l'œil malin. Diogo allait parfois visiter l'oncle José Manuel et l'aidait dans son commerce quand besoin était. C'est même ainsi qu'il connaissait depuis longtemps Milena (Mária Helena) dont les parents tenaient un des étalages les plus importants du marché couvert. Vint un temps où, aux visites à l'oncle, s'ajouta le plaisir de rencontrer Milena. Cet attrait ne fit que croître. Belle fille, brune au visage ovale, elle jouait facilement à la dédaigneuse avec les nombreux garçons composant sa cour et faisait un peu sa « gosse de riche » : mais la hardie bonne humeur de Diogo la déridait souvent. Aussi ce dernier augurait-il du bien pour son entreprise.

Car entreprise il y avait. Le printemps au Portugal comme ailleurs (peut-être même davantage) donne de la force aux passions. Après plusieurs approches victorieuses, Diogo se décida à frapper un coup définitif. On était le 1er mai et le peuple de la mer et des champs s'apprêtait à fêter joyeusement le début du régime de la sieste quotidienne. Se conformant avec un sérieux profond à la tradition, Diogo ne manqua pas de couper deux palmes qui, placées de part et d'autre de la porte de sa pauvre demeure, servirent à suspendre, à leurs extrémités jointes, une couronne de fleurs. A moins de se baisser beaucoup, on ne peut passer le seuil : le Malheur lui-même, et lui surtout, se trouve ainsi arrêté, assure-t-on. Plus tard, dans la matinée, le garçon se rendit de l'autre côté du pont, participer à la procession, puis à la danse,

la vira, exécutée par les jeunes marchandes des quatre saisons et les gars du pays sur la petite place devant le vieux port. Tout du long il croisait des attelages de bœufs pacifiques, aux jougs de bois sculpté et peint, ornés ce jour-là de « maios », ou genêts et pavots. Mais à chaque rencontre, les grands yeux des animaux paraissaient lui dire pensivement : « Pauvre garçon, pauvre garçon! » C'en était une obsession.

De fait, les choses marchèrent mal. A la procession, Diogo ne put se placer près de Milena comme il l'entendait. Lors de la vira, elle lui battit froid, on ne sait pourquoi. Il eut toutes les peines du monde à l'attirer à l'écart. Elle n'y consentit finalement qu'à contre-cœur. Tout cela n'était pas pour décourager Diogo. Il avait décidé ce qu'il avait décidé et voulait poursuivre avec énergie jusqu'au bout. Mal lui en prit. Lorsqu'elle eut compris, Milena éclata de rire et le traita de benêt. Ah! c'est là qu'il voulait en venir avec ses baisers furtifs dans le cou. Se marier, mais à quoi pensait-il? Il n'aurait même pas une veste neuve à se mettre sur le dos le jour des noces! Puis, voyant dans son regard une peine immense et effrayée du tremblement de son ami au dernier argument, elle se radoucit. « Non, dit-elle, ce n'est pas que tu me déplaises, tu es pour moi comme les autres. Reparle-moi de cela plus tard, beaucoup plus tard, je changerai peut-être d'avis. Mais il faudrait en tout cas que tu puisses au moins avoir une boutique comme celle du tio Zé Manel, autrement mes parents me chasseraient! En attendant il est même inutile que tu viennes à ma fenêtre, dans la rue, me faire un brin de cour. Adieu! » Et redevenue insouciante, elle se sauva, légère.



Sainte Mère de Dieu, que la campagne était belle, infiniment belle! Le chemin venait de quitter les dernières maisons et le Mondego, endigué, longeait les salines où vient mourir un ultime clapot. Une dernière ride de la mer dont l'odeur persiste, tenace et tonifiante. Maintenant, il suivait les bas-côtés du fleuve, puis coupait à tra-

vers les immenses rizières à demi noyées, semblables à un gros canevas, couleur de vase. Les rectilignes murettes de terre, chargées de retenir ou de donner l'eau limoneuse, se coupant à angles droits, formaient comme de longs fils bruns. Un lourd soc presque entièrement noyé, traîné par des bœufs accouplés, évoquait quelque lente aiguille poussée dans le canevas par un homme, dans l'eau jusqu'aux genoux, dessinant le parallèle dessin du futur tapis. Ici, l'ouvrage étant plus avancé, les traînées de couleur vert tendre recouvraient partiellement le carré. Puis loin, d'humbles femmes, au corsage voyant, espaçaient, ordonnaient, repiquaient des fils d'un vert plus soutenu, laissant apparaître la terre foncée et humide. Mais Diogo connaissait trop bien ce travail pour regarder, tout entier à ses pensées amères. Il cheminait vite, de ses pieds sans chaussures malgré la chaleur, car il voulait être à Coimbra, à 35 km. de là, le soir même. Le chemin maintenant pénétrait sous de vastes frondaisons : eucalyptus panachés de blanc, acacias, chênes, marronniers, lauriers-roses. Les champs et les bois cédaient aux rizières. De petits affluents dégageaient une fraîcheur exquise. L'eau coulait bruissante et claire. Sur le fleuve, de grandes barques à voiles remontaient tenacement le courant, aidées de la perche maniée par un homme vigoureux vêtu d'un bonnet vert, d'une chemise brune à gros carreaux et d'un pantalon collant. Tout était en fleurs. Dans les bois de pins aux troncs garnis de godets de terre découlants de résine, c'étaient les genêts, masses jaunes énormes, les camélias sauvages, rouges et blancs, les mimosas déjà un peu ocrés et défraîchis; sur le sol le romarin, le thym, et mille herbes inconnues formaient des taches violettes ou rouges, entourées d'un halo de mousse et d'épines. Sur les maisons peintes en ocre, jaune, rose, c'étaient les rosiers grimpants jusqu'aux balcons, les géraniums sur les marches d'escalier, les seringas dépassant les murs de clôture, les héliotropes, les lilas du Japon, les pois de senteur, les glaïeuls. Dans les champs verdoyaient les ceps; çà et là des cerisiers, aux fruits déjà colorés, annonçaient une bonne récolte.

Diogo cheminait, cheminait, tandis que le soleil tournait de son pas de seigneur, autour des maisons et des arbres. Enfin, après un dernier détour de la route, ce fut la vision saisissante de Coimbra : la colline au bord du fleuve, élevée, couronnée de l'Université, entourée d'édifices serrés : le palais de l'Archevêque, la Cathédrale, les tours d'antiques églises et les tourelles de vénérables maisons nobles. Tableau d'un autre siècle, protégé par un premier plan de peupliers, cachant les faubourgs, la gare et les hôtels modernes. La nuit seulement, Diogo se mêla à la foule des petits boutiquiers de Coimbra et des étudiants à la cape noire, lacérée dans le bas. La nuit seulement, une fois la soif de son âme soulagée, il parcourut les rues moyennageuses de cette extraordinaire ville universitaire. Car le grand but de son voyage n'était pas la cité, mais le haut couvent de Santa Clara où reposent les restes miraculeusement conservés de la reine Sainte Isabelle de Portugal. Le chemin à suivre était d'effleurer les rues d'en bas, de traverser le Mondego sur le grand pont en planches un peu comme celui de Figueira da Foz, de longer les ruines de la cathédrale engloutie, où les grenouilles installées à fleur d'eau sur les chapitaux gothiques aiment à faire résonner leurs coassements sous des voûtes faites pour le plain-chant des religieux, puis, laissant à gauche le sentier de la « quinta » des larmes et de la Fontaine des Amours de D. Pedro avec la belle Iñès, de s'élever au-dessus de la vallée jusqu'au couvent de Santa Clara d'en haut.

La journée avait été radieuse et l'approche du soir se manifestait par un calme plus grand, plus léger au cœur. Là en face, Coimbra, majestueuse, resplendissait, saupoudrée d'une pluie ténue d'or. L'église de Santa Clara se trouvait ouverte par exception, n'était-ce pas le mois de Marie? Peu de monde cependant à l'intérieur. Mais quelle sérénité vous pénétrait dès l'entrée! Assez élevé, placé au pied d'une immense châsse en or contenant le corps de la sainte, l'autel, tout entouré de panneaux et de colonnes de bois sculpté revêtu d'or pur, attirait invinciblement et incitait à la prière. Des arums, des fraisias

des giroflées et bien d'autres fleurs auxquelles se mêlait une légère fumée d'encens et de myrrhe, répandaient une odeur exquise. Un prêtre, difficile à discerner sur son prie-Dieu de velours rouge, récitait le rosaire; de fervents murmures lui répondaient. Oui, c'était bien cela. Diogo évoquait et retrouvait un souvenir lointain, cher à son enfance. C'était bien cette vision qu'il était venu chercher. Aussi s'agenouilla-t-il rapidement et devint tout entier prière...



Le lendemain, reposé et réconforté, Diogo se mit en route pour retourner chez lui. Mais il ne savait au juste quelle conduite tenir.

Sur son chemin, il rencontra des bohémiens venus d'Espagne. La roulotte était dételée au bord de la route, des voix se faisaient entendre à l'intérieur, un grand feu fraîchement allumé crépitait près de là; un peu plus loin, les mules paissaient calmement. Diogo continua à marcher. Peu après la route s'inclinait et pénétrait dans un bois. Quelques pas encore et Diogo rencontra une bohémienne plutôt jeune, les bras chargés de branchages. Elle l'interpella :

— Holà, rapaz (1) arrête, que je te dise la bonne aventure!

Et Diogo de rougir, embarrassé, un brin tenté. Aussi insista-t-elle :

— Donne ta main et je te dirai ton avenir... pour pas cher.

— Combien? demanda-t-il, en s'arrêtant, hésitant.

— Deux escudos.

— Je n'ai pas telle somme, vaurienne!

— Pourquoi m'injurier, je te veux du bien!

— Laisse, fille, laisse cela. Et il reprit son chemin.

— Arrête-toi, cria-t-elle et pose-moi une question, ce sera moins cher.

— Nenni, répliqua Diogo qui n'avait pas un sou en poche. Cela ne m'intéresse pas. Et il continua. Mais trois

(1) *Rapaz*, jeune garçon.

pas plus loin, en même temps qu'il pensait : *La belle créature!* il se retourna. La bohémienne, immobile, dardait sur lui ses yeux noirs.

— Approche! souffla-t-elle d'une voix soudain tremblante, tu es bien beau garçon...

En se relevant, plein d'assurance et rassasié, Diogo lui dit :

— Maintenant, regarde ma main et réponds à ma question : Quand vais-je me marier?

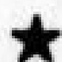
— Mais, répliqua l'autre d'un air étonné, tu viens de le faire!

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua-t-il impérieux, je parle de vrai mariage, celui qui commence par l'état civil et l'église.

Elle céda à sa demande et, baisant d'abord la paume tendue vers elle, se mit à l'examiner attentivement.

Une assez longue pause, puis un rire méchant et enfin :

— Tu as le temps d'y penser, petit nigaud. Il te faudra auparavant changer trois fois de métier et aller bien loin!



La vie n'était plus la même. Bien peu avait changé, à la réflexion : Diogo ne se montrait plus au marché, voilà tout... Cependant la vie, sa vie, était autre; et il en souffrait. Un sondage effectué auprès de son oncle Zé Manel lui avait confirmé son impression : non, le « tio », toujours très gentil, ne ferait rien pour lui. Les jours se succédaient, interminables. Un soir, au retour de la rizière, il rencontra Antonio, un « homme de la mer », garçon plus âgé avec lequel il avait souvent joué autrefois, actuellement matelot à bord d'une tartane audacieuse bien connue sur toute la côte « Notre-Dame-du-Bon-Succès ». Ne craignant absolument rien, ce frêle bâtiment avait une curieuse spécialité : il allait en pleine mer, à la recherche des langoustiers français et d'autres pêcheurs pour leur vendre de l'eau fraîche et leur offrir tous les articles d'un petit bazar ambulant. Souvent la vente prenait la forme de troc et alors la « Notre-Dame-

du-Bon-Succès » ralliait le port le plus proche, Aveiro, Leixões, Figueira aujourd'hui, chargée d'une cargaison vivante que l'on négociait au mieux sur place. Antonio et Diogo, heureux de se revoir, allèrent boire un coup de vin vert dans un « retiro » et le dernier ne tarda pas à confier à son ami son dégoût et son désir d'un changement d'existence.

Ainsi s'accomplit le premier tiers de la prédiction, car la tartane appareilla le lendemain avec un nouveau mousse, pour suivre son aventureux commerce.



Plus d'un an s'écoula. On était en plein mois d'août; Figueira da Foz regorgeait de baigneurs espagnols et portugais. Diogo était là : sa tartane avait subi une avarie, on la réparait lentement. Pour gagner quelques sous, il s'employa comme aide chez un maître baigneur. La plage, fort belle, commençait au pied du fort de la barre du Mondego et s'étendait au loin, vers le Nord. Elle était aussi fort dangereuse. Parfois de gros bourrelets rendaient toute natation impossible; le nageur eût été aspiré et entraîné Dieu sait où. Mais, même par temps plat, certains courants, non loin du bord, saisissaient l'imprudent avec vélocité et le déportaient au loin. La mort venait alors, par épuisement. Aussi la police des bains était-elle sérieuse. Ce jour-là, un dimanche, il y avait des compétitions sportives sur la plage et par moments le bruit de la fanfare couvrait tout. Naturellement l'attention générale se trouvait très centrée. Diogo gardait les tentes, étendu sur le sable, au bout du chemin de planches. Soudain il remarqua au loin sur l'eau un point noir; cela l'intrigua, puis l'alarma. Ne serait-ce point quelque baigneur imprudent échappé à la surveillance? Bientôt le doute ne lui fut plus possible, et il donna l'alarme. Lui-même sauta le premier dans le canot de secours. Ce fut lui aussi qui se jeta à la nage pour aider le malheureux, un grand type espagnol, exténué, se maintenant difficilement à la surface. Il fut sauvé.

Le fait valut à Diogo beaucoup de considération et une

petite récompense. Mais le rescapé, gros propriétaire andalou, n'était pas un ingrat, en dépit des premières apparences. Il demanda au jeune garçon de l'accompagner à son retour en Espagne, lui promettant une position intéressante et stable dans sa maison. Ainsi fut fait, et le second tiers de la prédiction de la bohémienne se réalisa. De matelot, Diogo devint commis aux ordres de l'intendant principal. Encore amoureux et blessé dans son amour-propre, il pensait toujours à Milena, recevant même parfois, indirectement, de ses nouvelles. Sa nouvelle situation lui plaisait néanmoins; aussi sa carrière paraissait-elle devoir être définitivement arrêtée. La révolution espagnole éclata moins d'un an après son arrivée. Les mille péripéties que connut alors Diogo, je vous en fais grâce! En bref, il se passa ceci : dévoué à son patron, il réussit presque à s'embarquer avec lui à Alicante, pour Gênes. Mais à la dernière minute, les fugitifs essuyèrent des coups de revolver. Diogo, légèrement blessé, vit son protecteur mourir près de lui, non sans avoir eu le temps de lui confier la mission de retrouver sa mère et sa sœur, réfugiées à Estoril, près de Lisbonne, comme beaucoup d'Espagnols de bonne famille, et de leur remettre une serviette pleine de documents. Diogo put ensuite gagner le bâtiment, seul espoir de fuite. Il débarqua à Gênes, et après bien des ennuis, fut rapatrié sur Lisbonne. Retrouver les parents de son ex-employeur ne fut pas difficile. Ceux-ci récompensèrent le garçon de sa conduite en lui donnant 10 contos, soit 90 livres sterling, somme qui lui parut énorme.

Sans situation, mais avec un petit capital devant lui, il décida de retourner sur les bords du Mondego, voir si les choses ne se présenteraient pas mieux pour lui. Personne là-bas ne savait ce qu'il était devenu; la liberté de la manœuvre lui appartenait donc. On était à la fin d'avril, et il résolut de préparer le terrain sans se montrer trop, afin de frapper un coup définitif le premier mai, jour anniversaire de sa défaite, trois ans plus tôt. Sa première visite fut pour le tio Zé Manel, dans sa petite maison. Il fut reçu avec un plaisir évident. Rien de bien

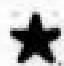
nouveau là; le tio souffrait un peu plus de ses rhumatismes et le petit âne se faisait bien poussif. Diogo s'enquit de son commerce.

— Ah! soupira Zé Manel, j'économise, j'économise, mais je mourrai au milieu de mes salades et de mes pommes de terre avant de réaliser mon rêve. Les affaires sont plus dures que jamais et je n'ai guère de chance. Tu te souviens du jeune Téotonio Alvares? Eh bien, il est mort dans un accident d'auto; sa femme veut garder la maison et la terre qui l'entoure, mais a bien envie de se défaire du champ qui continue le mien, là, après la petite source. Elle me demande 20 contos! Tu me diras que le prix n'est pas mauvais; seulement, elle est intraitable et elle veut l'argent comptant! J'ai beau retourner mes billets, je n'arrive pas à la moitié de la somme!

— Que ferais-tu, Tio, si quelqu'un te prêtait cet argent?

— Je vois, mon neveu, que tu n'as pas changé; toujours aussi inconséquent! J'ai bien songé à tout, sois certain, mais les conditions des usuriers sont impossibles, oui, impossibles!

Diogo lui conta alors le bénéfice de son séjour en Espagne, et proposa une association. Le Tio achèterait le terrain comptant et ils exploiteraient, ensemble à la fois, les terres et la boutique en face du marché. Seulement l'affaire resterait secrète jusqu'aux premiers jours du mois suivant. Ainsi fut-il convenu.



La veille encore, il avait fait bien vilain, mais ce n'était que pour mieux faire ressentir toute la joie de ce jour de fête : le 1er mai. L'aube trouva la côte enveloppée d'un brouillard fort dense, mais il se leva avec le soleil. Vers 9 heures, le ciel complètement dégagé, et d'un bleu de Maroc, annonçait une journée tiède et radieuse. Diogo, revenu loger chez sa marraine, orna la maison de genêts entremêlés de pavots, revêtit un complet neuf taillé au goût de la région : pantalons collants, ceinture noire, petit boléro gris brodé d'un liseré noir, grand cha-

peau de feutre aux larges bords. Il était de Figueira et entendait ne pas se laisser imposer le vêtement des citadins. Le souvenir du premier mai fatal et amer à son orgueil et à son amour contribuait à lui donner une force de volonté remarquable; la certitude d'un temps idéal et cette odeur grisante que les moindres touffes de thym et de romarin enfouies dans le sable exhalent lorsque le sol encore humide reçoit la première caresse de chaleur, le rendaient optimiste et joyeux. Ah! la belle continuait à faire la dédaigneuse avec l'un, et avec l'autre, paraît-il, eh bien! Diogo la dresserait! Il en ferait sa promise, sans même lui dire sa nouvelle situation de fortune! Peut-être se rendait-il inconsciemment compte de tout l'attrait nouveau que dégageait sa personne. La vie au loin, le contact avec des gens étrangers, le fait de manger à sa faim et bien d'autres influences l'avaient changé. Il était resté beau et fort, tout en devenant plus viril. Sa façon de se tenir différait de celle d'un simple ouvrier agricole ou d'un matelot. Une certaine aisance, de l'assurance en même temps que de la grâce juvénile, le port fier d'un jeune homme en pleine santé, tout cela l'avait changé à son avantage. Son être, harmonieusement développé, aspirait tout entier à un nouveau bonheur que tout en lui préparait. Diogo s'engagea sur le pont de bois au-dessus du Mondego. Il ne se sentait pas un conquérant; loin de là un sentiment aussi immodeste! Mais le développement des forces en lui le poussait vers ce qu'il voulait, du reste, être son destin. Il ne songeait pas, trop occupé à respirer, à vivre.

A l'église, où les femmes sont du côté de l'Epître, Diogo se glissa jusqu'à la hauteur de Milena, mais du côté de l'Evangile. Sa présence créa un certain remous; on ne se contentait pas de lui faire place, on le saluait, car si certains avaient eu vent de son retour, il paraissait au grand jour, pour la première fois. Milena vit fort bien son ancien ami et rougit. Diogo, après avoir feint d'être absorbé par l'office pendant quelque temps, se tourna vers elle, ce qui la fit encore rougir. Dans la confusion accompagnant la sortie de la procession, ils se trouvèrent côte

à côte et échangèrent des paroles aimables. Pas exagérément aimables de la part de Diogo, excellent psychologue.

D'abord sortirent les petits enfants porteurs de guirlandes et de paniers pleins de pétales variés; puis les musiciens bruyants qui, un moment plus tard, feraient danser : guitares, accordéons, violons. Suivait un grand groupe de jeunes fillettes, pieds nus, vêtements aux couleurs bariolées, un grand châle noir sur le chef, tombant bas dans le dos, portant en équilibre sur la tête comme des paniers de terre cuite à la base étroite, s'évasant rapidement, débordants de fleurs, se terminant en une anse de fleurs tressées, ornée d'un ruban rouge. Puis venait le clergé, protégé par d'innombrables cierges allumés, portés par les membres de confréries pieuses (crânes chauves, robes rouges); enfin le brancard pesant, amas de fleurs et de lumières au milieu duquel, à travers des nuages d'encens, apparaisssait la statue de la Très Sainte Vierge Marie. Aux vendanges précédentes, le « rancho » de Figueira da Foz avait gagné un prix lors du cortège folklorique, et les plus passionnés ou les plus poètes parmi les jeunes ouvriers de la vigne avaient continué une association qui leur avait valu tant d'honneur. Pantalons blancs de marins, évasés au bas, tunique bleue et blanche. Le chœur de leurs voix exaltait l'amour des terres du Mondego. Derrière eux suivaient les vendeuses et vendeurs du marché et, d'une façon plus générale, la jeunesse paysanne de la ville. Les curieux, fort denses, formaient haie au passage de cette brillante procession. Aussitôt après le retour à l'église, tout l'élément jeune se retrouvait place du marché. L'orchestre s'installait, les chanteurs du « rancho » aussi, et l'on commençait la danse, la vira; quelques belles voix pour le chant, chœur pour le premier refrain, battements très rythmés et orchestre donnant son plein pour le deuxième refrain. Ah! le beau soleil! Ah! la belle terre du Portugal. Ah! que l'on danse! que l'on tourne! Ah! Ah! Ah! Les garçons, les filles, paire à paire, le quadrille, le rondeau; virez! voltigez! en cadence! encore! encore! Vous ferez la sieste

tout à l'heure. Et quand même vous ne la feriez pas!

Diogo dansa avec l'une, avec l'autre, parfois avec Milena, au hasard des figures. Lors d'une pause, il se sentit soudain pincé avec violence, il se retourna pour rencontrer deux yeux perçants :

— Alors, tu m'oublies tout à fait?

— Non, rétorqua Diogo, tu vois bien que j'ai même mis mon habit neuf pour pouvoir te demander en mariage sans te faire rougir.

— La plaisanterie est mauvaise de la part d'un volage de ton genre, te voilà revenu Dieu sait depuis combien de temps, tout le monde m'en parle et tu n'as même pas trouvé le moyen de venir me dire un petit bonjour!

— Tu ne m'as pas traité tellement bien que j'éprouve le désir de courir chez toi.

— Tu es aussi nigaud que par le passé! Je n'ai jamais dit que je ne t'aimais pas; un garçon doit montrer un peu de persévérance.

— Ah! répliqua Diogo, persévérance envers qui? Envers toi? Et que dira ma femme lorsqu'elle reviendra de Lisbonne?

— Ta femme! Voilà qui est nouveau, gémit Milena en blêmissant; pourquoi n'es-tu pas revenu avec elle?

— Oui, ma femme! Elle serait venue si sa mère n'était pas tombée malade, dit Diogo mentant effrontément.

— Elle s'y connaît en choses maraîchères, ta femme, dis?

— Pourquoi cela, ma toute belle?

— Parce que j'ai su que la petite boutique du Tio Zé Manel était à céder. Alors j'ai pensé qu'avec ton retour, étant donné l'amitié du Tio pour toi... et si ta femme avait peut-être quelques tostões (1) d'économie...

— Non, ma femme est couturière, elle pourra te faire des robes.

— Oh! non alors. — Enfin, c'est bien dommage tout cela... pour le pauvre Tio qui t'aime bien.

— Ah! s'écria Diogo, ne fais pas de grimaces, tu es trop maligne pour que je te mente plus longtemps,

(1) Toston : 0 fr. 10.

Mais elle était bien plus maligne encore que ne le croyait Diogo. Le jour des noces, Milena lui dit : « Le Tio Zé Manel ne s'est jamais autant saoulé depuis ton retour. »

— Tio s'est saoulé à mon retour? interrogea Diogo.

— Oh oui! glousse Milena, il s'est arrêté à mi-chemin chez mon père, pour se rafraîchir et laisser souffler l'âne sur lequel il ne tenait plus fermement du tout. Papa l'a ramené en carriole et le Tio lui a raconté quelle bonne affaire il venait de conclure avec son cher neveu.

GEORGES OSTROGA.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Louis Lavelle : *L'erreur de Narcisse*, Grasset. — Charles Régismanset : *Nouvelles Contradictions, Maximes et Anecdotes*, G. Doin et Cie. — Hector Talvart : *La Femme, cette inconnue*, Editions Delmas. — Gérard de Lacaze-Duthiers : *Pour sauver l'Esprit, Essai d'Esthétique individualiste*, René Debresse.

Nul épisode mythologique n'est plus connu que celui de Narcisse si enchanté de l'image de lui-même qu'il en devient amoureux. Ovide nous conte l'aventure en termes séduisants : « Insensé, il s'imagine que l'objet de sa passion est quelque objet réel; et ce n'est qu'une vaine représentation de lui-même. Il s'admire et demeure attaché sur cette image. Penché sur cette fontaine, il regarde ses yeux qui paraissent brillants comme deux astres; ses cheveux aussi beaux que ceux de Bacchus ou d'Apollon, ses joues où était peinte toute la fleur de sa jeunesse; son cou plus blanc que l'ivoire; sa bouche et son teint, où les lys se confondaient avec les roses : il admire enfin tout ce qui est admirable en lui. Amant, il est lui-même l'objet aimé et il est consumé d'un feu qu'il allume lui-même. Ah! combien de vains et intiles baisers donna-t-il à l'eau de cette séduisante fontaine! Combien de fois s'y plongea-t-il les bras pour se jeter à son cou, qu'il ne retrouve plus lorsqu'il croit l'embrasser. Infortuné, il ne connaît point l'objet charmant qu'il contemple, et cependant il l'aime avec une passion extrême et chérit l'erreur qui l'enchante. »

Un de ces admirables mythes antiques qui gardent une signification éternelle!

M. Louis Lavelle, psychologue doué d'une grâce subtile et nuancée, s'est livré à une méditation sur le cas de Narcisse. Ce mythe lui est apparu comme une manière poétique de

poser un grand problème : celui de la connaissance du moi. Ce Narcisse qui ne peut contempler qu'une « vaine représentation de lui-même » et qui « chérit l'erreur qui l'enchante » devient à ses yeux le symbole d'une fascinante erreur. Elle guette l'homme qui tente de se connaître soi-même. « Il se regarde au lieu de vivre, ce qui est son premier péché. » Notre être, pour M. Louis Lavelle, n'est pas une donnée que nous trouvons toute faite en nous, il se révèle dans l'acte vivant ou, mieux encore, il se crée dans la suite des actes vivants, fruits d'une volonté qui, tendue vers l'avenir, s'applique au monde où elle est plongée. Or, pour agir, l'homme « doit cesser de se voir et de penser à lui ». Narcisse est victime d'une entreprise insensée : vouloir « contempler son être avant de l'avoir lui-même produit ». Fasciné par lui-même, il s'interdit les chemins de la connaissance de lui-même car il faudrait qu'il se quitte pour se posséder. « Il ignore que sa propre existence ne se réalise que par la connaissance du monde. » Notre être ne peut donc se révéler que dans la suite de ses actions sur le monde, par les témoignages successifs qu'il laisse de lui-même au cours de cette naturelle activité. Et M. Louis Lavelle va jusqu'à écrire :

> Il st naturel que je connaisse les autres mieux que moi-même, qui suis tout occupé à me faire. Et c'est pour cela qu'il y a tant de vanité, de faux semblant et de perte de temps dans le soin avec lequel je me considère, qui me retarde quand il me faut agir; je dois l'abandonner à autrui qui n'a point la charge directe de ce que je vais devenir et qui, à l'inverse de moi-même, s'intéresse à l'acte qui le réalise. Il ne voit en moi que l'homme manifesté, celui qui se distingue de tous les autres par son caractère et par ses faiblesses, et non l'homme que je veux être...

La méthode de Louis Lavelle qui en gros s'apparente à celle que prônait Gœthe est fort intéressante, mais elle se prêterait à une critique tout aussi fondée que la méthode de Narcisse. Elle poserait la question des rapports exacts entre mes actes et mon vrai moi. Or, il m'apparaît avec évidence que la grosse majorité de mes actes à titre d'homme qui vit et agit dans la société des hommes représentent des trahisons de moi-même beaucoup plus que des expressions de moi-même. La plupart de mes actes sont bel et bien des mensonges de

moi-même et souvent de cinglantes ironies par rapport à ce que je sens être le plus moi-même. Quelles discriminations n'y aurait-il pas à faire dans la série de mes actions considérées comme témoignages sur moi-même! Et de quels bizarres sentiments ne faudrait-il pas tenir compte! Un homme doué de sensibilité vive et qui a profondément souffert de s'être laissé voir naïvement en arrive vite au besoin tyrannique, dans ses rapports avec les autres êtres, de ne jamais laisser transparaître ni par ses actes ni par ses paroles son âme qui est le plus authentiquement lui-même. Dans ces conditions, les idées que se font les autres hommes sur cet homme gardent je ne sais quoi d'inadéquat.

Passionnant et presque inextricable problème que celui de la recherche de notre être véritable! C'est dans ce domaine surtout que l'erreur se révèle comme condition de vie! Au fond, le rêve de nous-même est dans l'ordre de la vie chose peut-être plus importante que la réalité de nous-même. Nous vivons de quelques données positives sur nous-même imposées par les durs contacts avec la réalité extérieure et nous vivons aussi du rêve perpétuellement renaissant de nous-même qui défie toute connaissance positive de nous-même. Nous désirons avidement nous connaître, mais nous sentons obscurément que cet effort pour nous saisir doit rester à l'état de poursuite jamais lassée et jamais satisfaite. L'effort de connaissance de nous-même qui serait une parfaite réussite nous pétrifierait et nous rejetterait de la vie. Il convient que notre être reste pour nous-même une possibilité indéfinie de surprises, un perpétuel aliment à notre curiosité; il convient qu'il garde en partie une magie de terre inconnue. Il est bon que notre moi nous soit en partie dévoilé pour nous être une chose familière et sur quoi nous puissions compter; il est bon qu'il nous reste en plus grande partie une chose cachée, problématique, je dirais même une aventure, voire la grande aventure qui parle poétiquement à l'imagination. En compagnie de M. Louis Lavelle et de sa prose souple et chatoyante à qui le charme ne manque point, vous pourrez, si le cœur vous en dit, réfléchir à ces problèmes.

M. Charles Régismanset (**Nouvelles contradictions**) se place résolument dans la lignée de nos moralistes classiques

à qui l'homme paraissait le spectacle le plus intéressant pour l'homme. Comme eux, il aime examiner leurs sentiments et leurs actions sans autre parti-pris que celui de voir clair.. Comme Stendhal, il répète « voir clair dans ce qui est », mais il ajoute aussitôt que « voir clair dans ce qui paraît être » est peut-être encore une formule plus pertinente. Il est très satisfait que M. Jules de Gaultier l'ait jugé exempt de toute métaphysique. Et il m'a tout l'air de penser que même la bonne métaphysique peut vous contraindre à l'occasion à être un mauvais psychologue. Il classe les hommes en proustiens qui se délectent à voir le jeu véritable des sentiments, à mettre à nu les vrais mobiles masqués par la parade de la vie sociale, et les antiproustiens, c'est-à-dire le reste des hommes. Son absence d'illusions sur l'homme peut vous inciter à poser sur lui l'étiquette du misanthrope, mais vous vous apercevez bien vite qu'il préfère Philinte à Alceste. Il est d'ailleurs des critiques à prétendre que le véritable misanthrope de la pièce de Molière, c'est Philinte. Aussi bien les vues incisives et désabusées de nos moralistes classiques sur l'homme peuvent nous aider à mieux supporter les hommes, car elles nous habituent à n'attendre d'eux que fort peu de chose. Elles peuvent nous conduire à leur être bienveillants, tout d'abord parce qu'elles nous font sentir que nous sommes faits comme eux et ensuite parce qu'elles nous révèlent à quel point ils sont capables de se faire du mal à eux-mêmes. M. Régismanset reste fidèle aux « maximes ». A ses yeux, le fait que Jules Lemaître les ait dénigrées en montrant que la plupart d'entre elles peuvent se retourner avec aisance témoigne au contraire en leur faveur en accusant toutes les contradictions dont la vie est cousue. Dans ces jeux contradictoires de la vie, M. Régismanset se complaît et se délecte. Ses maximes sont presque toujours d'une brièveté qui passe tous les précédents. Ce sont des sortes de *haï-kaï* de la pensée. L'essentiel de la pensée reste souvent à l'état de suggestion et c'est au lecteur à tirer la conclusion et la vue générale. Penseur concret, M. Régismanset aime les menues anecdotes et c'est souvent par la voie de très minces épisodes qu'il veut nous inciter à réfléchir sur les grands traits de l'homme d'aujourd'hui et de l'homme de tous les temps. Il nous donne ainsi une sorte de comédie

humaine variée et divertissante, saisie dans les broutilles révélatrices de la vie. Son souci de variété est grand et il prise tout particulièrement la forme de brefs dialogues, alertement enlevés. Jamais rien de guindé, mais toujours le tour plaisant et le sel de l'humour et de l'ironie. « Quand on écrit, dit-il, il faut avoir le courage de ne pas s'ennuyer soi-même. » Et le lecteur de reconnaître à son tour que si M. Régismanset le fait réfléchir, il le divertit tout autant. Et ce n'est pas rien.

§

M. Hector Talvart est lui aussi un moraliste qui ne manque ni de délicatesse ni de pénétration. Il aime parler de la femme, des mystères de son corps et de son esprit et il sait le faire à la fois avec beaucoup de hardiesse et beaucoup de tact (**La Femme, cette inconnue**). Il est des sujets où trouver le ton requis est déjà une réussite à mettre au crédit de l'écrivain. M. Talvart sait éviter et le graveleux et le polisson et aussi une certaine manière à la fois lourde, pédante et glacée d'anatomiste à prétentions scientifiques. Il veut analyser avec justesse, mais il garde toujours une vibration d'attentive sympathie.

Rares, dit-il, furent les circonstances où l'homme était proprement étudié dans la réalité de son état masculin, la femme dans la réalité de son état féminin.

Il y a eu Fabre, ajoute-t-il, pour étudier, dans leurs plus minces détails, la vie et la sexualité des insectes. Quand donc un entomologiste de « l'insecte humain » se penchera-t-il sur ce qui fait le tourment et la joie des créatures, pour en codifier un peu les raisons élémentaires?

Le sujet choisi par M. Talvart représente une zone frontière entre la physiologie et la psychologie, zone difficile par excellence. M. Talvart s'y installe avec bonheur. Il rencontre sur son chemin le problème du plaisir et de la volupté! Et il voit qu'il y a là tout autre chose que prétexte à badinage. Il sent que ces sujets légers sont aussi des sujets graves et qui cachent bien des profondeurs et des problèmes majeurs de la vie. Pour moi, j'irais jusqu'à dire qu'un des dangers capitaux de notre époque, c'est sa perte un peu trop décisive du sens de la volupté. Péril dont on ne parle presque jamais et cepen-

dant une civilisation peut périr par l'atrophie, la disparition, voire l'épaississement du sens de la volupté. Il sufit de regarder les hommes pour savoir que les âmes exemptes du sens de la volupté sont sur la voie de bien des monstruosités. Il en est de même pour les époques. Rien ne se comprend mieux que le frisson d'horreur imposé par certaines âmes vertueuses et par certains réformateurs, prétendus amis de la justice et de l'humanité, mais dénués de toute fibre voluptueuse. Une des choses inquiétantes de notre temps, c'est la manière dont les œuvres des penseurs et des artistes d'aujourd'hui sont, pour la plupart, fort purgées de volupté!

Et cependant personne ne s'en soucie... « Laissez dire, affirmait Voltaire, l'erreur a son prix » ...Et le plaisir aussi! Il compte dans l'équilibre humain. « L'appétit du plaisir n'est pas qu'une piperie de la nature » dit M. Talvart.

Vous trouverez dans ce livre de bien fines et bien pénétrantes remarques sur la diminution de la « sensibilité sexuelle » chez la femme moderne qui a conquis cependant une plus grande liberté de vie. Diminution de la pudeur, nudités provocantes, allures d'androgyne, M. Talvart voit dans tout cela plutôt des indices de frigidité féminine, d'indifférence charnelle que de volupté accrue : « A mesure que dans la société la frigidité féminine, ou seulement l'incuriosité réelle de la caresse, arrive à gagner, l'impudeur s'étend.. » La femme « se fait plus offrante dans la proportion où elle-même cède moins au désir ». M. Talvart cherche les raisons de cette partielle insensibilité charnelle de la femme qui lui semble un des faits curieux d'aujourd'hui. Il y a là carrière pour la méditation. Peut-être M. Talvart laisse-t-il trop de côté la question du rôle de plus en plus grand joué dans notre monde par l'argent. Comme il se mêle de plus en plus à tout ce qu'on nomme l'amour! Que de jeunes femmes libérées d'aujourd'hui et fort moqueuses à l'égard de ce qu'on nommait jadis la voix du cœur, préfèrent céder dans leurs amours irrégulières à l'appel de l'argent plutôt qu'à celui de l'instinct! Sentimentales et romantiques, fi donc! Il arrive que leur chair en pâtisse et en soit glacée. La nature se venge!

M. Talvart nous offre de bien curieuses considérations sur l'épiderme féminin : « L'épiderme confesse amoureuse-

ment les femmes. » Et de non moins curieuses remarques sur la mode de la femme-androgyne, sur ses allures déféminisées, sur sa tendance à prendre le type « de bel adolescent vicieux ». Pour M. Talvart, ces modes s'expliquent par le fait que la femme d'aujourd'hui se modèle sur les goûts « des vieux hommes riches, oisifs et curieux ». Car, nous dit-il, « c'est à la quarantaine, à la cinquantaine, que l'homme se donne licence de courir les aventures. On a maintenant autre chose à faire qu'à s'occuper d'amour quand on est un jeune homme ». De bons paragraphes aussi sur la question des « femmes déçues », ce qui n'est pas non plus une petite question!

§

Voici un fort gros livre de M. Gérard de Lacaze-Duthiers (**Pour sauver l'Esprit, Essai d'Esthétique individualiste**) qui atteint 600 pages bien serrées et qui est cependant de lecture aisée. Et ce n'est que le tome premier d'une série. M. Gérard de Lacaze-Duthiers n'est pas un tiède, c'est même un esprit véhément, et à l'occasion il rencontre de chaleureux accents de révolte. Ce gros livre est une protestation contre les erreurs de notre monde mécanique, tyrannique, agité et catastrophique. C'est un panorama de notre civilisation et c'est aussi un réquisitoire. Qu'on acquiesce ou qu'on résiste à pareils livres, ils ont un effet tonique. J'aime ce qui contredit mon temps et j'aime ce qui me contredit moi-même. Si vous voulez un examen détaillé de tous nos maux, de toutes nos sottises et de toutes nos anxiétés, adressez-vous donc au livre de M. Gérard de Lacaze-Duthiers! C'est parce qu'il ne veut pas perdre l'espoir que M. de Lacaze-Duthiers se révolte contre ce qui froisse ses aspirations. Qu'il se révolte donc car se révolter est aussi un plaisir. Il ne se place d'ailleurs ni au point de vue de l'homme de gauche, ni au point de vue de l'homme de droite : il essaie de se placer au point de vue de l'homme tout court! Il se refuse d'appeler progrès tout ce qui a pour contrepartie un abaissement et un avilissement de l'homme. « Tout ce progrès matériel vise à faire de l'individu un automate, à la merci des collectivités. » Il s'agit de donner naissance à un type « d'homme » qui n'aurait plus qu'à se

laisser vivre, son existence étant réglée dans ses moindres détails. On pensera pour lui, on agira pour lui. Il se contentera de travailler et de s'emplir le ventre. Pour les plaisirs intellectuels, on les lui offrira en série. Les loisirs seront obligatoires, comme l'instruction.

L'homme-standard — produit le plus pur de ce pseudoprogrès — n'est pas un homme. C'est un rouage dans l'ensemble. C'est un mécanisme, fabriqué sur le même moule, tiré à des milliers d'exemplaires, sortant de l'usine Civilisation. C'est un robot qu'un ressort caché fait mouvoir, et qui exécute ponctuellement les gestes qu'on exige de lui. Un être falot, sans volonté et sans conscience, sans raison et sans sentiment, sans personnalité, sans volonté. M. de Lacaze-Duthiers ajoute : « La routine est plus puissante à notre époque qu'elle ne l'a jamais été. »

Relevons encore cette affirmation :

Le sens de la la vie consiste, pour nos contemporains, à se massacrer en série. Il consiste à perdre leur temps en combinaisons. Il consiste à faire des affaires (faire des affaires est l'unique but de l'existence humaine. Ils lui ramènent tout). Il consiste à s'agiter. C'est un « sens de la vie » à rebours, un contre-sens, un non-sens.

A la pensée de ce monde qui contraint la majeure partie des individus à fabriquer sur un rythme intensif des engins de destruction contre eux-mêmes, — M. de Lacaze-Duthiers en arrive à jeter (signe des temps) un regard d'envie sur l'esclave antique!

Et, — nostalgie de beaucoup d'hommes d'aujourd'hui, — M. de Lacaze-Duthiers nous cite un bien savoureux mot de Gœthe qui lui semble s'appliquer merveilleusement à notre temps : « On souhaiterait souvent d'être un de ces prétendus sauvages des îles du Pacifique, ne fût-ce que pour jouir pleinement et sans arrière-pensée de l'existence humaine. »

Voyons lucidement notre époque et n'oublions pas non plus les prodigieuses horreurs des époques passées. Je lis ceci dans le livre de M. Régismanset :

Las Cases raconte qu'au début du XVI[e] siècle, à Cuba « les Espagnols, n'ayant que du mépris pour les indigènes, en faisaient impunément d'horribles boucheries, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni fem-

mes, ni enfants. Ils faisaient des gageures entre eux à qui fendrait un homme en deux d'un seul coup d'épée ou lui enlèverait de meilleure grâce la tête des épaules.

Et ceci se passait en des temps très chrétiens! En vérité, M. Paul Valéry a tort de mépriser l'histoire.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

René Fernandat : *La Montagne Mystique*, « les Cahiers de l'Alpe ». — Jacque Sylf : *Au Fil Dansant du Rêve*, « Au Pigeonnier ». — Léon Marrot : *l'Abîme appelle l'Abîme*, « Editions Alsatia ». — Luc Estang : *Au delà de moi-même*, sans nom d'éd. — Charles Mauron : *Esquisses pour le Tombeau d'un Peintre*, Denoël. — Paul Guédon : *La Muse à l'Imprimerie*, Floch, Mayenne.

Avant tout, il convient de louer René Fernandat d'avoir conçu et mené à bien un poème tel que **la Montagne Mystique.** Il ne s'agit point, par ce poème, de faire passer en l'âme du lecteur les vibrantes répercussions d'émotions ou d'impressions passagères, mais de l'élever jusqu'à comprendre et partager une conception à la fois ardente et réfléchie de la nature humaine et divine, de s'exhausser avec le poète jusqu'à Dieu, et d'accepter l'épreuve dans un sentiment d'extrême ferveur pour se rendre digne de lui. Le poème déroule à nos yeux, suggérant par bien des particularités, le rappel de certaines scènes alpestres, si vivantes et magnifiques, de *Jocelyn*, une succession de paysages de montagne et des phénomènes qui les transforment, les bouleversent. C'est, si l'on veut, l'histoire d'une ascension vers les cimes suprêmes; les pèlerins « montent au ciel »; ils quittent emplis d'amour et de foi, les sites calmes de la vallée par un sentier qui gravit le plateau à travers bois, le long des torrents dont l'onde est limpide. La montée s'accentue et se prolonge; la nuit gagne l'espace; le vent s'élève, tandis qu'ils s'abritent sous l'abri des rocs. Soudain, l'ouragan éclate, et

...là-haut, le nuage écartela ses feux,
Le tonnerre brisa le lit de l'ombre même
En traversant d'éclairs l'ample forêt des cieux...

le châlet du refuge s'effondre, calciné par la foudre. Les voyageurs effarés se guident à la lueur des étoiles et s'aventurent dans les séracs jusqu'à « l'étrange plate-forme où

dormait la neige de l'hiver... »... Tout à coup, sous leurs pieds une faille les contraint à descendre, tandis que le soleil revient baigner de lumière les glaciers; ils s'introduisent dans un couloir entre les parois rupestres, où, saisis d'angoisse, ils voient se former en tourmente, brusquement, l'effroyable avalanche. Ils s'arc-boutent aux anfractuosités du roc, se dissimulent dans des crevasses... L'un d'entre eux, leur chef ou leur guide, est emporté dans le tourbillon; ils ne le reverront plus. C'était celui qui était le plus proche de Dieu, et qui les entraînait vers les célestes hauteurs; celui qui les réconfortait lorsque la faim les torturait et leur indiquait au Ciel les nourritures libératrices...

...Dans les calmes jardins
Pierre nous précédait, mais ses lèvres de flamme
Avaient laissé tomber des mots sur nos chemins :
« Bientôt je vais parler de vous au Dieu des âmes. »

Ainsi se relie la volonté mystique de l'auteur en symbole de cette dure, décevante et grandissante histoire d'une ascension vers les cimes. Il va sans dire que le récit, dont j'ai essayé de résumer les phases, s'entrecoupe de chants de louanges, d'implorations, d'effusions religieuses, et ce sont les moments les plus lyriques du poème, ou de retours à des pensées quotidiennes et terrestres. Les rythmes du chant alors s'assouplissent, varient, rompent la monotonie inévitable de la narration, si précise et si colorée qu'elle puisse être, si bien qu'on peut s'interroger : René Fernandat ne s'est-il pas mépris, n'a-t-il pas eu tort d'attribuer la part la plus grande de sa création lyrique à ce qui n'en devrait constituer que l'élément explicatif, reliant par de courtes et suffisantes allusions un épisode à un autre, et le vrai sujet n'était-il pas, dans la diversité des circonstances, cet élan des âmes fidèles dans le culte du Très Haut? Cette analogie de la montée rude des alpinistes vers les crêtes glacées, et de la montée des mystiques vers les béatitudes célestes n'est-elle trop insistante, et n'eût-elle gagné à s'atténuer, à se faire, dirai-je, moins matériellement visible? Mais il sied de faire ressortir la beauté vraiment et purement poétique des stances dont le volume est parsemé, et de strophes comparables à celle-ci, aux premières heures du départ :

Dormez, ô compagnons d'un rêve audacieux
Sur l'oreiller rugueux de la glace éternelle.
Votre sommeil léger vous emporte vers Dieu
Pendant que vos douleurs font des bonds de gazelle
En fuyant, dans la nuit, sur les monts de cristal,
Sans redouter les yeux de l'archer matinal...

ou celles de *la Dernière Prière des Pèlerins* ou celles de *Transfiguration.*

Au sujet du livre **Au Fil Dansant du rêve** par Jacque Sylf, René Fernandat écrit des poètes que « leur culte du surhumain et du surnaturel les entraîne vers la haute montagne et les horizons splendides... » Il souhaite « à la Muse volontiers errante de M. Jacque Sylf de chanter maintenant le bonheur intime qui veille au fond des cœurs jeunes ». En effet, nous voici, « au fil dansant du rêve » promenés d'abord *sur les Cimes,* à l'ombre du Cervin et parmi les neiges éternelles, aux contrées héroïques des Vikings, puis brusquement à l'ombre de Chéops parmi les pyramides, les sarcophages, en face du grand Sphinx,

Monuments de l'Egypte, ô splendide prison,
Sépulcres invaincus, sombres et froids repaires,
De la morte grandeur des riches Pharaons
Vous restez les témoins puissants et millénaires...

Technique et inspiration d'essence toute parnassienne, qui s'assouplit et devient de plus en plus subjective à mesure que des « Houles et ressacs » le poète s'affole « au seuil de l'inconscient », ou s'évade des poisons malsains et des heures troubles où il s'égarait. Jacque Sylf aborde, comme le dit son préfacier, « des thèmes plus humains » désormais et doit se dire, enfin libéré, que la source des plus beaux poèmes jaillit non pas d'occasions extérieures, mais de nous-mêmes, ou, plutôt, elle est en nous-mêmes.

L'Abîme appelle l'Abîme, « de la misère, ô Dieu, de mon abîme humain à l'abîme infini de Ton amour divin » s'élève pure la voix du poète Léon Manot. Du sacrifice sans cesse renouvelé de soi à l'abandon confiant dans la gloire de Dieu. Assistons-nous, on le croirait, à une éclosion de lyrisme sacerdotal? Autrefois Pierre Corneille, orthodoxe, insufflait la vigueur grave et magique de sa maîtrise poétique dans les

hymnes chantés par l'Eglise; puis Verlaine, torturé par la honte de ses péchés, se réfugiait pénitent dans la réconfortante douceur de chants purs et chrétiens; plus récemment Francis Jammes exhalait en cadences tendres, harmonieuses, ses sentiments tout franciscains; mais, à présent, il semble que nous assistions au spectacle plus particulier, non plus de laïques heureux de se livrer au Seigneur, mais de lévites qui, non satisfaits de se magnifier devant l'autel en le Sauveur qui purifie et rachète, veulent encore, en leurs heures libres d'une tâche prescrite, renouveler, à leur façon, la grandeur et la constance de leur personnel sacrifice. Ce fut, par endroits, l'attitude d'un Louis Le Cardonnel; c'est celle de prêtres tels que l'abbé Ducaud-Bourget, de René Fernandat, de Camille Melloy, de Ladislas Mecs aussi en son pays, comme ce fut celle, il y a environ un demi-siècle, du délicieux flamand (si proche, par le ton, du meilleur Verlaine), Guido Gezelle. Il n'est pas question, comme disait Boileau, de chanter « les mystères terribles » de sa foi, mais de renouveler, de perpétuer par le don lyrique de soi-même, l'office divin auquel on s'est voué. On se cherche, on s'exalte parce que l'on s'y reconnaît, tout inspiré, tout sincère et choisi. Le prêtre poète peut montrer de la fierté, une fierté de gratitude, un bonheur reconnaissant, mais il s'élève là au-dessus de l'orgueil, se sachant l'instrument de son Maître à qui il a voué son amour tout entier.

La plupart des poèmes, brefs, des *Terrestres Tabernacles* auxquels fait suite une « *Petite Féerie sacerdotale inachevée* », sont des chansons offertes, eût dit Gezelle, à la vérité humble de la vie, des prières spontanées où Dieu tout diligent est adoré.

Il n'existe, au sentiment du critique, de livres dont il soit plus malaisé de parler que ceux qui appartiennent à une catégorie de tous points honorable : les poèmes sont bien composés, équilibrés, les vers ne dérogent à aucune exigence prosodique, ils sont bien faits et sonnent convenablement. Mais aucune particularité de facture, non plus qu'une originalité de pensée ou quelque indice de sensibilité plus fine ou raffinée que chez la plupart des hommes ne s'y peut remarquer. L'œuvre est, sans discussion possible, bonne, con-

sidérée en soi, mais il n'y a rien à en dire; il ne s'en dégage aucun prétexte de louange nouvelle ou d'enthousiasme, aucune occasion de blâme. Que faire? Signaler leur présence, avec faveur, et passer...

C'est le cas de ces poèmes d'un goût classique où Luc Estang se peint presque confidentiellement, et s'efforce de se conquérir, comme il dit, **Au delà de moi-même;** c'est le cas des sonnets que présente Charles Mauron en tant qu'**Esquisses pour le Tombeau d'un Peintre;** on y relève toutefois des traces, dans l'*écriture,* de plus de nervosité ou d'impatience, et le vers, qui en est touché, ne s'effraie pas de se recomposer selon une ordonnance, juste encore, la plupart du temps, mais d'apparence impromptue et hasardée.

Je préfère à ces bons devoirs probement accomplis les poèmes où Paul Guédon, un « vieux typo » de province, chante à sa manière la grandeur, la beauté des choses et des heures de son métier. **La Muse à l'Imprimerie** révèle au moins la saveur propre à une source d'inspiration personnelle. Ces poèmes sont, sans prétention, voués à la louange d'« Elzévir, Estienne, Didot » qui « forgèrent le destin des mots » dont se compose un livre : culte de la lettre matérielle qui est le signe ordonnateur de l'esprit :

Elle est la perle de la casse,
Gloire à celui qui la créa!
. . . .
Chante l'Ancêtre au nom suprême,
Petite lettre, et brillamment!
Chante sa louange toi-même
Dans la perle ou le diamant!

...quatrain suivi de cette annotation : « Perle, Diamant : caractères minuscules (corps 4). » Et les poèmes, où l'expérience technique s'allie au sentiment humain, exaltent, l'un après l'autre : le composteur, les grandes capitales, la monotype, les filets, le plomb, la vieille casse, les vieux caractères en bois, le marbre, la retiration, et le papier, et l'encre même, le massiquot, la presse à bras, la rotative... et tous les ouvriers, typographes, conducteurs, apprentis, qui veillent à la bonne composition du livre, matière que brûle et où se condense l'esprit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Giraudoux : *Choix des élues*, Grasset. — André Corthis : *Cris dans le ciel*, A. Fayard. — Marie Laure : *Les Croquevivant*, Stock. — Cilette Ofaire : *Sylvie Velsey*, Stock. — Jean Follain : *L'épicerie d'enfance*, Correa. — Simone Berson : *Sadeck*, Editions Albert. — Jeanne Paulhan : *Sapin noir*, Stock. — Claude Fayet : *L'épreuve de la Neige*, Plon. — Blaise Cendrars : *La vie dangereuse*, Grasset. — José Théry : *La bâtonnière*, Albin Michel. — Nicolas Ségur : *La chair et le cœur*, Tallandier. — Bernard Roy : *Jean des vieilles lunes*, Editions Tisné.

Le nouveau roman de M. Jean Giraudoux, **Choix des élues,** s'ouvre par un tableau ravissant : celui du dîner anniversaire d'une épouse et d'une mère de famille exemplaires (de trente-trois ans), entre son mari et ses deux enfants, son fils et sa fille. On a répété à satiété que rien n'est aussi fade que la peinture de l'honnêteté, du bonheur. En voici une, cependant, et pas un moment nous ne haussons les épaules, ni n'éprouvons l'envie de bâiller. C'est lumineux, frais, riche d'observations fines et malicieuses, en son réalisme poétique, et de l'émotion la plus spirituelle. Mais... Eh bien, oui; il y a une faille dans cet or pur, le rien de mystère, d'inquiétude qui suffit à rompre la sereine harmonie de cette fête familiale, à faire tache, ombre même sur sa limpidité, qui nous eût lassés, peut-être, si elle avait été par trop uniformément céleste... Deux larmes brillent dans les yeux d'Edmée (c'est l'épouse) comme on fait des parts du gâteau sur lequel son nom est écrit en sucre. Entre son mari, Pierre, son fils, Jacques, sa fille, Claudie, qu'éprouve donc Edmée, qui la rend consciente du malaise dont elle souffre, le lui fait trouver, soudain, insupportable? La sensation d'une inharmonie. Pierre est trop parfait, de la perfection proposée aux hommes par la civilisation. Au lieu de se contenter de jouir en toute innocence ou ignorance de la vie, de la volupté, de la musique, des bons plats même qu'il mange, Pierre n'est heureux que s'il se livre à des commentaires sur les vertus de ces dons divins qui devraient seulement nous aider à nous acheminer vers la mort sans soupçonner son existence... Mon Dieu! c'est, sans doute, parce que des êtres comme lui ont existé, qui raffinèrent sur leur plaisir, voulurent en connaître, en analyser les raisons, qu'il y a, précisément, une gastronomie, un amour, un art... Mais

Edmée ne l'entend pas ainsi. Cette *élue* dont un Dieu qui n'est pas celui du catéchisme a fait *choix,* a la nostalgie du Paradis Terrestre, comme toutes ou presque toutes les héroïnes de M. Giraudoux — je dis les héroïnes, non les héros, car la femme a plus fidèlement conservé que l'homme le souvenir des temps édéniques... Un jour, il faudra bien qu'elle s'échappe, fasse une fugue. Oh! point du tout banalement adultère : mais avec sa fille, Claudie, en qui, provisoirement, s'est réincarné le serpent, jadis caché dans l'herbe, et qui — à son tour — sera la proie du Seigneur du monde, quand elle aura atteint l'âge des tentations. Façon d'être *élue*... L'étrange, l'énigmatique et séduisante figure que celle de cette enfant, toute abandons et réticences, qui s'arrange, en parfaite candeur, je veux dire sans la moindre arrière-pensée vicieuse, pour laisser sa maman seule quand elle est avec un autre monsieur que son père... Il faut dire que, pour la crédibilité (si crédibilité il y a) le roman de M. Giraudoux se passe en Californie, U. S. A., où les mœurs sont plus détendues, plus faciles, que dans la vieille Europe, et qu'il baigne dans une atmosphère de féerie. J'ai parlé de réincarnation du serpent en Claudie. Mais Claudie ne serait-elle pas une fée, ce qui justifierait la méfiance de l'Eglise à l'égard de ces êtres surnaturels? N'importe : ils font partie du monde de Shakespeare, qui est aussi celui de M. Giraudoux — avec quelque chose de plus païen. Il faut se le chuchoter à l'oreille, en effet : M. Giraudoux est un écrivain révolutionnaire. Sa gentillesse ne doit pas nous tromper sur ses intentions. C'est un grand ennemi, malgré sa préciosité, de tout ce que l'homme a inventé pour corriger la nature, échapper — et d'abord par la morale — à la misère de la condition animale. Il ne croit pas au péché originel! Je reconnais, toutefois, que cela même dont son optimisme se fait le contempteur, il le peint avec des couleurs telles qu'il le rend encore aimable... Il se moque de Pierre, certes! Il ironise aux dépens de ce polytechnicien remarquable, de cet homme de science mélomane, de ce patriote, de ce père parfait, de cet époux irréprochable et qui attend patiemment le retour de sa femme (elle lui reviendra, enfin, comme le pigeon de la fable) : mais la malice de

notre auteur s'exerce avec tant d'honnêteté qu'elle ne nous rend pas antipathique celui qu'elle crible de mille traits, et que nous l'admirons tout en le prenant en pitié... Et quelle fantaisie! Quelle inépuisable imagination du détail! M. Giraudoux a son démon particulier, celui de l'analogie. Ce démon ne le laisse pas un instant en paix. Avant la faute — qui n'est pas pour M. Giraudoux celle que l'on croit communément — Adam et Eve devaient parler comme il parle. Cela ruisselle en masses étincelantes de mille feux comme les nappes d'eau d'une cascade, d'un Niagara (des pages et des pages entières sans alinéas!) En vérité, on a envie, par instants, de demander grâce; surtout que l'aventure, ici, participe à la fois du réalisme et du romanesque, et qu'elle forme un ensemble assez confus. On se perdrait, on s'ennuierait, à la longue, dans l'immense forêt où elle nous promène, au figuré, bien entendu, si l'on n'y rencontrait, à chaque pas, une petite merveille. M. Giraudoux se souvient de *Suzanne et le Pacifique* dans *Choix des élues*. Il n'a pas vieilli. On s'étonnera, plus tard, qu'en face de peuples tendant leurs énergies dans un sens unique, avec une volonté farouche, et soumis à la plus arbitraire des disciplines, un chant de libération aussi gratuit, diffus, aérien que celui de M. Giraudoux se soit fait entendre en France et qu'il se soit généralisé, ait eu des échos jusque dans les âmes de la jeunesse la plus sérieuse, la plus convaincue de la nécessité d'un redressement national.

Cris dans le ciel par Mme André Corthis, impose irrésistiblement à la pensée le souvenir des romans de M. Edouard Estaunié. Il en reproduit le mystère, sans y avoir visé, sans doute, par le seul fait de son évocation d'une secrète vie intérieure dont l'intensité ne se révèle, tout à coup, que par un acte violent, qui n'a pas de lendemain... Une femme a aimé, a été déçue, jeune fille, s'est laissé marier, et devenue veuve, vit résignée — en apparence? — entre sa belle-mère et sa fille maladive dans un domaine éloigné, perdu de la Camargue. C'est le feu étouffé sous la cendre, et qui s'éteindrait, peu à peu, à la longue, si la curiosité d'un homme de lettres n'ouvrait la fenêtre (pour poursuivre l'image) et ne provoquait, ce faisant, le courant d'air qui ravive la flamme...

Peut-être Damienne était-elle plus pacifiée ou plus paisible que ne le croit notre écrivain dont l'imagination bat la campagne. Le tragique, qu'il attribuait à son silence, à son détachement, il l'a forgé de toutes pièces, peut-être? Etait-elle autre qu'une créature neutre, assez timorée, médiocre (hantée, certes, de velléités, mais larvaires) à laquelle il a prêté, par suggestion, la hardiesse qui lui manquait, comme à la plupart d'entre nous...? A la vérité, Damienne demeure énigmatique jusqu'à la fin — malgré son crime. C'est tout l'art de Mme Corthis de nous laisser perplexes, à son propos, l'image que se fait d'elle le romancier se superposant — se substituant? — à sa personne propre... Qui sait si, abandonnée à elle-même, elle eût été capable du geste meurtrier qu'elle commet. Ce geste, n'est-ce pas au « double » que ledit romancier lui a proposé d'elle, en l'incitant à lire les pages où il crée comme une figurine d'envoûtement, qu'il faut l'attribuer?... Je citais M. Estaunié, tout à l'heure. Voilà où le roman de Mme Corthis diffère essentiellement des siens — malgré l'usage qu'il fait de ses procédés d'enquête indirecte et tâtonnante : le personnage principal en est dépourvu de la volonté dont sont douées ses héroïnes quasi cornéliennes... Enfin, *Cris dans le ciel* se passe en Camargue : c'est un pays que M. Estaunié n'a jamais peint. Mme Corthis a admirablement accordé à son récit le cadre où elle en situe l'action. Elle a fait une manière d'accompagnement à son drame de ces terres où des eaux croupissent, où se dresse le taureau qu'après de longues rêveries devant la nappe sanglante du couchant la colère affole soudain...

A qui aurait du temps, des loisirs, **Les Croquevivant** par Mme Marie Laure finirait par procurer profit, par-dessus plaisir. Malheureusement, relire, méditer, élucider terme après terme une algèbre sentimentale et philosophique ne nous sont plus donnés. Peu de chance, donc, qu'on s'intéresse aux Croquevivant et au 93 des âmes dont ils sont les annonciateurs, malgré l'indéniable qualité d'écriture de leur biographe. Le ruisseau court, moiré d'ombres et vaguement charmeur; peu — hélas! — s'attarderont à épeler ce qu'il susurre d'ésotérique.

Sylvie Velsey par Mme Cilette Ofaire est l'histoire d'une

femme. Sa courbe n'est que pointillée, mais chacun des moments décrits l'est avec une intensité sourde qui émeut. Ces descriptions, au reste, sont de valeurs inégales. L'enfance est traitée comme l'ont traitée, depuis Dickens, maintes authoresses anglaises ou copiant l'humour anglais; la bohême artistique, dans le chapitre *Le chat,* se présente en grosse charge d'atelier; en revanche, *Trois épisodes sans conséquence, Promenade en voiture* et surtout *Revoir* peuvent compter parmi ces chefs-d'œuvre en raccourci, si forts, si astringents, que les larmes réprimées, car elles seraient indignes d'eux, retombent, corrosives, sur le cœur...

Un petit recueil de souvenirs, qu'on a voulus le plus ingénus possible, tel est **L'Epicerie d'enfance** par M. Jean Follain. Le genre, auquel il ajoute une unité honorable, correspond au recueil obligatoire de poésies des débutants d'autrefois, et il devient aussi difficile de s'y distinguer.

Trois nouvelles, vraies, je veux dire possibles et vraisemblables composent le recueil de Mme Simone Berson, **Sadeck :** la catastrophe, en bourse, d'un financier — des amours mondaines, lamentablement cassées — une monomane sordide de la richesse. Pourquoi ce vrai semble-t-il du plaquage; pourquoi, sous de beaux éclairages, paraît-il artificiellement éclairé? Oasis au néon, tumulte de crieurs de journaux, sentiments surchauffés en serre : une parade, qui pour mieux gagner notre adhésion nous brutalise. Ne serait-ce pas qu'il a fallu s'évertuer à injecter la vie à un monde d'où elle s'est retirée et dont l'agitation, du moins sous l'angle où elle a été saisie, ne signifie plus grand chose, littérairement?...

Un arbre nous chuchote sa vie de deux cents ans, c'est **Sapin noir** par Mme Jeanne Paulhan, et c'est presque un chant panthéiste, à travers des afféteries féminines et de trop pudiques réticences. Ce le devient tout à fait, à la fin, en mêlant homme et plante, à travers une évocation de la guerre bien moins arbitrairement et abusivement amenée là que dans tant d'autres livres d'aujourd'hui — et le dénouement y gagne en ampleur philosophique.

Ils sont une bande de jeunes à skier à Chamonix, dans

L'Epreuve de la neige par Mme Claude Fayet, et leurs jeux finiront par un mariage imprévu, entre ceux prévus. Parce que, bloqués en montagne par l'ouragan, la nature leur imposera sa loi et ses hiérarchies. Une petite fille de rien du tout, non la belle Sabine Hornoy, conquerra le chef d'équipe. C'est la donnée des naufragés dans une île déserte. Elle a déjà servi, mais quelle donnée n'a pas servi! Elle est arrangée, ici, avec agrément au goût de ceux de nos salons où on lit encore.

La vie dangereuse par M. Blaise Cendrars. Ce titre comportait bien des dangers, même pour pareil signataire. Et il n'en a que partiellement triomphé. Expéditions marines, réminiscences de la guerre, révélations (quelque peu brouillonnes) sur une curieuse mystique, à base nègre, de métis brésiliens sont desservis par une langue pâteuse, charriant à chaque page de l'hétéroclite. On ne peut toujours se tenir à l'écart du paroxysme; cette fois, au-dessus de médiocres tempêtes, l'oiseau d'orage n'a pas très bien plané.

Ce que serait la société dirigeante si le féminisme triomphait, voilà le sujet de **La bâtonnière** par M. José Théry. La femme (ou son esprit) régnant en fait chez nous, rien ne changerait d'avec aujourd'hui : la raison barrée par le sentiment, les inconséquences de la grâce prévalant sur le droit, des Soubise mis au pinacle par des Pompadour... Les petites phrases péremptoires de l'auteur traitent le sujet en farce; mais, comme chez tous les auteurs gais, le fond attriste et même écœure. Toujours l'élite-écume, alors? songe-t-on, au sortir de cette « anticipation »...

Les hymnes à l'amour de M. Nicolas Ségur — et à l'amour le plus charnel — se succèdent en se ressemblant. Qu'il ne faille pas éveiller prématurément les sens de la femme, on le savait, comme tout le monde sait tout, depuis toujours, en amour, encore que beaucoup l'oublient... On eût souhaité sur ce thème des modulations nouvelles, et, sur les éternels truismes, la trouvaille de forme, ou de fond, qui les redivinise. Il semble que M. Ségur soit en train de perdre sa foi érotique...

Les contes de M. Bernard Roy, dans **Jean des vieilles**

lunes, sont le plus souvent bretons et mettent beaucoup de bonne volonté à nous éjouir; une *Madeleine aux pieds nus* (les derniers jours de Charette) a une belle saveur chouanne.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Souris dansent, quatre actes de Mlle Marie-Louise Villiers, au Théâtre de la Madeleine. — *Le Mariage de Figaro*, cinq actes de Beaumarchais, à la Comédie-Française.

Si j'étais revuiste — ce qu'à Dieu ne plaise — la comédie que vient de représenter le théâtre de la Madeleine me fournirait assurément l'idée d'une scène de revue. On sait que l'auteur de ce nouvel ouvrage est une toute jeune personne. Jeune femme ou jeune fille, je ne sais, les gazettes ont publié qu'elle n'avait point dépassé l'heureux âge de vingt-deux ans. C'est un temps de la vie où l'on est excusable de n'avoir pas encore acquis une bien grande expérience, où l'on est porté à la peindre plutôt comme on l'imagine que comme elle est et où il est naturel de confondre inconvenance avec la liberté d'esprit ou la hardiesse. Sent-on toute la portée de ce que l'on écrit? Il est permis d'en douter.

Pour caricaturer cet heureux état d'innocence dans une scène de revue, j'imaginerais un enfant beaucoup plus jeune encore que l'auteur des **Souris dansent.** De même que l'on organise des expositions de peinture où l'on montre des compositions dues à des dessinateurs ou à des aquarellistes d'un âge fort bas, je montrerais des petits garçons et des petites filles encore en lisières, qui composeraient des comédies et qui lâcheraient des grossièretés dont ils seraient naturellement les seuls à ne pas apercevoir le poids ni le calibre. Je vois mes bébés parlant avec la tendre inconscience de leur âge d'inceste et d'inversion, épelant sans sourciller les mots zoophile et coprophage et provoquant la plus douce hilarité par l'opposition que l'on verrait entre leur aspect et leurs propos.

On objectera que cette idée n'est pas drôle. A quoi je répondrai que, pour l'idée d'une scène de revue, l'essentiel, c'est comme on la traite, et que si j'étais revuiste, je serais spirituel par définition, en sorte que ma scène serait

certainement plaisante. Et d'ailleurs je ne sais pourquoi, j'ai prié Dieu en commençant de m'épargner d'être revuiste. J'imagine volontiers que le travail du revuiste doit être le plus plaisant du monde. Les revues doivent naître au bar ou au café, de conversations entre collaborateurs. Des revuistes doivent être des gens facilement contents d'eux qui bavardent et qui trouvent sans cesse fort bien ce qu'ils viennent de dire. Ils agréent l'esprit qui leur vient au petit bonheur. Ils notent leurs conversations, cela fait des bouts de dialogues et à la fin de la séance, en réglant l'addition, plus elle est élevée, mieux ils ont le sentiment d'avoir travaillé. Comme ils ont des collaborateurs, chacun peut se reposer sur le travail des autres. Quelle quiétude! Quel heureux sort! Et qu'il serait plaisant dans cette douce félicité d'aiguiser des fléchettes contre les petites filles qui composent des comédies inconvenantes. Verriez-vous autour d'elles leurs parents, leurs institutrices, sinon leurs nourrices, s'émerveiller de leurs inventions et sourire des grosses saletés qui leur viennent aux lèvres comme des mots d'enfants les plus touchants?

Quand j'étais petit j'ai vu jouer une fois au Châtelet une féerie inoubliable : *la Poudre de Perlinpinpin.* On y voyait l'ineffable Baron costumé en poupard, avec un bourrelet autour de la tête. Mili Meyer, aussi mince et menue qu'il était grand et corpulent, faisait en pouponne la paire avec lui. Mais que disent aujourd'hui à l'esprit du lecteur ces noms hier fameux et qu'il suffisait de prononcer pour évoquer un monde d'images, de souvenirs plaisants et cocasses? C'est des artistes de cette sorte qu'il faudrait pour parodier les écrivains à qui nous souhaitons que les revuistes donnent les verges. Mais l'on voudrait que la scène où ils paraîtraient laissât un arrière-goût d'amertume.

§

Il faut reconnaître cependant que tous les personnages de théâtre ne sont pas animés de passions perverses ni par le goût de l'inceste. J'y ai pris garde l'autre jour en retournant voir le **Mariage de Figaro.** On sait que je n'aime guère Figaro et que j'ai même quelque peine à supporter ce discoureur infatigable. Faites-y attention ; vous verrez comme le

mouvement de la comédie se ralentit dès qu'il entre en scène. Dès qu'il paraît l'action s'interrompt pour faire place au palabre. Il ne peut rien dire simplement et prononce systématiquement une phrase quand un mot suffisait. Mais j'ai eu pour lui un retour de sympathie en remarquant tout à coup comme il se défendait d'épouser sa mère. Enfin, me suis-je dit, voici un héros dont le complexe n'est pas celui d'Œdipe. Je n'y avais jamais pris garde. Car les choses vont ainsi : on a vu trente fois jouer une comédie, on a lu deux cents fois un texte, et puis un beau jour l'attention y souligne encore quelque chose qui lui demeurait inaperçu. J'avoue que cette nuance m'a fait plaisir. Figaro passe à l'égard de Marceline, sa mère, de l'antipathie la plus nette à la piété filiale la moins suspecte. Comme il a été volé par des brigands ou bien, je ne sais plus, abandonné dès sa naissance, peut-être ne l'a-t-il jamais tétée. Il ne rêve pas à la chaleur du sein, dans le sens où l'on a voulu détourner ce beau vers. Il est impossible de rien découvrir d'inavouable qui se refoule en lui. Quel soulagement! Quelle tranquillité! Retrouver enfin un personnage littéraire à qui les gens normaux puissent se référer, qui n'ait point de mystère sexuel, et qui ne soit pas honteux d'être sans mystère. Echapper une fois au freudisme, sous quelque figure qu'il s'insinue. Figaro, je le répète, ne veut pas épouser sa mère. N'est-ce pas un beau trait? Et n'y avait-il pas lieu de le souligner congrûment?

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Production abondante et intéressante à bien des points de vue. A l'Olympia, *Le Déserteur* a montré une fois de plus l'adresse et le talent de Moguy. C'est évidemment une histoire de guerre encore, mais le sujet n'est pas tout à fait là. Il s'agit d'un soldat qui, à la suite d'une panne de chemin de fer, rendant nécessaire la réparation de la voie, profite de quelques heures indispensables pour essayer de courir embrasser sa famille. Diverses circonstances le mettent à deux pas de retarder son retour et tout cela est fort bien amené et surtout très bien joué par Jean-Pierre Aumont

qui montre une fois de plus ses jolies qualités. Mlle Corinne Luchaire a été de nouveau appréciée, et Berthe Bovy elle-même n'a pas dédaigné de tourner un bout de rôle, une de ces vieilles femmes où elle excelle.

Mais je crois bien que l'événement de cette quinzaine a été *Marie-Antoinette* au Paramount, en dépit de la maladresse et de l'ignorance avec lesquelles nos amis américains traitent les histoires françaises. Il y a un Louis XVI invraisemblable, mais les décors et les costumes sont admirables et Norma Shearer dans le rôle principal est magnifique et reste en réalité la seule grande comédienne de vrai talent du lot américain, car Greta Garbo ou Marlène Dietrich, que l'on nous a imposées avec une publicité souvent effrontée, sont loin de l'égaler.

La Fin du Jour, à la Madeleine, offrait un sujet original, mais bien noir et bien loin du public. Spaak et Julien Duvivier nous mènent dans la maison de retraite des vieux comédiens dont les types intelligemment variés sont tout à fait curieux. Il s'agit des petites vanités et des regrets mélancoliques de toutes ces anciennes gloires, et Victor Francen et, surtout, Louis Jouvet ont fait merveille. Michel Simon, à son habitude, a composé un personnage pittoresque et amusant, et Mlle Madeleine Ozeray, victime ingénue de ces vieux Don Juans, a été touchante et appréciée.

Les Otages, à Marivaux, sont un très bon film, dont le sujet, aussi neuf qu'original, est tout à fait bien traité et mis en scène par Raymond Bernard. Dans un village occupé par l'ennemi, lors de la dernière guerre, un officier allemand est tué par un jeune soldat venu en cachette voir sa bonne amie. Le commandant ennemi décide que cinq des notables de la localité seront gardés comme otages, jusqu'à ce que le coupable se découvre. Ces braves gens choisis, et qui d'ailleurs s'offrent d'eux-mêmes avec un joli héroïsme, seront impitoyablement fusillés si on ne met pas la main sur le criminel. Et c'est le débat entre ces bons Français qui est extrêmement émouvant. Les cinq otages : Saturnin, Fabre, Charpin, Larquey, Dorville, sont de premier ordre et Mlle Annie Vernay est gentille.

A l'Apollo, je n'ai pas raffolé du nouveau spectacle, car on

nous en a donné de plus remarquables dans cette bonne maison. *Nuits de bal* est l'histoire de trois sœurs qui courent de leur côté des aventures diverses point très émouvantes, mais un épisode assure au moins à ce film une vive curiosité, c'est le tableau du fameux tremblement de terre de San-Francisco, où se débat l'une des héroïnes. Nous avons déjà vu cela précédemment, mais c'est de nouveau réalisé d'une façon saisissante et avec une maitrise qui confirme la célébrité du metteur en scène Anatole Litvak. Eyroll Flynn est le remarquable jeune premier de ce drame, et sa partenaire Bette Davis, toujours un peu sèche, nous a paru moins excellente. L'autre production, qui termina le spectacle, *Un Enfant terrible,* est l'une de ces comédies à peu près insignifiantes mais plaisantes par les détails, où excellent les techniciens d'Hollywood. Margaret, fille trop gâtée d'un millionnaire, s'étant querellée avec son père, prend la route dans une petite auto et s'en va à l'aventure; il lui en arrive d'assez imprévues sur cette grande route, au bout desquelles elle a fait la conquête d'un brave garçon qui, la prenant pour sa femme de chambre, lui a montré que parfois il est nécessaire d'obéir. Olivia de Havilland et Dick Powell forment un couple délicieux.

Au Marignan, *Toute la Ville danse* nous a permis de constater, une fois de plus, que notre charmant Gravey, devenu Gravet on ne sait pourquoi, n'a pas non plus gagné à travailler là-bas. Le héros personnifiant Johan Strauss, une sorte de biographie plus ou moins exacte du génial auteur des valses viennoises, on a naturellement beaucoup puisé dans cette musique, mais sans arriver à nous donner, comme jadis dans une version muette, l'enchantement et la griserie de ces beaux refrains. Heureusement, lorsque éclate le merveilleux *Danube bleu,* tout le monde s'y retrouve et grâce aussi à Luise Rainer et Niniza Korjus, qui sont de très belles chanteuses.

ANTOINE.

PHILOSOPHIE

Karl Marx : Friedrich Engels, *Etudes philosophiques.* Editions sociales internationales, 1935. — Georges Sorel : *D'Aristote à Marx.* Marcel Rivière, 1935. — Nietzsche : *La volonté de puissance.* Trad. de G. Bianquis. N. R. F., 1935, tome I. — *Ainsi parlait Zarathoustra.* Trad. de M. Betz. Ibid. 1936. — M. P. Nicolas : *De Nietzsche à Hitler.* Fasquelle 1936. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne nouvelle.* Flammarion 1936. — Max Scheler : *Le sens de la souffrance.* F. Aubier, 1936. — Benjamin Fondane : *Martin Heidegger.* 1937 (Cahiers du Sud).

Trois moments du devenir germanique : la gauche hégélienne et le socialisme; cette cime, ce paradoxe : le surhomme; enfin la prétention contemporaine : une surnation, un Reich totalitaire, où les individus ne sont rien, sauf qu'y subsistent ou l'influence durable, ou la création vivante de grands penseurs formés quand l'Allemagne formait encore des esprits : Scheler, Heidegger.

D'abord les ouvrages que l'Allemagne d'aujourd'hui réprouve et détruit, — quoiqu'ils propagent singulièrement hors du Reich bien des traits essentiels au germanisme. Au premier rang Feuerbach, envers qui **Marx** et Engels se sentaient débiteurs. Ils ont cru, comme s'exprime G. Sorel, que le monde passait d'une Ancienne à une Nouvelle métaphysique, et que c'en était désormais fini d'Aristote. L'ouvrage d'Engels sur Feuerbach venait d'être réédité en version française (*Les Revues,* collection orange, n° 4, 1930), avec introduction et notes du traducteur, Marcel Ollivier; mais la Bibliothèque marxiste (n° 19) nous le présente à nouveau, suivi d'un fragment de Feuerbach. On y a joint divers textes caractéristiques du matérialisme soit « dialectique », soit « historique ». Aujourd'hui plus que jamais, puisque abondent de toutes parts les plaidoyers pour ou contre le marxisme, il y a grande commodité à posséder sous un format pratique les documents capitaux.

Le texte réédité de **Sorel** remonte à 1894, année où il parut dans *l'Ere Nouvelle;* cette œuvre de jeunesse se conforme à l'orthodoxie marxiste. Il faudrait prendre son départ ici, pour apprécier combien, dans l'*Utilité du Pragmatisme,* Sorel sut profiter des enseignements de l'expérience et abandonner le scientisme qui l'avait d'abord accaparé. Cette évolution doit être riche de conséquences, à méditer par le socialisme français.

L'auteur des *Réflexions sur la violence,* qui ont agi sur les dictateurs d'aujourd'hui, avait sûrement passé, dans ses transformations profondes, du stade Marx au stade Nietzsche. Le sombre génie du Titan foudroyé dédaignait en le scientisme la connaissance adaptée aux faibles; il créait une nouvelle métaphysique non moins que les théoriciens du communisme. Les publications récentes de la maison Gallimard mettent à notre disposition, d'excellente façon, les œuvres nietzschéennes fondamentales. **La Volonté de puissance** devrait être la pièce la plus importante; mais, comme les *Pensées* de Pascal, elle se présente en déconcertante accumulation de notes fragmentaires; il appartenait à Friedrich Würzbach d'y mettre de l'ordre, comme fit Brunschvicg pour notre janséniste. Tentative redoutable, dont le grand critique s'est tiré à son honneur. Le lecteur français trouve ici la version Würzbach, et traduite par Mlle Geneviève Bianquis, l'éminente disciple d'Andler, interprète non moins sûre des théories philosophiques, même les plus ardues, que des multiples virtualités de la langue allemande. Cette édition a donc une valeur de haute originalité.

Le **Zarathoustra,** que vient de traduire Maurice Betz, n'est guère moins nouveau; à peine, si l'on n'est pas spécialiste, soupçonne-t-on chez nous la difficulté de mettre en un français intelligible ces textes sibyllins, qui violentent et torturent la langue même en laquelle ils furent pensés. Beaucoup de notes et d'aphorismes posthumes sont ajoutés, en commentaire de Nietzsche même.

De Nietzsche à Hitler! Nous indiquions au début de cet article que du surhomme à la surnation le passage historique et logique se conçoit très clair. Telle n'est pourtant pas la thèse de M.-P. Nicolas, qui voit au contraire une opposition entre le pacifisme ou l'internationalisme du philosophe et l'ultra-nationalisme du Führer. Il y a difficulté à des Français de juger avec objectivité en pareille matière; car nous ne connaissons pas assez le germanisme, et nos préjugés politiques créent maints malentendus. Pour que le nazisme soit à l'extrême scandaleux, il semble que Nietzsche doive prendre l'aspect d'un agneau débonnaire. Nous ne nions pas, quant à nous, que le point de vue de Nicolas se justifie par

de nombreux textes, mais entre la morale par-delà le bien et le mal et le dogme de l'Allemagne au-dessus de tout — dont Hitler n'est que le plus récent fanatique — nous ne saurions méconnaître la trop certaine affinité. Celle-ci ne se trouve nullement compromise par la filiation qui rattache un aspect de la personnalité de Nietzsche — comme de la personnalité de Schopenhauer — à l'esprit français. Traiter du hitlérisme avec autant d'impartialité que de compétence, M. Henri Lichtenberger y réussit, dans son **Allemagne nouvelle;** mais peut-être faut-il une vie entière consacrée à l'étude des choses allemandes pour atteindre à cette diaphane objectivité. On voudrait que les rares livres aussi documentaires (mot dont nous abusons!) fussent les plus consultés.

La traduction du **Sens de la souffrance,** due à Pierre Klossowski, doit apporter à la pensée française de salutaires élargissements. L. Lavelle et R. Le Senne ont en commun, à cette occasion, écrit huit pages d'avant-propos magistralement introductives. Rien d'aussi précis n'a été formulé pour permettre à nos compatriotes d'accéder au sens de la « phénoménologie », soit de Husserl, soit de Scheler. Celle-ci cherche dans la conscience son « intentionnalité émotionnelle », celle-là son « intentionnalité intellectuelle ». La méthode schelerienne consiste en somme à sympathiser avec les modalités du sentiment, pour être sensible aux valeurs qu'il recèle. Au lieu de postuler, selon le cliché rationaliste, une lutte de l'esprit connaissant avec le contenu de la connaissance, pour le saisir « manu militari », le phénoménologue — tel Briand faisant par principe « confiance à la démocratie » — fait confiance au donné; il veut, comme notre André Gide, ici véritable précurseur, se rendre « participable » et connaître par accessibilité. Lisez, lecteurs, les analyses données en ce sens par Scheler de cette affectivité dont l'exploration pouvait passer pour le monopole de nos célèbres moralistes. Vous constaterez qu'ici comme ailleurs se laissent discerner, parmi des contrastes, d'imprévues ressemblances entre l'expérience allemande toute récente et l'expérience classique des Français. Et ce livre vous charmera.

23 pages, pour finir, de Benjamin Fondane, l'auteur de *Rimbaud le voyou* et d'études sur le romantisme allemand,

sans compter d'autres essais, où le talent est ce qui manque le moins. Il ne s'agit plus de la souffrance, mais de l'angoisse, celle de Chestov, celle de Kierkegaard, celle assurément aussi de Pascal. Fondane s'accable du rôle métaphysique joué par elle à la fois chez **Heidegger** et chez Dostoïewsky; il voue le premier à la destinée spéculative, humaine même, du second. Mais le phénoménologue, si puissamment irrationaliste qu'il se montre, rétablit de façon subreptice la logique, cette logique dont on espérait qu'elle materait l'angoisse. Ces pages sont vigoureuses; elles soulignent des aspects de la philosophie la plus moderne, qui n'ont pas encore échoué dans la banalité.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marie-Louise Verrier : *les Yeux et la Vision;* préface d'Etienne Rabaud; Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Selig Hecht : *la Base chimique et structurale de la vision;* Exposés de Biophysique, Hermann. — Gaston Viaud : *Recherches expérimentales sur le Phototropisme;* Etude de Psychologie animale. — *Le Phototropisme animal;* Exposé critique des problèmes et des théories; Thèses de Strasbourg.

Dans la nouvelle génération de biologistes, Mlle Verrier s'est fait remarquer par son activité, par sa tendance à s'attaquer aux problèmes fort difficiles, tels la vision; elle ne redoute pas les polémiques, et n'hésite pas à combattre les « dogmes » scientifiques; en cela, elle est bien l'élève d'Etienne Rabaud, qui a préfacé son livre : **les Yeux et la Vision.**

Existe-t-il un rapport entre les possibilités visuelles d'un individu et son développement psychique? D'aucuns ont pu croire à une relation entre le poids du cerveau et l'étendue de la rétine. Etant donné l'importance des sensations visuelles dans le développement psychique de l'homme, on a pu admettre, et cela satisfait nos tendances anthropomorphiques, qu'il en est ainsi chez les animaux. Là encore, une étude comparative étendue montre aisément que des yeux très « perfectionnés » correspondent parfois à un cerveau très rudimentaire, tandis que des yeux très simples et à possibilités fonctionnelles très limitées coïncident avec un cerveau plus développé.

D'autre part :

L'hypothèse de l'œil de vision diurne et de l'œil de vision noc-

turne, à caractères bien définis et bien tranchés; l'hypothèse, pour l'homme notamment, de deux rétines juxtaposées, fonctionnant l'une, à cellules à cônes, pour la vision en haute lumière, l'autre, à cellules à bâtonnets, pour la vision en basse lumière, ne résiste pas à l'examen comparatif.

Mlle Verrier décrit le « polymorphisme » de la cellule visuelle des Vertébrés. Il faut renoncer, d'après elle, à la notion d'un dualisme morphologique et fonctionnel des cellules sensibles de la rétine.

Parmi les Sélaciens, le Myliobate est un poisson qui vit la plupart du temps enfoui dans le sable; or, sa rétine possède de nombreux cônes volumineux, avec intercalation ci et là de quelques bâtonnets longs et minces. Par contre, les Sélaciens de surface, *Acanthias,* Emissoles, qui nagent souvent le museau hors de l'eau, ne possèdent que des bâtonnets. De même la rétine des Téléostéens de surface, Salmonides et Cyprinidés, renferme de longs bâtonnets groupés par 10 ou 12, chaque faisceau alternant avec un seul cône. La Girelle, joli petit poisson abondant en Méditerranée, manifeste une grande sensibilité aux variations de l'éclairement et accuse un phototropisme négatif très net, « fait inattendu, car sa rétine est riche en cônes typiques, c'est-à-dire en cellules visuelles qui, suivant la théorie de la dualité morphologique et fonctionnelle de ces cellules, seraient exclusivement les organes de la vision en haute lumière ».

L'étude des pigments rétiniens et des substances dites sensibilisantes, qu'expose longuement Mlle Verrier, montre entre les diverses rétines — vision diurne aussi bien que nocturne — des « différences de quantité et non de qualité ».

Les rapports de la vision avec les vitamines A_1 et A_2 constituent un chapitre tout récent de la physiologie oculaire. Ainsi, l'héméralopie est un des signes précoces de la carence en vitamine A. Chez les individus normaux, la rétine est particulièrement riche en ce corps, surtout quand elle est éclairée. Wald pense que la vitamine A joue un rôle dans l'élaboration du pourpre rétinien. Les différences entre le pourpre des Poissons de mer et le pourpre des Poissons d'eau douce seraient dues à la présence de A_1 chez les premiers, de A_2 chez les seconds.

La plupart des travaux actuels sur la vision, émaillés de termes barbares et de formules mathématiques, ne sont guère faciles à lire. Aussi, doit-on savoir gré à Mlle Verrier d'avoir écrit une mise au point claire et simple d'une question complexe et obscure, et aussi d'avoir écarté les considérations finalistes.

Je ne ferai que signaler un récent fascicule de la Collection Hermann : la **Base chimique et structurale de la Vision,** par un savant réputé, Selig Hecht. Pour cet auteur, la théorie de la dualité est confirmée par des faits récents et d'un « caractère définitif »; comme preuve, il construit deux sortes de « courbes de visibilité », correspondant aux grandes et aux faibles clartés.

§

La question du phototropisme, action directrice exercée par la lumière sur les organismes inférieurs, est liée quelque peu à celle de la vision. Que de controverses à ce sujet, que de critiques adressées à la fameuse théorie des tropismes de Jacques Loeb, en faveur de l'explication physico-chimique des phénomènes de la vie! Les psychologues ont beaucoup embrouillé la question.

M. Viaud a le mérite d'avoir poursuivi ses expériences dans un laboratoire de Physique, avec des méthodes précises. Les résultats ont été exposés dans deux thèses de la Faculté des Lettres de Strasbourg, la première intitulée : **Recherches expérimentales sur le Phototropisme des Daphnies.** Bien mauvais choix : en effet, les Daphnies, Crustacés des mares d'eau douce, avec un unique œil composé médian, se montrent souvent indifférents à la direction de la lumière. L'auteur a eu l'idée de les placer dans un long tube de verre sur le trajet d'un faisceau lumineux : les Daphnies ne tardent guère à y former un amas, qui subit des oscillations, se rapprochant et s'éloignant alternativement de la source de lumière, pour se fixer finalement à une certaine distance de celle-ci. Viaud détermine le centre de gravité de cette population, et établit, d'après Hecht (qu'il considère comme une grande autorité), toute une série de formules mathématiques relatives à l'excitation lumineuse.

J'ai constaté, au laboratoire de Roscoff, des faits analogues sur des *Convoluta,* Planaires marines très sensibles aux forces physiques et aux substances chimiques, et présentant un rythme de marées. Mais tout se passe comme si, indépendamment de l'attraction par la lumière, l'ouverture du tube attirait ou repoussait les Convoluta, selon les périodes de la marée. Ce qu'on observe en somme, c'est une *résultante* de plusieurs phénomènes : au phototropisme s'associe du chimiotropisme, et du galvanotropisme sans doute. L'emploi des tubes modifie certainement le phénomène qu'on se proposait d'étudier.

On a fait grand bruit autour du fameux *principe d'indétermination d'Heisenberg.* En réalité, ce principe implique une action réciproque entre le système observé et l'observateur; l'indétermination résiderait dans le fait que le phénomène est modifié de façon imprévisible par les procédés d'observation employés.

Pierre Chilotti dans un article paru dans les *Cahiers rationalistes* (novembre 1938) prend l'exemple suivant :

> Supposons que, munis d'un microscope approprié, nous observions un électron. Pour pouvoir repérer très exactement sa position, nous sommes obligés de l' « éclairer » avec une radiation de très faible longueur d'onde, ce qui permet d'accroître le pouvoir séparateur de l'instrument. Mais alors nous ne pouvons plus connaître la vitesse de l'électron, car les radiations employées produisent sur lui l'effet Compton (heurt des photons de la radiation éclairante et de l'électron) et modifieront ainsi sa vitesse. Si, au contraire, nous cherchons d'abord à mesurer sa vitesse, en évitant l'effet Compton, nous serons obligés d'éclairer avec une radiation de grande longueur d'onde, mais alors nous ne pourrons plus le situer exactement, car le pouvoir séparateur du microscope sera insuffisant.

De même, quand on cherche à appliquer les méthodes précises de la Physique à l'étude des phénomènes de la vie, on doit veiller à ne pas altérer ces phénomènes.

La seconde thèse de Viaud, **Exposé critique sur le Phototropisme,** est sujette elle aussi à quelques critiques. L'auteur s'attarde à discuter la théorie périmée des « Essais et Erreurs » de Jennings. Où Viaud a-t-il vu que Jennings aurait expliqué les *Essais et Erreurs* en faisant intervenir la

sensibilité différentielle? Je lui reprochais précisément de ne pas avoir tenté cette explication. D'autre part, pourquoi parler de la « théorie Loeb et Bohn »? Parti de la théorie de Loeb, je n'ai pas tardé à reconnaître ses points faibles (1905), et je suis arrivé à la conviction que la notion de la « polarité » des êtres vivants est plus adéquate et plus propre à expliquer les manifestations du phototropisme. Mes idées à ce sujet sont exposées dans mon livre *la Forme et le Mouvement* (1921), dans mon article du *Traité de physiologie* de Roger et Binet (1933), dans mes *Leçons de zoologie et biologie générale* (1936). A noter que Viaud adopte et confirme mes vues, sans me citer d'ailleurs à cet égard.

GEORGES BOHN.

SCIENCE FINANCIÈRE

Aureus : *Banques et Banquiers*, Flammarion. — Pierre Benjamin Vigreux : *De la monnaie à l'économie en France*, Librairie générale de Droit et de Jurisprudence. — Jean-Paul Hutter: *La Question de la monnaie d'argent aux Etats-Unis*, Les Editions des Presses Modernes. — *L'incidence économique de la frappe de monnaie d'argent aux Etats-Unis de 1878 à 1883*, Les Editions des Presses Modernes. — Henry Delpech : *Recherches sur le niveau de vie et les habitudes de consommation*, Librairie du Recueil Sirey.

La plupart des opérations bancaires n'ont guère varié au cours des siècles. Elles consistent toujours à transporter et à changer les monnaies, à conserver le numéraire et à utiliser les dépôts reçus. Au contraire, nous déclare Aureus, dans son livre intitulé **Banques et Banquiers,** le personnage du banquier, le rôle qu'il joue dans la cité et auprès du client, a subi au cours de l'histoire de très profondes modifications. A Rome, le banquier était un officier judiciaire, comme les notaires le sont chez nous. Le moyen âge, en dehors des Templiers, ne connaît guère que le changeur et l'usurier. Par contre, les Templiers semblent bien avoir été les grands banquiers de cette période. Leurs opérations financières restent obscures; mais ils en ont fait à coup sûr de très vastes avec les pouvoirs publics. C'est grâce à eux très probablement que fut possible le financement des croisades.

Si l'on en croit Aureus, depuis la Renaissance jusqu'au milieu du XIXe siècle, le banquier fut un aventurier. Rendant à la puissance publique des services de trésorerie, il s'efforce

d'en obtenir des concessions de toute nature. Durant ces trois siècles, le banquier est essentiellement « un homme qui prend des risques ». Pour Alexandre Dumas comme pour Balzac et pour Shakespeare, que ce soit l'usurier du *Marchand de Venise* ou l'armateur de *Monte-Cristo,* le banquier apparaît comme un homme qui attend un bateau, et dont la fortune se trouve liée à la cargaison que ce bateau va débarquer dans le port. Mais le risque le plus grave auquel se trouve soumis le banquier, c'est le changement du monarque ou son capricieux bon plaisir. Jacques Cœur prospère jusqu'au moment où le roi le soupçonne de complicité dans des affaires de poison. Les Fugger triomphent aussi longtemps que l'Espagne et l'Allemagne sont soumises à un même monarque et leur maison décline avec le Saint-Empire. De même, sous Napoléon III les Pereire et autres banquiers français, concurrents des Rothschild, passent du deuxième plan au premier et vice-versa suivant que les rapports de l'empereur et des Rothschild sont plus tendus ou plus cordiaux.

Dans le monde moderne les banques de dépôts font apparaître une tout autre sorte de banquiers qui ne cherchent pas à accroître les capitaux qu'ils possèdent, mais à sauvegarder ceux qu'on leur confie. Leur tâche, dit Aureus, n'est pas de forger l'avenir économique du monde, mais d'assurer, à la satisfaction des épargnants et des chefs d'entreprise, la conservation des capitaux disponibles en même temps que leur utilisation rationnelle. Plus de combinaisons financières hardies, savantes et secrètes; mais une utilisation aussi parfaite que possible des économies de la nation. D'autre part, le personnage du banquier tend à se transformer du fait que l'Etat, se faisant banquier lui-même, crée des banquiers fonctionnaires et que l'esprit de risque tend ainsi à disparaître de la corporation. Car ainsi que le remarque notre auteur, la formation que l'Etat donne au fonctionnaire ne le prépare pas au métier de banquier. Les administrations les plus anciennes — Guerre, Marine, Finances, — expliquent aux fonctionnaires que l'Etat, dont ils sont les serviteurs, ne doit rien, mais est, au contraire, juge des besoins collectifs. Le citoyen étant assujetti, l'Etat n'a qu'à le pressurer selon les nécessités

de la chose publique. Cette éducation ne prépare nullement à éprouver le souci essentiel du banquier : le remboursement immédiat. Par la clause de sauvegarde l'Etat prévoit, en matière de dépôt, l'hypothèse du non remboursement. Dès lors comment le fonctionnaire banquier aurait-il le souci d'améliorer le compte des profits et des pertes? Aureus, sans vouloir préjuger l'avenir, ne croit pas cependant que le banquier puisse se passer des qualités qui lui sont propres et qui sont inséparables de l'esprit de risque et des habitudes de liberté.

§

Jamais les questions monétaires, déclare M. Pierre Benjamin Vigreux dans son étude intitulée **De la monnaie à l'économie,** ne se sont posées avec une telle acuité qu'à l'heure actuelle. L'origine de cette crise remonte à la guerre. Accroissement excessif des dépenses publiques, disparité entre les prix intérieurs et les prix mondiaux devaient amener les dirigeants à manipuler les monnaies. Les capitalistes ont réagi par la thésaurisation et les transferts à l'étranger, en y joignant les opérations spéculatives par l'intermédiaire du marché des changes à terme. L'étude de ces opérations, change à terme, constitue la première partie du livre de M. Vigreux; passant ensuite à l'étude des remèdes, l'auteur rejette le contrôle des changes et l'inflation. Ce qui est essentiel, à son avis, c'est d'assurer aux capitaux la sécurité dont ils ont besoin.

§

Des deux livres de M. Jean-Paul Hutter sur **la Monnaie d'argent aux Etats-Unis** et dont la lecture est pleine d'intérêt, je me bornerai à citer ce qui suit :

Une femme de lettres de Boston nous a laissé le journal du voyage qu'elle entreprit en 1704 de sa ville natale à New-York; c'était alors une aventure longue et hasardeuse, où son cheval manqua plus d'une fois lui casser le cou. Entre autres détails pittoresques, elle note l'aspect de ces boutiques de campagne où l'on vend tout ce qu'il faut au fermier et où souvent on lui achète tout ce qu'il a à vendre. Passé la frontière du Connecticut, Mme Knight

fut particulièrement frappée par la façon de payer, que ses propres concitoyens avaient abandonnée depuis assez longtemps pour des méthodes moins primitives. On donne le titre de négociant à chaque commerçant qui tarife ses marchandises selon le délai du paiement et la façon dont il est effectué, soit « pay », « money », « pay-as-money », et « trusting ». « Pay » est du grain, du porc, du bœuf et ainsi de suite au prix fixé pour l'année par la Cour Générale. « Money » sont des pièces de huit réaux ou bien des shillings de Boston ou (comme ils disent) de la Baie ou « de bonnes espèces sonnantes comme ils appellent parfois les pièces d'argent; aussi du « wampum » (c'est-à-dire des colliers indiens) pour faire l'appoint. « Pay as money » sont les denrées déjà mentionnées, moins chères d'un tiers que le tarif de l'Assemblée en Cour Générale. Et « trust » selon que client et marchand s'entendent pour la date du paiement. Quand l'acheteur vient demander un article, le marchand, parfois avant d'avoir répondu qu'il l'a, dit : « Ton paiement est-il prêt? » Mettons que le rustre réponde « oui ». « En quoi paies-tu? » dit le marchand. L'acheteur ayant répondu, le prix est fait. Ainsi supposons qu'il veuille un couteau de six pence, en « pay » c'est 12 pence; en « pay-as-money », 8 pence; et en espèces son propre prix, 6 pence.

Et Mme Knight ajoute : « Cela paraît une façon de commerce fort compliquée. »

Nous ne la contredirons pas.

§

Les Recherches sur le niveau de vie et les habitudes de consommation de M. Henry Delpech s'appliquent à la région de Toulouse; souhaitons que des enquêtes analogues soient entreprises en d'autres lieux, car la monographie de M. Delpech est d'une lecture passionnante. Ce sont surtout des ouvriers et des employés qui ont été touchés; la bourgeoisie par sa discrétion a presque échappé à l'enquête. Néanmoins le présent travail confirme ce que nous savions déjà : un fossé sépare la bourgeoisie des ouvriers et des employés. Le bourgeois dépense moins pour sa nourriture que les ouvriers et les employés; il est plus préoccupé des questions de prestige et de décence; il affecte une plus grande part de ses disponibilités à l'achat de livres. Le sacrifice porte surtout sur les achats de denrées alimentaires.

Des différences profondes aussi séparent les employés des ouvriers. Comme le dit M. Baudin, dans la préface de ce livre, l'ouvrier vit dans le présent, il est peu attaché à la famille et très dépendant de la classe; il recherche les satisfactions matérielles et immédiates, il raisonne peu. Sa soumission aux préjugés déconcerte l'enquêteur. Les statistiques présentées par M. Delpech sont impressionnantes dans la preuve qu'elles apportent de la situation privilégiée de l'ouvrier. La conséquence, la voici : diminution de l'épargne nationale, accroissement de l'alcoolisme, hausse des prix des denrées alimentaires.

LOUIS CARIO.

FOLKLORE

Charles Neely : *Tales and songs of Southern Illinois (edited with a foreword by)* John Wellington Press, Menasha, Wisconsin, 8° XIX-270 p. — Joseph Médard Carrière : *Tales from the French Folklore of Missouri;* Northwestern University Press, Evanston et Chicago, 8°, VIII-354 p.

Etant donné le peuplement des Etats-Unis depuis trois cents ans par des familles provenant des couches populaires, comme on dit, de toute l'Europe, il y avait des chances que par endroits au moins, et dans des conditions favorables, du folklore européen prît racine dans le Nouveau-Monde. Ce sujet, non seulement dédaigné d'abord, mais honni et méprisé, fut remis en honneur il y a un demi-siècle par des Anglo-Saxons qui découvrirent dans certaines régions tout un trésor de ballades; et au Canada par divers chercheurs qui, comme Gagnon et plus récemment Marius Barbeau, notèrent des milliers de chansons françaises, partiellement de types assez anciens; enfin Stith Thompson après d'autres chercha des contes franco-canadiens, du type de Perrault, chez les Indiens en relations plus que séculaires avec les trappeurs.

La Société du Folklore américain prit ce sujet en mains conjointement avec l'étude des traditions indiennes proprement dites, mais porta surtout son effort sur la collection des contes et chansons d'origine hispanique.

Maintenant ce sujet scientifique est si bien reconnu et presque officialisé, que pour être au courant des publications il faudrait recevoir ce qui s'édite dans les diverses uni-

versités; l'étude des « survivances », ou plutôt des apports d'Europe, est admise comme thème de thèses de doctorat. Mais dans certaines limites seulement, à ce que je crois; car je ne reçois pas tout, ici. Par exemple le folklore d'origine scandinave dont je recueillis des échos à Milwaukee et ses environs; le folklore polonais qui me fut signalé comme très riche à Buffalo (troisième « capitale » polonaise); le folklore tchèque dont Hrdlicka m'affirma la persistance lors de mon passage à Washington; le folklore portugais dont on me signala la persistance le long des côtes atlantiques et même à Terre-Neuve et qu'au surplus Kipling utilisa dans *Capitaines courageux;* le folklore belge d'une colonie que je rencontrai à Saint-Paul et à Minneapolis et de plus petites à Duluth et à Détroit; enfin le folklore d'autres pays encore, slaves et balkaniques, ont été jusqu'ici dédaignés comme l'étaient autrefois les folklores anglais, écossais, irlandais, français et nègre des Etats-Unis.

Les deux livres qui sont signalés au sommaire sont les points d'appui sur lesquels je me base pour ces observations générales. Le malheur est que pour qui n'a pas circulé aux Etats-Unis, tout dans cet énorme pays paraît sur le même plan, sans distinction des variations locales, alors qu'elles sont aussi nettes qu'en Europe; ainsi parler d'un « comté » ou d'un autre ne signifie rien pour nous, bien que certains de ces comtés soient grands comme la moitié de la France, laquelle tient tout entière dans le Texas plus Long-Island. L'Illinois est un territoire immense, dont la partie méridionale est dite Egypt; cette Egypt américaine qui comprend près d'une trentaine de comtés est un territoire triangulaire limité par le Mississipi à l'ouest, l'Ohio et son affluent le Wabash à l'Est. Du Mississipi sont venus des colons français dont les descendants survivent; du sud (Kentucky, etc.), des colons anglais. Jadis enrichie par le trafic fluvial, de nos jours la région est surtout agricole et minière.

C'est dans cet **Illinois méridional** que Charles Neely a recueilli des quantités de contes, de légendes, de chansons et de ballades en dialectes anglais.

Sans pouvoir entrer dans le détail (la plupart des textes sont accompagnés de notes explicatives), il me faut signaler

deux passages importants de la préface de John Webster Spargo. Il fait d'abord remarquer que Charles Neely mit une douzaine d'années (jusqu'à sa mort prématurée en 1937) à recueillir ces textes et qu'il le fit sans aucune idée théorique préconçue, en adoptant seulement comme limites que l'histoire, la ballade et la chanson devaient avoir été ou être encore connus en Egypt ».

De cette manière, il a obtenu non seulement des thèmes d'origine européenne mais aussi des thèmes hors cadres, c'est-à-dire nettement d'invention américaine locale. « Ces pages démontrent nettement, dit Spargo, que loin d'être un phénomène du passé, le folklore est sans cesse *in the making;* et qu'on en trouve toujours lorsque l'enquêteur compétent arrive. Les gens ne peuvent pas vivre sans créer du folklore, quel que soit leur milieu. » Il développe l'argument en montrant par exemple comment les enfants d'un « bloc » de maisons inventent d'autres jeux que ceux du « bloc » limitrophe. Bien mieux, l'auto, la radio, les avions ont déterminé aux Etats-Unis la naissance d'un folklore nouveau dans lequel les opérations magiques jouent un rôle aussi important que dans les vieilles histoires européennes.

J'ai contrôlé cette observation pas à pas et je suis désolé de ne pouvoir donner ici des exemples; je regrette davantage encore de ne pouvoir montrer comment les ballades anglaises ont été adaptées par les habitants à des circonstances nouvelles. Mais ce que je dis suffit à signaler aux Européens qu'ils ne doivent pas croire les Américains du Nord démunis de folklore, uniquement industrialisés, agnostiques, dollarisés, antipoétiques, non-imaginatifs, bref, vivant dans un monde psychique qui serait différent du nôtre.

Une autre preuve du fait est d'ailleurs fournie par le recueil de Joseph Médard Carrière de **Contes du folklore français du Missouri.** Il ne s'agit pas de l'Etat tout entier de Missouri, mais seulement du district de Sainte-Geneviève, qui est juste en face du district d'Egypt, de l'autre côté du Mississipi. Mais alors qu'en Egypt la colonisation française a été peu à peu absorbée, elle est restée en Sainte-Geneviève assez tenace pour que le français soit encore la langue usuelle, entendez une déformation locale de divers dialectes norman-

no-canadiens anciens. Ces premiers colons sont venus fonder cinq villages (Cahokia, Kaskaskia, La Nouvelle-Chartres, Saint-Philippe et Prairie-du-Rocher), sous l'égide de la sainte de Paris entre 1699 et 1760; le territoire était alors sous domination espagnole; mais les Espagnols avaient conservé les lois, l'administration et la langue françaises dans les régions cédées. On trouvera dans l'Introduction des renseignements précis sur tous ces mouvements et migrations. Le fait important pour nous est que les anciennes coutumes et croyances ont parfaitement subsisté, au point qu'au Jour de l'An on chante encore la Guillannée tout comme en Beauce, en Normandie, en Bretagne et en Poitou. Le dialecte est lui aussi assez facile à comprendre :

C'est bon d'vous dzire : eune fouès c'étaient ein vieux pis eune vieille; l'ontbaient ein p'tsit garçon qui s'app'lait P'tsit Jean. Prononcez les consonnes finales; et pour le reste, rien ne vous choquera, sinon les sifflantes intercalées après les dentales : *dzu* pour *du; clötsure* pour *clôture; tsu* pour *tu...* Aussi *sontaient* pour *étaient;* p. 313-320 on trouvera un glossaire des mots difficiles, dont beaucoup sont des adaptations ou des malformations de mots anglais. Ainsi *skipper* pour glisser; *soute,* costume (de *suit*); *logue,* pour bille de bois; ou même des traductions comme *prendre malade* (*take sick*); *avoir du* (temps) *dzur, have a hard time.* Un de mes lecteurs passant par là fera bien de demander la *grocerie* et non l'*épicerie;* mais en écrivant *grosserie,* ce sera plus élizabethéen...; *queuques-ane* pour *quelqu'un* est un peu plus difficile à comprendre; *morphose* pour *métamorphose* est une bonne abréviation.

Des thèmes de contes, d'anecdotes et de randonnées, la plupart sont enregistrés déjà dans les catalogues Aarne-Thompson, comme on peut le voir par la liste donnée p. 321-322. Nous retrouvons Jean de l'Ours, Guillaume Sans Peur, le Prince Cochon-Blanc, le Chat Botté, l'Oiseau d'Or, Cendrillon, Moitié de Coq, la Ramée, la Fille aux Mains coupées, etc. Il y a aussi des emprunts au folklore nègre, comme *Bouki pis Lapin, Le petit bœuf qui a été faire boire ses vaches.* De toutes manières, ce recueil est indispensable à qui s'occupe comparativement des contes populaires français.

Qui voyagerait dans cette région, et ailleurs dans le Missouri et l'Illinois, fera bien de rechercher les formes françaises des noms de famille sous leur forme administrative anglaise (voir p. 16-17) : Augier, Courtois, Duclos, Grenier, Pagé, Parthenais, Thibeau sont devenus : O'Shea, Courteway, Declue, Greenia, Pashia, Partney, Teebo... De même Hamelin est maintenant Amley; Bienvenu est Bevanue; Lafleur est La Flue; Ricard est Recaw; Tremblay est Trobley; Vaudry est Voodree. Comment reconnaître nos cousins sous de telles malformations patronymiques!

A. VAN GENNEP.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

La dernière Vertu primordiale. La Charité et l'Amour. — La Pauvreté notre sœur, la divine Pauvreté, comme disait Saint François d'Assise, est la plus haute des vertus. Jésus-Christ, qui nous enseigne le détachement, condition primordiale, essentielle, de la communion et de la sainteté, nous rappelle qu'il est né dans une étable, qu'il a choisi le métier d'artisan, et qu'il n'a possédé qu'une robe, dont il a été dépouillé avant de mourir. Mais ce détachement des richesses — et des vanités humaines — de ces richesses et de ces vanités que Jésus a méprisées sur la Montagne — pose un problème pratique redoutable que l'Eglise, intransigeante sur le dogme, n'a jamais résolu en fait de façon vraiment définitive et satisfaisante, même pour les ordres monastiques, parce que la vie en Dieu et la vie du siècle se pénètrent, pour le commun des chrétiens de façon trop constante, et que la mission temporelle que s'est donnée l'Eglise se mêle de façon inextricable à sa mission spirituelle.

Ce qui fait la beauté splendide des méditations sur la charité, sur le devoir essentiel de la charité, c'est que, ici, il n'y a place pour aucune exegèse et pour aucune interprétation. Les erreurs dans la pratique de la charité sont des erreurs fondamentales de la plupart des chrétiens, et il suffit, pour les redresser, de rappeler les principes mêmes du Christ. Charité veut dire Amour. Sans amour, pas de charité, et la charité — le plus beau mot certainement de toutes les langues, celui qui exprime la plénitude de l'élévation de l'âme,

de la communion — ne saurait se confondre avec la sensibilité et la pitié, qui n'en sont que des auxiliatrices, — et moins encore avec l'humanitarisme, la philanthropie, la solidarité, qui n'en sont point la caricature, mais exactement la contradiction.

Car il y a, de la philanthropie à la charité, cette différence essentielle, que l'une veut que l'on aime l'homme pour lui-même, l'autre qu'on l'aime en Dieu et pour Dieu. Pour l'une l'homme est un frère en soi. Pour le chrétien, dont le devoir essentiel est la charité, l'homme est un frère parce que racheté du même sang divin, en fait s'il est baptisé, en puissance s'il ne l'est pas, racheté sur ce calvaire où Jésus a voulu que sa mère nous adoptât et suppliât avec lui le Père de nous pardonner, et lui disant, lui ayant infligé, à elle aussi, la douleur dont elle était exempte comme exempte du péché originel : « ils sont mes frères, et, par conséquent, ils sont vos enfants. »

La Charité — c'est-à-dire l'Amour — voit dans tout homme un frère du Christ, un fils adoptif, comme lui-même, de la Vierge, — un des membres douloureux du Christ : — « ce que vous ferez à ces petits qui sont à moi — mal ou bien — c'est à moi que vous l'aurez fait. » Tout pauvre, tout misérable, c'est l'incarnation du Christ lui-même, c'est un de ses membres douloureux, que nous devons aimer, consoler, baiser, avec le même amour que nous avons pour lui. Ne perdons pas de vue ce principe : toute aumône, toute pitié purement humaine, est, chrétiennement, morte et inopérante, et voilà pourquoi le moyen âge, dans sa foi ardente, a symbolisé dans le lépreux cet être déshérité, qui n'a rien, et qui a droit à tout, comme le Christ portait sa croix, à qui nous devons tout donner, car, ce que nous avons, c'est le Christ qui nous l'a prêté pour son service, et le baiser au Lépreux, c'est le don total de tout, de nos biens, de notre amour, de notre vie, dans l'élan de joie fervente, à cette incarnation vivante de Christ crucifié. Saint François remporta sa plus grande victoire, la victoire sur lui-même, le jour où il put baiser tendrement le lépreux sans dégoût, — Saint Martin commença son apostolat parisien par le baiser au lépreux, — Sainte Elisabeth faisait pieusement coucher dans le lit de son époux un lépreux, qui, devant la fureur de celui-ci, reprit sa figure

d'enfant dans la crèche de Nazareth, — comme le misérable passager qui demandait à saint Jean l'Hospitalier de le presser dans ses bras et de le réchauffer de ses baisers, et qui tout à coup s'illumina, s'irradia de gloire, et, quittant l'humble couche de saint Juilien, remonta au Ciel avec celui qui avait eu pitié, amour, charité de sa misère.

Il faut donc conclure de ce principe essentiel, si magnifiquement illustré par les légendes, deux conclusions essentielles, trois même, si l'on veut bien méditer ceci, que la justice de Dieu n'est pas la notre, et que nous ne pouvons rien sans lui, sans avoir imploré sa tendresse paternelle, l'amour des croix, qui est exactement la communion. A ce titre, la charité est la forme suprême de l'humilité, et elle est la libération de la plus dure, de la plus honteuse servitude de Satan; celle de la haine, et c'est parce qu'elle est l'amour qu'elle est l'humilité, parce qu'elle est l'humilité, qu'elle est l'amour.

Et voici les deux conclusions, la première; les œuvres de solidarité ne sont pas condamnables en soi, parce qu'elles partent de cette sensibilité humaine qui est une grâce et qui permet d'arriver à la Charité, mais, si elles demeurent humaines, elles sont privées de rayonnement et de vie, et sans valeur rédemptrice. Elles sont un point de départ, un moyen, non une fin. Le curé d'Ars recueillait des enfants abandonnés et les confiait à une humble fille qui dirigeait son orphelinat. Un jour que la maison était pleine, il amène une petite fille : « il n'y a plus de lit, » lui objecte Catherine Lassagne. — « Il y a bien le vôtre, ma fille », et déjà Catherine tend les bras au petit abandonné, qui lui sourit, et, lui aussi, lui tend les bras. Sensibilité pour une misère humaine? Sans doute — mais sensibilité auxiliatrice de la Charité. Et n'était-ce pas l'enfant Jésus à qui Catherine Lassagne abandonnait joyeusement et simplement son humble couche?

La seconde : les plaies affreuses des lépreux, leur pus, leur odeur, l'horreur qu'ils inspiraient et qui les retranchait de la société humaine en font le symbole le plus vivant de la misère. Mais la Charité qui consiste à panser, à laver, à baiser ces plaies, à le faire avec amour, dans un élan brûlant d'amour, au péril de sa vie — à supporter, ce qui est le plus

difficile, les impatiences, les insultes, dans la douceur, l'humilité et la joie, à nourrir ces malheureux, en se ruinant, en donnant tout, se dépouillant même pour eux de ses vêtements, ne suffit pas, c'est son âme qu'il faut donner, et donner tout pour les âmes déshéritées. Car, à côté des lépreux du corps, il y a les lépreux de l'âme, ceux dont l'âme aussi est fétide — et la nôtre peut-être surtout. Or, la croix qu'il faut porter, c'est non seulement la sienne, c'est celle de tous les autres, qui ne portent pas la leur, et surtout de ceux qui nous ont offensés. Pardon difficile, dont Jésus nous a donné l'exemple en donnant sa vie pour ses bourreaux : « Pardonnez-leur, ô mon père ». L'immense croix des péchés du monde sous laquelle Jésus a fléchi et que Simon de Cyrène a soulevée, la Charité commande à tout chrétien d'en prendre sa part et de la soulever. Faire son salut, et lui tout seul, égoïstement, douillettement en dépit des mortifications, c'est le « suave mari magno » des païens. C'est le salut des autres qu'il faut faire, jusqu'à épuisement total de ses forces, de sa Croix, de sa vie. « Donnez tout et vous aurez tout », rappelle saint François à ceux qui avaient oublié que le Christ avait dit lui-même : « Vous pouvez me demander tout, si vous m'avez tout donné — vous à qui j'ai permis, à qui j'ai bien voulu permettre de tout me donner. »

Humilité, obéissance, contrition, pauvreté et détachement, charité et amour, voici les pures lumières qui éclairent notre route. Nous pouvons maintenant parler des ordres monastiques et feuilleter la bibliothèque de leurs monographies.

PIERRE DE PRESSAC.

LES REVUES

La *Revue des Deux Mondes :* sur sir Henry Deterding, feu roi du pétrole : sa richesse, son humeur, ses opinions, sa visite à Pie XI. — *La Vie intellectuelle.* — Villiers, Bourget et M. Henry Bordeaux. — *La Revue hebdomadaire :* foi robuste d'un Français dans la latinité francophile de Mussolini. — *Yggdrasill :* liquidation du surréalisme. — Mémento.

« Audacieux comme Napoléon et profond comme Cromwell », sir Henry Deterding ne fut pas moins que cela, selon un biographe anglais qui le juge avec « quelque emphase ». Cette réserve faite, M. Maurice Lewandowski ne marchande pas son admiration au feu roi du pétrole. Il en conte la vie

dans la **Revue des Deux Mondes** (1er avril), d'une plume lyrique. On la sent tenue par une main habituée aux chiffres et au service d'une tête pénétrée de la vertu quasi divine des nombres supérieurs à la première dizaine de millions, quand ils figurent les richesses d'une seule personne. A ce degré, pour peu qu'il les accroisse, le possesseur devient un personnage. On sent cela, à la manière dont le biographe représente le vieux John B. Rockefeller. Il « avait fait à cette époque son évolution de l'industrie à la philanthropie », nous dit-il, pour expliquer le moment de la concurrence pour le contrôle universel du pétrole, où les deux grands groupes de producteurs s'entre-battaient « à couteaux tirés ». Deterding « dégageait, nous disent ceux qui l'ont connu, cette radio-activité qui distingue les grands chefs ». Je le crois : Deterding se maria trois fois. Il est mort le 4 février dernier à Saint-Moritz à 73 ans, épris encore des « sports alpestres ». Depuis deux ans, il s'était retiré des affaires. Pendant la guerre de 14-18 il « a prêté au Trésor français huit millions de livres ».

De toutes les parties du monde — constate M. Lewandowski — les hommages, les éloges ont entouré sa mémoire d'une auréole de gloire, comme celle d'un vainqueur dans les grandes luttes de l'industrie. On a également cherché ce que laissait derrière lui ce grand manieur de capitaux, et sur ce point l'admiration n'a pu être sérieusement appuyée par des chiffres.

La fortune de Deterding a été évaluée à 65 millions de livres, soit environ onze milliards et demi de francs, montant que sa famille a qualifié de très exagéré, sans d'ailleurs préciser le nombre de milliards. Ce qu'il y a de curieux à observer, d'autre part, c'est que tous ces grands chefs d'industrie affectent de juger la fortune comme n'étant pas pour eux la condition du bonheur. Carnegie n'avait-il pas dit aussi, avant Deterding, que le milliardaire rit rarement, et que le succès ne le rend pas forcément heureux? A cette philosophie un peu désabusée, on peut opposer celle plus souriante du Guignol lyonnais qui, discutant lui-même cette grave question, sous l'angle de la pauvreté, déclare avec humour que, si l'argent ne fait pas le bonheur, il aide au moins à supporter la misère.

Feu sir Henry Deterding « n'admettait pas le principe des retraites pour la vieillesse » et « proscrivait l'impôt sur le revenu comme une entrave au progrès humain ». Par ces deux derniers mots, il entendait évidemment l'enrichissement in-

dividuel et en or. Il était partisan des droits de succession élevés et il émit l'opinion « qu'il faudrait fusiller les oisifs ». Il raconte en ces termes sa conversation avec Pie XI qu'il devança de six jours dans la mort :

Peu de temps après ma rencontre avec Mussolini, j'eus le privilège d'une audience du pape Pie XI. Peu de gens dans les affaires prennent le temps de se demander, du moins je le suppose, quelle sorte d'homme est le Pape, en dehors de son office sacré, et spécialement si, comme moi, ils n'appartiennent pas à la foi catholique romaine. Personnellement, je dois admettre que, jusqu'à mon contact réel dans cet émouvant entretien, j'avais considéré Pie XI avec un respect lointain, plutôt comme une institution que comme un homme. Je pensais que cette audience n'était guère plus qu'une formalité. Mais, au premier mot de bienvenue, la pompe et le cérémonial disparurent. Il était la simplicité même.

— Combien de gens employez-vous? me demanda le Pape.

Je dus réfléchir un moment avant de répondre : — En Angleterre plus de 6.000, et dans le monde entier de 30 à 40.000 ouvriers et employés.

— Le bénéfice matériel d'une si vaste entreprise ne m'impressionne pas du tout, répondit Sa Sainteté. Ce qui me touche, c'est la joie intense que vous devez éprouver en sachant que ce travail de votre vie fournit les moyens d'existence à tant de milliers de familles...

Et ce disant, le Pape mettait le doigt sur la chose qui importe le plus aux hommes dignes de ce nom, dirigeant aujourd'hui de grosses affaires.

M. Lewandowski reconnaît avec bonne grâce que le défunt pape eut « d'autres rencontres encore plus mémorables dans sa glorieuse existence », que l'entrevue ainsi rapportée. L'article aboutit à ces lignes qui nous semblent d'un ton plus équitable :

Nous ne saurions donner une meilleure conclusion à cette étude qu'en citant, parmi tous les éloges qui lui ont été décernés, le plus autorisé, celui de Walter Teagle, président de la Standard Oil, lorsqu'il s'est incliné devant la tombe de ce rival, honoré et admiré, en célébrant ainsi sa mémoire :

« Sir Henry Deterding a été, durant les vingt dernières années, une personnalité prédominante dans le domaine du pétrole. Il était doué d'une vision mondiale. C'était un grand organisateur, infati-

gable et courageux. Il ne consentait jamais aux compromissions dans les affaires qui, suivant sa conception, étaient justes. »

§

Les véritables amis de la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam liront avec intérêt l'article que lui consacre M. Jean Morienval dans **La Vie intellectuelle** (10 mars). Les amateurs d'historiettes concernant les petits moyens de parvenir aux honneurs académiques et mondains, accorderont une place de choix momentané à l'anecdote suivante :

Elle [la méconnaissance de la valeur de Villiers] a failli durer pourtant après la mort de Villiers même. Jugez par ce petit fait. M. Henry Bordeaux, débutant, avait écrit sur Villiers de l'Isle-Adam une longue étude, d'ailleurs consciencieuse et fouillée; il la publia en brochure, puis l'inséra dans son premier volume de critique, *Ames modernes* (1895). Paul Bourget, en lui faisant compliment de son travail, lui reprocha toutefois d'avoir placé « un artiste de la génialité de Loti » à côté « d'un imitateur comme Villiers ». Cette opinion eut tant de poids que, dans la seconde édition d'*Ames modernes* (1912), le nom de Villiers de l'Isle-Adam disparut de la couverture du livre, où subsistent ceux de Pierre Loti, Edouard Rod, J. Lemaître, Heredia, Ibsen. L'étude sur Villiers n'est pas abandonnée; elle est reléguée à l'appendice. Qu'en dirait aujourd'hui M. Henry Bordeaux?

Nous ne nous permettrions pas de poser la question : Bourget est déjà bien perdu dans les brumes...

§

J'ignore tout de M. Michel Cart, sinon la persistance de ses illusions sur les sentiments de Mussolini à l'égard de la France. Dans **La Revue hebdomadaire** (25 mars) que je lis le lendemain du viol de l'Albanie par les troupes du Duce, M. Cart n'hésite pas à parler de « la fraternelle armée italienne ». C'était hasardeux. C'est aujourd'hui regrettable. L'article a pour titre « Mussolini et la guerre courte ». Quelle guerre? Contre qui, sinon contre nous, Français? Cette considération n'a pas empêché M. Cart de finir son étude sur un ton encore amical :

Le jour où j'écris ces lignes, le Reich annexe la Bohême, qui

n'est pas allemande, sous le prétexte qu'elle a fait autrefois partie du Saint Empire ROMAIN.

L'Italie n'aurait-elle été ressuscitée par le fascisme que pour mourir de nouveau de son erreur, comme la Tchécoslovaquie?

Le Duce ne voudra-t-il pas comprendre que *l'Italie n'a qu'un ennemi*, ou bien, prolongeant la faute de Masaryk et de Bénès, va-t-il entretenir les haines sur toutes ses frontières et se mettre ainsi complètement à la discrétion de SON Führer?

Combien aujourd'hui l'agitation de l'Italie depuis Munich paraît vaine et factice et que l'histoire qui se prépare sera sévère!

Mais devons-nous perdre tout espoir dans celui que nous avions cru un Chef latin?

§

Yggdrasill (25 mars) publie une étude de M. Raymond Schwab intitulée : « En liquidant le Surréalisme », qui réconfortera les amateurs de la vraie poésie : celle qui demeure indépendante de la mode et ignore les courtisaneries au snobisme. En vérité, le surréalisme ne fut que le moyen d'un groupe d'écrivains pour attirer l'attention par le scandale. Une des graves erreurs de la critique fut de discuter les œuvres et les pseudo-théories d'une quasi école mort-née.

En 1936-37 — écrit M. R. Schwab — à peine voyions-nous les débutants hésiter sur ce qu'est la poésie : il leur suffisait de morceler en lignes inégales des phrases hâtives pour croire que ce qui n'eût pas été lisible en s'avouant prose devenait intangible sous la prétention de poème. Poème n'était, semble-t-il, qu'une étiquette conférant l'immunité au balbutiement : n'est-ce pas la règle que ceux qui s'essayent fassent d'abord ce qu'ils voient faire? en ces temps déjà aussi lointains que les premiers films, il n'était de plumes ni d'oreilles que pour les poètes de l'ânonné et les simulateurs de laboratoire. Aujourd'hui, je ne dis pas qu'on ne nous apporte plus jamais de manuscrits où ce que nos prédécesseurs appelaient notes et brouillons ne soit considéré comme définitif pourvu qu'on en ait retiré les signes de ponctuation. Cependant une véritable révolution s'est produite : et c'est que personne ne veut plus rien avoir de commun avec cette prétendue révolution surréaliste, où se ruaient les esprits faibles d'il y a trois ans.

Il était urgent qu'un poète — et de la haute qualité de M. Raymond Schwab — apportât ce témoignage à la jeune génération :

La poésie demande des œuvres, et non des expériences — et celles-ci aujourd'hui évincent trop celles-là. On dit qu'il ne se produit tant de théories que dans les époques où les accomplissements sont rares : je croirais plutôt que ce sont les unes qui rendent les autres difficiles. La technique d'un poète, n'est-ce pas moins son affaire que celle de ses futurs historiens? S'il est trop à s'occuper de ses secrets de beauté, il va finir par laisser imprudemment ouverte la porte du cabinet de toilette.

Plus avant, nous lisons :

... un peu partout on recommence d'oser nommer la Grandeur. De ça de là, on entend dire : « Ah! Hugo : il faudrait peut-être voir ce que c'est ». Après tout. « Hugo, vous avez lu ça, vous? » Non, ils n'ont jamais lu ça, ils n'ont tous jamais lu que Rimbaud. Un jeune Asiatique, voulant me dégoûter d'un poète son compatriote, croyait habile de me dire, la semaine dernière : « Celui-là? non! c'est notre Victor Hugo. » Ce qui signifiait : « En monnaie française, moins que rien, n'est-ce pas? » Si nos professionnels de l'audace en série se mettent à lire le plus poète de *tous* les poètes ce sera terrible : ils sont capables d'en faire un bon élève de M. Tzara.

Mais dans les cafés où se tenaient leurs Bourses il ne va plus rester que des fumées de Palotins. Déjà on n'entend plus personne hors de leurs groupes croire en eux. Et leur fabrication tourne au ralenti.

....

Quelques cercles maintenant disent : « Les surréalistes, évidemment, ne laisseront pas d'œuvres — mais quelle richesse de destructions! » Ce triste legs n'est même pas sûr. Sans doute, par une savante organisation de tous les prestiges que le faux a toujours contre le vrai, le calcul contre la candeur, le grégaire contre l'isolé, la supercherie contre le scrupule, ils avaient réussi à stopper tous les germes et intimider la beauté même. Mais la débâcle de leur barrage glacé ne laissera pas le moindre vestige, pas même une influence négative, pas même un manifeste lisible. Jamais spécialistes d'attentats n'auront moins intéressé les mémoires. Notre époque a beau aimer la marche sur la tête, elle-même ne peut faire quelque chose avec le contraire de quelque chose. Le surréalisme, ce parti du monde à l'envers, n'a jamais trouvé le sérieux que lorsqu'il voulait nous faire rire.

Et cependant il était de ces destructions dont on nous répétait : « Qu'elles vous plaisent ou non, ce sont des faits historiques. » Il sévissait, il trônait, naguère encore, en pleine Exposition 37, où

toute la poésie antérieure était arrangée pour lui faire un tapis et un soubassement. Et, quand on entendait dénoncer, comme crimes contre l'esprit, les livres brûlés et les tendances proscrites sous d'autres cieux, on pouvait se demander si, sans lois écrites ni troupes armées, certaines menées, plus près de nous et de nos champions de la culture, ne parvenaient pas à écraser toute dissidence et tuer dans l'œuf l'esprit de demain.

Peut-être revient-il de loin... Faisons-nous petits : en qualifiant de mort-né le surréalisme, peut-être nous est-il arrivé ce qui arrive quand l'enfant du conte d'Andersen, voyant l'empereur nu, s'écrie que l'empereur est nu. Quelles faillites, — quelles renaissances, si la cour du roi Kaléidosc s'aperçoit qu'il est mort sur pied et qu'il sent, — si l'anti-poésie s'aperçoit de son nudisme et cesse de n'en avoir point honte!

§

MÉMENTO. — *La Kahéna* (janv.-fév.) : Un bel article de M. L. A. Bergounioux à la mémoire d'Edmond Gojon, « poète de l'empire ».

Echanges et Recherches (avril) : « A. Thibaudet, prince de la critique », par M. J. Vier. — Une étude de M. André Michel sur le poète italien L. Fiumi avec trois de ses poèmes.

Atlantis (21 mars) : « Poséidon et la Chevalerie », par M. Paul Le Cour. — « L'Atlantide dans Jules Verne », par M. Yvan Tournier.

La Revue universelle (1er avril) : M. Henry Leyret : « Autour des Présidents de la République ».

Le Bayou (n° 7) « revue française de Houston (Texas) » : De Mme Catherine Louden : « Pétrole », un conte alerte. — Poèmes bien choisis de MM. Jean Sulver, M. Carême, J. Thiroux, René Chantal.

L'Alsace française (10 mars) : M. J. A. Jaeger : « Le problème de l'évacuation de l'Alsace en cas de guerre ». — Groupe d'études sur « L'Alsace et la Musique ».

La N. R. F. (1er avril) : « Péril en mer », début d'un roman de Richard Hughes. — « Sur une flûte de vertèbres », poème de Maïakovski traduit par M. A. Robin, et un essai sur le poète par Mme Elsa Triolet. — « O. V. de Lubics-Milosz » par M. A. Rolland de Renéville.

Revue parlementaire (1er avril) : Un article très émouvant de M. Henry de Chambon sur le regretté poète Lubics de Milosz.

L'Archer (février) : « Aldons Huxley et l'Utopie », par M. Jean Loiseau. — Mme Laure Malaucène : « Deux épopées à la louange de

la femme », une étude généreuse que M. le docteur Paul Voivenel présente en ces termes :

Nous avons plaisir à insérer cet article. — Wilfrid Lucas est un grand poète à qui la critique parisienne ne donne pas sa place. En outre, un homme digne d'intérêt : 55 ans, trépané de guerre, pas de fortune, pas de situation.

Il avait, naguère, un petit emploi au *Quotidien*. La disparition de ce journal l'a laissé désemparé. Il en était réduit, ces derniers temps, à faire des bandes-adresses pour gagner quelques sous; et il ne peut trouver d'emploi, vu son âge.

Je ne connais pas Mlle Laure Malaucène. Ce pseudonyme cache une abonnée de Béziers. Une indiscrétion m'apprend qu'elle a 22 ans. Quelle veine! La jeunesse, le sérieux — elle est jolie, sans doute — et ne voit que beauté et bonté en ce monde!

Et savoir l'exprimer avec la charmante gravité de cet article.

Wilfrid Lucas, dans *Les Cavaliers de Dieu*, est un poète spiritualiste au souffle puissant. Son épopée restera. Le Couple, plongé dans la Nature, monte, degré par degré, de l'amour matériel à l'amour absolu.

Nous avions perdu l'habitude de cette grande poésie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Vendémiaire : Pour le livre accessible à tous. — Documents venant du « Journal officiel. — *Je Suis Partout* : Pas d'union sacrée avec la canaille. — Lettre à une provinciale. — *Marianne* : Le Boulevard et le Faubourg. — *Gringoire* : Un fils de Napoléon III.

M. Gaston Picard continue dans **Vendémiaire** son enquête sur le livre accessible à tous. Je vais en citer un seul passage qui contient, à mon humble avis, quelques « précisions » accablantes, je dirai pourquoi :

Les ouvrages publiés par « l'Amitié par le Livre », de *La Grande Canne*, de Théo Varlet, au *Darnley, le roi fantôme*, d'André Romane et Georges Verdal, du *Florilège poétique*, de Philéas Lebesgue, aux *Contes du pays blanc*, de Maurice Parijanine, etc., tirèrent à douze, puis à dix-sept, à vingt-deux, à trente-cinq mille exemplaires. A combien tireront demain *Les Faneurs de la forteresse*, le roman de Paul Vimereu, qui recevait récemment, sur manuscrit, le prix de l'*Amitié par le Livre*, décerné pour la première fois?

Il reste à l'*Amitié par le Livre* à toucher le public, précisons : le public épars, non constitué en corps, pour grossir le nombre de ses ressources, étendre ses secours, développer ses éditions, et, qui sait, *baisser ses prix, encore que déjà minimes.*

C'est moi qui souligne : *baisser ses prix*, etc. J'en parlerai. Ainsi on nous fait entendre qu'il y a eu des tirages de 12 à 35.000 exemplaires de titres comme ceux qui sont cités!

En vérité, simplement, sur une simple affirmation, c'est à peu près incroyable. Et, si cela était démontré, ce serait l'annonce d'un bouleversement effroyable, dans l'édition, parce que je ne connais pas un seul éditeur français qui, pour arriver à un bas prix, oserait miser de telle façon sur de tels concurrents. Que M. Philéas Lebesgue ne se méprenne pas! Son talent n'est pas en cause. Je sais qu'il peut plaire à des éditeurs et à un certain nombre de lecteurs. Mais à des lecteurs très choisis, donc à un petit nombre. S'il en est autrement, le monde des éditeurs ne serait composé que de maladroits, car on l'a déjà édité, si je ne me trompe. Le *Mercure* lui-même...

Tout ça, c'est de la littérature, de la très petite littérature. On dirait quon amasse des mots pour le plaisir d'amasser des mots. — Et ce n'est pas la longue réponse de M. Gaston Rageot interwievé qui me ferait me dédire.

On ne tirera 12 à 35.000 exemplaires des livres « peu public », qu'en arrivant aux éditions nationales. On obligera les 36.000 communes de France à prendre un exemplaire de chaque production *officielle* et on pourra se féliciter d'avoir fait quelque chose de grand, de beau, d'utile, de républicain. Et que de formations, que de partis, que de ministères, que de propagandes diverses! On pourrait même imposer chaque commune de 2 exemplaires — et M. Parijanine, décédé, si je ne me trompe, léguerait à sa famille la gloire de *soixante-douze mille* exemplaires vendus, ou cent cinquante mille. Que le lecteur me pardonne! la France est un « empire » maintenant. J'oubliais les ressortissants coloniaux.

Mais les éditions « nationales », « gouvernementales », « républicaines » n'éditeront jamais Baudelaire, Laforgue, Charles Maurras, Léon Bloy, peut-être pas André Gide, peut-être pas Victor Hugo.

Si on fait juger les mérites des écrivains par un parlement, par une assemblée, — et comment faire autrement? — ou par un comité, laïque, sans doute (ce qui est plus « dans la ligne ») on arrivera à des résultats inouïs, fantastiques, imprévisibles, inconcevables.

Pensons un peu à ce que pourrait être la littérature fran-

çaise après seulement 20 ans de cette marche. On n'ose pas dire, de crainte d'être taxé de naïf, que ce serait un mélange étonnant et ridicule de plaines et de sommets, car il vient vite à l'idée de tout le monde que les grands penseurs penchés sur le problème ont *découvert le domaine public*, actuellement exploité (parfois à 2 fr. 50 le volume; et on parle de baisser les prix! De qui se moque-t-on?) dans sa très grande majorité, par des commerçants qui n'ont rien à voir avec la littérature, et auxquels, *grandiose idée*, on songe à succéder.

Les « Editions de la République française » donneraient pêle-mêle François Villon (150.000 exemplaires!!) Charles d'Orléans (probablement non), Montesquieu (peut-être), Lamartine, Balzac, Gustave Flaubert (peut-être) en même temps que la *Grande Canne* de Théo Varlet, *Darnley, le roi fantôme*, d'André Romane et Georges Verdal, le *Florilège poétique* de Philéas Lebesgue, les *Contes du Pays blanc*, de Maurice Parijanine.

Quelle place resterait-il au non-conformiste? Quelle ressource? Celle de mourir et d'aller s'asseoir parmi les Dieux siégeant au paradis du Domaine public? Pour 150.000 exemplaires! C'est facile à dire...

Tout ça, c'est de la très petite littérature, disais-je? C'est surtout de *l'agitation* et ce n'est que ça.

Chaque patron éditeur voit l'heure à sa montre. Sa montre est bonne ou elle est très bonne. Cela seul importe. Il est vigoureux d'esprit ou non. Il est courageux et entreprenant, ou non. Il est « coté » ou non. Cela seul importe. Quelle rage pousse les gens qui ne sont pas du métier à les conseiller?

Tout le reste, c'est de la blague, de la fumée, des discours. Et malheureusement, dans les pièces de derrière, ça sent la mauvaise cuisine politique, avec des cuisiniers incapables. A vrai dire, toute cette agitation me fait penser, par opposition, à la continuité dans ses projets de notre curieux grand-maître de l'Université. On croyait les histoires de contrat d'édition et du droit d'auteur sinon enterrées, au moins oubliées. On se félicitait de la pause consentie en faveur de cette dernière et énorme puissance bien française, la *Pensée écrite*, un bien qu'il n'est pas facile de nous ravir

et que, depuis le Front populaire, on voyait circonvenu, miné, attaqué (on détruit ce qu'on peut) quand il se lève de bons bougres pour faire croire aux chambardeurs que le chambardement est souhaitable dans cette branche, comme dans d'autres. S'appuyant sur eux, on feindrait de croire en haut (?) lieu à un sentiment non isolé.

La *Pensée française,* ce n'est pas rien. Elle n'appartient pas au premier venu, ni au second. Pas plus qu'elle n'appartient à un ministre. Limitons nos sottises.

France, ton café pourrait foutre le camp.

§

Dans le même numéro de *Vendémiaire,* cette suite de documents :

Ce qui suit est extrait du *Journal Officiel* de la République française du 21 mars 1939. En bref, voici comment Marseille est administrée.

Contrairement aux lois, le maire a consenti à divers membres du Conseil municipal plus de quarante délégations, abdiquant ainsi son pouvoir de surveillance et de contrôle entre des mains inexpertes... ou peu scrupuleuses.

Chacun des services municipaux tend ainsi, peu à peu, à se constituer en une sorte *d'administration autonome* (sic) sous la direction d'un adjoint ou conseiller délégué.

Ces messieurs ne songent naturellement pas aux administrés — bons pour payer — mais à remplir les poches et à favoriser la racaille des agents électoraux les plus louches.

EFFECTIFS SURGONFLÉS

Depuis 1931, le chiffre du personnel municipal a augmenté de 36 %. Le nombre des employés municipaux s'élève à 7.603 unités, qui émargent 150 millions au budget.

En huit ans, les effectifs du service des cimetières ont augmenté de 84 %, ceux de la voirie de 75 % ; l'atelier de la voirie est passé de 15 unités, en 1925, à 75 en juin 1935 et 240 en décembre 1938.

L'*Officiel* ajoute : « Il n'apparaît pas que ces recrutements massifs aient toujours correspondu à des besoins réels. » On n'est pas plus galant.

FAVORITISME

Naturellement, quand on embauche, non pas des employés utiles, mais des agents électoraux, le favoritisme règne en maître. A Mar-

seille, on n'obtient rien par le savoir, tout par le piston politique.

En huit ans, pour un accroissement de personnel de 2.000 unités, 123 emplois, seulement, ont été mis au concours.

TOUR DE PASSE-PASSE

En décembre 1936, le service d'enlèvement des ordures menace de faire grève. La municipalité se préoccupe justement d'embaucher un personnel de remplacement. 400 auxiliaires sont ainsi recrutés. La grève dure deux jours. Les 400 auxiliaires ont été conservés et certains d'entre eux titularisés.

A la Commission administrative des hospices, malgré le préfet, c'est le personnel qui choisit les titulaires aux emplois vacants (*resic*).

NERVIS-FONCTIONNAIRES

En 1938, poursuit l'*Officiel*, 2.312 agents ont été titularisés. Sur ce nombre, on en compte 700 pour lesquels seul l'extrait n° 3 du casier judiciaire a été présenté. Cela signifie que ce sont des repris de justice amnistiés. Il y en a 77 qui sont titulaires d'un casier judiciaire chargé.

Ces fonctionnaires-nervis ont été condamnés la plupart pour vol, recel, abus de confiance; l'un d'eux pour vol qualifié crime, un pour insoumission en temps de guerre, deux pour tenue illicite de maison de jeux, un pour usurpation de fonctions.

Plus fort encore : on a embauché des étrangers repris de justice qui ont été naturalisés.

Citoyen Léon Blum, nous avons idée que cela vous intéresse.

BANDITS AUXILIAIRES

Parmi les non-titularisés, mais qui demeurent auxiliaires permanents, et émargent au budget, on trouve le sieur N., condamné pour trafic de stupéfiants, le sieur P., récidiviste de la désertion, le sieur D., condamné à 5 ans de prison pour meurtre, et huit autres condamnés de moindre importance.

POMPIERS HONORAIRES

Même gabegie dans le corps des sapeurs-pompiers. On trouve dans ce corps municipal un individu condamné pour trafic des blanches, un autre pour émission de chèque sans provision. Ce dernier purgeait sa peine pendant son congé annuel, sans qu'on n'en sache rien.

Enfin, on trouve de braves types qui se font pompiers pour aller au théâtre à l'œil. Evidemment, les Nouvelles Galeries pouvaient brûler!

LES PETITES AFFAIRES

Le rapport officiel, avec une candeur un peu rosse, rappelle que la Cour des Comptes a fréquemment dénoncé ce que les conventions passées par la ville de Marseille avaient *d'inexplicablement onéreux*. Parbleu, on se remplit les poches en famille.

Les tramways avaient, en 1935, un déficit de 25 millions environ. Il est passé, en 1936, à 28 millions, malgré une forte hausse des tarifs, et à 47 millions, en 1937.

Naturellement, comme dans toutes les municipalités socialistes, on a la folie de la bâtisse. Pourquoi? Parce que c'est le meilleur moyen de s'enrichir vite. Les entrepreneurs majorent les prix. Et l'on partage.

La construction du marché aux porcs devait coûter 2.600.000 francs. La ville a d'abord abandonné deux ans de recettes au constructeur, soit 560.000 francs. Après quoi, elle a payé le bâtiment 3.400.000 francs. Si j'ose dire, on a volé le contribuable de plus de 1.300.000 francs.

Dans **Je suis partout** (24 mars) en première page, un dessin d'Hermann Paul. La République, debout (une dame d'un certain âge) s'adresse à un monsieur, assis (ce qui n'est pas courtois) armé d'une faucille et d'un marteau. Légende : Blum, où sont mes armées?

De M. Robert Brasillach : *Pas d'Union sacrée avec la canaille :*

Devant les graves événements qui secouent l'Europe, la première réaction d'un certain nombre de braves gens est l'union. L'union sacrée, naturellement, et les marchands de sucre - cartonnages - papier - publicité - pour - assassins de *Paris-Sucre* nous ont dit, l'autre jour, qu'il fallait que nos âmes fussent bardées du même acier que nos canons. Nous avons vu le pauvre Ybarnégaray suggérer d'abandonner les accusations contre Marty, — pendant que son chef se retirait du groupement des journaux d'opinion le jour où Radio-Cité accordait à l'*Action française* le droit de parler à la T. S. F. comme le faisait déjà le *Petit Journal*. Drôle d'union! Néanmoins, en même temps que sur le plan extérieur, on est prêt à tendre la main à tous, sur le plan intérieur on chante les louanges du pardon et de l'amitié. C'est ici, je crois, qu'il convient de ne pas céder à la plus abominable des duperies.

Pierre Cousteau et François Dauture parlent par ailleurs de la « coalition » qui se prépare. On n'y reviendra pas. Répétons seulement qu'en cas d'incendie, il n'y a qu'une politique : on ne de-

mande pas leurs papiers d'identité ni même leurs passeports aux pompiers. Encore faut-il que ces pompiers ne soient pas des bandits dont le seul but est d'emporter le mobilier, et qui, par surcroît, n'ont ni pompes, ni seaux, ni échelles. Rappelons-nous que le Comité de non-intervention de Londres, pendant la guerre d'Espagne, n'aurait été qu'une inoffensive marotte puritaine si M. Maisky n'avait tout fait (vainement par bonheur) pour le transformer en machine de guerre. Nous ajouterons encore ceci : pour quoi la coalition? Pour quoi la guerre? Quels sont vos buts de guerre?

Le but de guerre des Soviets, c'est la révolution universelle.

Le but de guerre des Juifs, c'est la rentrée en Allemagne.

Le but de guerre de l'ignoble excrément humain qui a nom Benès (avez-vous remarqué dans son discours le frémissement de volupté devant les cadavres et les charognes possibles?) c'est la reconstitution de la Tchécoslovaquie.

Ce n'est pas la restauration des Habsbourgs avec une Autriche-Hongrie-Bohême fédérale.

Ce n'est pas l'émiettement de l'Allemagne.

Nous acceptons, dans le danger, tous les appuis. Mais nous ne pouvons admettre que, pour réaliser des buts étrangers aux nôtres, et *qui comporteraient pour dans vingt ans, de façon mathématique, les mêmes conséquences,* on nous entraîne d'avance et « d'un cœur léger », dans la guerre. Le danger allemand nous suffit, il est assez grave, assez lourd, assez immédiat, pour qu'on ne gâche pas tout par d'autres dangers.

A l'intérieur, le problème est identique. L'union sacrée se réalise dans les tranchées, lorsque des braves gars communistes, trompés par leurs chefs, sont exposés aux balles allemandes. C'est-à-dire qu'elle se réalise par *la soumission à la réalité,* si dure que paraisse cette réalité. Il existe même des voleurs, des bandits, qui sont de bons soldats. C'est qu'ils sont soumis, eux-mêmes, à cette réalité. Que la C. G. T., que le parti communiste, que le parti socialiste, que l'U. S. R. de M. Lévy-Onan Frossard mettent leur influence au service du gouvernement, nous n'y voyons, pour notre part, que des avantages. Mais nous rappelons que M. Lévy-Onan Frossard a quitté le ministère Daladier parce qu'il ne voulait pas d'aménagements dans les lois dites sociales. Nous rappelons que le parti socialiste a amené la France au bord de la ruine et de la guerre. Nous rappelons que le parti communiste est un parti payé par l'étranger (Moscou d'abord, et ensuite Berlin qui, comme l'a révélé la *Liberté,* a une hypothèque de deux millions sur la maison du parti). Nous rappe-

lons que la C. G. T. a protesté contre les décrets-lois (dont le seul défaut, à notre gré, est la modération). Alors?

Dosage ministériel? Combinaison de banquettes et de couloirs? M. Daladier a eu raison de dire qu'il n'en voulait plus. Comme le dit Franco aux Madrilènes : il n'y a qu'une seule manière de « collaborer », c'est la reddition sans conditions. Soumettez-vous, mes petits amis, ce sera la véritable union sacrée. Nous ajouterons, pour notre part, en songeant aux hommes qui ont voulu et *applaudi* d'avance l' « Anschluss », qui ont voté sans discontinuer contre les crédits militaires et n'en montrent aucun repentir, qui ont perpétré en France pendant vingt ans leur besogne de trahison, qu'il est encore d'autres mesures qui resserreraient l'union véritable, rendraient la confiance au monde, feraient reculer les menaces. Que M. Marty soit jugé en vingt-quatre heures pour avoir fait tuer en Espagne des milliers de Français qui manqueraient aux frontières si besoin en était, ne devrait même pas être mis en discussion. Mais le petit matin frais où l'on conduira Blum à Vincennes sera un jour de fête dans les familles françaises, et on pourra boire le champagne à l'occasion.

Alors, oui, on saurait dans le monde que notre pays est gouverné, car, pour repousser l'invasion étrangère, il faut supprimer les traîtres de l'intérieur. Ce n'est pas l'opinion d'un réactionnaire, d'un fasciste, c'est l'opinion d'un républicain radical, Monsieur le président du Conseil, c'est l'opinion de Clemenceau.

Répétons la phrase de Péguy sur Jaurès : « Je suis un vieux républicain. En cas de danger, il n'y a qu'une politique, c'est la politique de la Convention nationale. Et la politique de la Convention nationale, c'est Blum, c'est Marty, c'est Jouhaux dans une charrette et le roulement de tambour de Santerre pour couvrir ces grandes voix. »

Ceux qui ont voté contre la France, sont les ennemis de la France.

Puisqu'ils ne veulent pas se soumettre, il faut les mettre hors d'état de nuire.

Pas d'union sacrée avec la canaille!

Pas d'union sacrée avec la trahison!

P.-S. — Bien entendu, M. de Kérillis, en raison des témoignages concordants des psychiatres, aura droit aux circonstances atténuantes.

Dans le numéro du 31 mars, M. Robert Brasillach, encore, écrit une lettre à une provinciale : *La question Singe. Il nous*

faut organiser un « antisémitisme » de raison et d'Etat.
L'extraordinaire maladresse des amis d'Israël devait amener cela; si les choses restent en suspens, on y pensera chaque jour moins et la vague en gestation se réduira d'elle-même. Si on dépasse la mesure, je crois que ce sera d'abord comique, puis grave, puis très grave.

§

Marianne (29 mars) *Le Boulevard et le Faubourg*, par André Billy.

Une curieuse carte d'Europe; dessin de Bernard Aldebert.

Gringoire (30 mars). *Un fils de Napoléon III*, par Léon Treich.

Dans son *Napoléon III secret*, M. Jules Bertaut fait dédaigneusement justice de la vieille légende selon laquelle Napoléon III aurait eu un fils de liaison passagère, très passagère, avec Marguerite Bellanger, célèbre courtisane qui succéda, dans les amours impériales, à la divine comtesse de Castiglione. Encore ne signale-t-il que la présentation la plus généralement admise de cette légende : « En vain, écrit notre historien, en vain, Marguerite accabla-t-elle de lettres d'amour celui qu'elle appelait son cher seigneur et jouera-t-elle la comédie de la maternité en attribuant à l'empereur un enfant dont elle vient d'accoucher : il ne fit pour elle ni moins ni plus que ce qu'il avait toujours fait : son désir assouvi, il la raya de sa mémoire purement et simplement. »

Souvent, l'affaire fut contée d'une façon sensiblement plus compliquée. On assura, par exemple, que Napoléon avait aimé aux environs de 1860 une fillette toute jeune, mineure, mais déjà exquise, et dont le père, un haut magistrat, était affreusement ambitieux. La fillette fut livrée à l'empereur par le juge. Napoléon connaissait un bonheur total, mais, un jour, l'enfant lui déclara qu'elle allait être mère. Quinze ans! Un scandale inimaginable pouvait éclater. D'autant plus que le père était prêt à tous les chantages. Une combinaison machiavélique sauva l'empereur. Il se montra avec Marguerite Bellanger; il exhiba cette nouvelle favorite tout le temps qu'il fallut pour que Paris en parlât, en sourît, en médît. Et, un beau jour, Marguerite, fille complaisante et, assuraient les agents de la police secrète : sûre, fit savoir qu'elle était enceinte. Pour les mauvaises langues, il n'y eut pas le plus léger doute : la belle allait mettre au monde

un bâtard impérial. La farce était jouée. La chance aidant les pires subterfuges, les entremetteurs qui avaient montré cette substitution réjouissante, s'aperçurent avec stupeur qu'en effet la Bellanger était bien enceinte, que sa taille s'arrondissait sans contestation possible et qu'elle allait, comme elle s'en vantait, avoir progéniture. L'affaire, si nous osons dire, suivit son cours normal : une nuit, Marguerite mit au monde un enfant du sexe masculin, qui prit le nom de famille de sa mère, Lebœuf, et reçut le prénom de Charles.

Arrêtons-nous un instant, car ici la chose va changer légèrement d'aspect.

§

Qu'y a-t-il de vrai dans l'histoire affriolante que nous venons de conter? Rien, semble-t-il, sinon la grossesse de la Bellanger. L'aventure galante de la jeune fille et les lâchetés intéressées de son magistrat de père paraissent bien appartenir à cet arsenal de calomnies invraisemblables forgées par l'opposition libérale pour discréditer l'Empire. Egalement inventé, croyons-nous, le thème d'une Marguerite Bellanger, appartenant à cette opposition et entrant dans la vie de l'empereur pour des desseins politiques plus ou moins avouables. Il faut commencer par simplifier notre point de départ. Donc, pas de détournement de mineure, et pas de conspiration « bellangeriste ». Reste la liaison entre la courtisane et le souverain. Et la naissance d'un bâtard.

Liaison presque officielle, nous dit M. Jules Bertaut. Napoléon avait loué pour sa maîtresse une maison discrète, 27, rue des Vignes, à Passy. Il venait l'y voir régulièrement. Elle le suivait dans ses départements; on la vit à Vichy où, une fois, en plein jour, elle vint le querir au chalet impérial, ce qui amena une scène terrible entre l'empereur et l'Impératrice; on nota sa présence à Biarritz, à Plombières. Il en fut de la fille comme de tant d'autres. Son impérial amant se lassa, et lui fit signifier son congé par Mocquard, l'homme à tout faire. Elle se rebella, parla de son fils, de « leur fils », rapprocha habilement des dates, réclama des avantages matériels considérables. Il fallut avoir recours à une procédure exceptionnelle : le premier président Devienne, avec une complaisance étonnante, intervint en personne auprès de la belle. Il fallait être adroit, l'Impératrice ayant eu vent des amours de son volage époux, et même de leur résultat, et elle n'admettait pas, avec une noblesse indéniable, qu'un fils, même illégitime, de Napoléon III demeurât totalement indifférent à son père. Devienne arracha deux lettres à Marguerite Bel-

langer : la courtisane y avouait avoir accouché à sept mois, non à neuf et avoir voulu tromper l'empereur.

§

Ces lettres suffirent-elle à rendre la paix à Eugénie de Montijo? suffisent-elles à enlever toute responsabilité à Napoléon? où est la vérité exacte? La citation que nous avons faite au début de cet article nous dit clairement la pensée de M. Bertaut. M. Georges Normandy, qui publia jadis les deux lettres de Marguerite Bellanger, retrouvées dans les archives des Tuileries après l'incendie et le sac de 1870, semble beaucoup moins convaincu.

Marguerite sortait du lit impérial, riche et aspirant au repos. Elle possédait des immeubles, et des coupons de rentes. Son fils lui aussi avait une petite pension que la République continua honnêtement à payer. L'ancienne favorite se maria très bourgeoisement et mourut, en novembre 1886, à Villeneuve-sous-Dammartin, où elle résidait l'été. Charles Lebœuf n'a jamais fait parler de lui.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Mise au point (*Le Temps*, 21 mars. — « Pas de guerre cette année » Signé : les Astrologues (*l'Intransigeant*, 3 avril. — Verdun (*Paris-Soir*, 27 mars). — L'acquittement (*le Jour-Echo-de-Paris*, 1er avril). « Parlez-moi d'amour... » (*le Petit Parisien*, 27 mars). — La jeune poésie en Angleterre (*le Journal*, 23 mars). — Une nouvelle école littéraire : le Vitalisme; le cinquantenaire des Soirées de *La Plume* (*Le Figaro*, 1er avril). — Un « méconnu » vu par Rosny aîné (*la Dépêche de Toulouse*, 29 mars). — Village d'un autre âge à l'ombre des usines (*l'Epoque*, 26 mars). — Le Palais du Roure légué à l'Institut (*Paris-Soir*, 28 mars). — Un Congrès des prestidigitateurs (*Paris-Midi*, 1er avril). — Encore un traité (*la Liberté*, 4 avril).

Angoissés? Nous le sommes. Indignés? Nous avons cent raisons de l'être. Résolus? Personne plus que nous. Repentants? Non. Surpris? Non. Affolés? Nous n'avons pas le droit de le devenir.

Foin de toute récrimination qui ne servirait pas à motiver sur-le-champ une résolution pratique! De tous les spectacles que nous offre l'histoire des affaires humaines, le plus curieux, le plus instructif, le plus édifiant, le plus stupéfiant, c'est l'accumulation, en des Pélions sur des Ossas, des fautes monumentales qui ont amené l'Allemagne, aux moindres frais pour elle, hier à Vienne, aujourd'hui à Prague, demain... Si l'Autriche n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer. Mais comme mon dessein n'est pas, avant la fin de ce papier, de vous en proposer la reconstruction en trois jours, n'en parlons pas. Mais ne feignons pas une surprise que nous n'avons pas le droit d'avoir. C'est, si je m'en souviens bien,

en 1923 qu'Anatole de Monzie écrivait : « Les rédacteurs des traités de Trianon et de Saint-Germain sont vraiment les ouvriers d'une nouvelle Babel, et sans avoir l'excuse de l'ignorance ou de l'inconscience. *Nous porterons la peine de leur folie.* » Nous la portons. C'est tout.

Ainsi s'exprime M. Joseph Barthélemy, dans **le Temps.** Mais jusqu'à quel point faudra-t-il que nous la portions? Jusqu'au pire, et c'est nommer la guerre? Les astrologues, qui ne sont pas toujours si optimistes, ne le pensent pas. D'une visite aux astrologues qu'il a faite pour **l'Inransigeant,** un certain professeur Hadji en tête, M. Phier Monebrol a retenu l'indication, « librement exprimée », qui conclut,

pour l'année en cours, à l'absence de tout conflit armé où la France eût à prendre part.

Il est charmant, ce professeur Hadji. Au reste il suffirait de lire Maurice Privat.

§

Colette, qui n'est pas astrologue, eût-elle pressenti le double septennat de M. Lebrun, lorsqu'elle rencontrait le futur deux fois Président, à Verdun, en décembre 1914?

Il était modestement militaire, écrit-elle dans **Paris-Soir,** et je me cachais, munie de faux papiers, sous le nom d'Anna Godé. Rue d'Anthouard, chez la charmante femme d'un sous-officier, Mme Adrien Lamarque. Par pluie et neige sale, Charles Humbert, Jacques Bousquet, Me de Moro-Giafferri, Henry de Jouvenel, Albert Lebrun, Léon Abrami trouvaient un feu de charbon, l'amitié, la table mise, un menu où le bœuf de l'Intendance rencontrait un fastueux panier de truffes envoyé par Anatole de Monzie, des chocolats et du beurre frais venus avec moi de Paris, un dessert explosif, chargé d'une grêle de dragées, inventé par le confiseur local Bracquier, et baptisé « bombe de Verdun ». Députés, avocat, sénateurs, rédacteur en chef, musicien, chacun faisait l'apprentissage d'une guerre inconnue. Cloîtré dans une place forte, le demeurant de la population civile ramenait ses préoccupations à un seul souci : le ravitaillement... Les « nouvelles », au cœur de Verdun, c'étaient l'absence de laitage, le légume vert introuvable, l'échange d'un piano contre des pommes de terre.

En janvier 1915,

le cadeau magnifique d'un minotier qui abritait une vache dans

son jardin nous mit quasi les larmes aux yeux : il envoya chez mon amie Lamarque un fromage à la crème...

Et Colette de poursuivre :

Le danger, sur Verdun, n'était encore que de bombes d'avion répandues à six heures du matin et deux heures après midi. Sur le seuil de la petite maison — un projectile, en 1916 ou 1917, n'eut pas de mal à l'effondrer — les amis se séparaient. Albert Lebrun, comme les autres, relevait son col, écoutait le grondement céleste, s'en allait à son devoir anonyme... Il a bien peu changé, à part une brosse de cheveux qu'il avait drue et droite au-dessus de son front carré. N'ayant jamais eu le goût des cérémonies officielles, je le rencontre rarement. Mais à l'occasion, il me glisse dans l'oreille trois mots mystérieux, de nous seuls compris, et qui nous rajeunissent :

— Hein! la rue d'Anthouard...

§

Les journaux ne peuvent pas toujours parler de la guerre, un Allemand en vaut un autre et l'affaire Weidmann a intéressé beaucoup de personnes. Weidmann, Million, condamnés à mort, passons; vingt mois de prison au sieur Jean Blanc, soit. Mais l'acquittement de Mme Tricot?

On s'en étonnera à juste titre,

remarque **le Jour-Echo de Paris.**

En effet. Vraiment il s'est trouvé des jurés pour s'employer à ce qu'il ne soit fait à la profiteuse de la bande « nulle peine, même légère ». Il y a des bagnes pour les enfants, des cachots pour les fortes têtes, des cabanons pour les piqués, mais pour celle qui portait les vêtements, les bijoux de la petite Jean de Koven au lendemain de l'assassinat de la malheureuse, c'est la rue, c'est la liberté... Il serait trop facile d'épiloguer. Quelle victoire pour les filles d'Eve! Décidément les fils d'Adam n'ont pas fini de croquer la pomme.

§

Parlez-moi d'amour...

Cela se chante. Et Lucienne Boyer, un soir, chantait ce refrain pour une Amicale de quartier.

Un jeune soldat, debout dans un coin au premier rang, paraissait conquis par l'exquise artiste, rapporte M. Jean Kolb dans **le Petit Parisien.** Il n'était pas le seul, évidemment!

Il arrive que des comédiens et des chanteurs fixent un spectateur et semblent s'adresser à lui pour donner plus de vérité à leur jeu. Or Lucienne Boyer regardait ce militaire dans les yeux en chantant : *Parlez-moi d'amour.*

Alors le sympathique poilu regarda le public et ses lèvres esquissèrent cette réponse :

— Je voudrais bien, mais pas devant tout ce monde!

Ce refrain fut le gros succès de Lucienne Boyer, Et pourtant, quand on le lui proposa, elle le refusa.

Car elle trouvait ça très gentil, mais un peu trop guimauve. Depuis, elle a adopté la chanson, œuvre de M. Jean Lenoir, — paroles et musique. Elle l'a promenée dans le monde entier, elle a interprété en douze langues *Parlez-moi d'amour.* Les meilleurs poètes ne connaissent pas pareille fortune. M. David Gascoyne, peut-être? M. David Gascoyne, un moins de vingt-trois ans aujourd'hui, trouvait dès ses seize ans un éditeur pour son premier roman : *Opening day.* Trois livres de poèmes suivirent. Après quoi il particîpa à l'organisation de

la grande exposition surréaliste qui fit tant de bruit [paraît-il] à Londres en 1936.

Autant de titres à définir *la Jeune Poésie en Angleterre,* dans **le Journal.** Ce serait une poésie de circonstance, si nous comprenons bien. Parlant des poètes du dernier *transat :*

La « matière » féconde qui manquait à la poésie anglaise il y a dix ans, ces poètes l'ont trouvée dans le monde actuel, dans le fait social et dans la politique. Je ne veux pas dire que ce qu'ils écrivent est une poésie de propagande. En essayant d'intégrer dans la poésie les images et les problèmes si angoissants de l'actualité, ils ont trouvé un nouvel humanisme. Pour eux le poète n'est ni un rêveur, ni un inspiré, mais la voix de la conscience sociale et des plus hautes aspirations morales de son temps. C'est sans doute leur conception du devoir public du poète qui les a amenés presque tous à écrire des pièces poétiques pour le théâtre. En collaboration avec le jeune romancier Christopher Isherwood, Wystan Auden en a déjà écrit quatre; ses pièces sont d'ordre satirique et contiennent un curieux mélange d'humour et de haute passion poétique. Stephen

Spender a écrit une très émouvante condamnation de la tyrannie et l'injustice des régimes totalitaires dans sa pièce : *The Trial of a Judge.* Il y a encore d'autres exemples. Toutes ces pièces ont été présentées à Londres et dans la plupart des cas avec un grand succès.

Comme quoi, si on ne peut pas toujours parler de la guerre, on ne peut pas non plus toujours parler d'amour.

§

Peut-on parler de littérature? M. André Billy note dans **le Figaro** que lors du dîner au cours duquel naquit l'école littéraire baptisée *Vitalisme,* les convives s'étaient interdit de parler litérature. Cher Marcel Sauvage — l'auteur d'*A soi-même accordé* est le grand-prête du *Vitalisme* — cher Robert Gaillard, est-ce possible?

Mais rassurons-nous, les « vitalistes » ont certainement parlé littérature, ils se sont certainement livrés à la pratique du genre littéraire le plus répandu qui soit, bien qu'il n'ait encore trouvé sa place dans aucune histoire, dans aucun manuel, genre qui, comme le roman, la poésie,· etc., a ses virtuoses et ses vedettes et qu'on appelle la critique orale, ou parlée, de beaucoup la forme la plus efficace de la critique, de l'avis des compétences...

M. André Billy ajoute :

Ah! il aurait fait beau voir en 1889, aux soirées de *la Plume* dont on a évoqué ces jours-ci le cinquantenaire, que le mot d'ordre fût de ne pas parler littérature!

Elles se tenaient, ces légendaires soirées,

au « Soleil d'Or «, dans le sous-sol d'un marchand de vin qui porte aujourd'hui l'enseigne : « Au Départ » (mais « marchand de vin » recule de plus en plus devant « bistrot », avis aux historiens du langage!), au coin de la place Saint-Michel et du quai de ce nom. J'ai parcouru plusieurs années de *la Plume,* de Léon Deschamps, j'ai consulté les programmes d'une cinquantaine de ses soirées. A la blague près, ce sont des programmes et des sommaires qui n'auraient pas été déplacés à Montmartre.

Ma foi... J'ouvre mes collections, au hasard... Voici *la Plume* du 15 décembre 1899. Le banquet Paul Adam avait eu lieu une semaine plus tôt, au « Voltaire », et Léon Deschamps donnait le compte rendu de la « soirée » qui avait suivi le

discours de Paul Adam, la réponse de Jean Moréas, objet du prochain banquet. Deux cents personnes sont là, en plus des convives.

Les noms? A quoi bon! Tout le Bottin des Lettres et des Arts.

Et que leur donna-t-on? Voici :

Le compositeur russe Ossip Loëw, accompagné au piano par Mme de Girardot, a joué sur le violon deux de ses meilleures compositions et de ton absolument différentes : *Ballade russe* et *Perdus en mer*, rêverie. Le poète remueur d'idées et de foules, Jean Carrère, lui a succédé avec ses *Porteurs de Flambeaux* et l'*Ode au Poète futur*. Jacques Ferny, le roi des chansonniers satiristes, l'excellent camarade qui n'oublia jamais les premiers amis de ses débuts, a ensuite fait sourire toute l'assemblée avec ses chansons au vitriol sur MM. les Politiciens : *le Fou de la rue Chauveau* et cette mémorable *Conspiration des Bouchers*. Le compositeur au talent si original et si personnel, Gabriel Fabre, l'accompagnait au piano. Mais la scène change, voici l'évocateur des chevauchées militaires glorieuses, voici *Murat* au « costume tout labouré d'or », mis en strophes enflammées par le vicomte poète Ogier d'Ivry, l'auteur de *Pour Solde!* ex-commandant de houzards. Dans le fond de la salle, Georges d'Esparbès a dû tressaillir! Le poète chansonnier Henri Gréjois, un nouveau, obtient tous les suffrages avec son *Manifeste du Duc d'Orléans* et sa *Retraite de Deibler*, interview kilométrique! C'est le tour d'Y. Rambosson, lequel dit un de ses meilleurs poèmes : *Dernière promenade*. L'actualité en chansons nous est servie brûlante par le fort ténor des anciennes soirées de *la Plume*, Joseph Canqueteau, à la voix inégalable et surprenante : *la Collection d'Autographes de Sarcey* (*celle qu'on n'a pas vendue*) et le *Scandale de l'Hôpital Beaujon*, mettent en joie tout le monde. Henri J. M. Levey : *British-India; Homewards*, deux sonnets, célèbrent le spleen fleuri de snobisme des vaincus du Transvaal. Une autre note, la note sentimentale sincère, est donnée par le bon poète de la *Lice*, Ernest Chebroux, avec *Roule! pauvre boule* et *les Amusettes*. Jean Mariel détaille un exquis poème : *Délos*, et Jacques Ferny réaccapare l'attention avec *le Désarmement des Peuples*...

(Déjà?)

et le *Mot de M. Dupuy* (Salaud! de Mesureur!).

Mais revenons à l'article de M. André Billy :

Leur éclectisme excessif précipita la décadence des soirées de *la Plume* et leur fin. Le numéro 143 de *la Plume*, daté du 15-30 avril

1895, publiait l'avis suivant : « Les soirées de *la Plume,* telles que des milliers de personnes les fréquentèrent au « Café de Fleurus » — où elles naquirent, au « Soleil d'Or », au « Café des Lettres et des Arts » (41, rue des Ecoles), puis au « Soleil d'Or », ont existé. Le samedi 16 avril a eu lieu la dernière de ces réunions hebdomadaires. »

La Plume n'en continua pas moins de paraître régulièrement. L'année 1899, Léon Deschamps mourait, et Karl Boès lui succédait. Le 21 novembre 1903, *la Plume* fêtait en un banquet son quinzième anniversaire. Le soir même se rouvrait le caveau du « Soleil d'Or ». Cependant les nouvelles soirées de *la Plume* ne durèrent pas.

1893, fermeture de *Tortoni;* 1895, fin des premières soirées de *la Plume;* 1897, fermeture du « Chat Noir »... Un esprit nouveau naissait, des groupes nouveaux se formaient, l'avant-guerre commençait, avant même que le XIX[e] siècle fût achevé. De cela on ne devait se rendre compte que bien plus tard.

Qui nous présentera l'histoire littéraire, non plus sous la forme d'un morne défilé de chefs-d'œuvre, mais comme l'évolution d'un milieu social déterminé, ayant ses mœurs, ses habitudes, son langage, ses costumes, ses chefs, etc.? Quatre siècles de vie littéraire ainsi conçue et racontée, comme ce serait amusant !

Mais oui. Et je m'y essaierais volontiers.

§

L'histoire littéraire est fort attrayante, telle que M. J.-H. Rosny aîné la conte dans **la Dépêche de Toulouse.** Attrayante jusque dans le pathétique, tellement cela vit et grouille. Ainsi lorsque l'auteur de *Nell Horn,* dans la série *les Méconnus,* fait le portrait de Jules Hoche. Parlant de l'auteur des *Confessions d'un homme de lettres :*

Un passionné, tourmenté par les visions amoureuses, à la recherche d'un bonheur chimérique, un sombre et ardent rêveur, sans cesse troublé par le monde charmant des femmes, mais non moins féru de littérature.

— Il y a une certaine teinte de blond blanc, me disait-il un jour, dont la seule vue me fait chavirer. Cette teinte-là me rendrait presque chère une femme laide.

Alors, vous comprenez si elle était belle... Jules Hoche en-

tretenait des rêves. Un Henry Ford réalise les siens. Ce ne sont pas les mêmes. Pourtant master Henry n'ambitionnait pas seulement de « sortir » beaucoup d'autos : vingt-sept millions de voitures depuis trente-cinq années que les usines Ford existent. Il se voulait l'artisan, bien plus poétique, d'un village.

— Allez visiter, dit-on à M. Raymond Lange, qui rapporte la chose dans **l'Epoque,** le village d'un autre âge qu'il a édifié à Greenfield, à l'ombre même des usines : vous verrez là l'œuvre d'un autre Ford, un Ford émotif, attaché au passé, respectueux de la tradition.

M. Raymond Lange suivit le conseil :

Quittant les cheminées rougeoyantes et les ateliers bourdonnants, j'étais, en quelques tours de roues, dans un village de la vieille Amérique. Au seuil du bourg, un traîneau m'attendait, qui ne devait rien au moteur. Deux chevaux piaffants frappaient la glace de leurs sabots ferrés. Le conducteur, coiffé d'un bonnet de fourrure, était vêtu d'une peau de bique.

Aux grelots tintants de cet équipage suranné, nous circulâmes par les rues régulières. Des réverbères à gaz les éclairaient de leur lueur jaune et falote. J'avais l'impression de faire un voyage dans le passé.

Tout respirait le calme et l'harmonie. Les maisons de bois avaient un air timide et modeste. Dans une échoppe au plafond bas, travaillait le cordonnier, devant un établi vétuste. Un tisserand tirait de cocons une soie qui n'avait rien d'artificiel, et un photographe, dans un studio à l'ancienne mode, faisait les daguerréotypes chers à nos grands-mères.

Nous passâmes devant l'école où Ford fit ses premières études et qui a été transportée planche par planche de son village natal. Mais, aujourd'hui, elle abrite une jeunesse exubérante. La petite église où, jadis, il pria, a été, elle aussi, transportée, et chaque dimanche, avec les siens, il y assiste au service au milieu des villageois. La justice de paix est celle où Lincoln fit ses débuts d'avocat. Le laboratoire où Edison conçut sa première ampoule électrique a été reconstituée dans ses moindres détails, à côté de la petite boutique de bicyclettes où, en 1903, les frères Wright fabriquèrent leur premier avion, transportée, elle aussi, morceau par morceau, de Dayton (Ohio). Et, dans un hangar de briques, on peut voir, reproduit, le cadre primitif et modeste dans lequel Ford lui-même monta, à Detroit, sa première auto.

On en tombe d'accord avec le visiteur :

En ce pays où une maison de trente ans est considérée comme vétuste et bien vite démolie, il y avait quelque chose de profondément touchant à retrouver, conservés par l'homme qui fut l'un des plus actifs artisans du progrès moderne, ces souvenirs glorieux d'un temps où l'Amérique en était à ses premiers balbutiements.

Nous avons tous nos souvenirs, notre village. Temple intérieur, jardin secret, trésors fanés, tout ce qui relève du cœur et que, faute d'argent sans doute, nous n'avons pas eu la peine de faire reconstituer : il suffit que nous y pensions.

§

Le Palais du Roure, en Avignon, quelle relique! Le commandant Espérandieu mourait récemment; il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Mme de Flandreysy, — alias Mme veuve Espérandieu — a décidé, dit M. Jean Barois dans **Paris-Soir,**

de léguer à l'Académie des Inscriptions le célèbre Palais du Roure en Avignon, avec son musée et ses précieuses collections de manuscrits historiques.

Adonc,

l'Institut qui possède déjà le château et le champ de courses de Chantilly, le musée Condé, le château de Langeais et — ce qu'on ignore généralement — le bal de la salle Wagram, va devenir propriétaire d'un palais dont la renommée est précieuse auprès des disciples de Frédéric Mistral.

Auprès non moins, ajouterons-nous, des fidèles de Louis Le Cardonnel.

§

Quel autre Palais qu'une Cour des Miracles conviendrait mieux à tous les prestidigitateurs du monde? Ceux-ci vont se retrouver à Paris, ils tiendront un Congrès.

Les 7, 8 et 9 octobre, informe M. Serge dans **Paris-Midi,** tous ces messieurs de la magie, venus du bout du monde, débarqueront en notre capitale avec une profusion de flots de rubans et de foulards, de cigarettes truquées, et ayant à l'intérieur de leur chapeau des lapins blancs ou des tourterelles, sans oublier les bocaux de

poissons rouges, les jeux de cartes et de multiples tours plus ou moins ahurissants, au plus profond de leur valise.

De nombreuses nations ont déjà donné leur adhésion.

Et voyez comme tout le monde s'entend bien :

Le prestidigitateur congolais illusionnera son collègue d'Arkansas City, qui à son tour provoquera la surprise chez ses amis et confrères d'Europe.

Se feront-ils disparaître successivement? Pierre escamote Paul qui escamote René qui escamote Henri... Le dernier prestidigitateur n'ayant plus qu'à s'escamoter lui-même. Le nettoyage des hommes invisibles par le vide. Mais le curieux serait que le jeu se propageât, et que l'excellent congolais par exemple escamotât tel discoureur totalitaire, et transportât l'orateur en un point éloigné. M. Mussolini vociférant au balcon de sa bonne ville, se trouverait tout à coup à la tribune de la Chambre, où il serait moins goûté, et ce n'est qu'un exemple. Et si on escamotait la guerre?

§

Il est un traité de paix dont on n'a guère parlé en ce mois de grande activité militaire et diplomatique, remarque **la Liberté.**

C'est le traité qui intervint, il y eut tout juste un mois hier, entre le Führer d'Allemagne et le prince François-Joseph de Liechstenstein. Si le prince de Liechstenstein a signé un traité avec M. Hitler, c'est que son pays était en difficulté avec l'Allemagne depuis 1866, date à laquelle le Liechstenstein avait envoyé soixante hommes...

(Soixante, pas moins)

à son alliée l'Autriche, laquelle était en guerre avec la Prusse.

Depuis l'Anschluss, le Liechstenstein se trouvait avoir une frontière commune avec l'Allemagne, situation dangereuse, car il était toujours en état d'hostilité avec Berlin, son cas n'ayant pas été prévu dans le traité de paix intervenu entre l'Autriche et la Prusse...

Depuis le 2 mars dernier, tout est pour le mieux dans le plus tranquille des duchés qui servit de cadre à l'une des dernières œuvre de Paul Morand : *les Extravagants.*

Aussi lisait-on dans la presse, tout de suite après :

des menées pangermanistes, dans l'ordre immédiat, menacent le Liechstenstein.

Parbleu!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Premières représentations de *La Chartreuse de Parme*, opéra en 4 actes et onze tableaux, livret de M. Armand Lunel et musique de M. Henri Sauguet; *La Nuit Vénitienne*, ballet de Mme de Brimont, musique de M. Maurice Thiriet. — Orchestre National : une œuvre nouvelle de M. D.-E. Inghelbrecht. — Société d'Etudes mozartiennes.

Dans une interview donnée quelques jours avant la répétition générale de **la Chartreuse de Parme** que vient de monter l'Opéra, **M. Henri Sauguet** disait avoir choisi le roman de Stendhal parce qu'il souhaitait un scénario dont l'action s'écoulât à l'époque préromantique, et que M. Armand Lunel, à qui il s'était ouvert de son dessein, lui offrit celui-là. « Cette idée, ajoutait-il, m'enthousiasma, et nous nous mîmes rapidement à la tâche. Elle s'avéra difficile à raison du grand nombre de scènes à choisir ou à rejeter, tout en conservant l'atmosphère. » Cette phrase exprime en deux mots les objections que l'on ne peut manquer de faire aux entreprises de ce genre. Et ces objections qui s'adressent indirectement au musicien accablent le librettiste. Le hasard me faisait corriger les épreuves de la *Correspondance* de Maupassant au moment où j'allais me rendre à l'Opéra; et je lisais cette réponse de l'écrivain à un librettiste qui lui avait demandé l'autorisation de tirer une pièce d'un de ses livres : « La différence est telle entre la nature du roman et celle du théâtre que cette déformation que doit subir le sujet pour passer du livre à la scène enlève toute sa valeur à l'œuvre. Le roman vaut par l'atmosphère créée par l'auteur, par l'évocation spéciale qu'il donne des personnages à chaque lecteur, par le style et la composition. Et l'on prétend remplacer cela par la désarticulation du théâtre qui est loin de donner l'effet de l'écriture de l'œuvre? On déshonore son livre en agissant ainsi. Et le décor, en quoi peut-il remplacer les mille détails du paysage qui s'accordent avec la vie du livre? » J'ai même adouci l'une des expressions de Maupassant. Il me semble indiscutable qu'on ne conçoit point une

pièce de théâtre comme un roman et qu'il y a des sujets propres à l'un ou à l'autre genre, mais point aux deux à la fois. Et ce qu'on aime dans Stendhal, c'est précisément tout ce qui vient du romancier — et qui est exactement le contraire du théâtre : c'est l'extraordinaire évocation de ce que fut la vie milanaise en mai et juin 1796, quand les soldats de Bonaparte firent irruption en Lombardie, apportant, eux si pauvres, si déguenillés, selon le mot de Stendhal, « une masse de bonheur et de plaisir » — c'est la transparence de l'air sous les platanes de Cadenabbia où court Fabrice adolescent pour conduire les hôtes de Grianta en barque sur le lac, c'est l'épisode fameux de Waterloo, c'est une succession de détails à la fois légers et précis, dont aucun n'est insignifiant, et qui, par leur nombre même, par leur justesse,donnent une impression de vie. Composée dans la hâte, en quelques semaines, *la Chartreuse de Parme* est certes un des livres qui, par ses imperfections mêmes et ses négligences donnent le mieux l'image tumultueuse du génie. Et c'est cela qu'il faut élaguer, couper, arranger, refondre pour réduire à quatre heures de spectacle un récit qui embrasse toute une vie... Tâche effrayante et, il faut l'avouer, irrespectueuse; mais la majesté des chefs-d'œuvre n'a jamais arrêté les audacieux — les imprudents. Tout ceci s'adresse à M. Armand Lunel. M. Henri Sauguet avait pour tâche, avant toute autre chose, de faire excuser l'entreprise de son librettiste. Tâche fort délicate, fort difficile. Il est certain que le compositeur du quintette du tableau de la Scala (dont les paroles sont — hélas! — fâcheuses et fâcheusement ressassées), de la berceuse de la *trattoria* (si joliment chantée par Mme Germaine Hamy), de la sérénade du tableau de la prison, possède des dons incontestables. Mais il est non moins certain qu'il vient d'être victime d'une illusion : nous n'avons eu que des fragments de son ouvrage. Il a fallu en couper beaucoup pour le réduire aux dimensions exigées par le théâtre. Encore a-t-on dû commencer à sept heures et demie pour ne finir qu'à minuit. D'autre part l'exceptionnelle longueur de cet opéra eût certes nécessité l'envoi aux critiques d'une partition; il n'y a pas de mémoire, même exercée, qui puisse retenir sans risque de trahir l'auteur tant et tant de détails; mais le temps

n'est plus où les compositeurs — même ceux qui trouvent audience dans nos théâtres nationaux — voyaient les éditeurs solliciter leurs ouvrages... La gravure est trop chère. Ce qu'il faut dire c'est que, en compensation, M. Henri Sauguet a obtenu pour *La Chartreuse de Parme* une interprétation et une mise en scène d'une rare perfection. Mme Jacqueline Courtin en Clelia Conti comme dans ses créations précédentes, montre des qualités d'intelligence et d'émotion, un sens musical tout à fait remarquables. Elle justifie les prévisions de ceux qui, dès ses débuts, lui trouvèrent l'étoffe d'une grande artiste. Mme Germaine Lubin tient avec toute son autorité le rôle de la Duchesse Sanseverina, que M. Lunel a réduit et pâli à plaisir comme celui de Mosca. M. Raoul Jobin fait preuve de vaillance en Fabrice et M. Endrèze est plein d'aisance et de distinction dans le comte Mosca. M. Huberty est (et la chose n'est point aisée) un vraisemblable général Fabio Conti. Dans le court ballet, Mlle Solange Schwarz, comme de coutume éblouissante et délicieuse, montre qu'il n'y a point de petits rôles pour de grands artistes. Elle est fort bien entourée par Mlles Dynalix, Grellier, Ivanoff, Sertelon, Bardin et Leriche; l'orchestre fait honneur à M. Philippe Gaubert qui le conduit avec son habituelle autorité. Quant aux décors et aux costumes de M. Jacques Dupont, ils sont ravissants, sauf l'atelier de Locarno.

§

Nous devions à Mme de Brimont le scénario d'un des plus jolis ballets que l'Opéra nous ait donnés : *Elvire*. En s'inspirant de **La Nuit Vénitienne** d'Alfred de Musset, Mme de Brimont a fait preuve de cette même sûreté de goût et de ces mêmes dons de poète qui lui avaient valu tant de succès si légitimes. Elle n'a d'ailleurs demandé à Musset que le cadre, que l'atmosphère : la comédie de Musset porte pour épigraphe un mot de Shakespeare : « perfide comme l'onde ». Ici la danse fait oublier la perfidie et tout est à la joie et à la folie. Il reste juste assez d'intrigue pour que demeure, comme une trame légère fournie au musicien, beaucoup de poésie. Et le musicien c'est **M. Maurice Thiriet,** l'auteur très jeune et très applaudi de ce *Bourgeois de Falaise* et de

cette *Véritable Histoire du Docteur* qui sont parmi les meilleurs ouvrages de musique légère qu'on nous ait offerts depuis très longtemps. Et il y a un troisième et un quatrième collaborateur : le décorateur est ici Mme Suzanne Roland-Manuel (dont le mari est précisément le musicien d'*Elvire*). Elle a réussi une sorte de chef-d'œuvre d'invention et de grâce. La chorégraphie de Mlle Lycette Darsonval est, elle aussi, fort ingénieuse, peut-être un peu lente au début. L'interprétation ne mérite que louanges, qu'il s'agisse de Mlle Darsonval dans le rôle de Laurette, de Mlle Simoni, impayable en duègne, de Mlles Didion, Lopez et Barban, charmantes compagnes de Laurette, de MM. Bozzoni, Razzetta désespéré puis consolé, Duprez, le marquis. Quant à M. Serge Peretti, il s'est surpassé dans le rôle du Prince d'Eysenach. Quel danseur magnifique, auquel ne manquent aucune des qualités les plus rares! M. Fourestier conduit avec beaucoup de goût la délicieuse partition de M. Maurice Thiriet.

§

L'Orchestre National de la Radiodiffusion — qui a rendu tant d'éminents services à la musique — a reçu de son chef, **M. D.-E. Inghelbrecht,** un hommage pareil à celui que le regretté Gabriel Pierné avait rendu à l'Orchestre des Concerts Colonne en composant le *Divertissement sur un thème pastoral*, et que M. Philippe Gaubert rendit à peu près dans le même temps à la Société des Concerts avec son *Concert en Fa.* M. Inghelbrecht a donc écrit un ouvrage symphonique intitulé *Le Livre d'Or*, et composé ingénieusement d'un thème suivi de dix variations destinées à donner successivement aux solistes de l'orchestre l'occasion de faire preuve de leur virtuosité. Mais cet hommage est mieux qu'une pièce de circonstance ou qu'un témoignage d'amitié : c'est à peu près un concerto grosso dans le goût des maîtres anciens, mais traité par un des musiciens modernes les mieux doués et sachant le mieux demeurer personnels et rester de leur temps lorsqu'il leur plaît d'user des formes anciennes. Les artistes de l'Orchestre National n'ont pas été seuls à apprécier l'ouvrage dont ils sont les dédicataires. Le public lui a fait un accueil chaleureux. Et il est certain que l'Orchestre

National, sans en éprouver de jalousie, aura maintes occasions d'écouter ses émules interpréter un ouvrage appelé à figurer au programme des associations. Il serait injuste de ne pas nommer Mme Edith Cariven, Mlle Alice Merckel, MM. René Benedetti, Gaston Hamelin, Delmas-Boussagol qui tant dans l'œuvre nouvelle que dans les autres soli composant le programme ont donné à ce concert un magnifique éclat.

§

Il me reste bien peu de place et je ne veux cependant pas remettre aux calendes le soin de rendre une fois de plus hommage à la **Société d'Etudes Mozartiennes** pour le plaisir qu'elle nous a donné en nous faisant entendre les deux quatuors à cordes (K. 157 et 171) de 1772 et 1773, et les deux fugues de J.-S. Bach et de W.-F. Bach, transcrites pour trio à cordes par Mozart qui écrivit pour chacune d'elles une introduction en forme d'adagio. Ces ouvrages, exécutés par l'excellent quatuor Lœwenguth, étaient joués pour la première fois en France. L'adagio précédant la première de ces fugues est splendide. On l'eût volontiers redemandé.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Indépendants. — Les chefs-d'œuvre de Montpellier. — L'Exposition des Ballets russes. — Mémento.

Conviendrait-il d'être moins sévère? Il y a quelque talent répandu par-ci, par-là. Il y a des velléités de bien faire. Mais voilà : ces bonnes volontés mêmes sont rares. On peut trouver parfois dans la médiocrité une certaine conscience professionnelle sympathique; ce n'est pas au **Salon des Indépendants** que nous devons aller la chercher. Tant et tant de peintres qui s'appliquent à se trouver un genre ou à se chiper l'un à l'autre quelques procédés!... Je n'aime pas l'originalité pour elle-même — tant s'en faut; mais je pense que, lorsqu'on subit l'influence d'un maître, celle-ci ne doit pas s'exercer par son plus mauvais côté. Le cas de l'influence cézannienne est à ce sujet particulièrement exemplaire. Nous y reviendrons plus loin.

On doit louer comme il convient les placeurs : Poncelet et Neillot, qui se trouvaient devoir assumer la tâche ingrate et presque impossible de donner une espèce d'ordonnance à ce conglomérat bizarre, à cette marmelade de trois mille tableaux où surnage seulement une centième partie d'œuvres présentant de l'intérêt. Ils ont donc groupé au mieux des œuvres qui leur paraissaient représenter les mêmes tendances : les naturalistes et antinaturalistes, les réalistes et soi-disant surréalistes, les farouches qui grimacent, les mous aux tons sucrés, les prétentieux et les naïfs, les violents et les timides, ceux qui veulent représenter de grandes idées et ceux qui ne veulent rien représenter du tout — que leur pauvre petite satisfaction d'avoir un tableau pendu à la cimaise d'un Salon. Un peu partout règne un laborieux érotisme, qui ne répond même pas, j'en suis sûr, à une perversité personnelle, mais au désir d'accrocher un instant le regard du visiteur fatigué. Quelques toiles seraient mieux à leur place aux Humoristes. Pauvre Courbet!... Dire que la bonne société du Second Empire s'est voilé la face devant ses *Baigneuses*. Je ne sais si, comme le raconte la chronique, la cravache de l'Empereur est venue s'abattre sur le robuste séant très fameux. Il n'en porte pas trace. Mais, aux Indépendants, un iconoclaste inconnu a proprement lacéré l'autre... partie d'une femme couchée dont l'exhibition méticuleuse suscitait le scandale.

En parcourant les salles, nous remarquerons des œuvres qui ne manquent pas d'intérêt, en notant que la plupart des peintres d'un certain renom s'abstiennent d'exposer aux Indépendants. Jean Janin subit une évolution très curieuse, et son envoi, d'une poésie charmante et pathétique, retiendra l'attention pour bien des raisons. La composition de Toublanc est agréable et solide. En assourdissant sa palette, Caillard, avec un nu et un paysage, a conservé sa féconde vigueur. On voudrait voir plus de peintres, parmi ceux qui savent peindre, aborder de véritables compositions, comme Aujame, dont *Les apprêts du battage* reflètent une vie intense ou Poncelet qui expose un groupe de marchands ambulants fiévreux et tourmentés. D'autres recherchent avec bonheur de délicats rapports de tons; il y a de singulières réussites

avec les envois de Holy, auquel je reproche le désordre de sa composition, de Cheval, de Benn qui nous montre toujours des toiles assez troublantes, de Constant Le Breton, où, par exception, nous découvrons de beaux visages. Beaucoup de portraits, parmi lesquels on distinguera ceux de Maurice Asselin, de Salvat, celui, très vigoureux, de Soulas par lui-même, celui de Pie XI par Bezombes. Doit-on ranger parmi les portraits le mélancolique visage d'arlequin de Hanna Krajnikova?

Le froid et juste *Dégel au Canal Saint-Martin* de Robert Antral domine sans doute, avec la petite marine de Holy, la série des paysages. Mais il faut signaler le paysage niçois d'Andrée Joubert baigné de lumière, ceux de Jean Moreau, de Charlot, de Parturier, de Trochain, de Bertrand Py, de Pierre Gaudefroy, ancien secrétaire du Salon, mort l'an dernier, la vivante marine si lumineuse de Balande, et la vue du Square des Batignolles par Neillot.

La sculpture n'est pas représentée de façon très remarquable. Un grand athlète, d'une intention louable, de Collamarini, des statues très sensibles de Iché, enfin, un buste et une femme assise de Jeanne Muller qui révèlent beaucoup de sens plastique.

Par contraste avec le tohu-bohu voisin, l'exposition Cézanne pour laquelle on a réservé une sorte de sanctuaire, prend une singulière importance. Ce qui frappe surtout, c'est la rigueur de l'artiste, c'est son exigence envers lui-même. A côté de tant de tableaux bâclés, même de ceux qui croient avoir appris à son école et n'ont retenu qu'un certain aspect parfois gauche, rude et tâtonnant, l'œuvre de Cézanne apparaît comme un ensemble de forces et de certitudes. Nous suivons son évolution jusqu'au *Cabanon de Jourdan*, peint en 1906. Beaucoup d'œuvres ont été prêtées par son fils, entre autres une magnifique *Sainte Victoire*. Les dessins et les aquarelles sont mêlées avec les grandes peintures. Ces rapprochements sont souvent dangereux. Mais ici l'aquarelle « tient »; elle a conservé malgré sa fluidité une extraordinaire solidité. Les organisateurs ont eu raison d'exposer de très intéressantes études d'après des maîtres

anciens. Les choix et les volontés du maître paraissent avec une évidence qui devrait servir de leçon.

Sans être partisan des voyages trop fréquents imposés aux œuvres d'art, on peut croire que le transfert momentané des **chefs-d'œuvre du Musée de Montpellier** au Musée du Jeu de Paume servira leur gloire et que bien des personnes éprouveront le désir d'aller revoir sur place ce qu'elles ont pu admirer à Paris.

Téniers, Steen, Gérard Dou, Metsu, Rubens, Ruysdaël sont représentés par un petit nombre de bonnes toiles. Deux portraits magnifiques : l'anonyme de l'Ecole florentine, qui fut longtemps attribué à Raphaël, le *cardinal de Bonsy* du Dominiquin. L'effrayante *Sainte-Marie l'Egyptienne* de Ribera est placée entre deux étonnants Zurbaran : *Sainte Agathe* aux seins coupés, et cet ange dont le visage est d'une exquise limpidité, figure sans âge, sans sexe, naïve sans niaiserie, illuminée sans déraison qu'on ne peut oublier après l'avoir contemplée. De Poussin, une œuvre singulière qui ne parvient pas à susciter notre enthousiasme. L'école française du XVIIe siècle est représentée par de très beaux portraits dont les auteurs sont restés anonymes. Le montpelliérain Sébastien Bourdon est magnifiquement représenté par *L'Homme aux rubans noirs* dont le visage rayonne d'une vie intense. Nous avouons le préférer à l'illustre portrait de Mme Crozat, peint un siècle plus tard par Aved. *La Halte des Bohémiens* est intéressante au point de vue des influences : c'est d'ailleurs une réussite; mais on a tort de recouvrir ces toiles d'un glacis brillant comme de la porcelaine.

On sait que ce sont les œuvres du XIXe siècle qui donnent son véritable aspect triomphal au Musée de Montpellier — et les Courbet principalement. Ils sont douze, de valeur très inégale. Il est difficile de regarder sans sourire le célèbre *Bonjour, monsieur Courbet,* profession de foi d'une ridicule emphase. La composition s'impose cependant et contient des morceaux d'une étonnante qualité. La grande toile des *Baigneuses* — autre profession de foi — lui fait pendant. Les chairs tumultueuses de la « belle percheronne » sont traitées avec une ardeur magnifique, mais les personnages apparaissent sur un paysage sans lumière et sans profon-

deur. Le tableau ne nous donne aucune impression de plein air : c'est un nu et une figure habillée posés devant une toile de fond. La *Solitude*, au contraire, est un paysage du Jura d'un mystère saisissant. Bien pauvre tableau que celui où l'on voit notre romantique Courbet saluer la mer solennellement. Courbet portraitiste nous paraît infiniment plus attachant. Son Baudelaire, ses Bruyas, son propre portrait, dit *l'homme à la pipe*, sont d'authentiques chefs-d'œuvre; il y a là une sorte de modestie devant le modèle, qui n'apparaît point dans les compositions; la tendre douceur des tons s'allie à l'ardeur du dessin, pour composer des œuvres infiniment émouvantes et graves. Nous retrouvons les mêmes dons devant la *Fileuse endormie*. Le public s'amuse au jeu des comparaisons devant les portraits de Bruyas, au visage doux et maladif; nous voyons ici ceux de Delacroix, de Glaize, de Ricard, de Verdier et de Couture.

Mais rien ne vaut peut-être le fascinant *Portrait de Leroy*, bien qu'on ne nous le donne pas pour être entièrement de la main de David. La *Stratonice* d'Ingres, tableau si noble et presque trop parfait dans sa composition, était bien fait pour toucher Paul Valéry, qui nous fait part dans la préface du catalogue de ses impressions de jeunesse lorsqu'il se promenait dans les salles du Musée.

J'avais un faible pour Bazille. Est-ce le groupement de ces chefs-d'œuvre qui me le fait trouver assez froid et qui accentue son caractère d'imagerie? Entre les œuvres des petits maîtres du XIXe siècle : Loubon, Guigou, Chintreuil, c'est la petite toile de Tassaert. « La jeune femme au verre de vin » — bien mal placée — qui nous a donné la joie de la découverte.

Des tableaux bien choisis de Marquet, Valadon, Vlaminck, Lebasque, Le Fauconnier, Mac Avoy, Roland Oudot, Brianchon, Céria, et une nature-morte de Matisse dont on s'explique mal qu'elle ait pu causer du scandale, figurent parmi les dernières acquisitions du Musée.

L'époque des **ballets russes...** Combien nos impressions de jeunesse restent vives! Il faut dire que les plus blasés étaient exaltés par ce fascinant étalage qui mêlait le parisia-

nisme le plus aigu à de séculaires traditions exotiques et qui faisait penser à de mystérieux et voluptueux trésors de princes orientaux. Le rideau se levait parfois sur des choses si rares et si neuves que la foule des musiciens, des artistes et des snobs devait refouler des : « Ah ! » comme ceux qui jaillissent de la foule populaire aux fusées des 14 Juillet.

La nostalgie des rétrospectives trop proches n'allait-elle pas nous étreindre? N'aurions-nous plus qu'à remuer le petit tas de cendres des feux d'artifice éteints?... L'exposition du Pavillon de Marsan consacrée aux ballets de Serge de Diaghilew est organisée par un metteur en scène : Serge Lifar, homme de théâtre, a su réaliser une présentation très belle et très consciencieuse sur un thème semé d'embûches. Je ne dirai pas que tous ces vieux décors de la grande salle, et ces costumes assez défraîchis, arrivent à nous restituer l'éclat de la scène, mais ils sont chargés de tant d'éblouissants souvenirs... Il y a là les peintres qui représentaient l'avant-garde des temps héroïques et qui portaient les prestiges de leurs couleurs aux musiciens de l'avant-garde : Survage, Juan Gris, Derain, Chirico, Marie Laurencin, Braque, Alexandre Benois, Picasso, Gontcharova, Larionow et Bakst, le sorcier.

Le cénacle des ballets russes fut certainement le plus rayonnant et le plus actif de ceux qui sont nés depuis un quart de siècle. Ce fut un pôle attractif et un foyer de vie. On n'a plus à contester une extraordinaire influence. Et c'est pourquoi tant de choses faites pour les feux éphémères de la rampe tiennent si bien encore par leur solidité plastique. On s'émerveille encore à ce mystère bleu et or de la « Chambre de l'Empereur » au troisième acte du *Rossignol;* et l'imagerie populaire du *Coq d'Or* n'a rien perdu de son charme. Mais ce sont sans doute les costumes, ceux de Gontcharova, ceux de Bakst qui nous semblent les plus étonnants et qui ont le moins perdu de leur puissance magique.

Un grand nombre de dessins, de livres, de partitions, d'autographes et de documents divers donnent à l'exposition sa valeur historique. On remarquera les portraits du subtil Jacques-Emile Blanche, qui, par la plume et le pinceau, reste

le grand mémorialiste de cette époque — entre autres son Nijinsky et son Igor Stravinsky.

MÉMENTO. — Il est inutile de cacher sa désillusion devant les dessins de Derain exposés à la Galerie des Quatre Chemins. Ce sont des corps flasques. Chez ce grand peintre, la ligne seule se révèle incapable d'animer la forme et de créer la vie.

— Les « Théâtres de cire » de Fréréjean (Galerie Montaigne) pleins de réminiscences habilement exploitées, nous découvrent un monde lilliputien charmant et naïf.

— Yvonne Ripa de Roveredo (Jeanne Burat) a su appliquer ses dons à une technique nouvelle : la gravure sur feuille d'or — ce qui donne à cet art sévère une belle valeur décorative.

— Le voyage en Grèce est la pierre de touche. Du pays des dieux, Alexandre Mohr (Galerie Poyet) a rapporté de purs paysages d'un rythme noble et baignés d'une lumière transparente. Dans les compositions, la couleur est répartie avec beaucoup de bonheur. On souhaiterait plus d'assurance dans le dessin.

— Mais quels magnifiques dessins chez Amédée de La Patellière (Galerie Pelletan-Helleu). Ces scènes rustiques un peu lourdes et chargées de mystère, sont marquées du signe de la grandeur. Peu d'œuvres de notre temps nous paraissent plus humaines, et, dans leur extraordinaire simplicité, plus pathétiques, que ces robustes images qui unissent à la terre les hommes et les bêtes. Le génie ne se pare pas toujours d'éblouissants attributs. Il suffisait à La Patellière d'un morceau de mine de plomb, d'une feuille de papier et du plus banal des paysages pour trouver les traits essentiels qui donnent à l'émotion son poids, à l'œuvre son prestige et son authenticité.

— Le prix de la Gravure vient d'être décerné cette année à Pierre-Louis Moreau. C'est une distinction tout à fait méritée. Sans la moindre concession aux modes, volontairement détachée de tous les courants actuels, son œuvre s'est imposée par l'autorité du métier, par le sens du trait juste et par sa poésie toute de tendresse et de réserve.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

CRYPTOGRAPHIE

Le système cryptographique de Bacon. — Un *système cryptographique* permet de transformer un *texte clair* en un *cryptogramme* ne présentant aucune relation apparente avec le texte clair, et dont le *déchiffrement* ne doit pouvoir être effectué que par les destinataires normaux qui connaissent le

système et possèdent les éléments, *clefs* ou *codes,* qui ont été utilisés pour l'appliquer.

Les systèmes de *transposition* donnent des cryptogrammes où toutes les lettres du texte clair sont conservées telles quelles, mais dont les places relatives sont modifiées : la *scytale* des Lacédémoniens effectuait mécaniquement une *transposition simple.*

Dans les systèmes de *substitution,* les lettres ou les bigrammes sont remplacés par d'autres lettres ou bigrammes, toujours les mêmes quand la substitution est *simple,* variables au cours du chiffrement quand la substitution est dite à *double-clef :* le système de Jules César était une substitution simple, le système de Vigenère est une substitution à double clef.

Les *codes* ou *dictionnaires* permettent de remplacer les mots et les expressions usuelles du texte clair par des groupes de chiffres ou des groupes de lettres ou par des *mots codiques* qui sont prononçables mais n'ont aucune signification.

Les cryptogrammes obtenus par ces différents systèmes se reconnaissent comme tels à leur contexture, et provoquent les recherches indiscrètes de ceux qui ont intérêt à reconstituer les textes clairs correspondants.

Francis Bacon, dans son ouvrage *De dignitate et Augmentis Scientiarum,* signale les trois procédés qui peuvent être employés pour mettre en défaut les précautions prises pour assurer le secret de tels messages :

(1) Profiter de négligences ou de maladresses commises par les correspondants, ou acheter la complicité de l'un d'eux;

(2) Se procurer par la force ou moyennant finances les éléments nécessaires pour effectuer les déchiffrements;

(3) Avoir recours à des *décrypteurs,* professionnels ou amateurs, qui peuvent reconstituer ces éléments par des procédés spéciaux dont l'élaboration exige de longues études et des aptitudes particulières.

Bacon semble d'ailleurs n'avoir eu qu'une confiance très limitée dans les systèmes utilisés par ses contemporains : on sait qu'il coopéra au Service de décryptement qui fonctionnait auprès de sa souveraine, et que c'est ce Service qui fournit

à Elisabeth les charges qui justifièrent la condamnation de Marie Stuart.

Il fut ainsi amené à rechercher un système cryptographique donnant des cryptogrammes susceptibles de passer insoupçonnés, et par suite d'échapper aux investigations des indiscrets et des décrypteurs.

L'emploi d'un *langage convenu* répond dans une certaine mesure aux desiderata de Francis Bacon. Mais l'expérience a prouvé que le procédé n'est à recommander que pour des correspondances peu nombreuses et limitées à des sujets bien déterminés.

Le *système cryptographique de Bacon* est une substitution simple; il présente peu d'intérêt au point de vue technique, mais il s'est révélé excellent dans les circonstances où il a été utilisé.

Son principe est le suivant.

On sait que l'alphabet Morse permet de représenter toutes les lettres par des points (.) et des traits (—), le nombre des signes correspondant aux différentes lettres étant variable. Il en résulte qu'on est obligé de séparer les lettres successives d'un même mot, par un intervalle plus grand que celui qui sépare les signes d'une même lettre.

Ainsi, le mot *BACON* s'écrirait en signaux morse :

—... .— —.—. ——— —.

Si toutes les lettres comprenaient le même nombre de signaux, il ne serait pas nécessaire de les séparer par un intervalle plus grand.

En remplaçant l'alphabet Morse par l'alphabet de Bacon, qui emploie, uniformément, 5 signes par lettre, les lettres successives peuvent être chiffrées sans interruption et, néanmoins, aucune indécision n'en résulte pour la lecture.

L'alphabet de Bacon, qui est analogue à l'alphabet Baudot, est représenté schématiquement par le tableau suivant au moyen duquel chaque lettre est chiffrée par les deux signes de la ligne suivis des trois signes de la colonne, à l'intersection desquelles elle se trouve.

	...	..—	.—.	.——	—..	—.—	——.	———
..	a	b	c	d	e	f	g	h
.—	ij	k	l	m	n	o	p	q
—.	r	s	t	uv	w	x	y	z
——								

Ainsi a se chiffre .....
l — .—.—.
x — —.—.—

Le mot *BACON* se chiffrerait :

...—.......—..——.—.——.. — 1 —

On remarque que l'alphabet de Bacon ne comprend que 24 cases, les lettres *ij* étant confondues, de même que *uv*.

La quatrième ligne du tableau n'a pas été utilisée; on aurait pu y inscrire les signes de ponctuation : virgule (,), point-et-virgule (;), point (.), point d'interrogation (?), point d'exclamation (!), deux points (:), parenthèses ().

On pourrait aussi changer de temps en temps l'ordre des lettres dans le tableau, ce qui donnerait des combinaisons augmentant un peu la sécurité du système : *Bacon* n'a pas cru devoir recourir à cette possibilité, qui aurait risqué de conserver éternellement secrète l'histoire qu'il avait écrite pour la postérité.

Voici comment Bacon utilise son système :

Il adopte pour chaque lettre de l'alphabet, minuscule ou majuscule, deux formes dont l'une représentera le point (.) et l'autre le trait (—).

Pour chiffrer une lettre d'après son tableau, il faut cinq lettres successives d'un texte clair quelconque, dont les formes correspondront aux points et aux traits du tableau.

Ainsi pour chiffrer le mot BACON, il faudrait 25 lettres successives dont les formes correspondraient à la série — 1 —.

Dans l'ouvrage précité *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, Bacon a donné un exemple des deux formes de chaque lettre qui correspondent aux points et aux traits : pour être mieux compris, il a adopté deux formes aisément reconnaissables (1). L'exemple de chiffrement de la page suivante (2), où chacun peut aisément marquer les deux formes qu'il appelle a (.) et b (—), permet de constater que le chiffrement aurait pu passer inaperçu, malgré les différences bien nettes des deux formes utilisées, si l'attention des lecteurs n'avait pas été mise en éveil. Il montre aussi qu'on peut insérer n'importe quel texte secret dans n'importe quel texte clair, à condition que le second soit cinq fois plus long que le premier.

Cet exemple permet aussi de se rendre compte de l'utilité des principaux signes de ponctuation, et l'on peut regretter que Bacon n'ait pas utilisé à cet effet les cases de la quatrième ligne du tableau chiffrant.

Quoi qu'il en soit, il est évident que Bacon, qui n'ignoraît pas l'existence de décrypteurs dont la perspicacité eût pu être dangereuse pour lui, n'a pas employé des formes de lettres assez nettement différentes pour attirer l'attention des moins prévenus.

Les formes typographiques qu'il a adoptées ne diffèrent souvent que par des détails difficilement identifiables, et que les conditions dans lesquelles ont été conservés les textes chiffrés ont pu rendre impossibles à distinguer pour certaines lettres.

Les reproductions photographiques ne sont pas toujours fidèles, et j'ai pu constater, sur certaines épreuves, des défauts qui masquaient des différences visibles sur les originaux.

Il ne faut pas oublier que les ouvrages où *Bacon* a inséré des cryptogrammes ont plus de trois siècles d'existence, et que la fonte et la constitution des caractères typographiques qu'il utilisait n'avaient pas la régularité et la dureté qui ont été réalisées depuis.

J'ai donné dans l'ouvrage précité : *Un problème de crypto-*

(1) Voir page 46 de l'ouvrage *Un problème de Cryptographie et d'Histoire.*
(2) Voir page 47 de l'ouvrage *Un problème de Cryptographie et d'Histoire.*

graphie et d'histoire (1) (page 261), la photographie d'une page d'un ouvrage récent, puisqu'il a été édité en 1911 : un texte secret a été inséré dans cette page, chiffré par le système de Bacon. Les différences de caractères, qui sont très nettes dans l'édition originale, sont à peine visibles dans la photographie.

Dans le même ouvrage, pages 269 et 270, j'ai également inséré la photographie de deux pages imprimées en 1919 et qui contiennent, elles aussi, un texte secret, chiffré par la méthode de Bacon. Ce chiffrement est resté ignoré des nombreux lecteurs qui ont eu sous les yeux l'édition originale où les deux formes de lettres sont pourtant facilement reconnaissables : on pourra se rendre compte, en examinant la photographie, des altérations qui résultent de la reproduction et de la réimpression.

Il est donc indispensable, dans la recherche des textes chiffrés par Bacon, de n'utiliser que les éditions originales, et surtout celles qui ont été conservées à l'abri de l'humidité.

La revue *Baconiana* de janvier 1939 contient une étude sur la typographie de l'époque de Bacon (2), dont il me paraît intéressant de rappeler quelques extraits, qui corroborent les réserves que je viens de faire.

Pour imprimer un texte, on encre les caractères avec un rouleau, et on presse le papier sur les caractères. Sous la pression, l'encre déborde autour des caractères : les lettres imprimées diffèrent donc un peu des caractères, et les contours encrés sont même différents à chaque impression. Cette remarque s'applique à l'imprimerie moderne, et elle ne doit pas être oubliée quand on étudie la typographie d'ouvrages anciens où les déformations des contours sont beaucoup plus sensibles.

A l'œil nu, on ne distingue pas les contours des caractères typographiques, car les bavures sont de la même couleur apparente que le reste. Au contraire, *avec une loupe*, les bavures sont grises relativement à l'encrage noir des caractères dont les vrais contours apparaissent nettement.

Il est donc indispensable, quand on veut essayer de découvrir les deux formes utilisées dans un ouvrage où l'on soupçonne la

(1) *Mercure de France.*
(2) Par G. B. Curtis M. A.

présence de textes chiffrés par la méthode de Bacon, d'employer une loupe et un bon éclairage.

La *reproduction photographique* fait disparaître la différence de ton entre les caractères et les bavures, et il est souvent très difficile de faire une classification des lettres en forme a ou b, si l'édition est ancienne et si l'on ne dispose que de photographies.

L'auteur de l'article donne deux reproductions photographiques de la même page d'un ouvrage imprimé il y a plus de 300 ans, à l'époque d'Elisabeth : on y remarque des différences très nettes entre les formes de certaines lettres qui sont grasses sur une photographie et minces sur l'autre.

Si un texte secret y était inséré par la méthode de Bacon, la classification des lettres en formes *a* et *b* serait différente sur les deux photographies, et elle différerait aussi de celle fournie par la page imprimée : la reconstitution du texte secret pourrait être rendue difficile, sinon impossible, par les altérations produites par la reproduction.

J'ai moi-même relevé des différences relativement nombreuses entre des photographies faites en Amérique et les pages correspondantes des éditions originales qui se trouvent à notre Bibliothèque nationale.

La nécessité de n'étudier que des éditions originales n'est donc pas discutable, et c'est sur de telles éditions qu'il conviendrait de vérifier les décryptements qui ont donné lieu à des réserves ou à des critiques.

GÉNÉRAL CARTIER,
Cadre de Réserve.

POÉTIQUE

Maurice Emmanuel et le rythme poétique. — Le bel hommage si juste, si profondément senti, rendu ici-même à Maurice Emmanuel par M. René Dumesnil (*Mercure*, 1-II-1939) a placé le musicien à son rang : l'égal des premiers. Or, l'œuvre d'Emmanuel relève de la « poétique » comme de la musique. Non qu'il ait visé spécialement la composition du « poème ». Mais, helléniste autant que folkloriste remarquable, il en avait retrouvé les éléments vivants fondamentaux dans la technique consciente des anciens Grecs, comme dans la technique instinctive de tous les poètes vraiment populaires,

les uns et les autres n'ayant jamais rompu le lien, devenu trop divisible, qui unissait le poème, la musique et la danse.

Ainsi Maurice Emmanuel nous offrait un des exemples les plus probants du secours que la science apporte à l'art, lorsqu'elle ne sort pas l'artiste poète de sa nature, lorsqu'elle ne le fait pas divaguer hors de son domaine, dans des abstractions qui ruinent le concret dont il doit vivre. Et une pseudo-philosophie mystico-éthico-sociale n'envahit pas moins aujourd'hui les arts que la science industrielle extra-humaine qui les standardise. Les travaux du musicologue ne représentaient chez Emmanuel rien de semblable. Il ne sacrifiait pas davantage la pratique à la théorie, au système. Il n'analysait que pour préciser les distinctions ou les parentés établies par l'expérience à travers les conventions historiques qui les ignorent, ou qui les enchaînent à faux, ou à faux les réduisent.

Ses recherches suivirent deux directions principales : la MODALITÉ, sur laquelle nous n'avons pas à nous arrêter puisqu'elle intéresse la musique seule; la RYTHMIQUE, qui est à la base de l'art poétique comme de l'art musical. Retenons toutefois que toutes deux eurent pour lui le même point de départ : l'appauvrissement de l'art par leur réduction et leur fixation erronées. Avec la liberté, nous devons retrouver la POLYMODIE, laquelle nous délivrera des uniques *majeur* et pseudo-*mineur* où la musique moderne est depuis si longtemps enfermée malgré les exemples du plain-chant et du chant populaire, qui n'ont jamais accepté leur tyrannie exclusive; avec la même liberté, nous devons retrouver la POLYRYTHMIE, alors que la « carrure » de la mesure musicale (1) et des vers poétiques empêche musiciens et poètes de reconnaître la véritable nature du rythme, sa souplesse, sa vie multiple.

L'admirable est que Maurice Emmanuel, entreprenant à la fois ses études du Conservatoire et ses études de la poésie grecque, c'est d'abord le *geste*, par conséquent la danse du poème en ses évolution scéniques, par conséquent la physiologie de

(1) La barre de mesure ne date que de 1600; le *temps fort*, frappant après la barre le temps premier, ne sévit obstinément que depuis le XIXᵉ siècle.

l'*accentuation* expressive, qui requit son examen, d'où sa thèse sans pareille (1896) : *La danse grecque antique d'après les monuments figurés.* Or, le non moins admirable est qu'il se servit pour l'interpréter des enseignements à l'Opéra de notre danse classique (2) et de la science chronophotographique que venait de créer son concitoyen beaunois le Dr Marey. Sous le contrôle de M. Hansen, à l'époque maître de ballets à notre école officielle, il apparut que les pas de nos danseurs reproduisent maints mouvements du danseur antique, tels qu'ils sont figurés sur les vases grecs. Et les appareils enregistreurs de Marey, en décomposant et en recomposant ces pas et leurs groupes mesurés, démontraient la fraternité universelle qu'une même discipline établit dans le temps et dans l'espace entre les formes d'un art, fussent-elles l'expression d'un esprit tout différent (3).

Si nous entrons avec Emmanuel dans la métrique poétique (*Histoire de la Langue musicale* (1911); *Grèce* (1911), Encyclopédie de la Musique), nous voyons mieux que par aucun de ses prédécesseurs métriciens comment les *pas* groupés de l'orchestique deviennent les *pieds* du mètre avec des *levés* (*arsis*) et des posés (*thésis*) qui les accordaient à la danse et au chant par la communauté de l'*accent*. Que l' « *accent* » eût été chez les Anciens *mélodique* ou qu'il soit chez nous plutôt *dynamique* (4), son rôle est toujours le même : il est le déterminateur inévitable du rythme, déterminateur dont la place ne doit pas être nécessairement fixe, sa mobilité étant au contraire la condition même de ses pouvoirs.

Dans sa préface aux XXX *Chansons Bourguigonnes du pays de Beaune* (1917), Maurice Emmanuel constatait : « L'accent verbal n'est point en ces frustes poésies un conducteur tyrannique. » Néanmoins, il s'étonnait que « la chanson populaire française, surtout dans les pays de « langue d'oil », traitât les

(2) Il poussa la conscience jusqu'à suivre les cours et à danser lui-même dans les chorégraphies d'ensemble.

(3) La pauvre Isadora Duncan, qui avait du génie en son genre, n'y comprit jamais rien. Elle prenait pour artifice le grand art de notre danse classique; elle était *mime*, non *danseuse*.

(4) « Plutôt », car notre accent aussi est *secondairement* mélodique, comme, en dépit des théories, il était chez les Grecs *secondairement* dynamique.

accents toniques avec une grande désinvolture »; et il avait la gentillesse d'en appeler à mon analyse pour lui expliquer le phénomène. Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis exactement. Mais je ne pouvais que rapprocher cette mobilité des jeux, si bien élucidés par lui, de la prosodie hellénique, lesquels témoignent d'abord que la *longue* n'est pas forcément le double de la *brève* (pure convention), puis que les accents interviennent pour établir les variantes les plus diverses. Je ne pouvais surtout que lui faire souvenir qu'en français l'accent tonique n'avait pas de valeur sémantique (5), et que nous avions toujours la faculté de le déplacer pour plus de justesse dans l'expression, d'où les nuances merveilleuses de mouvement que ne possède aucune autre langue et qui font paraître la nôtre uniformément égale aux étrangers, habitués aux martèlements et aux sursauts de leur tonique fixe. Notre chanson populaire pousse seulement ses variétés d'accentuation à l'extrême pour plus d'effet comique ou sentimental.

Je me permets de renvoyer nos lecteurs au numéro du *Mercure* du 15-VIII-1930 où, m'emparant de sa communication au Congrès du Rythme à Genève en 1926, *Le Rythme d'Euripide à Debussy,* j'insistais déjà sur la connaissance de la rythmique que Maurice Emmanuel nous mettait en devoir d'approfondir, si nous voulions comprendre quelque chose aux libertés grecques et, pour notre originalité expressive, à leurs relations avec l'art le plus moderne. Lorsque, parmi les éternels sourds et aveugles que sont la plupart des critiques à l'avènement d'une forme qui leur semble hétérodoxe, certains écrivaient en 1902, le lendemain de *Pelléas:* « C'est la négation de toute forme; c'est de la poussière musicale!... » Ou lorsque leurs prédécesseurs s'écriaient au lendemain du « vers libre » : « Mais ce n'est que de la prose, et de la mauvaise, cela n'existe pas!... », se doutaient-ils, les uns et les autres, qu'ils relançaient (823-829) du chœur des *Grenouilles* l'anathème d'Aristophane : « Le géant (Eschyle) arrachera des vers solidement nés comme la carène d'un navire; tandis que ce beau parleur (Euripide) à la langue subtile, soupeseur de mots, émiettant ce grand style, éparpil-

(5) Sauf exceptions, aucune loi générale, surtout lorsque notre affectivité l'interprète, n'est absolue.

lera en phrases hachées un édifice puissamment construit. » Perpétuelle et vaine querelle entre une accentuation symétrique, pour ainsi dire stratifiée, et les crêtes changeantes d'une onde qui épouse les diversités du vent! Les deux ont leur raison d'être, mais cela ne donne pas à un parallélisme rigoureux les droits prépondérants qu'il s'arrogeait sur le métabolisme qui permet de suivre toutes les mutations et transformations de la pensée.

Dans son étude sur *Pelléas et Mélisande,* modèle d'analyse technique, Emmanuel rapporte ce mot du jeune Claude Debussy à son professeur du Conservatoire Ernest Guiraud : « On étouffe dans vos rythmes! » Oui, comme « les poètes-musiciens-danseurs de l'Antiquité » y eussent étouffé. (A la même époque, plus d'un poète disait la même chose). Et notre esthéticien ajoute :

L'art populaire seul conserva l'instinct et la pratique de rythmes-types [...] qui, ne s'astreignant pas à de longs défilés, se substituent volontiers les uns aux autres suivant les besoins de l'esprit et les oscillations des mots. — Il semble bien que Claude Debussy ait retrouvé partie de cette rythmique, que la chanson du folklore était seule à défendre entre la routine des musiciens professionnels : au lieu de séries de rythmes uniformes, longuement poursuivies, il module, dans les durées, avec une fréquence qui, autant que ses harmonies, a pu déconcerter les auditeurs. Cette variété rythmique, qui correspond, dans les chants populaires, aux nécessités du texte verbal, on s'aperçoit, à la lecture de *Pelléas,* que le musicien l'a réalisée, non seulement dans l'articulation des mots, mais dans toutes les régions, même purement instrumentales, de son œuvre. Ainsi dans le court prélude du 1er acte, en 22 mesures, il y a 8 changements de figures rythmiques [...] Il paraît être une réincarnation d'Euripide. Les railleries d'Aristophane à l'adresse du poète, qui renonçait aux strophes trinitaires d'Eschyle et de Sophocle pour peindre avec plus d'abandon et de variété les sentiments qui fuient et s'évanouissent, elles ont éclaté de nouveau quand *Pelléas* a vu le jour.

La question du rythme ne s'éclairera jamais qu'ainsi : dans une confrontation du poétique et du musical, sous-entendant la commune expression musculaire originelle, autrement dit l'*accent* du geste premier. Encore faut-il que le poète ait une éducation musicale et orchestique au moins sommaire, et

que le musicien sache reconnaître et respecter les mouvements des mots qui lui servent de trame.

Rien, à cet égard, ne fut plus intéressant et décevant que les entretiens de Pontigny en 1930 pendant une décade sur le rythme. Maurice Emmanuel y avait été invité avec André Spire et moi, en même temps que nombre de philosophes, compositeurs, artistes, poètes, humanistes français et étrangers. En vain cherchions-nous, Spire et moi avec Emmanuel, à ramener les conceptions à la subjectivité physiologique qui donne toute sa base à la liberté créatrice du rythme, les psychologues purs et les poètes littéraires exclusifs n'arrivaient pas à comprendre le rythme hors des conventions de l'esprit et de l'histoire. « *Le rythme est une organisation personnelle de la durée* », leur avait cependant démontré tout d'abord Emmanuel dans une formule simple et large où n'entrait aucun exclusivisme. Les deux termes « personnelle » et « durée » déroutaient complètement ceux qui ramènent le rythme à un moule historique uniforme, à un type numérique abstrait, à une mnémotechnie collective grossière.

A quel point la question de l'accent, en particulier, restait ignorée des Français était incroyable. Tel, comme M. Charles du Bos, qui le niait dans les compositions de nos poètes, et qui niait bien davantage son fondement physiologique, tout en déclamant avec admiration les versets de Paul Claudel, scandait, sans qu'il s'en doutât, de ses sourcils les forts accents rythmiques du texte. Par compensation, nous étions toujours d'accord avec les musiciens, qu'il se fût agi du faux numérisme mnémotechnique des longs vers ou de la participation physiologique de l'être tout entier à l'élaboration métrique. Un compositeur suisse, M. Franck Martin, nous rappelait que, par maintes expériences, il avait été vérifié qu'au delà de cinq unités la mémoire était impuissante indépendamment de l'accent, à nous rendre conscients d'un numérisme imposé. Et il avait constaté que des mouvements imperceptibles de la langue marquaient souvent chez lui des silences rythmiques (6).

(6) Dans le grand ouvrage qu'il nous prépare, *Plaisir poétique et plaisir musculaire*, et que nous attendons avec impatience, André Spire rapporte bien d'autres faits analogues.

C'était reconnaître ce que Maurice Emmanuel n'avait cessé de déduire de la formation des pieds grecs dans tous ses ouvrages comme dans l'application rythmique de ses compositions musicales, à savoir que si le rythme dépendait non de la répétition de longues mesures, mais de petits groupes variés, rien, pour les animer, n'importait davantage que les jeux de l'accent accordés à notre physiologie par une orchestique de gestes volontaires ou involontaires.

Hélas! cette variété appropriée à l'émotion fut tout à fait absente des vers de Théodore Reinach, lorsque cet éminent helléniste tira des *Perses* d'Eschyle le livret de *Salamine* que le directeur de l'Opéra, M. Jacques Rouché, offrit au compositeur. Et encore le musicien avait eu prise sur le versifiant! Mais Reinach défendait son texte avec une opiniâtreté vaniteuse sans exemple, bien que sans la moindre raison d'être (7). Les vers devaient être presque tous récités avec un simple accompagnement de mélodrame. Sur ce point on eut raison d'une obstination qui aurait transformé le poème lyrique en tragédie déclamée, et les vers du Coryphée seul furent soustraits au chant. Mais cela ne changeait pas la platitude de lourds dodécasyllabes, qui remplaçaient les mètres rapides et haletants d'Eschyle, comme dans le récit du Messager. Emmanuel cependant trouva moyen d'en faire un chef-d'œuvre incomparable, notamment par les coupes rythmiques. Et il y arriva en profitant des moindres groupements pour donner le pas aux accents internes.

Je ne connaissais pas les difficultés qu'avait eu à surmonter mon vieil ami; au lendemain de la représentation je lui écrivis

(7) Qu'on en juge; voici comment Reinach nous rend la première strophe du Coryphée :

Tandis qu'au hasard des combats,
Les Perses sont allés là-bas
Terrasser l'Hellade rebelle,
Nous, les Fidèles, les Anciens,
Nous restons, vigilants gardiens
De ces murs où l'or étincelle,
Palais que Xerxès au grand cœur,
Fils de Darius, roi vainqueur,
A confié à notre zèle.

Je me figure mal le jeune Périclès (il n'avait pas encore vingt ans), le chorège qui fut, pour les *Perses*, désigné par l'archonte, mettant en scène ces vers de mirliton?

mon étonnement qu'il eût accepté pareils vers. J'ai retrouvé sa réponse d'où j'extrais ce passage instructif :

Vos vitupérations (fort judicieuses) sur la poésie et la métrique de Reinach sont aussi éloquentes que vaines. Que diable vouliez-vous que j'y fisse? Si vous croyez que ce fut commode de musiquer des alexandrins! — Destinés à être *parlés* (par la Comédie) ils ont été accaparés par mon... lyrisme à mes risques et périls, mais sous peine de voir l'ouvrage retiré de l'Opéra. Rouché m'a sauveté en m'obligeant à faire chanter Reine, Messager et Ombre.

Jamais maître moins savant dans toutes les ressources du véritable mouvement rythmique n'aurait pu se mouvoir à travers les alexandrins carrés à rimes plates et pesantes de son collaborateur. Ah! que son professorat du Conservatoire eût été utile aux poètes! Maurice Emmanuel fournit la preuve que l'humanisme général importe à la seule technique de l'artiste à un point que le démon de la facilité contredit en vain. Même une culture universelle n'est pas de trop. Il était aussi sensible à la plastique qu'à la musique. L'ayant rencontré à la fin de la magnifique Exposition de l'Art italien au Petit Palais : « C'est ma septième visite », me dit-il. Il dessinait d'ailleurs avec une précieuse justesse; nombre des figures de son livre sur *La danse grecque* sont de lui. Autant que le décor de la nature les sciences naturelles le passionnaient. Rien ne comblait son appétit de voir et de savoir, appétit qui, n'étant pas d'un dilettante, ne pouvait nuire au compositeur. Son art même l'avait aiguisé, en lui découvrant toutes les substances dont les plus étrangères les unes aux autres fortifiaient poétiquement sa sensibilité musicale.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. Le mot d'une petite énigme. — « Amour » de Paul Léautaud.

Documents baudelairiens. Le mot d'une petite énigme. — Au début de sa *Lettre à Jules Janin* (2ᵉ mouture), Baudelaire écrivait (1) :

Monsieur, je fais ma pâture de vos feuilletons, — dans *l'Indépendance*, laquelle vous manque un peu de respect quelquefois et

(1) *Œuvres complètes de Charles Baudelaire, VI, p.* 205 *(N. R. F.).*

vous montre quelque ingratitude. *Les présentations à la Buloz. Auguste Barbier à la* Revue de Paris. *Le Désaveu.* L'Indépendance *a des convictions austères qui ne lui permettent pas de s'apitoyer sur les malheurs des Reines...*

C'est à M. Yves-Gérard Le Dantec qu'on doit l'apport des dernières phrases citées ci-dessus et que j'ai reproduites en italique. Jusqu'à lui, les éditeurs baudelairiens les avaient omises, et même le premier en date, Eugène Crépet, qui pourtant avait eu en mains, à la différence de ceux de 1908, le manuscrit original de ce projet de *Lettre*, aujourd'hui à la Bibliothèque Doucet. Il faut donc féliciter M. Le Dantec de cette restitution. Mais M. Le Dantec, lui non plus, ne semble pas avoir pénétré les allusions que renferme ce paragraphe, car il l'a fait suivre d'un point d'interrogation entre crochets. Alors il n'est pas inutile de tenter de les expliquer.

Les présentations à la Buloz. Baudelaire pense tout simplement ici à la note dont la *Revue des Deux Mondes*, le 1er juin 1855, avait accompagné la publication de dix-huit pièces de ses *Fleurs du Mal :*

> En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer une fois de plus combien l'esprit qui nous anime est favorable aux essais, aux tentatives dans les sens les plus divers. Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'est l'expansion vive et curieuse, même dans sa violence, de quelques défaillances, de quelques douleurs morales que, sans les partager, ni les discuter, on doit tenir à connaître, comme un des signes de notre temps. Il nous semble d'ailleurs qu'il est des cas où la publicité n'est pas seulement un encouragement, où elle peut avoir l'influence d'un conseil utile, et appeler le vrai talent à se dégager, à se fortifier, en élargissant ses voies, en étendant son horizon.

Cette petite note, rédigée par Emile Montégut, croit-on, Baudelaire, dans une lettre à Buloz en date du 13 juin, écrivait ne l'avoir pas trouvée « disgracieuse », quoi qu'on lui en eût dit. Mais pour apprécier son témoignage à sa juste valeur, il faut se souvenir des circonstances où il le portait, et dont nous instruit sa lettre : brouillé avec le *Pays*, il lui fallait alors trouver un nouveau débouché. Bref il avait besoin de Buloz... En réalité, le passage restitué de la *Lettre à Janin* le prouve, c'est très douloureusement qu'il avait été

affecté par la présentation singulière de ses vers : autrement on n'imagine pas qu'il s'en fût encore souvenu vingt années plus tard.

Mais passons et revenons à l'analyse de notre texte.

Auguste Barbier à la Revue de Paris. — Il s'agit pareillement d'une note dont la *Revue de Paris* (août 1830) avait accompagné la publication de *La Curée :*

Parmi les nombreuses pièces de vers qui nous sont adressées depuis un mois sur les événements de notre grande révolution, celle que nous publions aujourd'hui, écrite sous l'inspiration du moment, nous a paru si remarquable que nous n'avons pas craint de l'offrir à la curiosité de nos lecteurs. C'est une boutade énergique et brutale, échappée sans doute dans un quart d'heure de colère, contre les gens du lendemain. Cependant nous sommes bien loin d'approuver le poète dans la forme et le fond de ses idées. Nous pensons d'abord que, dans leurs positions diverses, toutes les classes de la société ont également bien mérité de la patrie, aux jours de la grande semaine. Nous croyons ensuite que, même dans le but véritable de l'art, la satire et l'indignation ne suffisent pas pour légitimer un choix d'images et une crudité d'expressions qui touchent quelquefois au cynisme. En publiant ce morceau, nous avons voulu engager l'auteur, homme de talent, à ne pas vouer tant de verve à la peinture d'une liberté hideuse, celle de 93, et qui heureusement n'est pas celle de 1830.

Il est évidemment difficile de se désolidariser plus nettement d'un collaborateur que ne l'avait fait en cette occasion la *Revue de Paris,* aux destinées de laquelle présidait alors le trop fameux docteur Véron. Prendre d'une main son poème, et de l'autre écrire qu'on désapprouve tant la forme que le fond de ses idées, qu'on le publie seulement pour l'engager à ne pas recommencer, et par surcroît qualifier *La Curée* de boutade... voilà qui justifie suffisamment, à coup sûr, le mot de *Désaveu* dont est suivi dans notre texte l'exemple de Barbier.

Mais ce mot, dans l'esprit de Baudelaire, ne formait pas seulement la conclusion des lignes précédentes; il amorçait aussi les suivantes, comme on va le voir. Revenons encore une fois à notre texte :

L'Indépendance *a des convictions austères qui ne lui permettent pas de s'apitoyer sur les malheurs des Reines.*

(C'est ici que M. Le Dantec a placé un point d'interrogation.)

Ouvrons l'*Indépendance belge* en date du 27 octobre 1864. Sous le titre de : *La Reine Marie-Antoinette à la Conciergerie et le tome deuxième de ses lettres publiées par M. Feuillet de Conches*, on y voit s'étaler un immense feuilleton où *Eraste* — c'est-à-dire Jules Janin — retraçait, en termes particulièrement émus, les odieux traitements dont la Reine s'était vue l'objet dans ses derniers jours...

Et, au-dessous, formant enclave dans le feuilleton, une note de la Direction ainsi conçue :

Cet *Et cætera* (1), comme son nom l'indique, est la continuation de celui que nous avons publié il y a une quinzaine de jours; mais, en ouvrant nos colonnes à ces pages émouvantes, si pleines d'éloquence et de passion, de notre collaborateur Eraste, nous ne renonçons pas à examiner, de notre côté, en nous plaçant peut-être à un point de vue moins exclusif, le livre qui les a inspirées. Eraste a lu les lettres dont il parle avec son cœur seul; le poète, l'écrivain ému nous semblent, dans son appréciation, avoir trop complètement pris le pas sur l'historien. Nous essaierons sous peu, tout en faisant, nous aussi, la part large à la pitié et à l'indignation, de tirer des précieux documents recueillis et publiés par M. Feuillet de Conches, d'autres enseignements que ceux qu'y a puisés notre éminent collaborateur.

On eût pu croire toutefois que l'*Indépendance* s'en tiendrait à cette annonce d'un article rectificatif et à la petite malice glissée dans les premières lignes de sa note, — j'entends celle qui avait consisté à rattacher le feuilleton en cause au feuilleton précédent (16 octobre), où Eraste, ayant avec la même verve et le même brio, dénoncé la vie scandaleuse de Mme de Tencin, s'était trouvé faire figure de contempteur de l'ancien régime. Mais il ne s'agissait pas ici d'un dissentiment littéraire, il s'agissait — chose beaucoup plus grave — d'un différend d'ordre politique ou du moins que Léon Bérardi ne voulait envisager que sous l'angle politique : avoir tenté d'apitoyer *ses* lecteurs sur le sort d'une reine, — avoir arboré le drapeau fleurdelysé au rez-de-chaussée de l'*Indépendance*, — avoir manqué troubler, par

(1) On sait que c'est sous ce titre que paraissaient, à l'*Indépendance belge*, les feuilletons de Janin.

les effusions d'une sentimentalité déplacée, la foi laïque et républicaine de *son* public dans les universels bienfaits de la Grrande Révolution!... en vérité, qu'on y songe! une telle audace n'appelait-elle pas une répression exemplaire?

Aussi la couronne de prince de la Critique, — cette couronne que Janin, de ses propres mains, à l'instar de Napoléon, avait placée sur sa tête — n'allait-elle pas le préserver des foudres directoriales. C'est en vain même que, quelques semaines plus tard, Jean de Paris, *alias* Pierre Véron, insérait dans son *Courrier*, sans doute à la prière de l'intéressé, l'information suivante :

> Le feuilleton de l'*Indépendance* du 27 octobre (signé *Eraste*) paraît avoir eu un succès universel. On raconte même que M. Frémy en a fait lecture à l'Impératrice et que Sa Majesté en a donné elle-même connaissance à l'Empereur qui s'est complètement associé à son approbation (23 novembre).

Léon Bérardi ne se laissa pas intimider : tout en respectant le texte de son correspondant parisien, il donnait l'ordre à l'exécuteur de ses hautes œuvres d'opérer. Et, le 12 décembre suivant, G. F., c'est-à-dire Gustave Frédérix, avec lequel Baudelaire s'était lié à Bruxelles et par lequel sans doute il avait été tenu au courant de ce conflit, à son tour consacrait tout un feuilleton aux lettres de Marie-Antoinette, feuilleton conçu, faut-il le dire? dans un tout autre esprit que celui de Janin.

Je me garderai de reproduire cette glose de Frédérix, creuse et incolore comme tout ce qui sortait de son encrier. Il suffira de savoir que, tout en protestant de sa sympathie profonde pour Marie-Antoinette, le chroniqueur littéraire de l'*Indépendance* affirmait sa « conviction absolue de la nécessité de la Révolution » et sa « conviction non moins absolue que la révolution ne pouvait être faite que par les révolutionnaires », ajoutant ceci, évidemment à l'adresse de Janin, qui d'ailleurs n'en était plus à compter ses palinodies :

> Que ceux qui ont été élevés dans le culte de l'ancienne royauté n'admettent pas également ces trois points-là [les points capitaux du catéchisme républicain], ils sont dans leur rôle. Nous sommes, nous, dans la réalité et dans la justice en n'admettant pas que les malheurs d'une femme séduisante puissent faire maudire l'affranchissement et le renouvellement d'un grand peuple.

Cette fois, on le voit, le *désaveu* directorial s'était enflé jusqu'à l'importance d'une protestation formelle, et, pour en revenir à notre texte, on comprend maintenant comment et pourquoi Baudelaire, dans sa *Lettre,* avait pu écrire à Janin que l'*Indépendance* « lui manquait un peu de respect quelquefois... ».

JACQUES CREPET.

§

Amour de Paul Léautaud (*Mercure de France*). — Il ne faut pas confondre *Amour* avec *Amours.*

Amours est une suite du *Petit Ami* qui parut dans le *Mercure de France* (1er et 15 octobre, 1er novembre 1906) et ne reparut jamais sous la fameuse couverture jaune revêtue de l'insigne du caducée. Pourquoi? Je n'en sais rien, M. Léautaud non plus, sans doute. C'est comme cela. M. Léautaud, qui penche pour le laisser-aller, est plus rigoriste que Flaubert, qu'il n'aime pas, ne le fut jamais pour ses œuvres.

Amours contait les premières amours de M. Léautaud. C'est un petit récit personnel, réaliste, ironique et sentimental (à la manière de Sterne), qui porte ce vers en épigraphe :

Dormez, dormez, mes chères amours...

Ces chères amours, qui dormaient au fond de lui-même, M. Léautaud les réveilla, pendant quelques semaines ou quelques mois, le temps de revivre ses souvenirs, de les écrire, de les relire sur épreuves, et une dernière fois, je pense, quand ils parurent dans la revue de M. Alfred Vallette.

L'épigraphe donnait le ton à ce petit récit, qui se donnait des airs cyniques pour ne pas paraître ému. Il l'était malgré M. Léautaud. C'est que les souvenirs ne sont pas, quoi qu'on ait dit, de la cendre. Ils vivent en nous, nous sommes un peu ce qu'ils nous ont faits, nous y revenons, pour regretter ce qui fut, même quand, comme M. Léautaud, nous nous targuons de ne jamais regarder en arrière. C'est bête, mais on n'y peut rien, quand on est conformé d'une certaine façon.

« Ah! ce n'est donc pas une blague qu'on reste toujours sensible à ces choses, et que notre vieux cœur leur garde toujours un coin, et le bon? écrivait M. Léautaud. Je me

moque pourtant pas mal de toute cette histoire et même de la part de ma jeunesse qu'elle représente. J'ai toujours vécu en avant, et malgré ma manie d'écrire des souvenirs je suis de même encore aujourd'hui. Peut-être est-ce seulement l'idée des jours déjà amassés derrière moi, ou ce goût pour la tristesse que je n'ai jamais pu perdre?... »

Le goût de la tristesse est un goût pervers et romantique, c'est le privilège des orgueilleux, — et j'ai d'excellentes raisons de croire M. Léautaud orgueilleux, je dirais même qu'il est byronien, si je ne craignais de le fâcher.

Il ne faut donc pas confondre *Amours* avec *Amour.*

Amour est une petite suite d'aphorismes, qui forment tout à la fois une profession de foi — un *credo* — et une confession. L'une et l'autre sont d'un égoïste, ou, beyliquement, comme eût dit Jean de Mitty, d'un égotiste. Le style en est dépouillé, net, précis, le style même de Chamfort, mais avec les mêmes mots, dans les mêmes termes, à peu près, que lui on peut exprimer des idées et des sensations neuves. Il n'est que de ne pas biaiser avec soi-même, et de fuir la littérature. M. Léautaud a l'âge de Chamfort quand celui-ci formula ses pensées, tant il est plein de fougue et d'ardeur. Qu'une jeune et jolie personne fût par hasard tombée sur ce petit livre, sans rien connaître de l'auteur, j'imagine qu'elle se le fût représenté âgé de trente à quarante ans, bel homme, intelligent et sensible, tendre et voluptueux, très porté et très entendu sur les choses, tant physiques que morales, de l'amour, un partenaire expert dans les jeux galants, et, dans les entr'actes, fort agréable. M. Léautaud n'eût pas manqué de séduire deux ou trois jeunes et belles lectrices, mais à la condition qu'on ne lui fît point la malice d'orner, si on peut dire, cet amour de petit livre de son portrait, dessiné par M. Vuillard. Du coup, toutes les illusions se seraient envolées.

M. Léautaud a dédié à son chat Miton les aphorismes que lui dicta son expérience amoureuse. C'est peut-être par affection pour Miton, peut-être aussi pour marquer que Miton est plus sage que lui et nous tous, qui ne mêle pas le sentiment dans l'échange de deux fourrures qui, pour les chats, est ce que l'échange de deux épidermes est pour les hommes et les femmes. Il me semble que M. Léautaud refuse gratuite-

ment à Milton, à moins qu'il n'ait eu la cruauté de le « couper », le sentiment qui fait peut-être le malheur et le bonheur de ceux et celles de son espèce. M. Léautaud, qui se dit matérialiste, ramène ainsi l'homme à l'animal, mais c'est une affaire depuis longtemps entendue. Pour ma part je suis persuadé que les chiens, les chats et quelques autres animaux, depuis qu'ils vivent dans la société et sous la dépendance de l'homme, ont fini par acquérir je ne sais quoi d'humain, qui les différencie des autres animaux, des fauves et réfractaires singulièrement, lesquels, par rapport aux animaux domestiques, sont ce que l'aventurier est à un bourgeois.

Il y a des choses excellentes dans le petit livre de M. Léautaud, il y en a de déplaisantes, je veux dire qui sont exprimées dans une forme qui choque, surtout qu'il eût suffi d'une allusion à M. Léautaud pour se faire comprendre. Le sexe de l'homme et celui de la femme sont toujours sous-entendus quand on écrit des aphorismes sur l'amour, les désigner crûment est d'une bravade inutile. M. Léautaud partage, sur le vice, les vues du commun, et cela surprend chez lui, qui paraît dégagé de préjugés. L'homme est naturellement vicieux, comme tous les animaux. Ce sont les moralistes qui lui ont fait croire qu'il ne l'est pas, ou plutôt qu'il ne devrait pas l'être; ce sont eux, religieux ou laïques, qui, ayant imaginé le vice, lui ont donné l'attrait piquant du péché.. Moins retenu que les autres animaux, ne se réglant plus sur les saisons, l'homme a perdu de vue qu'il est créé pour procréer, et que le plaisir qu'il y prend n'est pas une fin, mais un moyen. Variant ce plaisir, le compliquant, le détournant de sa fin naturelle, il va ainsi contre les lois de la nature et à l'encontre de la société. L'abus le mènerait où leur lubricité mène les singes. La question relève de l'hygiène sociale. Je m'excuse de ces lieux-communs, il n'est pas facile de les éviter quand on traite de l'amour.

« Je n'ai jamais eu de goût pour l'amour-passade.. » écrit M. Léautaud. Cette aversion ne prouve rien, sinon qu'il n'est pas un amateur de femmes. A le bien considérer, tel qu'il se dépeint, c'est un libertin qui ne s'est pas réalisé. « J'écris sur l'amour : j'ai passé la moitié de ma vie à être privé de le faire », dit-il. Non qu'il manquât de tempérament

ou que les occasions lui eussent fait défaut, mais parce qu'il est d'un naturel timide, qu'il se connaît et croit connaître les femmes, qui ne se connaissent pas elles-mêmes et que nul n'a jamais connues. Moins sottes qu'il ne les trouve, elles l'eussent retenu. C'est une considération qui n'arrête pas d'ordinaire ceux qui font profession de les séduire. Par orgueil, M. Léautaud s'est détourné d'elles, il les a oubliées « avec une plume, de l'encre et du papier ». Le plaisir d'écrire l'emportait sur le plaisir d'aimer. « Ecrire d'abord. J'y sacrifierais l'univers. » De fait, il sacrifia le plaisir d'aimer au plaisir d'écrire. C'est ce que nous faisons tous plus ou moins, nous qui écrivons au lieu de vivre. Et tenez, moi qui vous parle, j'ai plus de plaisir, ce soir, à disputer de l'amour avec M. Léautaud, qui m'en disputera, qu'à le faire... On ne se refait pas. Il est trop tard, le pli est pris. Je l'ai dit souvent à M. Léautaud : vivant comme nous vivons, dans la solitude et l'effacement, en marge du monde, en égoïstes que nous sommes, entiers et si peu souples, trop méfiants, ayant peu de goût pour la parade et la comédie, où il faut savoir tenir son emploi, nous nous privons de jouissances qu'avec un peu d'adresse, un peu de hardiesse, beaucoup d'hypocrisie, nous pourrions goûter comme tant de malins. Nous attachons trop de prix à ce qui n'en a guère, nous faisons trop de cas des femmes qui en font si peu de leur personne physique, la seule pourtant dont elles prennent souci. Nous les respectons plus qu'elles ne se respectent, nous sommes plus difficiles pour elles, qui sont si faciles et si peu regardantes. Nos conquêtes nous paraissent honorables, lors même qu'elles sont bourgeoises, ou pis encore. L'amour-passade, on peut en faire le dégoûté quand on n'est pas assez déluré ou téméraire pour s'y risquer. N'empêche que cela doit comporter bien de l'agrément. Une jolie femme ou qui nous paraît jolie, jeune, amoureuse, ou qui feint de l'être, polissonne, c'est toujours l'aventure, à condition de n'être pas jaloux, c'est un passe-temps des plus plaisants. Je vois parfois au théâtre de belles créatures, chacune avec laquelle l'amour-passade doit être une chose exquise. Les Blondet, les Lousteau et autres lurons de la *Comédie humaine*, aujourd'hui comme naguère et jadis, s'arrangent pour se créer des

droits sur elles. Un bout d'article dans une feuille publique et populaire, c'est une lettre de change, qu'elles acquittent en nature. Nous, les benêts, qui les louons dans nos revues littéraires, nous sommes de la revue. Pendant que nous rêvons de loin, à certaines intimités, d'autres au même instant transforment nos rêves galants en savoureuses réalités. Nous sommes au-dessus — ou au-dessous de cela. La vie pour nous aura été un spectacle, rien de plus, que nous aurons passé notre temps à critiquer, sans savoir peut-être au fond de quoi il retournait. Il est vrai que ceux qui ont joué un rôle plus actif ne sont guère plus avancés que nous, qui nous piquons d'intuition. Tout compte fait, nos actes comme nos écrits étant également vains, la meilleure part aura été la leur, et c'est nous qui aurons fait un marché de dupe.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *Une province qui n'en est pas une;* Paris, Grasset. — Le même : *Paris, notes d'un Vaudois;* Lausanne, La Guilde du Livre (hors commerce). — Mémento : Robert de Traz reçu à l'Académie de Belgique.

L'été dernier, l'Association Internationale des Ecrivains de langue française accomplit un exploit remarquable : elle réussit à faire sortir le « sauvage » C.-F. Ramuz de la maison rose qu'il habite dans le vignoble de Lavaux (et qui se nomme « La Muette ») pour le replonger dans les « embarras » d'un Paris toujours plus tumultueux.

Il avait connu celui de l'avant-guerre, qu'il habita douze ans. Cette première expérience parisienne nous valut, environ 1911, *Aimé Pache, peintre vaudois,* chronique romancée de la vie que mena l'auteur, entre vingt et trente ans, sollicité tour à tour par la grand'ville et par son pays natal. C'est pour ce dernier qu'il a opté. Cependant, le 18 juin 1938, il se laissa fêter par ses confrères de Paris et d'ailleurs. Avant le dîner, qui eut lieu chez Laurent, il avait parlé, devant un nombreux public, de la Suisse romande : **Une province qui n'en est pas une.**

Le texte de cette causerie paraît aujourd'hui chez Grasset, en un charmant petit volume, orné, par Géa Augsbourg, de dessins dont la minutie, le trait net et volontaire, l'absence

d'ombres s'accordent merveilleusement à la manière de Ramuz, à celle du moins dont il use quand il se raconte lui-même, sans se forcer à ce mysticisme « gothique » auquel se heurtait Paul Souday (dans le *Règne de l'Esprit Malin*, par exemple, ou dans la *Grande Peur*).

La Suisse romande, française d'expression, n'est pas une province parce que, entre elle et Paris, il y a une frontière. Elle se compose de six petits pays, très différents les uns des autres et qui, tous, unis à la France par le commun dénominateur du langage, en demeurent séparés par la nature (barrière du Jura), l'indépendance politique et un sens plus aigu, plus étroit aussi, du terroir. Dans toute la France, le Français peut se dire chez lui. Le Romand ne se sent tout à fait à son aise que dans sa ville ou son village. Ramuz, par exemple, ne connaît à fond que la région qui est la sienne, ce canton de Vaud, assez vaste et assez divers, avec toute sa gamme de climats et de cultures — du lac à la montagne, de la vigne aux forêts de sapins, en passant par les coteaux et les vallons, — pour former à lui seul un pays. Il y annexe volontiers, dans ses livres, le Valais et la Savoie, qu'il ne voit pourtant pas des mêmes yeux que son domaine à lui, parce qu'il est protestant et que ce sont des pays catholiques.

Les bonnes gens qui s'attendraient à trouver dans son livre un portrait achevé de la Suisse romande risquent d'être déçus. Le volume n'a guère plus de 70 pages et, dès la page 32, c'est à Paris que l'auteur nous mène. Il y a découvert « les beautés d'une vie sans contraintes intérieures ». Il y a échappé au « régime débilitant de surveillance réciproque qui est de règle dans nos provinces » (ici, notons en passant qu'un Berrichon ou un Poitevin ne s'exprimerait pas autrement). Mais Paris a fait de Ramuz « un Vaudois renforcé ». Ce qu'il lui doit, ce dont il lui demeure à jamais reconnaissant, c'est d'y avoir trouvé, avec la liberté, cette confiance en soi-même qui lui manquait auparavant.

Dans **Paris, notes d'un Vaudois,** il reprend, mais, cette fois, sans y mêler la moindre fable, le thème d'*Aimé Pache*. Minutieusement, il décrit son arrivée, son installation, ses découvertes, ses étonnements, ce qui le choque et ce qui le

séduit, les leçons qui, peu à peu, s'imposent à son esprit et à son cœur. Sujet banal, cent fois, mille fois abordé et rebattu. Un tempérament robuste, une personnalité forte, une certaine façon ingénue de regarder, une grande honnêteté dans l'analyse de chaque réaction : il n'en faut pas plus pour renouveler le « motif », pour lui donner une signification particulière. Ici encore, il s'agit moins de révéler Paris à des lecteurs qui, pour la plupart, le connaissent par eux-mêmes que de peindre Ramuz aux prises avec certains aspects de la vie et du monde.

Si j'en crois ses aveux, le refoulement freudien jouerait, chez les Vaudois, un rôle considérable. Notre auteur en explique l'existence — et je pense qu'il a raison — par l'enseignement religieux ou tout au moins, par l'hérédité protestante. « J'entends bien, écrit-il, que le péché originel est un dogme chrétien, et pas seulement protestant; mais le catholique se confesse, le catholique se décharge à mesure de ses péchés, il fait peau neuve. Un même dogme peut donc avoir les effets les plus divergents, car chez nous il est implanté, même chez les incroyants, dans la profondeur des consciences qu'il freine souvent sans raison. » Je ne suis pas fâché d'entendre Ramuz confirmer une opinion que j'ai souvent exposée à mes lecteurs et qui, à mes yeux, se justifie par le fait que l'orthodoxie romaine ramène tout à la métaphysique, alors que la religion réformée place l'accent sur la morale.

Il y a trente et quelques années, un jeune Vaudois pouvait s'étonner de ne trouver à Paris aucune trace de ces « censures » qu'il voyait s'exercer chez lui. Sans doute sa surprise serait-elle aujourd'hui moins vive, car, à Lausanne et autres lieux, la « censure » a perdu beaucoup de sa virulence.

Un autre trait qui semble avoir frappé Ramuz, c'est que le Français « n'est jamais seul ». Voudrait-il nous faire croire que tous ses compatriotes partagent son goût de la solitude? J'en connais, pour ma part, qui ne redoutent point la société. Admettons que l'espèce en soit rare. Où Ramuz commet une erreur, c'est quand il fait du Parisien « un être éminemment social ». *Sociable* serait exact, car aucun peuple ne goûte comme celui de Paris les plaisirs du dialogue. Mais aucun,

peut-être, n'est plus dépourvu de ce sens *social*, si développé en Suisse, et qui a pour rançon les servitudes imposées par l'opinion publique à la liberté de chacun. Le Français n'aime son prochain que pour l'agrément qu'il en tire; hors de là, il l'ignore. L'Helvète, au contraire, s'il s'occupe de ses concitoyens, c'est pour intervenir dans leurs affaires. L'individualisme du premier développe l'art de la conversation, l'altruisme du second engendre d'innombrables contraintes. On peut, à Paris, habiter vingt ans le même immeuble sans connaître le nom ou la figure des autres locataires. Chez nous, si un père taloche un peu fort sa progéniture, la gendarmerie en est informée sur l'heure. Quand un notaire vaudois trompe sa femme, toute la ville en parle. Peut-être même le pasteur se croit-il en droit d'admonester le coupable. Oui, mais, à Paris et même en province, il reste possible de séquestrer quelqu'un pendant des années sans que personne s'en doute et la mort de la vieille dame seule ne se découvre parfois qu'après plusieurs semaines, quand l'odeur du cadavre commence à gêner les voisins. L'égotisme des « sociables » a ses avantages et ses inconvénients, tout comme le zèle souvent maladroit des « sociaux » : les faits-divers sont là pour le prouver.

En comparant à ceux de Ramuz mes premiers souvenirs de Paris, je relève des analogies et des contrastes. Celles-là se rapportent au côté matériel de l'existence, ceux-ci tiennent à l'esprit et aux mœurs.

Le bien-être, le confort de l'habitation, les avantages de la technique moderne sont, en Suisse romande, plus répandus et surtout moins inégalement répartis qu'en France dans les diverses classes de la population. A ce point de vue, Paris, à l'aube du XXe siècle, nous semblait, par certains côtés, singulièrement anachronique : éclairage au pétrole, lampes Pigeon, rats-de-cave, cheminées qui fumaient, omnibus à chevaux, tramways à vapeur, wagons à impériale dans les trains de banlieue. Sur tout cela, en 1907, je fis les mêmes réflexions que Ramuz.

Sur les plans de la vie affective, de l'intelligence et de l'art, il en alla tout autrement, sans doute parce que j'arrivais d'un pays catholique et de langue d'oïl. A Paris, un

Fribourgeois ne se croit guère à l'étranger. Au temps où les Vaudois subissaient la férule de Berne, nous étions, nous, une libre république. Dans les familles qui la gouvernaient, presque tous les jeunes hommes, au sortir de quelque jésuitière, passaient plusieurs années en France, à servir le Roi Très Chrétien. Cette tradition a engendré, jusqu'à nos jours, de nombreuses alliances. Nous avons tous à Paris autant de cousins que les gens d'Epinal ou de Narbonne. Beaucoup de ces parents sont indigènes. Quant aux immigrés, ils se sentent tellement chez eux que, tout en ayant gardé l'accent de leur terroir, ils ne s'aperçoivent même plus qu'il diffère de celui du lieu. Les Parisiens à leur tour finissent par l'oublier.

Mais je m'éloigne de mon propos, qui était de commenter les « notes d'un Vaudois ». Revenons-y. Je suis loin de partager toutes les opinions de Ramuz. Chaque lecteur pourra en prendre et en laisser. Et c'est très bien ainsi : l'important, pour un auteur, est de bien dire ce qu'il éprouve. Qui donc lui saurait gré d'exprimer des vérités premières, reconnues telles d'un consentement unanime?

MÉMENTO. — Honorée à Paris le 18 juin 1938, en la personne de Ramuz, par l'Association Internationale des Ecrivains de langue française, la Suisse romande le fut encore à Bruxelles, le 10 décembre, par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Cette Compagnie ne se laisse point solliciter par ceux qui aspirent à entrer dans son sein. Elle désigne elle-même ses élus. Son dernier choix s'est porté sur M. Robert de Traz, qui fut reçu en séance publique par M. L. Dumont-Wilden. Dans son remerciement, le récipiendaire s'est souvenu qu'il avait lui-même présidé — et dirigé dans la bonne voie — la très utile A. I. E. L. F. « En accueillant, a-t-il dit, des auteurs de toute nationalité, vous proclamez l'universalité de la langue française, vous rendez hommage à une tradition séculaire et vous aidez à la perpétuer. Rôle utile, rôle considérable que vous êtes bien dignes de remplir. Et quiconque est convié parmi vous souhaite, à votre contact et selon votre exemple, mériter toujours mieux l'incomparable privilège de s'appeler, quelle que soit sa patrie, un écrivain français. »

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

Mendes Correa : *Da Biologia a Historia;* Imprensa portuguesa, Porto. — Mario Saa : *Erridania, geografia antiquissima;* Société Astoria, Lisbonne. — Joaquim Paço d'Arcos : *Ana Paula perfil duma Lisboeta;* Parceria A. M. Pereira, Lisbonne. — J. de Almada Negreiros : *Nome de guerra;* Coll. d'auteurs modernes portugais, Ed. Europa, Lisbonne. — Aleixo Ribeiro : *Bussola doida;* Ed. Europa, Lisbonne. — Mémento.

Par sa nature à la fois géographique, ethnologique, poétique et philosophique, le thème platonicien de l'*Atlantide* était destiné à susciter les curiosités les plus passionnées et, parmi les travaux que devait provoquer cette nouvelle Queste du Graal, il était naturel que les représentants du Portugal, pays atlantique, sinon atlante, eussent leur part. La langue portugaise n'est-elle pas parlée sur les deux rives méridionales du grand océan des légendes?

Avec l'infatigable curiosité scientifique qui le distingue, Mendès Corrêa a, dans l'un des chapitres de son grand livre **De la Biologie à l'Histoire,** fait l'exégèse impartiale des diverses hypothèses soulevées, à travers le monde savant, par le récit de Platon. Le nom d'*Elasippos* qui, dans le *Critias*, est celui de l'un des fils de Poseidon et de la nymphe Clitô, lui suggère un ingénieux rapprochement avec *Olisippo*, appellation primitive d'où dérive Lisbonne. Consulté, le savant philologue Torrinha trouva l'hypothèse plausible... Dans sa forme grecque, *Elasippos* signifierait « qui lance les chevaux en course ». Et l'on sait que la Lusitanie était fertile en chevaux rapides comme le vent. Par ailleurs, la finale *ipp* se rencontre en de nombreux noms de lieux libyo-ibériques. Il s'ensuivrait que la primitive appellation indigène de l'établissement destiné à devenir la cité de Lisbonne aurait pu être hellénisée, l'estuaire du Tage ayant dû être, quelques siècles avant l'ère chrétienne, un centre de trafic entre peuples méditerranéens et atlantiques. Au point de vue purement atlantéen M. Mendès Corrêa se garde de s'aventurer sur le terrain de la symbolique métaphysique qui est celui où évolue l'action de la revue *Atlantis* dirigée par M. Paul Le Cour, vieille aujourd'hui de plus de dix ans. C'est pourtant sans doute dans le sens d'une rénovation de la pensée humaine, au regard de la crise présente, que réside l'intérêt le plus pressant du pro-

blème atlantéen. Mais tel n'est pas ici notre sujet, pas plus que d'analyser le grand poème épico-pythagoricien que Dario Velloso, regretté poète et penseur du lointain Parana, consacra à l'*Atlantide*. Rien de commun avec l'épopée de Verdaguer. Une fresque immense, aux multiples panneaux éployés d'Europe en Amérique, pour la glorification d'une grande idée d'harmonie pacificatrice.

Il entrerait plutôt dans notre mission de nous attarder à l'analyse du très original essai de « géographie primitive », que M. Mario Saa, sous le titre d'**Erridania**, consacre au renouvellement de toutes les notions jusqu'ici acceptées sur l'interprétation des écrits anciens, concernant les légendes atlantidiennes, argonautiques, odysséennes, sur l'*Ora Maritima d'Avienus*, sur les Celtes, Ligures et Ibères primitifs. Cet ouvrage est extrêmement curieux; mais, pour emporter complète adhésion, il conviendrait de confronter certaines de ses conclusions avec les données des diverses sciences archéologique, ethnographique et géognostique.

Pour ceux que le problème atlantéen, conçu sous l'angle géologique, zoologique et botanique, porterait à s'intéresser à l'archipel des Açores, ils trouveront dans *Croisière atlantique* par Mlle Suzanne Jeusse, lusophile avertie, maintes observations saisies sur le vif. De sa croisière, Mlle Jeusse a également tiré un curieux roman, dont le décor prestigieux encadre un brillant épisode de passion. On pensera volontiers que cet épisode aurait pu être plus largement développé; mais l'auteur sans doute a voulu surtout lui garder toute son intensité. Ce roman s'intitule : *Chemin d'amour.*

Intense, tel est l'adjectif qui convient en première ligne au talent du jeune romancier, M. Joaquim Paço d'Arcos, auteur d'**Ana Paula**, *profil d'une femme de Lisbonne.*

L'aristocratique et douloureuse figure de l'héroïne est modelée de main de maître, et elle nous est présentée, dès le début du roman, dans tous les détails de sa vie d'enfant, d'adolescente, de jeune fille et de fiancée, aussi bien que dans son ascendance patricienne, afin que le lecteur puisse apprécier pleinement tout ce qui, dans sa nature profonde, la sépare de son mari, Jorge de Melo, jeune officier d'origine

plébéienne, tout en surface, peu cultivé, incapable de mettre un frein à ses appétits de luxure et de jeu, prédestiné par conséquent à toutes les déchéances, quelque soin qu'il mette à garder façade d'honnête homme. Démasqué, c'est la prison qui le recueille, et le déshonneur qui l'attend. Or, un enfant, un fils, précocement sensible, est né de la funeste union, qui est devenue le calvaire d'Ana Paula. Eduardo Reis, camarade de Jorge et avocat de talent, entreprend de sauver l'officier concussionnaire de la dégradation. Ainsi s'établit peu à peu, entre l'épouse et le défenseur de l'accusé, une communauté d'action et de sentiment qui fait éclore l'amour. Eduardo finit par faire l'aveu de sa passion à celle qu'il aime, mais en usant de toutes sortes d'ingénieux sophismes; car il redoute à bon droit de blesser la fierté d'Ana Paula. Malgré la lutte ardente de conscience qui la déchire, celle-ci ne cèdera point. Sa race, son éducation, le sentiment qu'elle a de son devoir et d'une règle inflexible à suivre assureront sa résistance en vérité cornélienne. Jorge sera tiré de prison, et les deux époux, avec leur fils, s'embarqueront pour l'Afrique. De quel regard nostalgique, angoissé, résigné pourtant, Ana Paula enveloppera, durant que le navire l'emporte au loin de tout ce qu'elle a connu et aimé jusque-là, la rive harmonieuse du Tage! Et bientôt disparaît à ses yeux la terre portugaise, dont elle incarne idéalement les plus nobles et traditionnelles vertus. Elle est fille de Lisbonne et elle sert à nous montrer qu'au-dessus du fumier moral des grandes capitales modernes peut toujours s'épanouir la pureté d'une fleur sans tache.

Par ce drame émouvant, dont les péripéties nous sont minutieusement contées, M. Joaquim Paço d'Arcos rajeunit avec bonheur le vieux thème de la *Mal Mariée* et nous donne en même temps le Roman de Lisbonne, capitale aimée de tous ceux qui en ont subi le charme et compris l'âme mystérieuse. Il faudrait toutefois se garder de croire que le long récit du jeune romancier, à propos duquel le critique de la Revue *Ocidente* évoque le haut exemple donné par Carlos Melheiro-Dias, se limite à un essai plus ou moins fouillé de psychologie féminine; tout au contraire. Autour des trois profils centraux se meuvent d'autres figures, parmi lesquelles il faut retenir celles de Maria da Graça, de Laurentino, personnage

assez bas, mais parfaitement caractéristique, et qui demeure l'une des réussites de l'ouvrage.

Pour la mise en œuvre de son passionnant sujet, l'auteur a préféré la forme épique, c'est-à-dire purement narrative. La forme dramatique, largement dialoguée, aurait sans doute donné plus de vie à l'action, l'aurait rendue plus actuelle! C'est affaire de goût personnel. Au demeurant, le roman est parfaitement équilibré et de construction irréprochable. Il dépasse de beaucoup les promesses de son titre, et le style en est particulièrement attachant, c'est-à-dire simple et juste, exempt de recherches trop voyantes. Une œuvre qui compte. Elle n'est pas seulement, en effet, la synthèse de la vie d'une capitale contemporaine; elle a une portée à la fois biologique, éthique et sociale. Elle pose le problème de l'hérédité, de l'inégalité des classes, de l'éducation et de la mésalliance. Là-dessus, en des pages qui retardent quelque peu la marche du récit, le romancier a tenu à fournir au lecteur quelques explications, qui n'entameront sans doute en rien la façon de voir de chacun. Il faut pourtant que le problème soit résolu dans un sens ou dans l'autre, pour l'avenir même de la civilisation. D'une part le Racisme, au nom d'une morale fermée, détruit la notion de fraternité universelle; d'autre part, l'égalitarisme dépense en pure perte les acquisitions coûteuses des disciplines traditionnelles. — Un équilibre est à établir, un climat moral humain, qui tienne compte en première ligne du Mérite et du libre Choix.

Le roman de Joâé de Almada Negreiros est une œuvre toute différente d'allure, de style et de sujet. Judith, l'héroïne de **Nom de Guerre,** appartient à un tout autre monde qu'Ana Paula; mais elle n'est pas affligée d'un moins douloureux destin. Evocateur subtil, l'auteur nous la montre dans toute la palpitation de la vie. — Sa chair et son âme nous sont révélées en même temps. Le roman portugais n'a pas de figure plus typique que cette Judith et, en face d'elle, son partenaire Antunes est incomparablement plus pâle. Il semble que le romancier ait jugé prudent d'observer certaines réticences à son propos. Dans l'ensemble, le dessein trop avéré de rendre le récit plus sensationnel à l'aide de traits d'esprit trop manifestement voulus, affaiblit trop souvent la portée du récit.

Almada Negreiros, à la façon des disciples de Gongora, se plaît à déformer légèrement la réalité, pour la rendre plus amusante ou plus pittoresque; mais cette tendance ne va pas sans péril, quand elle apparaît comme plus volontaire que naturelle. Certains effets de style suspendent l'intérêt au lieu de le précipiter. Il en va de même pour certaines divagations métaphysiques ou moralisantes, qui n'ont rien à voir avec l'art. Pourtant Almada Negreiros manifeste tous les dons d'un grand artiste.

Artiste par la vision, sinon par l'exécution, M. Aleixo Ribeiro l'est également; mais il manque trop souvent de style et dans **Folle Boussole,** il a entrepris de tenir la plus périlleuse des gageures, celle d'asseoir un roman autobiographique, ou qui en prend l'allure, sur toute une série d'épisodes sans portée psychologique véritable, en l'espèce sur une série d'expériences amoureuses, où la passion véritable ne joue aucun rôle. Le héros lui-même est inconsistant, parce que la vie de l'esprit lui semble étrangère. On devine, cependant, que M. Ribeiro possède toutes les qualités d'un bon romancier — certaines pages en font foi — et qu'il ne lui a manqué, pour cette fois, que de choisir un sujet plus caractéristique, aux situations moins médiocres. Mais la vie n'abonde-t-elle pas en médiocrités, et ne faut-il pas la peindre telle qu'elle est? C'est là une question d'art à résoudre.

MÉMENTO. — D'Antonio Botto deux précieux recueils, *A Vida que te dei* et *Sonetos*, sur lesquels il nous faudra revenir. Les sonnets célèbrent un douloureux drame intérieur et font songer à ceux de Shakespeare. Dans *A Vida que te dei*, le Poète extrait de la réalité la plus concrète tout ce qu'elle peut enfermer de rêve essentiel et la transfigure. Miracle du génie.

Les sonnets qu'Antonio Porto-Alem intitule *Ressurreiçâo da Vida* sont promesse de beaux fruits.

Les complications du sentiment n'ont rien à voir avec *Talvez* de M. A. Videira. Expérience d'aviation. Quatre jours de soif dans le désert de Kalakhari. Pages pittoresques et colorées. L'aventure n'a pas cessé de séduire les Portugais.

Reprenant une suggestion d'Herculano, M. Luiz Vieira de Castro, dans *A Formaçâo de Portugal*, établit que la création du royaume lusitanien fut l'œuvre diplomatique d'un moine de Cluny, et détaille les péripéties de cette fondation.

Nous aurons à nous attarder sur la conférence pleine d'intérêt de M. Eduardo Coelho : *O cepticismo de Francisco Sanches,* précurseur de Descartes.

De même, sur les attachantes études d'histoire littéraire de M. Fidelino de Figueiredo : *A Epica Portuguesa no Seculo XVI, Depois de Eça de Queiroz,* etc.

Comme pendant à sa version hollandaise si remarquée du *São Paulo* de Pascoaes, M. Thelen vient de publier à Rascher Verlag (Zurich et Leipzig) la traduction allemande du même magnifique ouvrage sous le titre de *Paulus, der Dichter Gottes.* Cette fois, la préface a été replacée en tête du volume, qui est bellement illustré, et chaque chapitre porte un titre qui le résume. Travail sans reproche, tant du côté du traducteur, qui donne toutes références, que de l'éditeur. Quand verrons-nous paraître la traduction française?

Reçu *Questões historicas* par A. Botelho de Costa Veiga; *Quelques images de l'Art portugais,* magnifique album illustré de folklore, et le IVe volume de *Divulgação Musical* de Mme Emma Romero Santos Fonseca da Camara Reys (Musique espagnole, de la Campagne Romaine, de la Renaissance).

Maintes choses à glaner dans le *Bulletin des Etudes Portugaises,* et de l'Institut français au Portugal, dans la grande revue *Ocidente,* dans *Portucale,* dans *Seara Nova,* dans *Presença,* que nous sommes contraints de laisser en suspens aujourd'hui.

M. L. Blaga, ministre de Roumanie à Lisbonne, essayiste et philosophe d'éminente valeur, entreprend de faire connaître dans son pays, nous dit-on, la littérature portugaise. Qu'il en soit hautement félicité.

PH. LEBESGUE.

LETTRES NORVÉGIENNES

Théâtre. Le *Maquignon,* de H. E. Kinck, au Théâtre-National. — Nordahl Grieg et Helge Krog. — Mémento.

Comment se porte le **théâtre** au pays d'Ibsen et de Björnson? La crise s'y fait-elle sentir? Le contraire serait étonnant, s'il est vrai qu'Oslo est « la ville des cinémas ». Le glorieux Théâtre National, qui subit d'ailleurs la concurrence de bons théâtres secondaires, se plaint de n'avoir pas de subvention régulière, comme à Copenhague. Heureusement, Oslo, comme Bergen, est fier de ses acteurs. Les ensembles sont plus homo-

gènes, le respect de l'œuvre écrite plus absolu qu'en des temps assez proches, où l'individualisme norvégien se jouait un peu trop de la discipline. Comme à la Comédie-Française, des metteurs en scène variés font profiter la première scène de leur expérience : la grande actrice Johanne Dybwad, Halvdan Christensen, la fière et tragique Agnès Mowinckel, dont on fête ces jours-ci les quarante ans de théâtre, et le plus jeune peut-être de tous, en dépit de ses soixante-dix-neuf ans et de tant de services rendus, Björn Björnson. On lui doit une reprise impressionnante par sa vigueur sobre des *Prétendants à la Couronne* d'Ibsen.

Que le premier théâtre d'Oslo monte *la Veuve Joyeuse* pour rétablir ses finances, on le comprend d'autant mieux que jadis Ibsen a fait jouer *Un Chapeau de paille d'Italie* et Björnson la *Belle Hélène*. Mais noblesse oblige. Le Théâtre National, dont l'excellent directeur, Axel Otto Norman, a une conscience aiguë de ses responsabilités artistiques, a eu des initiatives qui l'honorent. Il a sorti de l'ombre l'œuvre amère et forte d'une femme, Amalie Skram : *Agnete* (1893). Et surtout, il s'est attaqué au plus puissant des drames de H. E. Kinck : *Driftekaren* (**Le Maquignon,** 1908). J'ai dit ailleurs la place éminente qui revient à Kinck, aux côtés mêmes de Hamsun et parfois au-dessus de lui, parmi les néo-romantiques. Ibsen, creusant dans la conscience paysanne et nationale un profond sillon, a écrit *Peer Gynt,* puis s'est arrêté là. Kinck a continué; il a l'oreille la plus attentive aux voix de la race, un regard aigu qui discerne les types, une joie douloureuse à découvrir les tares de la nation, une imagination visionnaire qui jette sur son ingrate patrie les enchantements de la poésie. *Le Maquignon* est une œuvre touffue, intense, escarpée, et toute sillonnée d'éclairs de génie. Pour jeter un pont entre le drame et le public, on a dû pratiquer de larges coupures, appeler la musique à l'aide, et il en est résulté une sorte d'opéra, comme pour *Peer Gynt.* La troupe presque entière s'est dévouée à sa tâche avec une ferveur magnifique, la critique a pleinement rempli son rôle d'éducatrice, et le public est venu à ce difficile chef-d'œuvre avec une bonne volonté grave et touchante, qui peuvent rassurer sur les destinées du théâtre en Norvège.

§

Le lyrisme et le roman sont à l'heure présente plus florissants que la littérature dramatique. L'oxfordien Ronald Fangen est occupé ailleurs. Une pièce de Sigurd Christiansen est reçue et attend. Il en est de même avec *Manns aere* (*Honneur d'homme*) de Peter Egge (1937). On y retrouve, avec un peu de freudisme inutile, le charme intime, la sincérité, l'authentique poésie des vies humbles qui caractérisent presque toute l'œuvre de P. Egge. — Plus populaire, plus gros dans ses effets, Oskar Braaten a un succès légitime. — On attendait beaucoup d'un auteur inégal, mais qui a du tempérament : Johan Borgen. Il vient de s'imposer avec un drame qui méritera d'être signalé à part. Aujourd'hui nous retiendrons les noms de Nordahl Grieg et de Helge Krog.

§

Nordahl Grieg est poète et partisan. Ses thèses, qu'il affirme vigoureusement, sont communistes. Après un bon reportage sur le front rouge d'Espagne (*Spansk sommer, Eté espagnol,* 1937), un grand roman, paru il y a quelques semaines, mène le lecteur de Madrid à Moscou.

Vus avec quelque recul, ses derniers drames (*Vor aere og vor magt — Notre honneur et notre puissance,* 1935; — *Men imorgen, — Et demain?* 1936; — *Nederlaget, — le Désastre,* 1937) offrent une singulière et très naturelle parenté avec les fameux drames sociaux d'Ibsen et de Björnson. A 50 ans de distance, c'est encore un règlement de comptes avec les « soutiens de la société », mais au nom d'un idéal nouveau et avec une technique différente.

On a fait grand cas, trop grand cas de cette technique, transposée du cinéma ou imitée de Shakespeare. L'originalité de Nordahl Grieg est ailleurs. Si on en juge par les polémiques qu'il a provoquées, son théâtre serait avant tout la satire du capitalisme : cupidité des armateurs norvégiens scandaleusement enrichis pendant la grande guerre, tandis que les marins étaient victimes des torpillages (*Vor aere og vor makt*); — inhumanité d'une grande entreprise, à capital international, qui fabrique des explosifs et pousse un peuple à l'abîme (*Men*

imorgen?) De cette série, le meilleur drame est sans doute celui qui évoque la Commune de Paris : *Nederlaget.*

Un lecteur français fera abstracion de ce qui risque toujours de nous choquer, quand un drame historique est traité par un étranger. Si peu sympathique que puisse être Thiers, il y a sans doute autre chose en lui qu'un fanatique et un cynique, entouré de sinistres bouchers. Mais admettons le postulat. C'est le sombre fond de tableau sur lequel se détachent les communards.

C'est ici que je trouve les accents les plus sincères de Nordahl Grieg. D'abord, il excelle à peindre les foules; ses larges fresques, sans profondeur (Montmartre, la barricade), sont animées, houleuses, pathétiques. Puis, sa curiosité sait évoquer la diversité des types révolutionnaires : le brave ouvrier que la faim pousse à la révolte; un ouvrier aussi, Beslay, admirable de calme et de pitié, qui sera commissaire à la Banque de France et se laissera duper par l'agent de Thiers; des noms connus : l'austère Delescluze, Rosset, et Courbet, verbeux et vantard; un nouveau Marat, le terroriste Rigault : « il faut tuer pour faire triompher une révolution »; et Gabrielle, la douce institutrice idéaliste; l'internationaliste Varlin; puis ces anonymes que sont les jeunes, les amoureux, en qui triomphent la vie et l'éternel printemps jusque sous les balles et parmi les tombes de Montmartre. Et voici, semble-t-il, indépendante de toute théorie sociale, la marque propre du talent de Nordahl Grieg : peu à peu, le drame est devenu un poème, un chœur aux voix multiples qui chantent le désespoir, la pitié et l'amour. La « défaite » est née du désordre des passions et de la confusion des esprits; la crise est affreuse; mais l'espoir survit :

DELESCLUZE. — A présent, il faut mourir. Je ne suis pas chrétien. Les chrétiens trahissent la terre pour aller à leur rêve de lumière. Mais nous pouvons quitter cette terre tranquillement, parce que nous voulons que notre rêve survive. L'espoir demeurera sur la terre....

LUCIEN. — Mais ceux qui viendront après nous devront avoir de meilleures armes.

La prochaine fois, il faut vaincre, vaincre, vaincre!

DELESCLUZE. — La bonté ne peut triompher que par la violence;

c'est l'amère leçon que nous avons apprise. Nos vengeurs, nos enfants devront être d'une force surhumaine.

GABRIELLE. — Delescluze, je vous le demande, donnez à l'homme un idéal plus haut que d'être inhumain!

DELESCLUZE. — Les générations qui nous suivent traverseront des temps épouvantables.

§

Avec **Helge Krog**, nous changeons de climat.

Au départ, on trouve aussi chez lui la satire sociale (*Det store Vi*). Une belle indépendance de jugement et un style nerveux font la valeur de nombreux articles ou essais. Helge Krog est à ses heures un excellent critique, de la lignée de Gunnar Heiberg, bourgeois d'origine et bohème par goût, radical, révolté. Mais sa curiosité, au lieu de s'étaler, se concentre; elle est plus psychologique que sociale. Il peut construire un grand drame à trois personnages, qui se passe en quelques heures. En revenant à la femme et à l'amour, il a choisi dans l'héritage du drame norvégien le domaine à la fois le plus secret et le plus classique.

Je ne retiendrai que son dernier drame : *Opbrudd* (*Départ*, 1937). Une femme, Vibeke, est aimée d'un homme, Ketil, son mari, et elle est attirée par un autre, Kaare. Elle cède à celui-ci, puis le dit à son mari, qui répond sans colère et lui laisse sa liberté. Mais elle s'en offense : « Je ne te suis donc rien? Notre vie commune t'est à ce point indifférente? » Il est bien curieux de trouver ici exactement le contraire de la donnée de *Maison de poupée*. Tant les conditions de la vie féminine ont changé en Norvège depuis la date fameuse de 1879!

Des deux hommes, Ketil est le plus fort, le plus égoïste, « la conscience la plus robuste ». Il a pris Vibeke. L'autre, Kaare, a trouvé un refuge dans les livres et les voyages; il est libre. Mais en retrouvant Vibeke, il s'aperçoit que la vie va lui échapper. De son côté, la jeune femme, déçue par son mari, se grise de ce nouvel amour. — Tout ceci est exposé avec une véhémence et une fureur de vérité chez les trois personnages, qui font du troisième acte le meilleur de la pièce, une sorte de chef-d'œuvre.

« Nous trois, dit Vibeke, nous avons essayé d'aimer, chacun à sa façon. Qu'y avons-nous gagné? Que nous reste-t-il? » —

Kaare : « Honte et misère ! » — C'est que l'amour qu'ils cherchaient est un vestige des temps révolus. A cet égoïsme exaspéré doit succéder, dit encore Vibeke, « un autre amour, un amour heureux. En moi, il pouvait vivre, mais pas chez des hommes tels que vous deux ». Ici enfin se dégage le sens profond du drame, et on notera encore qu'il est exactement aux antipodes de *Maison de poupée*. C'est bien un règlement de comptes avec la génération individualiste d'avant-guerre. Il faut aux hommes une passion qui élargisse leur moi, dépasse l'individu. L'idéal redevient social; il appelle la collaboration, le dévouement aux tâches communes. Au total, si la fantaisie est courte, si parfois les idées sont plutôt d'un brillant journaliste que d'un dramaturge qui s'efface derrière ses personnages, on n'a que du plaisir à constater ici le très vigoureux talent du moraliste et du psychologue.

MÉMENTO. — *Histoire littéraire.* — Voici terminée une monumentale « Histoire de la littérature norvégienne » (*Norsk Litteraturhistorie*, Gyldendal, Oslo), en cinq gros volumes. Désormais la Norvège n'a plus rien à envier au Danemark et à la Suède. Trois professeurs de l'Université d'Oslo se sont partagé la tâche. Fr. Paasche a présenté le Moyen Age et la période de Wergeland avec un sens très vif des valeurs nationales, religieuses et romantiques. A. H. Winsness a été adjoint aux deux collaborateurs primitifs pour la période contemporaine, de 1890 à 1914 environ. Le néo-romantisme, trop longtemps tenu dans l'ombre et sacrifié à la génération d'Ibsen, apparaît désormais dans sa riche multiplicité. L'étude est à la fois objective et chaleureuse. La présentation du XVIIIe siècle et de la fameuse pléiade de la renaissance norvégienne, que dominent Ibsen et Björnson, était réservée à Fr. Bull. On y admirera un savoir d'autant plus exceptionnel que le XIXe siècle norvégien n'est encore qu'à demi exploré, une sûreté impeccable dans l'analyse, un exposé lumineux. Fr. Bull a cette supériorité de connaître intimement la tradition danoise, inséparable jusqu'ici des réussites norvégiennes. — Son récent recueil : *Mennesker* (Gyldendal, 1937) en donne la preuve presque à chaque page. Des « Mémoires Francis Bull » (*Festskrift*, 1937) ont apporté une belle gerbe d'hommages à ce maître qui dépasse à peine la cinquantaine.

Ibsen. — P. G. La Chesnais poursuit son immense labeur et les tomes IX et X de la traduction des *Œuvres Complètes d'Ibsen* (Plon) ont paru récemment. On sait que d'amples notices précèdent chaque

œuvre et sont le dernier mot de la science ibsénienne. Signalons de curieux renseignements sur « l'Union des Jeunes » et une étude approfondie sur les sources et le sens de « Empereur et Galiléen », drame capital. — On a traduit à Oslo l'*Ibsen* de Lugné-Poe et la critique norvégienne s'est vivement intéressée aux temps héroïques de l'ibsénisme en France. — *Björnson.* — Mme Dagny Björnson Sautreau, fille du poète, a récemment publié les lettres échangées entre Björnson et son biographe, le critique, essayiste et philosophe Chr. Collin. L'édition est une œuvre de goût (un choix judicieux était difficile dans cette vaste correspondance), de courage aussi, car Björnson avait son franc et hardi parler au sujet de tout et de tous; enfin c'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la mémoire de Chr. Collin. On s'étonne que ce recueil, d'une originalité si authentique et souvent dramatique, ait été paresseusement accueilli. En voudrait-on encore à Collin d'avoir été l'ennemi d'une puissante bohême? Il est tout au moins singulier que le suédois Sven Stolpe, bon critique à l'ordinaire, et « oxfordien » si je ne me trompe, ait traité avec un mépris si superficiel un devancier (St. Tidn). Car il y avait un peu plus de mérite à professer sa foi chrétienne et morale vers 1900 qu'à être oxfordien aujourd'hui! — Un chercheur norvégien de la province de Romsdal, Asbjörn Overaas, a écrit un gros livre sur les paysans que Björnson a connus dans sa jeunesse et idéalisés dans ses Contes. — Le sort tragique de la Tchéco-Slovaquie donne une valeur d'actualité au solide ouvrage de Trygve Tönstad, qui décrit les rudes campagnes du tribun contre les crimes du pangermanisme et la cruauté magyare (*B. Björnson og Slovakene*, Gyldendal, Oslo, 1938).

Divers. — On parlera une autre fois des romans; ils sont trop! La littérature norvégienne s'enrichit d'excellents essais : *Norske helgener* (Saints norvégiens) de Sigrid Undset, un *St Olaf* de Harry Fett; *Adelsmanen* (Le Féodal) de Lorentz Eckhoff. — L'Histoire de Norvège publiée chez Aschehoug (*Det norske folks liv og historie*) vient d'être complétée par un volume consacré aux trente dernières années. W. Keilhau s'est acquitté à son honneur de cette tâche difficile. Il est clair et vivant. Et surtout, il s'entend aux questions économiques et sociales. J'aurais plus d'une observation à faire sur les pages consacrées à la grande guerre; mais j'approuve l'auteur de distribuer équitablement l'éloge et la critique et, par exemple, de situer à leur place exacte le président du conseil Gunnar Knudsen et le ministre Wedel-Jarlsberg. De Nansen, il fait un héros moderne, et il a raison. — Reidar Oksnevad, bien connu par les exquis volumes où il a fait passer en norvégien le meilleur de nos mora-

listes, ajoute à la série un recueil qui n'a rien de naziste : *Ce que disent Goethe, Schopenhauer et Nietzsche* (Aschehoug). — En terminant, adressons un juste hommage à la revue *Samtiden* (Oslo), qui fête son cinquantième anniversaire. Par son libéralisme et sa tranquille hardiesse, elle occupe une position centrale dans la vie intellectuelle de la Norvège. Elle serait un honneur pour tout grand pays. Un Français ne peut qu'être sensible à l'exemple de courage, de clairvoyance et d'humanité qu'elle donne sous la direction énergique et généreuse de J. Worm-Müller. Les libertés de l'esprit sont bien défendues en Norvège.

JEAN LESCOFFIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicolas Berdiaev : *Les sources et le sens du communisme russe*, traduit du russe par Alexis Nerville. Edition de la « Nouvelle Revue Française », 1938.

On a bien fait de traduire le livre de M. Nicolas Berdiaev, **Les sources et le sens du communisme russe,** parce qu'il nous montre fort bien quels furent les faits et événements historiques et politiques qui contribuèrent à l'avènement du bolchevisme, de quels éléments est constituée l'âme du peuple russe et, enfin, dans quels méandres de sentiments cette âme se perdait, souvent, au cours des âges.

Il faut remonter bien au delà du *tsarstvo* moscovite pour apercevoir combien le destin historique de la Russie est un destin malheureux, se développant de siècle en siècle selon un rythme catastrophique, parmi la succession discontinuée des types de civilisation les plus disparates. De cette histoire toute unité organique était absente, car à la Russie de Kiev succéda la Russie de la période tatare à laquelle vint se superposer la Russie moscovite, ensuite la Russie impériale, c'est-à-dire celle de Pierre le Grand, et enfin la nouvelle Russie soviétique. Et ces cinq Russie n'eurent et n'ont rien de commun entre elles. Ainsi on peut dire que c'est la complexité du destin historique de la Russie qui a déterminé les contrastes de l'âme russe, contrastes qui se sont toujours livré en elle un combat meurtrier. Le peuple russe, par sa formation spirituelle, est un peuple oriental, mais qui a subi durant deux siècles l'empreinte de l'Occident. Aussi la lutte qui se poursuit dans son âme, c'est la lutte entre les éléments orientaux et occidentaux. Dans cette lutte, ce sont les élé-

ments orientaux qui sont presque toujours vainqueurs, parce que ce ne sont que les classes cultivées russes qui ont assimilé, et encore jusqu'à un certain point seulement, les idées occidentales, tandis que le peuple, dans sa grande masse, leur est resté étranger.

Cependant le peuple russe est foncièrement un peuple chrétien. Mais son christianisme est d'essence orientale, lui aussi.

La formation religieuse du peuple russe, écrit M. Berdiaev, l'a marqué de traits très particuliers : ascétisme, dogmatisme, faculté de supporter la souffrance et le sacrifice au nom d'une foi, quelle qu'elle soit, enfin le goût du transcendant, qui tantôt s'exprime dans la croyance en l'éternité, en l'autre monde, tantôt en un avenir réalisé en ce monde-ci. Car l'énergie religieuse de l'âme russe comporte parfois une aspiration vers des buts qui ne sont pas des buts religieux, par exemple vers les perspectives sociales. Mais en raison de leur formation dogmatico-religieuse, les Russes ne cessent jamais d'être orthodoxes, des orthodoxes-hérétiques ou apocalyptiques ou nihilistes. Orthodoxes ils demeurent, même au XVIIe siècle, lorsqu'ils se font schismatiques vieux croyants, ou au XIXe siècle, quand ils deviennent révolutionnaires. La structure de l'âme demeure pareille, l'intelliguentzia révolutionnaire est l'héritière du « raskol » (schisme) : c'est pourquoi la foi orthodoxe, à quelque sujet qu'elle s'attache, nous paraît si importante; par elle se définit toujours la qualité de ce qui est russe.

Après la chute de Byzance, la croyance se répandit au sein du peuple russe que le royaume moscovite demeurait le seul royaume orthodoxe et le peuple russe le seul détenteur de la vraie foi. Ainsi naquit l'idée enivrante de « Moscou troisième Rome » et ainsi fut trouvée la base idéologique de la formation du royaume des tsars : l'autocratie de Moscou va se constituer sous le symbole de l'idée messianique.

Recherche d'un royaume, écrit M. Berdiaev, du royaume de la vérité, cet idéal va suivre le peuple russe à travers toute la durée de son histoire : c'est par la foi orthodoxe qu'on appartient à ce royaume russe, de même que c'est par la foi communiste qu'on appartiendra à la Russie soviétique. Et cette vocation messianique engendre une Eglise nationaliste. Comme chez l'antique peuple hébreu, les éléments nationaux et religieux vont se développer simultanément : et de même que le messianisme juif fut un fait

proprement hébreu, l'orthodoxie russe présente, elle, un caractère exclusivement national.

Mais bien vite l'idée du royaume religieux va se fondre dans le moule puissant de l'Etat, où l'Eglise n'aura plus à jouer qu'un rôle secondaire. Le *tsarstvo* moscovite devient un Etat unitaire et laïque. Mais alors du fond de la conscience populaire surgit le soupçon que le royaume orthodoxe, la Troisième Rome, est corrompu et que la vérité éternelle va être dénaturée : par l'Etat et le haut clergé, l'Antéchrist domine.

Alors, nous dit notre auteur, l'horthodoxie populaire s'efforce de rompre avec l'Etat et le haut clergé, de renouer avec l'orthodoxie véritable, engloutie sous terre : croyance qui s'apparente à la légende de la ville de Kitège, ensevelie au fond d'un lac. Le peuple cherche la cité symbolique. On assiste à l'aile gauche du schisme [des vieux croyants], surtout parmi la secte dite des *sans-prêtres*, à la naissance de cet élan apocalyptique bien caractéristique qui se perpétuera parmi l'intelliguentzia révolutionnaire moderne, toujours animée de ce même souffle, persuadée encore qu'une force mauvaise s'est emparée du pouvoir.

Le divorce spirituel entre le peuple et l'Etat, esquissé dès le XVIIe siècle, ne fit que s'accentuer durant le règne de Pierre le Grand, quand le grand tsar, en fortifiant l'Etat russe, entraîna le pays dans le sillage de la culture occidentale et uiverselle. Mais cette culture resta étrangère au peuple, qui continuait à végéter parmi ses anciennes croyances et ses anciennes coutumes. Ainsi nulle part, peut-être, l'abîme entre les couches différentes de la société n'a été aussi grand que dans cette Russie impériale. Et aucun pays n'a vu, au même degré, coexister à la même époque des modes d'existence appartenant à des âges différents. La Russie restait aussi peu organisée qu'auparavant et le combat de l'Orient et de l'Occident continuait à s'y livrer dans l'âme et dans les mœurs jusqu'à la révolution. Certes, extérieurement, l'Etat était puissant; il jouissait au dehors des prestiges d'une unité factice, mais, en fait, il ne possédait pas l'unité intérieure, il restait profondément déchiré. Déchirure entre les dirigeants et le peuple, entre le peuple et les classes cultivées, désagrégation des éléments populaires eux-mêmes, isolés dans l'Etat, dans

cet Etat dont le type, calqué sur l'absolutisme occidental, réalisait moins que toute autre l'idée de la Troisième Rome, de ce royaume messianique dont le peuple s'était fait l'idéal et qui séduisait sous un autre aspect les milieux de l'Intelliguentzia.

Cette déchirure ne pouvait qu'amener la catastrophe finale, et cette catastrophe survint le jour où l'Etat se heurta dans l'espace contre les obstacles et les zizanies de l'extérieur, dans le temps contre l'idéal populaire en quête d'une vérité sociale qui, après avoir cheminé longtemps souterrainement, gagna le dehors. Le triomphe du bolchevisme ne s'explique que par le fait qu'il a su libérer les forces populaires emprisonnées par l'Etat, en leur rendant ce sentiment de l'infini et de l'illimité qui est propre à toute nature russe.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Un article toujours actuel. — Un aimable correspondant, et ce qui nous touche plus, un de nos confrères : l'éditeur Henri Bourrelier, nous signale un article de 1887, paru dans *Gil Blas,* sous la signature Nestor (Henry Fouquier).

Intitulé *La Dernière Journée,* cet article, vieux de plus d'un demi-siècle (n° du mercredi 23 février 1887), est, à quelques détails près, d'une navrante actualité. Très sensibles à l'envoi de M. Bourrelier, nous croyons, comme lui, que nos lecteurs trouveront un intérêt certain à ce rapport émouvant.

MERCVRE.

Je ne sais rien de plus énervant que la situation où nous sommes depuis tantôt un mois. Chaque matin, en s'éveillant, avant d'aller à ses devoirs, à ses travaux, à ses plaisirs, avant de se mettre à vivre sa vie, on se demande si les dépêches de la nuit nous ont apporté la paix ou la guerre. Le monde des affaires, auquel nous ne sommes pas mêlés, mais qui ne nous intéresse pas moins, car nous savons ce que la sécurité vaut pour notre cher pays, souffre de cette anxiété. Elle pèse encore plus sur le monde de l'esprit. Comment aller à l'étude, s'enfoncer dans le passé, rêver aux questions de littérature et d'art, chercher à attraper au vol l'aile de la Fantaisie qui passe, quand l'avenir incertain, le lendemain inconnu nous viennent rappeler que nous sommes avant tout des citoyens?

La journée qui s'écoule, lentement au gré de notre impatience, sera peut-être la dernière de cette période d'attente qui nous énerve. Le peuple allemand vote. Et, du résultat de l'élection, dépend une politique nouvelle que son gouvernement suivra. Les urnes mystérieuses où les Teutons, assez inconscients et ignorants eux-mêmes de leurs propres destinées, déposent leurs suffrages, renfermeront, ce soir, le sort du monde. Toutes sortes de combinaisons de politique intérieure, auxquelles nous ne pouvons rien, que nous ne connaissons même pas dans leurs détails, des hasards, toujours des hasards! vont entrer en jeu; et l'inconnu qui nous irrite et nous assiège se dégagera peut-être de cela. Nous saurons quelque chose demain; mais nous ne saurons pas tout. Car il peut arriver que des adversaires même de M. de Bismarck entrent ou rentrent au Parlement disposés à lui voter les crédits qu'il demande. La situation restera donc obscure encore et le nuage noir sur l'horizon. La journée d'aujourd'hui sera comme un éclair qui jettera une lueur sur toutes ces obscurités; puis, dans quelques jours, on saura si l'éclair est le dernier d'un orage qui s'éloigne ou l'avertissement d'une tempête prête à fondre sur l'Europe. Mais, quel que soit notre sang-froid, quelle que soit notre sagesse, je ne sais pas si, par-dessus tout, il ne faut pas vouloir que l'avenir se fasse tôt connaître et nous tire des incertitudes de ces derniers temps!

« Fais ce que dois, advienne que pourra » est le plus vieux, le plus banal des adages; et c'est parce qu'il est banal et vieux que je le cite, comme un de ces mots d'ordre nets et simples qui s'imposent parfois à un peuple, réunissant en eux le conseil du bon sens et le conseil de la vertu la plus haute. Notre devoir, nous l'avons fait jusqu'ici, dans la paix. Les Allemands ne peuvent nous empêcher de regretter nos provinces perdues; et, pas davantage, ils ne peuvent nous empêcher d'espérer qu'un jour viendra où l'injustice du sort pourra être réparée. Cette réparation, d'ailleurs, ne comporte pas forcément une idée de guerre. Rien ne défend de compter sur le succès d'une pacifique revendication et, si improbable que soit la chose, elle suffit pour qu'on n'ait pas le droit de considérer un regret et un espoir comme un acte d'hostilité. Ceci dit, quel traité a été plus respecté que le traité de Francfort? Nous en payons avec patience les résultats industriels et commerciaux. Et si l'amour ne se commande pas, comme disent les bonnes gens, si les Allemands ne sont pas redevenus nos amis, en avons-nous moins respecté pour cela le contrat qui nous lie? Nous avons été, en plein jour, fidèles à sa lettre, et, dans l'ombre, fidèles à son esprit. Avons-nous cherché à ameuter l'Europe contre l'Allemagne?

N'avons-nous pas pratiqué la politique de la prudence et de la réserve, parfois jusqu'à l'effacement? Les Allemands, si audacieuses que soient les gazettes, n'oseraient pas nous accuser de nous mêler souterrainement aux affaires de leur pays. Des prétendus complots de Metz, où l'ont a essayé, à diverses reprises, de compromettre les Lorrains restés fidèles à l'idée française, de ces complots montés avec luxe, comme le duel de Giboyer, il n'est jamais sorti que du vent; et la police en a été pour sa courte honte. Notre main est-elle dans les agitations sourdes qui inquiètent l'Allemagne conservatrice? Avons-nous soudoyé et expédié en Allemagne de ces êtres louches, demi-espions, demi-agitateurs, qu'on peut flairer parmi les socialistes en certains pays? Nous avons même restreint nos libertés, illimitées en bien des cas, quand leur usage eût pu paraître blessant pour nos voisins, chez qui il semble au contraire que la liberté des insultes à la France soit la première des libertés octroyées à la presse. Vaincus, nous avons accompli les conditions imposées par la défaite avec une entière loyauté.

Quand le patriotisme a pu, chez quelques-uns, se montrer imprudent, nous avons averti ceux de nous qui sortaient de la réserve et qui ne comprenaient pas assez ce que veut dire cette belle figure, un doigt sur sa bouche, qu'un grand artiste a placée sur une tombe. Henri Heine lui-même, aujourd'hui, ne pourrait plus écrire à ses compatriotes qu'en France « rien ne dure, ni personne ». Car, depuis quinze ans dure chez nous, quelles que soient les gens au pouvoir, la résolution ferme de ne rien faire qui puisse créer un conflit. Et cet héroïque effort de patience n'a pas cédé devant les provocations que l'Allemagne multiplie, et que ses reptiles, très civilisés d'ailleurs et parlant même les langues étrangères, sifflent à tous les coins du monde!...

C'est ainsi que nous nous présentons et devant l'Europe et devant l'histoire, qui ont à nous juger, aujourd'hui ou demain. Longtemps on a dit de la France qu'elle était l'obstacle à la paix. Le règne pacifique de Louis-Philippe n'avait pas modifié l'opinion commune, qui a repris du crédit encore quand Napoléon III s'est laissé tromper par les Anglais et a fait la guerre de Crimée. Mais maintenant, quelle que soit la méchante humeur que telle ou telle nation ait pu garder contre nous, il n'y a pas un politique qui oserait dire que la France est une menace pour la paix. Si nous avons eu jadis des torts, la pénitence en est faite. On a beau dire que les idées morales ne sont rien dans la politique, que la force prime le droit, que la justice, remontée aux cieux, n'en descendra plus, je défie qu'on conteste la force toute particulière et nouvelle que la France, malgré ses désastres, a retrouvée en Europe, par la seule

loyauté de son attitude pacifique. De toutes les paroles qui nous viennent de la Russie, pas une n'aurait pu être dite, pas une n'aurait pu être écoutée si, visiblement, ce n'était pas aujourd'hui M. de Bismarck qui menace la paix du monde, et si les peuples comme les gouvernements n'étaient inquiets et troublés de voir l'arbitre tourner au despote.

Malgré son habileté, si M. de Bismarck a pu faire une Allemagne une, au point de vue national, une Allemagne qui encore aujourd'hui, sans aimer la guerre, se battrait pourtant bien contre nous, il n'a pas réussi à faire une Allemagne pacifique une et contente de son sort. Certes, quand il est venu, il y a quinze ans, apporter au Parlement de l'Empire le traité de Francfort, proclamé sous les murs de Paris, triomphant dans son uniforme de soldat, parlant au nom de l'empereur Guillaume, on pouvait croire que M. de Bismarck donnait à la Germanie une ivresse de gloire dont elle ne se réveillerait pas. Le réveil, lentement, s'est pourtant fait. Comme presque tous les vainqueurs, M. de Bismarck a oublié que les peuples n'ont pas plus tôt été abreuvés de gloire qu'ils ont soif de liberté. Je ne suis pas de ces illusionnés dangereux par leur ignorance qui s'imaginent qu'en un tour de main on ferait proclamer la République en Allemagne et qui, dédaigneux d'autres moyens, s'adresseraient volontiers aux nations en guerre avec la naïveté du père Thirifocque déployant les étendards maçonniques sur les murs de Paris, pendant la Commune! Il faut nous garder des mots ambitieux et des espérances vaines. L'Allemagne, si par malheur la guerre éclatait en Europe, marcherait encore avec la même discipline. Mais, en dehors de cette hypothèse, elle restera ce qu'elle est devenue depuis quelques années : une nation troublée par des souvenirs divers, des aspirations variées, des divisions profondes, où la religion même, encore puissante sur les âmes, se mêle. La main de fer de M. de Bismarck, assez forte pour refaire l'Europe, n'a pas eu la souplesse voulue pour fondre dans une unité acceptée les éléments divers de l'Allemagne. Il se peut qu'il n'y ait plus beaucoup de républicains dans les anciennes villes libres, ni beaucoup de guelfes en Hanovre. Mais les seuls partis politiques divisent l'Empire, et M. de Bismarck n'a pas su rester en dehors des partis. Un tempérament particulier, autoritaire et batailleur, qui sert à accomplir les grandes choses, mais qui peut aussi en compromettre les résultats, l'a poussé à se faire le chef d'un de ces partis qui se sont multipliés dans le sein de la nation. Et on peut dire que si sa fortune n'a jamais fait que grandir jusqu'ici dans les événements de l'Europe où il a mis la main, elle a subi de curieuses intermittences dans la conduite de la politique intérieure de son pays.

Là est le danger européen. Un premier ministre qui sort à demi l'épée du fourreau toutes les fois que l'opposition gagne du terrain dans les assemblées et qui, ne pouvant ni dominer ni diriger à son gré les luttes intestines, procède par coups d'Etat à l'extérieur, faisant de la guerre extérieure un facteur de la politique intérieure, un tel ministre montre une impuissance redoutable pour ses voisins. Ce ne sont même pas les guerres « dynastiques », ce sont les guerres ministérielles que nous devons craindre. Comme Napoléon Ier voulait pour l'Europe un blocus continental qui la ruinait, M. de Bismarck veut la forcer à je ne sais quel blocus de l'opposition allemande, dont elle paierait les frais. C'est là un péril qui, évité demain — et je crois qu'il le sera — pourra renaître à la première occasion. Et ce péril, nous pouvons l'envisager avec plus d'assurance, à mesure que nous sommes plus convaincus que si M. de Bismarck a pu faire une Allemagne nouvelle, on ne lui laisserait pas faire une Europe où plus rien n'existerait d'un équilibre dont la nécessité ne se discute même pas chez les nations civilisées.

NESTOR.

Et maintenant, le moment parait venu d'anoncer la création d'une rubrique nouvelle ; *Vie et constance des textes*, confiée depuis peu à Jean-Germain Tricot, qui augmentera encore l'intérêt de notre Revue de la Quinzaine.

L'article d'Henry Fouquier, arrivé de l'extérieur, à l'improviste, nous ancre dans la pensée que notre décision est bonne. Signalé quelques jours plus tard, il aurait naturellement paru dans la rubrique en préparation. — M.

CONTROVERSES

A propos d' « Othello » et de Shakespeare.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'ajouter encore ces remarques à l'étude et aux éclaircissements de M. Louis Mandin.

1° Je persiste à croire que *precious villain* s'applique à Iago, n'a rien d'ironique, exprime simplement la stupeur, la douleur, l'indignation d'Othello qui vient d'apprendre la vérité sur l'innocence de Desdémone et la fourberie d'Iago. Il s'écrie : — Quel scélérat! Il y a longtemps que le ciel aurait dû le foudroyer. — Et il fond sur Iago avec son épée, — *the Moor runs at Iago*, dit le quarto de 1622. En appliquant le *precious villain* à l'épisode subséquent de Montano qui arrache

à Othello son épée, M. Mandin se laisse égarer par le sens du français *précieux*. Comme l'indique l'*Oxford Dictionary*, le mot *precious* là est un terme de langue courante, *colloquial English*, où le sens étymologique de *precious* n'a gardé que l'idée de grandeur, de totalité, d'énormité : canaille complète! canaille achevée! canaille insigne! — Quelques vers plus loin, Montano reprend les qualificatifs d'Othello et appelle Iago : *a notorious villain, a damned slave.*

2° Je persiste à croire que l'immonde Judéen qui rejeta une perle plus précieuse que toute sa tribu, c'est bien Judas, car Judas, comme le Christ, était de la tribu de Juda, et la perle de Juda, c'est bien le Messie, le Rédempteur d'Israël et du genre humain. H. Furness, dans son édition critique d'*Othello*, Philadelphie, adopte cette interprétation; Othello, comme Judas, a péché et trahi le sang innocent (Matthieu, 27, 4 : peccavi, tradens sanguinem justum). Carter, dans *Shakespeare and Holy Scripture*, adopte la même interprétation à cause des mots : *Judean... tribe*, et à cause de : I *kiss'd thee before I kill'd thee*. R. Noble, dans *Shakespeare's biblical knowledge*, p. 92, ajoute : « Le mot perle est employé figurativement par Othello, car, de même que Judas rejeta son Sauveur, la plus précieuse possession de sa tribu, ainsi Othello a détruit son bien le plus précieux, ce qui lui était plus cher que tout au monde. » Autrement dit, la comparaison avec l'immonde Judéen, Judas, et avec la perle de la tribu de Juda, le Christ, résume toute l'horreur du crime d'Othello et toute la sublime pureté de Desdémone.

3° Après tout, les conjectures de M. Mandin n'ont rien d'insoutenable. Ce qui est insoutenable, c'est la chronologie fantaisiste du général Cartier qui :

a) place la Révocation de l'édit de Nantes vers 1590, alors qu'elle eut lieu un siècle plus tard;

b) ne semble avoir aucune idée des dates auxquelles parurent les *bons* quartos de Shakespeare, ceux qui donnent le meilleur texte connu de telle ou telle pièce, avec nom d'auteur, basés sur le texte même de l'auteur. En voici la liste telle qu'elle est établie par Sir E. K. Chambers dans son *William Shakespeare*, Oxford, 1930 :

Richard II, 1598; *Richard III*, 1598; *Love's labour's lost,*

1598; 1, *Henry IV,* 1599; 2, *Henry IV,* 1600; *the Merchant of Venice,* 1600; *A midsummer night's dream,* 1600; *Much ado about nothing,* 1600; *Hamlet,* 1604.

Pour un éreintement définitif de la fable baconienne, je renvoie au livre de J. S. Smart, *Shakespeare, truth and tradition,* chapitre intitulé : *The strange conspiracy,* Londres, Arnold, 1928.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

PIERRE MESSIAEN.

P.-S. — Réflexion faite, le contexte permettrait de laisser au mot *precious,* dans *precious villain,* son sens ordinaire. Nous aurions ainsi en ajoutant un point d'interrogation ou d'exclamation : n'y a-t-il de foudres au ciel que pour le tonnerre? Ce scélérat est-il donc un scélérat *précieux* (jouissant de prérogatives spéciales, ayant le droit d'exercer ses ravages sans que le Ciel s'y oppose)?. — P. M.

§

Mon cher Directeur,

Me voici engagé à répondre une fois encore. Je le ferai le moins longuement possible. D'abord, je dois faire remarquer que, dans mon article du 1er mars, j'ai apporté, dans le petit problème de la perle et du Judéen, un élément nouveau, dont les commentateurs qui m'ont précédé n'avaient pu tenir compte; car j'ai écrit cet article pour montrer que, lorsque Othello dit qu'il a rejeté une perle plus précieuse que toute sa tribu (*tribe,* dans la langue de Shakespeare, signifiant aussi l'ensemble des parents, des alliés), le héros fait certainement allusion à la parole du Sermon sur la montagne : « *Ne jetez pas les choses saintes aux chiens, ne répandez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et, se retournant contre vous, ne vous déchirent.* » Insuffisamment chrétien, pénétré encore de barbarie antique, le Maure a jeté au chien d'enfer Iago ces choses saintes qu'étaient l'honneur et l'amour de sa femme, cette perle qu'était sa femme elle-même; et la bête en a profité pour se retourner contre lui et le déchirer, corps et âme. Telle est mon explication.

Othello dit qu'en rejetant cette perle, il a agi comme le *bas Judéen.* Ceux qui n'avaient pas pensé à la parole du Sermon (c'est-à-dire tous les commentateurs jusqu'ici) ont été

obligés de chercher parmi les Hébreux célèbres quel pouvait être ce Judéen, c'est-à-dire cet habitant de la Palestine. L'un a songé à Hérode le Grand, un autre à Caïphe, un autre (au milieu du XIXe siècle) à Judas l'Iscariote. Aucune de ces identifications n'a été unanimement acceptée. J'ai (dans le *Mercure* du 1er mars et du 1er avril) noté les principales objections qu'elles soulèvent. Mais la petite précision que j'avais suggérée quant à la perle m'a conduit à émettre une supposition nouvelle sur le Judéen. J'ai demandé pourquoi celui-ci ne serait pas tout simplement l'homme de la foule, le représentant du Nombre anonyme, l'Hébreu favorisé qui, après avoir applaudi le Sermon sur la montagne, n'a pas su garder la parole sainte et l'a abandonnée aux chiens avec le Sauveur lui-même. Coleridge, qui avait adopté la version *vil Indien*, voulait que celui-ci fût un sauvage non déterminé, pris comme symbole de l'ignorance qui jette les perles sans en comprendre la valeur. Pourquoi le Judéen ne serait-il pas un personnage indéterminé, lui aussi? Les anciens commentateurs étaient forcés de l'identifier, et ils n'y ont qu'imparfaitement réussi. Mon identification des perles évoquées par le Christ permet aujourd'hui, — sans invraisemblance, il me semble, — la « généralisation » du Judéen.

Au surplus, cette généralisation n'empêche pas, si l'on veut, de penser à tous ceux, contemporains du Christ, qui ont, tels que Caïphe et Judas, rejeté des « choses saintes » (Othello rappelle Caïphe quand il s'érige en sacrificateur), mais je ne saurais trouver admissible une assimilation *directe* entre Judas et Othello. Et notamment quand le héros dit qu'il se tue pour mourir sur un baiser, on ne me fera jamais admettre qu'il fait une comparaison *directe* avec le baiser de Judas.

Si Shakespeare avait entendu désigner tel personnage historique, on ne voit pas pourquoi il ne l'aurait pas nommé. Pourquoi le *bas Judéen*, et non pas *Judas* ou l'*Iscariote* (*Iscariot* en anglais)? Il avait deux noms pour un. Il aurait fallu qu'il fît exprès d'être obscur. Or, obscur, il l'est souvent, mais jamais par système. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les mots *base Judean* ne permettent aucune identification. Même si l'on veut supposer que les apôtres galiléens du Christ appelaient Judas entre eux « le Judéen »,

cela ne peut rien prouver, car les paroles d'Othello ne font pas allusion aux apôtres. Dans l'antiquité, dans la Bible, le nom de Judée s'applique à toute la Palestine. Shakespeare n'était pas homme à se soucier de savoir si, pendant un petit nombre d'années, la Judée n'en avait été qu'une partie. Le Judéen, c'est l'habitant de la Palestine.

§

J'avais bien envie tout d'abord de ne plus rien dire au sujet du *precious villain,* car il s'agit là d'un très mince détail. Que l'exclamation du Maure s'adresse à Iago ou à Montano, cela ne change rien au caractère des personnages, ni de la pièce. Mais enfin, admettons que, dans l'exégèse shakespearienne, rien n'est indifférent, et allons-y encore d'un supplément d'explication.

M. Messiaen croit que je me suis laissé égarer par le mot français *précieux,* qui a formé l'anglais *precious.* Bien que, surtout dans l'anglais du temps de Shakespeare, le rapport soit étroit entre les deux mots, je me défie trop des « faux amis », comme on a appelé ces termes congénères, pour ne pas être en garde contre les erreurs de ce genre. Non, le désaccord entre nous provient de ceci : j'ai écrit que les mots *precious villain,* s'ils s'appliquaient à Iago, auraient un sens ironique qui n'est pas admissible. M. Messiaen me répond (voir plus haut) que ce sens ironique n'existe pas. Or, je suis en bonne compagnie, car je lui ai cité Schmidt qui, dans son célèbre *Lexicon,* signale trois exclamations où le mot *precious* est employé ironiquement, et l'apostrophe d'Othello, que Schmidt évidemment a cru adressée à Iago, est donnée pour une des trois. J'ai cité en outre à M. Messiaen le passage où Dyce, shakespearien de marque, constate que la dite exclamation (toujours supposée adressée à Iago) ne convient pas dans la bouche d'Othello. Je lui ai cité l'altération que les éditeurs du folio de 1630 avaient fait subir au texte, remplaçant par *pernicious* ce *precious* qui assurément les choquait.

Pourquoi aucun commentateur n'a-t-il pensé que l'exclamation du Maure pouvait viser Montano? Parce qu'à ce moment où Iago est dénoncé par sa femme et où il la tue, le traître occupe tellement l'attention qu'il les a empêchés de

voir le jeune homme qui, sans que les textes en fassent mention, désarme par surprise Othello. Mais, si on y réfléchit, on se dira qu'il serait bien étonnant que le héros n'eût réagi ni par un mot ni par un cri devant un tel affront, pour lequel il montre ensuite tant d'indignation, tant de désespoir.

Je crois donc toujours que l'exclamation vise Montano et qu'ici *precious* signifie au sens propre *raffiné, choisi, petit-maître trop délicat,* voire *efféminé.* J'ai rappelé (*Mercure* du 1er avril) le mépris jaloux d'Othello pour la noblesse dorée de Venise, pour les *chamberers,* hommes de salons et de boudoirs. Qu'on se rappelle avec quelle fierté il a déclaré au premier acte, devant le doge et le Sénat : « Le tyran coutume [c'est-à-dire l'habitude invétérée, dominatrice] a fait de la couche guerrière de pierre et d'acier mon lit de duvet trois fois moelleux. » Cela ne fait-il pas bien comprendre tout le dédain du rude chef maure, du noir Africain, pour les *curled darlings* (les chéris aux cheveux bouclés) qui courtisaient Desdémone? Ce Montano, qu'il appellera un « gringalet de joueur de toupie », pourquoi, — au moment où ce gamin a l'impudence de désarmer le héros, — pourquoi ne serait-ce pas lui qu'il qualifierait de *precious villain,* signifiant à peu près *efféminé gredin?* On a, dans Chaucer, le mot *precious* dans le sens de *fastidious-overnice,* c'est-à-dire : « prétentieusement, insolemment joli, délicat ». Shakespeare était encore proche de Chaucer. Et voilà exactement l'apostrophe à Montano.

Il est à croire que Montano, ancien gouverneur de Chypre, n'est pas tout à fait ce freluquet, ce gamin, ce *puny whipster.* Mais il est dans le caractère et la situation d'Othello de le voir ainsi.

Le *precious villain* a bien embarrassé les traducteurs. Leur gêne éclate dans les différences de leurs versions. *Incroyable scélérat!* s'écrie celui-ci. *Epouvantable canaille!* rugit celui-là. *Incroyable* s'écarte déjà un peu de *precious,* mais *épouvantable* s'en éloigne de mille kilomètres. Le professeur Beljame s'en rapproche avec *fieffé scélérat.* Mais que dites-vous de *fieffé* et *épouvantable* photographiant la même épithète? Et *fieffé* est vraiment trop banal, trop mou, trop plat, pour qualifier Iago, en qui le Maure voit le monstre des monstres et

auprès duquel Montano n'est qu'un médiocre coupable. Ainsi, qu'on donne à ce mot *precious* le sens qu'on voudra (celui de M. Messiaen même ou le mien), l'apostrophe d'Othello peut s'adapter à Montano, tandis qu'elle s'adapte toujours mal à Iago.

Cette fois, je m'arrête. M. Messiaen, tout en me contredisant, veut bien écrire plus haut que mes hypothèses « n'ont rien d'insoutenable ». Le souci que j'ai mis à lui répondre chaque fois est la preuve que je reconnais en lui un shakespearien de mérite.

§

Et voici un autre shakespearien digne de ce nom, érudit à souhait; c'est M. Fernand Baldensperger. Après avoir lu mon étude dans le *Mercure* du 1er mars, il m'a envoyé de l'Université d'Harvard (Etats-Unis) le texte d'une causerie que j'ignorais, qui fut insérée dans les *Havard Studies and Notes in Philology and Literature,* vol. 20 (1938), et où M. Baldensperger a traité cette question : *Othello était-il un Ethiopien?* Avec toutes les références désirables, il donne là des renseignements peu connus, même des gens instruits. Il rappelle qu'en 1603 et 4, c'est-à-dire à la fin du règne d'Elisabeth et au commencement du règne de Jacques Stuart, il y eut des négociations suivies entre le gouvernement anglais et la République de Venise, au sujet du commerce avec le Levant. Des envoyés de Venise séjournèrent à Londres, et le roi, entouré de sa cour, les reçut à plusieurs reprises, en cérémonie. Or, il est plus que probable que ces Vénitiens, dans la capitale anglaise, fréquentèrent l'Italien Florio, lecteur et secrétaire de la reine Anne, femme du roi; et l'on sait depuis longtemps que Florio eut certainement des rapports avec Shakespeare. Florio put servir ici de trait d'union. Et, comme tout porte à croire qu'*Othello* fut écrit vers cette époque (1603-4), il est possible que cette tragédie vénitienne ait été inspirée au grand dramaturge par le contact des hôtes vénitiens, et même qu'une intervention royale l'ait engagé à la composer pour leur faire honneur, ainsi qu'à leur patrie.

M. Baldensperger ne doute pas qu'Othello ne soit un vrai noir, et il voit en lui un Ethiopien, ce qui expliquerait qu'il

soit chrétien sans avoir eu, comme on le suppose communément, à changer de religion. Là encore, Shakespeare aurait sans doute utilisé les connaissances des Vénitiens, bien mieux renseignés que les Anglais sur les peuples de l'Orient. Enfin, le nom du héros maure proviendrait d'un nom géographique, *Oscelo,* « regnum Ethiopiæ », dont il est question dans un rapport des Jésuites. Toute cette causerie est pleine d'intérêt.

A la fin, M. Baldensperger parle du mouchoir, auquel Othello attribue un pouvoir magique, entaché de fétichisme; mais discuter ce passage m'entraînerait hors des limites assignées à cet article. Ce n'est toutefois que partie remise.

§

Ce que je ne discuterai point, c'est l'article de M. le général Cartier (*Mercure* du 1er avril). Toutefois, il convient de dire un mot du passage où il assure que le pèlerinage dont Stratford-sur-Avon est l'objet est né, il y a cinquante ans, d'une fantaisie du fameux Barnum.

On sent bien que cette explication est insuffisante. Un charlatan peut amuser et séduire des multitudes de nigauds; mais ses gestes ne laissent pas de trace, et ce n'est pas parce qu'un Barnum aurait commis une extravagance sur un coin de terre qu'un seul pèlerin irait s'y pencher un demi-siècle plus tard. Non, il faut des motifs plus durables. Si des milliers de personnes vont à Stratford, c'est d'abord parce que l'œuvre de Shakespeare est devenue, par sa valeur, de plus en plus célèbre et populaire. C'est ensuite parce qu'on a bâti là-bas un théâtre pour jouer cette œuvre. C'est enfin parce que, depuis 70 ou 80 ans, des tas d'écrivains de toute sorte annoncent et exploitent sans trêve de prétendus « mystères shakespeariens »; car chacun a son mystère. Seuls les gens qualifiés par une honnête érudition devraient se permettre d'écrire sur de tels sujets. Mais le mystère Bacon a ouvert la voie, et bientôt de vieilles et nobles familles anglaises ont pu se bercer de l'illusion qu'elles possédaient, parmi leurs honneurs héréditaires, la gloire de Shakespeare. Le Belge Demblon en a coiffé les Rutland-Manners; le Français Abel Lefranc a solennellement promis, voici vingt ans, à lord Derby, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris, de prouver qu'un

de ses illustres ancêtres, qui n'a pas laissé une ligne de littérature, était l'immortel auteur d'*Hamlet* et d'*Othello*. Et d'autres candidats ont été évoqués du tombeau, et l'on ne voit pas pourquoi cela finirait, et pourquoi, l'émulation aidant, toutes les vieilles et nobles familles du Royaume-Uni ne seraient pas appelées à jouir de la gloire de Shakespeare, les unes après les autres. A ce jeu, des journalistes enflés d'ignorante présomption ressassent chez nous les plus absurdes contes de nourrice, comme des perroquets bien appris. Et je pense à ce malheureux Mathias Morhardt qui vient de mourir et qui se partageait entre deux propagandes : celle qu'en frère chéri de M. Lefranc il menait contre le Stratfordien et celle que, sous prétexte de pacifisme, il menait, depuis 1914 et récemment encore, contre la France, — jusque dans la revue berlinoise du docteur Rosenberg, apôtre belliqueux du racisme allemand.

Les lecteurs s'imbibent confusément des histoires antistratfordiennes; ils n'en retiennent rien de clair et pour cause, mais, comme on les sature de mystère et comme le mystère attire toujours, ils vont chercher du mystère à Stratford et se pencher sur la fameuse épitaphe : *Good Friend, for Jesus sake...*, avec l'espoir secret d'en extraire, comme les *descrypteurs* de profession, quelque bête à cinq pattes. Naturellement, les marchands de Stratford profitent de l'aubaine pour gonfler leurs poches et exploiter le fétichisme de la foule : les inventeurs et animateurs de « mystères » seraient amusants de s'en étonner et de s'en indigner.

Je ne suis jamais allé à Stratford, je ne songe pas à y aller, je n'ai jamais conseillé à personne d'y aller. En dehors de toutes les associations et coteries, à l'écart de tous les Barnums petits et grands, — qu'ils se targuent de trôner au Collège de France ou qu'ils pêchent en eau trouble dans l'Avon, — j'étudie Shakespeare dans son œuvre, c'est-à-dire dans son âme, seul vrai mystère qu'il ait laissé, mais grand comme le monde, et je ne vais le chercher ni dans le château d'un lord du XVIe siècle, ni dans l'humble maison plus ou moins « natale » dont le décor est factice et truqué.

La demeure d'un grand homme est répandue dans l'univers.

LOUIS MANDIN.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où, en réparant une récente bévue, on fait amende honorable à la « dame aux violettes », tout au moins sur un point particulier, ce qui sert de prétexte pour citer deux lettres inédites de M. Sainte-Beuve, et, à propos de la première, l'opinion que portait la dame en question sur les poulets galants et platoniques que lui adressait l'académicien-sénateur. Le nom de MM. de Goncourt ayant été cité, on en profite pour recommander aux « Dix », qui pour le quart d'heure sont Neuf, d'offrir à M. Léon Deffoux, qui en est bien plus digne que tout autre, la chaise laissée vacante au « grenier », et surtout au restaurant Drouant, par le décès de Pol Neveux. Où, après avoir rapporté un propos de M. Léautaud sur l'un des « Dix », on en revient à la « dame aux violettes » qui, sous la République, tint salon comme sous l'Empire, mais tout aussi vainement. Où on voit Rollinat lui écrire, et Clemenceau, et le « brav' général », et Rochefort et Drumont, qui sollicite de son entregent un bout d'article. Mais tout cela, qui n'est, hélas! que poussière d'histoire ex-contemporaine, politique et littéraire, ne fournirait pas assez de limon à l'historien qui se proposerait de pétrir le buste de la « dame aux violettes » en sa dernière incarnation.

Je ne serais pas revenu de sitôt à la **Dame aux violettes** sans le souci de rectifier une erreur que j'ai commise concernant un détail de sa vie dans mon article du 1er avril. J'ai écrit qu'un an après son mariage, elle l'avait fait casser à la cour de Rome, et j'ajoutais :

> Elle s'était moquée de Dieu comme elle s'était moquée des hommes. Elle avait joué la comédie pour avoir le droit de porter un titre.

Les choses ne se sont pas passées tout à fait ainsi, ni à la date que j'ai indiquée. C'est cinq ans après que le mariage de la « dame aux violettes » fut cassé, — et non par sa faute, mais à son corps défendant. Des documents retrouvés à la dernière heure, après que mon article eut été composé, me permettent de rectifier cette erreur. Ils sont de ceux que Zola qualifiait d' « humains ».

Voici d'abord la lettre que la dame, peut-être sous la dictée de l'auteur du *Supplice d'une femme*, autrement dit du grand Emile, écrivit à son époux :

> A cette heure, si grave dans notre vie, avant l'irréparable, loin de tous conseils, dans le recueillement de ma pensée, je crois devoir vous la faire bien connaître : sans ombre, sans vain amour-propre, et faire à votre honneur, à vos intérêts même un dernier appel.
>
> La mesure que mes conseils m'ont fait prendre pour sauvegarder mes intérêts a pour principal but de m'assurer une position honorable — celle qui m'est due — et donner à ma retraite le calme et la dignité dont ma vie a besoin pour attendre l'avenir... Pour bien comprendre le sentiment dans lequel je vous écris, Mon-

sieur, veuillez, je vous en prie, sentir que je suis inaccessible à toute crainte hors celle de vous faire du mal. Si vous me forcez à soutenir un procès, réfléchissez qu'il ne peut me faire aucun tort personnel, au contraire. Il fera connaître mon mariage religieux mieux que toute autre action et m'assurera par ce seul fait une position honorable devant l'opinion publique, d'autant plus affermie que la décision de Rome, provoquée par vous, enlèvera tous les doutes, — et si mes conseils ne me trompent pas cette démarche pourrait m'assurer les droits que donne l'état-civil.

La première partie de ces avantages suffirait à me faire tout tenter pour la conquérir — si je n'ai plus rien à perdre, songez-y, Monsieur... il ne me reste de précieux que ma considération, je la défendrai avec l'énergie que vous connaissez et la confiance de mon droit.

Quant aux intérêts matériels qui me sont bien moins chers, ils ne pourraient que gagner d'être réglés par les tribunaux, quelle que soit leur sentence.

Je n'ai donc rien à craindre de ces procès, et pourtant me voilà gravement émue au moment de les voir commencer — je ne puis me faire à la pensée que vous me forcerez à dévoiler en public tous vos engagements vis-à-vis de moi, avant et après notre mariage — je ne puis me résigner au déshonneur, à la ruine de mon mari!

Je vous en conjure, Monsieur, réfléchissez! Mettez de côté les entêtements profonds, les vanités irritantes. L'heure est solennelle!

Mon invincible dévouement fait un dernier appel à vos sentiments, à votre honneur! Cédez à mes justes demandes, quelles qu'elles soient, elles seront moins lourdes que ce que m'accorderaient les tribunaux.

Enfin, quelles que soient pour moi les dispositions de votre famille, elles seraient tout autres si vous le vouliez, vous le savez, et ses sentiments religieux m'en sont la garantie. Je la respecte trop pour permettre qu'elle apprenne, par les tribunaux, les vérités de notre vie qu'elle ignore, je vais donc les lui faire connaître, lui faisant observer que vous avez pris, il y a neuf ans, la responsabilité de ma vie qu'à cette heure vous brisez en m'empêchant alors de contracter un mariage honorable en vous engageant pendant quatre années par les serments les plus sacrés à m'épouser — ce que vous avez fait, — et ce mariage, vous ne pouvez plus le nier — que j'ai travaillé à faire votre position qui devait être la mienne, enfin vos engagements matériels et la vraie cause de votre conduite en ce moment. De tout ceci vous savez que je puis donner des preuves.

Une lettre à un ami, Girardin probablement, datée Paris, 21 mars [1876] contient des précisions sur cette brouille :

Paris, 21 mars.

Je savais que vous alliez bien mieux mon pauvre cher ami et j'en étais heureuse au milieu de mes chagrins, qui sont devenus bien cruels. M. de L..... est revenu de Rome sans avoir pu faire casser notre mariage, ce qui l'a mis dans une grande colère. De plus on lui a fait comprendre là-bas qu'on savait quels mobiles le poussaient à cette chicane et que la femme qui le poussait devait se tenir tranquille. Il a depuis plusieurs mois une liaison avec la veuve du prince S....., sicilien, qui a quatre enfants et pas de fortune! Elle croit que M. de L. gagne cent mille francs par an. Un mari dans ces conditions-là est une affaire pour elle — et lui voit la dot que donnera la tante... A tous ces rêves il n'y a plus qu'un obstacle, moi, aussi mon ami quelle haine! M. de L. sous la dictée de cette femme et de *chez elle* m'a écrit avant-hier une lettre d'une telle violence... d'une telle brutalité, avec de telles menaces qu'à la lettre j'ai eu peur... Nous ne pouvons plus nous revoir — c'est ce qu'elle voulait. Maintenant il faut régler les intérêts... M. de L. ne peut rembourser tout ce qu'il me doit puisqu'il n'a que des dettes... mais mes conseils ne voudront pas laisser au moins sans règlement tout ce que je lui ai prêté et la grosse part de ma fortune compromise pour le soutenir... et cela, la femme l'ignore. Je hais tant les débats et ces douloureuses luttes qu'en tant que je le pourrai au prix de n'importe quel sacrifice, j'arrêterai tout cela. Je suis brisée! Malheureusement il me menace, et a trop d'intérêt à me détruire pour que je lui fasse pas de tort. Hélas! que ne s'en est-il rapporté à moi? C'était pourtant son intérêt, et il était bon, mais elle est violente, elle voulait que le fossé fût creusé assez profond pour n'être plus franchi; elle a brûlé les vaisseaux. M. de L. veut intenter je ne sais plus sur quoi un procès à Rome qui peut avoir grand retentissement... Il faut qu'il atteigne son but, ou plutôt elle, car seul il ne ferait rien de tout cela. Le jour de son départ pour Rome, il le déplorait à côté de moi, — et m'avouait que s'il n'y était poussé et ne l'avait juré, il ne le ferait pas, ce qui, il est vrai, ne l'a pas empêché d'y mettre une grande mauvaise foi et de l'acharnement. Donc il faut casser ce mariage... ou que je meure. Je ne puis rien à ces deux choses — c'est dans la main de Dieu. Maintenant, mon ami, songez un moment à ce que je vais devenir... La solitude m'a toujours épouvantée... j'y suis condamnée — il faut vivre et vieillir seule... Mon caractère pourra-t-il se mettre à la hauteur de ce malheur? Qui ai-je à éviter, à craindre,

à espérer?... Parlez-moi en homme. Certes! j'ai des amis, et j'en sais le prix! Grand Dieu! Mais je parle du fond de la vie... du foyer désert... de l'intimité accordée à tous, au charbonnier, et dont je suis à jamais privée. Nous ne parlerons pas, n'est-ce pas, mon ami, des simulacres plus ou moins passagers que peut-être je pourrais trouver, et dont la banale insuffisance ne me ferait que trouver le vide plus profond. Parlons du présent — ou il faut que je tâche de me relever de l'accablement où je suis, parlons de l'avenir qu'il faut que je voie en face pour y exercer mon courage, pour y accrocher une espérance s'il y en peut avoir. Je suis dans un bien triste état, mon ami, si Dieu me voulait reprendre!!... Gardez-moi votre chère affection jusqu'à la fin.

J. DE L.

Je comptais vous voir ces jours-ci à Villenoy où il était d'abord convenu que j'attendrai le retour de M. de L. Il m'a écrit qu'il m'en *chassait*... Jugez de l'exaspération où il est... Comme si là je n'étais *doublement* chez moi... Jusqu'où le menera-t-on dans ces violences... Je n'en ai pas, je suis trop triste, et grâce à Dieu, j'ai mérité autre chose.

Enfin cette lettre complète ce petit dossier :

Paris, le 9 juin 1876.

Eminence Révérendissime,

Je sais que votre Eminence, d'après les ordres du saint Père, informe sur une requête que mon mari M. Ed..... de L..... a présentée à Sa Sainteté tendant à faire déclarer nul notre mariage. Je ne doute pas que le Saint-Siège ne me rende justice et qu'à Rome mon mariage ne soit reconnu valable comme déjà le plaignant me le faisait entendre. Néanmoins, je crois devoir dire à Votre Eminence Révérendissime que je me tiens prête à répondre au moindre désir qu'elle daignera me faire connaître par M. Roncetti mon procureur en cour de Rome — lequel aura l'honneur de vous remettre cette lettre.

Ayant foi en la validité de mon mariage comme j'ai foi en Dieu! j'espère que le Saint-Siège le confirmera et en même temps exhortera M. de L..... à se soumettre aux devoirs que ce sacrement impose — devoirs qu'il méconnaît, entraîné qu'il est par une influence étrangère.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel en lui baisant sa pourpre je suis de votre Eminence Révérendissime la très humble et très soumise servante.

MARIE-ANNE DE L...

Les brouillons de ces trois lettres, la « dame aux violettes » eût pu les détruire quand elle eut fait le tri de ses papiers, sauvant de la flamme ceux qu'elle souhaitait voir passer à la postérité, à laquelle il semble bien qu'elle fut persuadée qu'elle passerait, sans qu'il soit possible de préciser sur quels titres elle basait une telle prétention. Coquette vis-à-vis de l'histoire, comme elle le fut à l'égard de ses contemporains, elle prit ainsi ses précautions pour qu'on la vît non telle qu'elle était, mais telle qu'elle s'était évertuée à paraître. Morte, elle voulait encore séduire par le souvenir d'une image, d'une légende et d'hommages dont elle ne doutait pas qu'ils lui survivraient, émanant d'hommes dont on fait des personnages célèbres. Peut-être se fiait-elle à M. **Sainte-Beuve** pour cela. Rue Vendôme, puis rue de l'Arcade, l'auteur de *Volupté* eût trouvé matière à distiller des poisons dans ses calepins, si la « dame aux violettes » n'avait eu l'adresse de lui enlever son venin. Il se sentait d'ailleurs plus à son aise dans sa bibliothèque que dans le demi-monde, depuis longtemps ne faisant plus des études d'après nature, mais d'après les livres. Plein de sollicitude pour sa « chère et belle amie », comme il avait pris l'habitude de l'appeler, il baisait, en une formule qui ne variait plus depuis 1864, ses blanches mains, mettant à ses pieds ses tendres hommages. Ses moindres poulets étaient tournés de si galante façon qu'on n'eût pas conçu qu'une femme aussi vaine de la beauté que de l'esprit qu'on lui trouvait, n'eût point la tête tournée. Exemple :

Ce vendredi.

Ce sera donc pour le prochain vendredi : je crois que Taine lui-même ne pouvait venir. On a beau être jeune, on ne suffit pas à la vie. Il ne faut pas trop vous fatiguer. J'ai cherché vainement votre loge dans ce tumulte et ce hourrah de mardi : je conçois votre impression. C'est très spirituel, mais bien brusque, bien peu amené et développé. On aurait dû rendre à l'esprit du moins la justice de l'écouter. Les acteurs ont joué admirablement. Soulevez votre léger voile d'ennui : un peu de sommeil, un songe agréable; ne forcez pas votre organisation délicate par trop de petits soins à la fois.

Vous savez mes sentiments et mon tendre attachement pour vous, corps et âme et esprit.

SAINTE-BEUVE.

On eût aimé connaître la réponse que la « dame aux violettes » fit à M. Sainte-Beuve, mais le plaisir que lui causa son billet, elle l'exprima plutôt niaisement à un de ces messieurs à qui elle faisait des confidences dont le bon M. Sainte-Beuve, qui s'en fût régalé pourtant, était bien loin de se douter :

Je vous écris avant le dîner parce que je ne suis pas sûre de pouvoir le faire après ! Depuis hier on ne m'a pas laissée seule un instant. Pourtant je suis tranquille — l'air s'est subitement rasséréné autour de moi. J'ai doucement passé ma soirée d'hier au coin du feu, un peu brisée, un peu éteinte. Mon spirituel ami, M. B. est arrivé pour m'endormir.

Cet être si fort et si doux m'inspire une singulière confiance. Je me sens protégée lorsqu'il est autour de moi.

Ce matin, j'ai eu de bonnes lettres. Une meilleure de mon grand voyageur. J'aurais voulu vous voir un instant peut-être. J'ai eu hier avant de sortir votre première lettre — la seconde ce matin. Merci mon Sammy !

Je suis allée promener avec M. Sallard. Nous avons longtemps marché, longuement parlé de vous... Cela revenait toujours : j'ai refusé d'emmener Saint-Priest. Il est irrité, maussade, je n'y suis pas sensible. Il a touché mon côté sensible. J'étais pourtant bien tolérante et bien faible pour lui.

Mon dîner de ce soir n'a pas lieu. J'ai cédé à une prière qui m'a été faite. J'ai profité de certaines circonstances pour le remettre. Mes amis de m'en voudront pas, mais j'ai eu tort. A propos d'une lettre un peu triste que je lui écrivais hier, mon Sainte-Beuve m'envoie d'adorables pages : « Soulevez votre léger voile de mélancolie, me dit-il, un peu de sommeil, un songe agréable. Ne forcez pas votre organisation délicate, retenez votre imagination... Vous savez mon tendre attachement pour vous. Esprit, corps et âme ! » Et comment le dit-il !!!...

Ah ! les chers et bienfaisants génies ! Comment ai-je jamais pu tant mériter d'eux ! Mon Dieu ! quel bonheur enfin j'éprouve à me sentir aimée !

« Et comment le dit-il!!! »

Flaubert eût renchéri sur cette exclamation : Hénaurme!!! se fut-il écrié, pensant, à part-soi, que sa « belle voisine » avait dit et écrit la même chose de ses billets à lui.

La seule lettre vraiment importante et intéressante que Sainte-Beuve écrivit à sa dame est celle-ci :

Ce 6 juillet 1868.

Chère et aimable amie,

Enfin j'ai de vos nouvelles : elle me manquaient bien. Je vous vois avec plaisir dans un lieu que je connais et qui est très bon l'été. J'y ai vécu autrefois toute une année, même en hiver. Il y a un lieu plus doux et choisi, Montreux, qui est un nid à l'abri de tout. C'est tout en face des rochers de la Meillerie célébrés dans la *N^lle Héloïse*. Mais on ne lit plus cela; on a même l'air suranné et d'un autre siècle en s'en souvenant. Vous faites bien de lire les *Mémoires* de Mme d'Epinay : c'est fort agréable et suffisamment vrai, surtout pour le ton général et la nuance de société. On vivait d'une manière charmante en ce temps-là : il n'y a que des *coins* d'aujourd'hui qui nous rendent cette douceur de chaque jour. Mes amis les Goncourt ont eu le cœur un peu gros de voir la jolie maison du Parc leur échapper : petite maison que je regrette moins, puisque je ne devais jamais plus y aller. *Jamais*, ce mot est triste; je me le dis pour bien des choses.

J'ai été repris de souffrances par cette grande chaleur, et j'ai cru que j'allais recommencer une complication. Depuis quelques jours je suis mieux.

Je suis peu la politique, si pour le moment il y a politique. Il court une petite histoire que les journaux ont déjà éventée : comme elle m'intéresse, je vous la mettrai sur une feuille à part pour qu'elle vous amuse. Mais les détails ne seront que pour le retour, si nous y songeons encore.

Paradol me soigne, et vient causer. Je ne suis pas la rose, mais j'ai touché la rose.

Savez-vous qu'il y a, dans *Marthe Varades*, de belles scènes, de la passion, des parties fort bonnes? Je l'ai dit à l'auteur.

Ce n'est pas d'hier que Mme Hugo est à Paris, elle y est depuis plusieurs mois, souffrant d'une affection du cœur qui exige de grands ménagements. Il n'est nullement question de *Ruy Blas*. Ce serait trop d'audace, et l'on a peur de tout.

Avez-vous vu Prangins? Ce doit être un lieu arrangé à souhait et le séjour de prédilection. Que le lac est beau à voir habituellement!

J'espère que son calme passe en vous, que votre pouls se règle, qu'il n'est plus question de fièvre. Je compterais sur le régime plus encore que sur les eaux qui agitent toujours.

Je mets à vos pieds, chère et aimable amie, mes vœux, mes hommages de tendresse.

SAINTE-BEUVE.

Le nom des Goncourt ayant été cité, je saisis au vol l'occasion de m'étonner que, M. Pol Neveux étant décédé et les gazetiers y allant de leurs pronostics sur le choix de son successeur, l'auteur du *Groupe de Médan* n'ait pas paru aux petits messieurs de la grande presse digne de prendre, au « grenier » symbolique..., mais surtout naturaliste, la place laissée vacante par celui de *Golo* et de la préface à l'édition provisoirement « définitive » des œuvres prétendument complètes de Maupassant. Par sa vie, ses ouvrages, sa curiosité, son esthétique, autant que par ses sympathies et autres affinités littéraires, non moins que par la nature de son talent et la forme de son « écriture », M. **Léon Deffoux** se désigne au suffrage des Neuf. M. Deffoux est le premier en date des historiens du naturalisme, et nul, jusqu'ici, ne l'a dépassé. Il est aussi conteur et romancier-historien : *Un Communard, Pipe en bois témoin de la Commune* eussent certainement ravi les auteurs jumeaux de *Quelques créatures de ce temps.* Un des premiers essais de M. Deffoux, paru chez M. P.-M. Delessale, 16, rue Monsieur-le-Prince, s'intitulait : *L'Immortalité selon M. de Goncourt.* M. Deffoux connaît bien plus intimement la vie et la pensée et bien mieux l'œuvre d'Edmond de Goncourt et de son frère Jules, qu'aucun des messieurs (neuf, pour le quart d'heure, comme les Muses, en attendant de se retrouver Dix, comme le conseil du même nom) de qui les souvenirs personnels, fragmentaires et lointains en sont restés au « grenier » environ 1887. A ce propos, comme on parlait devant M. Paul Léautaud des subsides que sollicite M. Jean Ajalbert pour faire racheter ledit « grenier » Goncourt : « Répondez-lui, dit-il, en lui citant Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien à quatre-vingts ans.

M. Deffoux n'a pas, loin de là, cet âge patriarcal, mais il y serait à sa place bien mieux que tout autre, tant de choses, comme je l'ai dit, le désignant pour faire partie de cette Académie dont, par surcroît, bénévolement, pour le plaisir, il s'est constitué le chroniqueur et l'historien. Les Doges littéraires devraient l'y élire spontanément, à l'unanimité, sans même avoir besoin de le consulter.

Cette parenthèse fermée, et dix ans étant passés dans l'in-

tervalle, je reviens à la « dame aux violettes », qui, sous la République, continua à tenir salon comme sous l'Empire. Le baron Joly s'occupant de ses intérêts matériels, elle se dévouait à ses amis. La mort avait fait des vides dans sa salle à manger, Sainte-Beuve et Flaubert n'étaient plus de ce monde, mais M. **Renan,** bien qu'il se plaignît de sa santé, se portait aussi bien que son âge le lui permettait et il manquait rarement, le vendredi, à venir s'asseoir autour de cette table qui restait fameuse, où des visages nouveaux remplaçaient les visages disparus. Même de loin, il lui gardait un souvenir fidèle et lui envoyait un petit colis avec sa carte de visite :

Voici quelques fleurs d'Hyères. Mettez-les une heure sur votre table et pensez à votre ami qui va déjà beaucoup mieux.

ERNEST RENAN.

L'éloignement seul empêchait le fils du bel Arsène de se rendre à son invitation.

Dieppe, 21 août 83.

Je ne suis pas *ici*, chère Madame, je suis *là-bas*, et à mon grand regret puisque la villégiature me prive du grand plaisir de dîner avec vous. La mer a cependant bien du charme! Est-ce à vous qu'il faut l'apprendre? Vous qui avez pris ses gouttes les plus pures et les plus brillantes pour en faire le cristal pers de vos yeux.

Votre féal.

HENRY HOUSSAYE.

P.-S. — Un des derniers dimanches de septembre, j'irai vous prier de m'armer chevalier du croquet.

Albert Wolff, qui prétendait lancer dans le demi-monde un jeune poète, découvert bien avant lui, amena **Maurice Rollinat,** dans le salon de la rue de l'Arcade. L'auteur des *Névroses* écrivit à la maîtresse de maison :

Paris, mardi
6, rue Oudinot.

Madame,

M. Albert Wolff me fait part de votre gracieuse invitation pour le vendredi 30 courant. Je m'y rendrai avec un véritable plaisir, et je vous prie, Madame, de vouloir bien agréer, avec tous mes remerciements, l'hommage de mon plus profond respect.

MAURICE ROLLINAT.

Paris, 4 avril 1883.

Madame,

Je suis profondément touché par la délicatesse exquise du sentiment qui vous a dicté votre lettre : j'en aime la grâce et l'aménité pénétrantes, et je vous remercie de tout mon cœur.

Il m'est infiniment doux d'avoir ainsi gagné vos suffrages de sensitive, et puisque vous voulez bien m'écrire que vous irez n'importe où pour m'entendre encore, je m'empresse de vous répondre que je serai ravi de vous chanter et de vous dire tout ce qu'il vous plaira d'écouter, chez vous ou ailleurs, à votre guise.

Veuillez agréer, Madame, avec mes plus sincères remerciements, l'hommage de mon respect bien sympathique.

MAURICE ROLLINAT,
rue Oudinot, 6.

Paris, 19 avril 1883.

Madame,

On a généralement glosé sur mon compte avec si peu de justice, qu'il m'est d'autant plus agréable de cueillir çà et là quelques paroles consciencieuses : je vous remercie donc mille fois des lignes suffisamment sincères que vous avez bien voulu m'obtenir et je vous prie d'agréer, Madame, avec l'expression de ma gratitude, l'hommage de mon très sympathique et très profond respect.

MAURICE ROLLINAT.

La politique ne laissait pas indifférente la « dame aux violettes ». Elle chercha à attirer chez elle les hommes du jour. **Clemenceau** y alla, une ou deux fois.

Madame,

J'accepte vendredi avec grand plaisir. J'ignorais que vous fussiez malade. A quoi servent donc les pastilles Géraudel?

Veuillez agréer, Madame, mes hommages respectueux.

G. CLEMENCEAU.

Le 23 décembre 1887, il lui envoya ce billet :

C'est dit, Chère Madame, jeudi 27, par des discours appropriés, nous préparerons Renan à la ciguë.

Amitiés,

G. CLEMENCEAU.

Mais ce n'était pas bien drôle, chez « la dame aux violettes », qui n'était plus très jeune, aussi le tombeur de ministères fila-t-il, à l'anglaise.

Un autre le remplaça aussitôt. Est-ce à lui que faisait

allusion Gyp, quand de sa large écriture violette, elle envoyait cette lettre à cette comtesse honoraire :

Je suis en grand deuil, et je ne puis pas aller applaudir votre *Député!* Mais je vous envoie mes meilleurs vœux et amitiés. Moi je serais très heureuse d'un succès qui vous fera plaisir et *Loulou* sera ravie de voir les têtes de ceux que *ça embêtera.* Souvenirs affectueux.

MIRABEAU MARTEL.

Les billets suivant semblent indiquer que la « dame aux violettes emboita sérieusement le pas, en *rev'nant d' la revue* au général au cheval noir :

Chère Comtesse,

Très heureux de votre rétablissement à peu près complet. Je n'ai pas de jour libre avant le 4 janvier. Comme je tiens *absolument* à ce que vous veniez chez moi, je vous serais obligé de me dire lequel jour, du 4 ou du 5, vous agrée davantage. Dès que je le saurai je préviendrai les amis que je devais avoir l'autre fois et tout sera bien convenu de la sorte. Merci à l'avance, ne vous enrhumez plus et recevez les hommages les plus empressés de votre

G[al] B.

Merci, chère Comtesse, de votre excellente lettre du 20 juillet... Oui, je suis bien guéri et un de ces jours j'irai vous montrer moi-même le blessé afin que vous ne doutiez pas de ma guérison. Merci encore de votre sollicitude, je ne l'oublierai pas...

G[al] B.

Puisque vous désirez le jeudi, ce sera donc ce jour-là que j'irai vous trouver à 8 heures au parc des Princes. Au 19 juillet donc. J'espère que vous allez tout à fait bien et je vous envoie mes meilleurs souvenirs.

G[al] B.

Chère Comtesse,

Entendu pour le jeudi 4, chez moi, à 8 heures. Je vais écrire à mes convives de l'autre jour. Et surtout pas de nouvelle bronchite. Sérieusement je fais les vœux les plus sincères pour votre santé et je vous baise les mains.

A vous,

G[al] B.

C'est sans doute de ce temps-là que datent ces lignes du directeur de l'*Intransigeant :*

Mercredi soir.

Chère Madame,

Voici ce que je reçois du ministère. Comment avoir tous ces renseignements? Vous en savez probablement plus que moi. Pourriez-vous me les envoyer afin que je les transmette immédiatement au ministère?

Mille compliments, affectueux et dévoués.

HENRI ROCHEFORT.

Le général B. déçut la « dame aux violettes » comme une foule d'autres personnes, des deux sexes, qui avaient innocemment misé sur sa barbe blonde et sa rossinante noire.

La « dame aux violettes » changea souvent de nuance... politique. M. Alfred Naquet qui lui avait écrit de Cilvaplana (Engadine, Suisse) le 20 août 1879 :

Je reçois votre souscription que j'adresse incontinent à notre trésorier M. Arman Caillavet. Je vous remercie de votre participation à notre œuvre ainsi que de votre aimable lettre...

n'eût pas été content s'il eût pu lire cette lettre :

157, rue de l'Université.

Madame,

Vous avez bien voulu témoigner à la *France juive* une sympathie dans laquelle j'ai reconnu l'âme de la femme française toujours prête à s'enthousiasmer pour la vérité et pour la justice.

Permettez-moi de faire appel à ce souvenir pour vous prier de demander à la *France* de présenter à ses lecteurs mon nouveau volume *La France juive devant l'opinion*. Même sans attaquer directement Israël, il y a toujours moyen de parler d'un livre et de s'occuper d'une question. Mon excellent confrère Mermeix l'a prouvé déjà : il dépend de vous qu'il puisse le prouver encore.

Veuillez agréer, Madame, avec mes remerciements, l'hommage de mes sentiments respectueux.

ÉDOUARD DRUMONT.

J'en pourrais citer quelques autres encore, que je tiens de l'obligeance de mon ami M. Georges Andrieux, expert en livres rares et autographes précieux, 154, boulevard Malesherbes, mais ce ne sont que miettes d'histoire, qui n'ajoutent rien à ce qui fut l'histoire contemporaine ni aux deux portraits que j'ai tracés dans le *Mercure* de celle de qui Emile de Girardin disait : votre nom est *Problème*.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Divers : *Visages de la Hongrie*, avec des ill.; Plon.

Géographie

P. Deffontaines, M. Jean Brunhes Delamarre, P. Bertoquy; *Problèmes de géographie humaine;* Bloud et Gay. » »

Histoire

Pierre Benaerts : *L'unité allemande 1906-1938*, avec 3 cartes; Colin. 15 »

Paul Bourde : *Essais sur la Révolution et la Religion;* Hartmann. 20 »

H. Chassague : *Coblence, 1789-1792. Des Français au service de l'étranger;* Edit. sociales internationales. 21 »

Albert Olivier : *La Commune, 1871.* (Coll. *Anatomie des révolutions*); Nouv. Revue franç. 27 »

André Piganiol : *Histoire de Rome.* (Coll. *Clio*); Presses universitaires. 75 »

Abel Rey : *La maturité de la pensée scientifique en Grèce.* (Coll. *L'évolution de l'Humanité*). (*La science dans l'antiquité*, III); Albin Michel. 45 »

Jean Thiry : *La chute de Napoléon.* Tome II : *La première abdication;* Berger-Levrault. 25 »

Littérature

Alain : *Suite à Mars.* I : *Convulsions de la force;* Nouv. Revue franç. 30 »

Charles Baudouin : *Carl Spittler*, essai, suivi d'un choix de fragments en traduction originale; Cahiers du Journal des Poètes. Bruxelles. » »

Docteur Léon Cerf : *Héritiers et bâtards de rois* (*Les Valois*). Avec des illust.; Edit. de France. 25 »

André Germain : *Gœthe et Bettina, Le vieillard et la jeune fille;* Edit. de France. 18 »

Janseran : *Campagne simple*, récits de la vie saharienne; Debresse. 10 »

Paul L. Landsberg : *Pierres blanches;* Nouvelles lettres. 8 »

Aristide Marie : *Le Connétable des Lettres Barbey d'Aurevilly.* Avec 19 reprod. de dessins de l'auteur; Mercure de France. 21 »

Denyse Métral : *Blaise de Vigenère, archéologue et critique d'art 1523-1596;* Droz. » »

Maurice Paléologue : *Elisabeth Impératrice d'Autriche. L'hérédité sinistre des Wittelsbach.* Avec 8 gravures h. t.; Plon. 20 »

Ivan Paul : *La dette de la Wallonie envers la France et la latinité;* Impr. Duculot, Gembloux, Belgique. » »

Douglas Read : *La foire aux folies* (Insanity Fair), texte français de M. Brouzet; Corréa. 30 »

Sainte Thérèse : *Lettres de Sainte Thérèse*, traduction nouvelle épurée des lettres apocryphes par la Mère Marie du Saint-Sacrement, carmélite; Bloud et Gay. 40 »

Jean de Witt : *Près des oiseaux.* Préface de Jacques Delamain. Illust. de Joseph Oberthur. Photographies de Mlle Laure Albin Guillot; Edit. de La Bonne Idée. » »

Poésie

Paul Arnould : *Reflets.* Préface d'André Dumas; Edit. Mazarines.

Fernand Demeure : *Parades des heures;* La Caravelle. 6 »

René Fernandat : *La montagne mystique;* Cahiers de l'Alpe, Grenoble. » »

Jean Montague : *En marge de la vie;* Demailly, Lille. » »

Pierre Trahard : *Privilèges;* Edit. Jean Renard. 20 »

René de Vauvilliers : *Clartés et reflets;* Hennion. 15 »

Philosophie

René Guénon : *La métaphysique orientale;* Edit. Traditionnelles. » »

Politique

R. d'Auxion de Ruffé : *Chine et Japon 1938. Les coulisses du drame.* Avec 31 reprod. photographiques et 2 cartes h. t.; Berger-Levrault. » »

Louis Bertrand : *Une destinée.* Tome VI : *Jérusalem;* Fayard. » »

Graham Hutton : *Les nouveaux destins du Danube. Où va l'Europe?* traduit de l'anglais par René Jouan; Payot. 30 »

Gabriel-Louis Jaray : *Offensive allemande en Europe. Trois années d'histoire contemporaine 7 mars 1936-7 mars 1939.* Avec 5 cartes; Sorlot. 20 »

Michel Seuphor : *Le malentendu catholique-fasciste,* dialogues politiques et religieux; Edit. Jean Renard. 15 »

Georges Suarez : *Briand, sa vie, son œuvre* avec son *Journal* et de nombreux documents inédits. Tome III : *Le Pilote dans la tourmente.* I : *1914-1918.* Avec 8 grav. h. t.; Plon. 40 »

Trotsky : *Leur morale et la nôtre,* traduit par Victor Serge; Edit. du Sagittaire. 12 »

Questions militaires et maritimes

Général Chauvineau : *Une invasion est-elle encore possible?* Préface de M. le maréchal Pétain; Berger-Levrault. » »

Questions religieuses

Dom Columba Marmion : *Vie de Jésus;* Flammarion. 2,25

Roman

Andersen : *Contes,* tome III, traduits par P. G. La Chesnais; Mercure de France. 16 »

Schalom Asch : *Le juif aux Psaumes,* traduction de Juliette Pary et de J. Pougatz; Flammarion. 25 »

Jules Barbey d'Aurevilly : *Les Diaboliques.* Introduction de Léon Gosset; Mercure de France. 18 »

Pierre Chanlaine : *Pas de bonheur sans toi;* Tallandier. 16,50

Hugh Clevely : *Le gangster amateur,* traduit de l'anglais par Ram Sew (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Dissard : *En montée;* Beauchesne. » »

Gabriel Saint-Georges : *Aranga;* Nouv. Revue franç. 21 »

Simenon : *chez Krull;* Nouv. Revue franç. » »

Sciences

Frédéric Bremer : *L'activité électrique de l'école cérébrale;* Hermann. 15 »

Pierre Fleury : *Mesure des temps, vitesses, débits.* Horloges mécaniques et électriques. Chronographes. Tachymètres. Accéléromètres. Stroboscopes. Anémomètres et hydromètres; Hermann. 30 »

Ernest Kahane — Jeanne Lévy : *Choline-Neurine;* Hermann. 15 »

Philip A. Leighton : *The determination of the Mechanism of photochemical reactions;* Hermann. 18 »

R. L'Hermite : *Essai des métaux;* Hermann. 25 »
R. L'Hermite : *La structure et la déformation des solides;* Hermann. 18 »
M. Matricon : *Application de la méthode du champ self-consistent aux noyaux anatomiques;* Hermann. 25 »
E. Ochmichen : *Propulseurs et amortisseurs de chocs chez les animaux;* Hermann. 20 »
E. Ochmichen : *La sécurité aérienne, animaux et machines;* Hermann. 18 »
Gerhard K. Rollefson : *The photochemistry of the halogens;* Hermann. 20 »

Sociologie

Georges Barbarin : *Le règne de la bête.* (*L'autorité contre l'individu*); Libr. Fuhrmann. » »
Roland Maspétiol : *Economie paysanne;* Libr. de Médicis. 15 »
Georges Wilbois : *Joie au travail et réformes de structure;* Bloud et Gay. 21 »
Alexandre Zévaès : *La C. G. T.* aperçu historique; Edit. du journal *La Concorde.* 12 »

Théâtre

Charles Morgan : *Le fleuve étincelant,* pièce en 3 actes, précédée d'un avant-propos de l'auteur et d'un essai sur *L'Unité de l'esprit;* Stock. 20 »

Varia

Paul Allard : *Les secrets de l'Elysée;* Edit. de France. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Léon Deubel devant la postérité. — Cinquantenaires. — Le Bon Serviteur. — Jane Avril vue par P. J. Toulet. — Emmanuel Gonzalès et la statue de Balzac. — A propos d'une « sottise ». — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Léon Deubel devant la postérité. — Le *Mercure de France* annonce sur la couverture du présent numéro l'édition définitive des *Poèmes* de Léon Deubel. Le moment est donc bienvenu pour rappeler le souvenir de ce poète qui vécut presque inconnu et qui, méconnu encore après sa mort tragique, est ensuite, d'une ascension lente, mais incessante, monté à la célébrité.

On sait que la Société des Amis de Léon Deubel, fondée, voici douze ans, par M. Eugène Chatot, publie un bulletin périodique. Le dernier, sorti en janvier, est particulièrement intéressant. Il donne, sous la plume de M. Jean Réande, le fac-similé d'un manuscrit du poète, avec les corrections que Deubel y apporta. Il continue par une émouvante causerie faite à *Paris Mondial* par Marcel Martinet, qui fit, avec Deubel, partie du petit groupe de l'*Ile sonnante* et qui est lui-même un poète d'une noble et puissante inspiration. La plus grande partie du bulletin est consacrée à la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Deubel, — commémoration que nous avons signalée en son temps et qui eut lieu le 12 juin dernier devant le buste du poète, dans le jardin élevé au-

dessus de la Marne, près du lieu dit des Sept-Arbres où Deubel mit fin à son destin terrestre. Quatorze pages reproduisent les discours de Charles Vildrac, Fernand Gregh, Muselli, Gossez, Valmy-Baysse, — tous poètes qui connurent Deubel, — et des représentants de la ville de Belfort, des Ecrivains francs-comtois, etc. Avec ces discours, nous avons la satisfaction de retrouver deux hommages en vers, un sonnet d'Yves-Gérard Le Dantec et un poème de Paul Vimereu.

La manifestation du 12 juin fut signalée et commentée avec sympathie par de nombreux organes de presse. Le bulletin donne cette liste : *Le Figaro*, l'*Œuvre*, le *Journal*, *Toute l'Edition*, le *Petit Parisien*, le *Goéland*, la *Circulaire n° 38 des Francs-Comtois à Paris*, le *Bulletin officiel de l'Association des Ecrivains belges*, le *Thyrse* et le *Soir* de Bruxelles, *Yggdrasill*, *Critique 38*, *Les Primaires*, la *Muse française*, le *Populaire*, le *Mercure de France*, le *Journal des Débats*, le *Temps*, la *Lumière*, les *Nouvelles littéraires*, *Marianne*, la *Gazette de Charleroi*, la *Flandre libérale*, la *Frontière* de Belfort, le *Bulletin du Vieux Montmartre*, *Choc*, l'*Ouest-Eclair*, *Ce Soir*, l'*Epoque*, le *Relais*, l'*Ordre*...

Parmi les hommages rendus à Deubel par l'intermédiaire de la radio, le bulletin cite l'Institut national belge de Radiodiffusion, MM. André Billy, Roger Lannes, etc.

Notons encore que la *Revue des Flandres* (hebdomadaire de Tourcoing), a publié, dans son numéro du 5 janvier dernier, un *Hommage à Léon Deubel*, comprenant, avec une opinion inédite de Louis Pergaud, six articles écrits par Paul Schaepelynck, Louis Mandin, A. M. Gossez, Paul Vimereu, Eugène Chatot.

Enfin, deux études ont paru récemment en librairie, l'une consacrée à *Deubel et Pergaud* par Serge Evans, et dont M. Gabriel Brunet a rendu compte dans le *Mercure* du 1er avril, — l'autre due à la plume d'un jeune écrivain actif et plein de promesses, Maurice Favone. Cette dernière, intitulée *Le Poète Léon Deubel*, a paru en mars à la Bibliothèque de l'Artistocratie, dans une collection qu'édite depuis 1931 un des écrivains les plus noblement indépendants de notre époque, Gérard de Lacaze-Duthiers.

M. Maurice Favone avait, l'année dernière, attiré l'attention des lettrés par une *Histoire de la Marche* (chez Dorbon aîné) qui révèle des recherches très fouillées, une intuition vive et sûre. Malgré le caractère particulier du sujet, ce livre a obtenu un véritable succès de presse. Son *Deubel* aussi fait honneur à M. Favone par la vivacité du récit, la justesse des aperçus, le choix des citations et enfin la chaleur du cœur qui vibre dans ces 60 pages, que devraient lire tous ceux qui s'intéressent au poète de *Régner*. — L. M.

§

Cinquantenaires. — Le 1er mai 1889, c'était la mort du peintre Charles Saunier, élève d'Ingres; du R. P. Souaillard, dominicain, célèbre par ses prédications; le 8, d'Emile Beausire, qui avait succédé à Bersot à l'Académie des Sciences Morales et Politiques; le 10, de Michel Saltikow, *alias* Tchedrine, l'écrivain satirique russe; le 17, du général Millot, qui avait commandé en chef le corps expéditionnaire du Tonkin; le 21, du romancier et journaliste René Brunesœur, de son nom Gabriel-René Verpy; d'Hippolyte Duprat, ancien officier de marine et compositeur de musique, dont le théâtre lyrique de la Gaîté avait joué un *Pétrarque*.

Le 22, décès du commandant Halphen, membre de l'Académie des Sciences, de Gaston Planté, ingénieur, inventeur des piles électriques qui portent son nom et frère de Francis Planté, le pianiste; le 25, d'Eugène Véron, directeur du journal *l'Art*, de Lucien Geoffroy, le poète provençal de *Mei Veiado*, de Ferdinand-Louis Christophe Thénard, chanteur, graveur et ciseleur, fils de la comédienne Louise Thénard et de Mason de Puitneuf, écuyer du duc de Berry : entré au Conservatoire en 1841, il avait surtout joué le grand opéra en province; le 31, du peintre Mazerolle.

Ç'avait été, le 5 mai, à Versailles, la cérémonie commémorative de l'ouverture des Etats généraux : « Cérémonie très chaleureuse et très belle, disait la presse, bien qu'inaugurée par un coup de pistolet inoffensif tiré par un fou ou par un imbécile sur M. Carnot. » L'agresseur, un ancien garde-magasin de 1re classe nommé Perrin, « croyait avoir à se plaindre de ses chefs », et il avait voulu attirer l'attention sur lui. Le Président de la République ouvrait le lendemain 6 mai l'Exposition de 1889. Après la Tour Eiffel, la Galerie des Machines était « le grand, l'immense, le colossal succès de la journée, et disons que ce succès est dû à la seule initiative française ».

Le 19 mai, ç'avait été, sur la place Maubert, l'inauguration de la statue d'Etienne Dolet; ce même jour, à Neuilly, le colonel Bill-Cody, *alias* Buffalo-Bill, donnait ses premières représentations, et Paris n'avait d'yeux que pour le cheval blanc, les Peaux-Rouges de Buffalo-Bill. — G. P.

§

Le Bon Serviteur. — J'ai reçu de M. Michel Gringore, rédacteur en chef des *Cahiers Océanides de liaison littéraire et artistique* paraissant à Madagascar, rue Dupré, en face l'Imprimerie des Arts graphiques, des additions précieuses au texte partiellement cité

dans le *Mercure de France* du 15—XII—1938, p. 736. Elles reportent bien plus haut, chronologiquement, le problème littéraire, sans le résoudre encore tout à fait. De plus, l'une d'elles donnerait sans doute la solution du problème iconographique que pose la similitude de l'image française et du *Trusty Servant* de Winchester. En publiant la note critique de M. Michel Gringore, on fait donc de nouveau appel aux lecteurs du *Mercure de France* adonnés à l'étude du xve siècle.

A. V. G.

« Le Chasteau de Labour », poème allégorique de Pierre Gringore, et la première de ses œuvres, a été terminé le 26 octobre 1499, ainsi que l'indique l'acrostiche. L'édition princeps, imprimée à Paris par Philippe Pigouchet pour Simon Vostre, porte la date du 22 octobre 1499. Elle figure à la Bibliothèque Mazarine, Incunables, p. 576, n° 1055. Treize autres éditions françaises et trois anglaises la suivirent :

1° Paris, Philippe Pigouchet, pour Simon Vostre, 22 oct. 1499 (Mazarine, Incunables, p. 576, n° 1055).
2° Paris, pour Simon Vostre, 31 déc. 1499.
3° Paris, pour Simon Vostre, 31 mars 1500 (Bibl. Nat. Rés. Ye 1331).
4° Paris, Simon Vostre, 31 mai 1500 (Bibl. Nat. Rés. Ye 1330).
5° Rouen, Jacques Le Forestier, 5 nov. 1500 (Bibl. Nat. Rés. Ye 301).
6° Paris, Gaspard Philippe, sans date.
7° Paris, Gillet Couteau, sans date.
8° Paris, Jehan Trepperel, sans date.
9° Paris, Jehan Trepperel, sans date.
10° Paris, Alain Lotrian, sans date.
11° Lyon, Barnabé Chaussard, sans date.
12° Lyon, Claude Nourry, dit le Prince, 1526.
13° Paris, Galliot du Pré, 16 mai 1532 (Bibl. Nat. Rés. Ye 1332).
14° Rouen, Pierre Mulot, 1560 (?).

Voici les éditions anglaises, à l'une desquelles a peut-être été emprunté le *Trusty Servant* du collège de Winchester.

1° Londres, Wynkyn de Worde, 1506 (Bibl. Cambridge; fragment à Oxford).
2° Londres, Wynkyn de Worde, sans date (British Museum).
3° Londres, R. Pynson, sans date (se trouvait en 1911 dans la coll. Huth).

Or le « Chasteau de Labour » n'est que la paraphrase, assez pauvre en général, d'un poème antérieur, de Jehan Bruyant, notaire du roi au Châtelet, intitulé : « Le Chemin de Povreté et de Richesse », Paris, 1342. La Bibliothèque Nationale possède deux manuscrits de ce poème, intercalé dans un traité de morale et d'économie domestiques, « Le Ménagier de Paris », composé en 1393 par un anonyme. Il est à remarquer que le titre du poème de Pierre Gringore lui a été fourni par un vers de celui de Bruyant :

Qui suis de ce chastel portier
Qu'on clame Chastel de Labour.

Pour le passage traitant du Bon Serviteur, le texte de Pierre Gringore a été donné par le *Mercure de France;* voici celui de Jehan Bruyant sur le même sujet :

Premier dos d'asne doit avoir
Se bien veult faire son devoir
Secondement comment qu'il voit
Oreilles de vache avoir doit
Et tiercement doit avoir groing
De pourcel, sans aucun desdaing.

Un long commentaire donne les raisons nécessitant ces trois « conditions estranges ».

Ce portrait semble d'ailleurs avoir été d'un usage traditionnel au moyen âge puisqu'on le retrouve dans le « Régime pour tous serviteurs » et dans le « Doctrinal des Bons Serviteurs », pièces recueillies par A. de Montaiglon dans ses *Poésies françaises des* xve *et* xvie *siècles, morales, facétieuses, historiques*, Paris, Bibl. elzévirienne, 1855-1878, XIII vol.

Voici le portrait donné dans le « Doctrinal », 2e volume :

Servantz doivent avoir cecy
En eulx, c'est que chacun le sache
Tout premier oreilles de vache
Groing de porc, dos d'asne aussi.

Ce portrait, on le voit, ne diffère pas de celui de Bruyant, alors que Pierre Gringore a changé *oreilles de vache* en *oreilles d'âne*, supprimé *dos d'âne* pour mettre *pieds de cerf*. C'est donc bien à la description de Gringore que correspond l'image étudiée par MM. René Saulnier et Henri van der Zee, ce qui interdit de la placer antérieurement à 1499-1500.

Quoi qu'il en soit, on voit que la source littéraire, par contre, est antérieure à l'œuvre de Pierre Gringore et que ses origines semblent devoir être fort anciennes si l'on admet, comme certains, que Jehan Bruyant lui-même s'inspira, pour écrire son « Chemin de Povreté et de Richesse », du Roman de la Rose de Jean de Meung, où peut-être figure un portrait analogue.

N'ayant pas, à Madagascar, ce texte à ma disposition, je me permets de signaler à d'autres cette recherche à faire. — *Tananarive, le 12 mars* 1939. — MICHEL GRINGORE.

§

Jane Avril vue par P.-J. Toulet. — C'est au *Jardin de Paris*, un soir d'été de 1905 qu'il y flânait en compagnie de son vieil ami (imaginaire peut-être) sir Everard Dandysson, que P.-J. Toulet vit la transfuge du Moulin-Rouge. Elle avait pris un autre nom qu'elle n'a pas su rendre aussi célèbre que celui de Jane Avril.

— ...Mais où est donc (demandait Sir Everard) Mélinite que nous annoncent les affiches?

Le kiosque nous la cachait. Nous tournâmes, et le quadrille acheva son cycle immuable, que, presque seule, Mélinite, *alias* Jeanne Avril, égayait de l'agitation ondoyante et coudée de ses jambes minces.

Un peu plus tard, après l'intermède d'un cake-walk, elle valse toute seule. Vêtue d'une robe sombre et plate, mais très cintrée en bas, qui se relève en volute sur des jupons rose et vert-de-gris, elle a l'air, dans son tournoiement rapide, d'on ne sait quoi de volubile et d'harmonieux où, depuis les cheveux jusqu'à la pointe des pieds, tout vibre d'ensemble. On la suit des yeux, comme un de ces tourbillons qui trouent sans le troubler le cristal d'un fleuve. Mais alors et soudain, elle s'évade de son propre rythme, le brise, en crée un autre; et ne parait jamais lasse, elle-même, de s'inventer.

— C'est quand elle danse seule, me dit Dandysson, que je l'aime mieux. Mais, dans ses quadrilles non plus, elle ne ressemble à rien. Et ce mouvement si curieusement articulé de ses jambes! On pourrait, en y pensant un peu, fonder là-dessus une esthétique nouvelle, et une nouvelle mécanique.

— Oh! Croyez-vous?

— Pour ce soir, nous n'en ferons rien. Mieux vaut s'asseoir sans rien dire, et regarder le dessous de ces beaux arbres.

Mais Dandysson n'en saurait admirer aucun, et se taire.

Aussi le *Nocturne Elyséen* que son ami, qui était celui de *Nane*, conta aux lecteurs de la *Revue illustrée* le 12 août 1905, était-il tout troublé de ses paradoxales divagations. Ce qui ajoute du prix à cette jolie page où se trouve la louange de Mélinite, *alias* Jane Avril, sacrée naguère saltatrice de génie par Ponchon, c'est qu'elle est illustrée de deux dessins de Maurice Biais : « Danseuses Anglaises » et le « Chahut au jardin de Paris ».

Quel rapport? Celui-ci, c'est que ce dessinateur, décédé depuis, fut le mari de Jane Avril. C'est Gabriel Astruc, mort récemment lui aussi, qui nous l'apprend dans le *Pavillon des fantômes* où il cite une bien jolie lettre de la danseuse du *Moulin Rouge* et du *Jardin de Paris*.

Dans ma modeste retraite, je joue les Pénélope en tricotant ou brodant, sans toutefois défaire mon ouvrage, lui écrivait-elle. Votre lettre m'a rappelé des temps bien doux, regrettés quelquefois, mais qui m'ont laissé de bons souvenirs, lesquels m'aident à vivoter et à vieillir tout doucement, loin de ce mouvement trépidant qu'est devenue la vie parisienne actuelle, laquelle me tente de loin et me fait désirer de rentrer au plus vite dans mon petit patelin les rares fois où je retourne à Paris où je suis née et que je ne reconnais plus...

C'est signé *J. M. Biais* (*alias* « *Jane Avril* »). Maurice Biais qui n'a pas laissé de trace dans l'art, qui ne fut guère connu de son vivant, est oublié aujourd'hui sauf de la charmante femme qui porte toujours son nom. Il avait épousé un « Lautrec », — dont il n'eut pas le génie de faire un Biais, si ce n'est par devant M. le Maire. — AURIANT.

§

Emmanuel Gonzalès et la statue de Balzac. — La *Revue de France* d'août 1835 publiait, à propos de la *Fille aux yeux d'or*, cet éreintement de M. de Balzac :

Hélas, que M. de Balzac n'est-il encore au temps où, suivant les mauvaises langues, il portait à M. Alfred de Vigny les épreuves de *Cinq-Mars*, au temps où il signait ses romans de pacotille lord Rhone, Villerglé ou Horace de Saint-Aubin, au temps où il faisait la *Physiologie du Mariage*, cette grosse plaisanterie en deux volumes in-8°, et des tragédies destinées à dormir éternellement dans les cartons poudreux de la Comédie-Française, côte à côte avec celles de MM. Fulchiron, Viennet et autres députés littérateurs. Car alors M. de Balzac n'aurait pas fait sa *fille aux yeux d'or;* alors celui qu'il accuse de lui avoir confié cette histoire de mauvais lieu n'aurait jamais pensé à la faire rédiger rue Cassini. Il l'aurait tout au plus fait imprimer sur papier grisâtre, — on l'eût vendue sous le manteau, loin de se pavaner à l'abri de ce nom sonore — M. de Balzac! — elle aurait atteint une triste et nauséabonde célébrité de carrefour et de collège, sans exposer nulle jeune femme, imprudente admiratrice de notre rabelaisien, conteur, à tenir un pareil livre sur ses genoux pour le rejeter bientôt avec dégoût. Nous le disons hautement, un semblable livre, signé d'un nom aussi connu, est un guet-pens littéraire, une insulte à tout lecteur et à

toute lectrice. Or, c'est à M. de Balzac une singulière et bien gratuite audace que de souiller ainsi la belle place qu'il avait prise dans les lettres de premier romancier de second ordre, gloire un peu bourgeoise, couronne un peu mêlée, mais enfin royauté complète et véritable, et bien méritée assurément.

. . . .

Dans *Sarazine*, M. de Balzac avait abordé une passion étrange. Ici il a abordé une passion hideuse, dont M. de Sade a étalé toutes les erreurs avec une horrible naïveté de détails, passion sans nom qui se traîne aujourd'hui dans l'ombre des terriers humains les plus ignobles, et qui marchait jadis la tête levée, au soleil de Rome, quand Rome était la ville des Gladiateurs et des Messalines. On retrouve bien dans ce livre l'observation habituelle de l'auteur, mais lourde et fatigante, au lieu d'être fine et spirituelle. Elle est cherchée, allongée et vise trop à la profondeur. Les incidents sont vulgaires, le style moins libre et moins facile que d'habitude; quelques caractères ne font que refléter les teintes et les expressions attribuées à certains types de l'*Histoire du roi des Dévorants;* l'intrigue est commune et assez mal suivie, inféconde surtout en riches incidents et en terreurs émouvantes. En somme, ce conte — véritable récit de petite maison, emprunté à quelque *Crébillon* inconnu, — soutient la lecture, mais sans éveiller cette curiosité puissante qui est l'incontestable privilège des romans-nouvelles du célèbre conteur.

C'était signé Emmanuel G., lequel n'était autre qu'Emmanuel Gonzalès, alors inconnu, qui se révélait aussi comme poète par un sonnet publié dans la même revue.

A L'AUTEUR DE JACQUES ROLLA

Sur ma lèvre, ô Musset, vos chants que je redoute
Se mêlent bien souvent aux hymnes du Seigneur,
Et j'ai peur d'écouter, sous la mystique voûte,
Cette voix merveilleuse et qui n'a pas de sœur.

Marcherez-vous toujours dans le chemin du doute,
Sentier privé d'ombrage, où se fane le cœur?
Ne serez-vous jamais assez las de la route,
Pour tendre à Dieu votre âme en un cri de douleur?

Alfred, vous revêtez parfois des ailes d'ange,
Pour fuir loin de ce monde où toute chose est fange,
Et vous perdre joyeux aux profondeurs du Ciel!

Pourquoi descendez-vous, muet et l'âme vide,
Le front pâle, verser à notre bouche avide,
Comme Jésus en croix, l'amertume et le fiel?

Traiter Balzac de premier romancier de second ordre! L'excuse de Gonzalès est qu'il avait vingt ans. Descendait-il vraiment, comme il s'en vantait, d'une des douze familles espagnoles que Charles-Quint anoblit dans la principauté de Monaco, ou bien avait-il préludé dans le feuilleton exotique en se faisant passer lui-même pour un héros de roman? S'agissant d'un personnage si mince aujourd'hui, bien que naguère il fût si important, s'agissant d'un romancier populaire, même doublé d'un président de la Société des Gens de lettres, la question n'importe guère; si on la pose ici, c'est que Charles Monselet insinua dans le *Journal du Plaisir*, du 6 avril 1851, que l'auteur des *Mignons du roi*, des *Septs baisers de Buckin-*

gham, des *Frères de la côte*, du *Vengeur du mari* et de la *Fiancée de la mer*, aurait porté, sur l'état-civil, un nom moins romantique, tout à fait prosaïque et trahissant des origines bourgeoises, qu'il eût pu, si tel avait été son bon plaisir, s'appeler de celui de Melchior Gomez ou de Ramon Gomeril, dont il avait signé ses chroniques de la *Presse*, sans, pour cela, être plus authentiquement espagnol et avoir, comme il le prétendait, Tirso Gonzalès, le général des Jésuites, pour ancêtre.

Il y a en province un savant bibliophile, — M. Gustave Brunet, — un catalogue vivant, qui connait sur le bout de son doigt l'histoire *intime* de tous les hommes de lettres de ce temps sans les avoir jamais vus, écrivait Monselet. C'est effrayant. Aussi parle-t-il une tout autre langue que nous et n'est-il entendu que de très peu de monde... [Pour lui] M. Emmanuel Gonzalès, ce romancier qui nous semble à nous un Espagnol authentique, irrécusable, un hidalgo de la souche des Saavedra, — devient tout bourgeoisement M. *Marville*.

Quoi qu'il en soit de la malice de M. de Cupidon, la nature l'ayant doué du physique de l'emploi, — front droit, nez aquilin, œil noir et vibrant — le censeur de M. de Balzac, svelte et de haute taille, rappelait plutôt un hidalgo de la souche des Saavedra qu'un fils de bourgeois de Saintes et il avait bien plutôt l'air, surtout quand il relevait crânement sa brune moustache, d'un Gonzalès que d'un Marville... A 24 ans, Marville, ou Gonzalès, revisa le sommaire et téméraire jugement qu'il avait porté sur l'auteur de la *Fille aux yeux d'or*. Rédacteur en chef à la *Caricature*, il le pria de lui faire l'honneur d'y collaborer. Peut-être se confessa-t-il de son blasphème et M. de Balzac lui en donna-t-il l'absolution. Il semble en tout cas qu'il lui ait donné son amitié, dont Gonzalès se montra plus fier que de tous ses feuilletons réunis. Quand M. de Balzac fut mort, sa mémoire n'eut pas de plus zélé défenseur que lui, qui s'était repenti de l'avoir sottement dénigré.

Laurent Jan [le collaborateur de Balzac pour *Vautrin* et la *Marâtre*] homme de cœur, rare esprit, avait eu une idée simple et grandiose à la fois pour ce tombeau, écrivait un chroniqueur : il le faisait modestement ou orgueilleusement consister en un immense bloc de granit taillé en forme de livre, posé à plat sur la fosse, et offrant au dos, en lettres d'or gravées en creux, cette disposition de mots pareille à celle des volumes reliés :

HONORÉ DE BALZAC

—

LA COMÉDIE HUMAINE

1820-1850

C'était bien! on ne pouvait plus faire et plus dire avec moins. C'était la poésie dans l'idée, la simplicité dans l'application. Mme de Balzac n'a point accepté ce projet. Je suis fâché d'avoir à dire que les amis les plus sincères et les plus dévoués à Balzac vivant, comme les plus religieusement dévoués à sa mémoire, ont dû se retirer de la maison de la riche veuve étrangère.

C'est en vain qu'Alexandre Dumas prit l'affaire en main : le concert organisé sous ses auspices pour élever un monument à Balzac et à Fr. Soulié ne rapporta que des sommes dérisoires. Gonzalès s'attela à la tâche, Son admiration pour M. de Balzac avait grandi encore avec les années. Il disait ses souvenirs des Jardies et d'ailleurs, et publia un jour cette révélation qui parut « étonnante » et qui ne saurait étonner quiconque a étudié de près la vie et l'œuvre de ce grand écrivain, « que Balzac avait supprimé la femme de sa vie par tempérament et par goût » ; il racontait les pièges tendus en vain par ses amis à l'auteur de la *Comédie Humaine* ». Ayant formé un comité pour lui ériger une statue, il quêta, après avoir fait battre la grosse caisse. La caisse resta à peu près vide, on accusa Gonzalès de chercher à se faire un peu de réclame sous prétexte d'honorer Balzac. Cette accusation l'indigna moins que ne l'affligea l'indifférence des gens de lettres et l'ingratitude des lecteurs, à l'égard de son grand homme. En 1885, il revint à la charge dans une circulaire où il assurait que, « les choses allant toutes seules, il n'était pas besoin de souscription du tout ».

En effet, disait-il, le Conseil municipal donnera l'emplacement, l'Etat le marbre ou le bronze : les premiers sculpteurs du monde se disputent l'honneur d'offrir à Balzac son monument. Pourquoi dès lors demander au public l'amour de son admiration à moins qu'il ne nous l'impose?

« Bien ironique, cette dernière question de M. Gonzalès », observait Darcour [Ad. Racot] dans la *Gazette de France*. Bien ironique et bien amère : Gonzalès ne prenait pas ses désirs pour des réalités. Il devait mourir sans les voir exaucés.

Je sais bien, disait-il à Pierre Véron, pourquoi j'échoue. Il y en a tant qui ont peur de paraitre trop petits à côté de ce piédestal.

Si Emmanuel Gonzalès n'avait pas tant fait pour se faire pardonner son petit article de la *Revue de France*, cette simple phrase y eût suffi. — AURIANT.

§

A propos d'une « sottise ».

Mon cher Directeur et Ami,

Permettez-moi de faire appel de la décision qui a classé dans l'illustre sottisier (*Mercure* du 15 mars) cet extrait d'une note de l'*Œuvre* du 19 février dernier :

La Grande Porte, par Maurice Maeterlinck. (Fasquelle, éditeur.) Ce titre, Maeterlinck l'explique dès les premières lignes du livre en rappelant que dans sa pièce pour marionnettes : *La Mort de Tintagiles*, on voit une jeune fille se meurtrir les mains à frapper une énorme porte massive... derrière laquelle agonise son jeune frère que vient d'emporter la mort.

La mort ici est un personnage du drame. Elle vient d'emporter l'enfant qui se débat. Car, — faut-il préciser, — la mort n'emporte jamais que les vivants, et il arrive que l'agonie de ceux-ci soit douloureuse. C'est ce qui se passe dans le drame de Maeterlinck et c'est ce que Maeterlinck a écrit. — LÉON DEFFOUX.

§

Errata. — Un lapsus nous a fait écrire, page 98, ligne 29, et page 100, ligne 3 (n° du 1er avril), dans notre article : *l'Acteur William Shakespeare* : ... « après la révocation de l'Edit de Nantes », au lieu de « avant la promulgation de l'Edit de Nantes ».

Avant cet édit (13 avril 1598), beaucoup de huguenots passèrent en Angleterre pour y chercher la tranquillité et jouir de la protection qu'Elisabeth accordait à la religion nouvelle.

C'est ainsi que Montjoye et Vautrollier allèrent s'installer à Londres.

L'Edit de Nantes, par lequel Henri IV avait voulu régler la condition légale de la religion réformée, ne fut d'ailleurs jamais loyalement exécuté. Sa révocation par Louis XIV le 17 octobre 1685 accentua l'émigration commencée sous les Henri III et IV et Elisabeth. — GÉNÉRAL CARTIER.

D'autre part, le *Mercure* doit signaler que dans l'écho de M. R. Dalidou (n° du 15 avril), il faut lire, page 503, ligne 16, *nomination* au lieu de *domination*.

§

Le Sottisier universel.

L'action de l'Allemagne a provoqué en Angleterre un mouvement de plus en plus intense en faveur d'une circonscription obligatoire. — *Le Courrier de Bayonne*, 17 mars.

Cherche deux commis sachant traire et conduire les chevaux. — *L'Est républicain*, 13 mars.

C'est à l'aide de cet épouvantail que Hitler a pris l'Autriche, la Bohême, la Moravie, la Slovaquie, que les Hongrois se sont emparés de la Pologne. — *Le Sud-Ouest Républicain* (Bayonne), 17 mars.

ANIMAUX. — Demoiselle sport., svelte, 27 ans, cath., recherche mariage avec mons. aimable. — *La France de l'Est*, 13 mars.

Les navires de guerre anglais, en Méditerranée, reçurent l'ordre d'attaquer tout navire marchand anglais en haute mer, aussi bien que dans les eaux territoriales espagnoles. — *Le Petit Matin* (Tunis), 11 mars.

Philippe voulait voler de l'argent qu'il aurait mélangé à des bonbons. Ceux-ci étaient destinés aux gardiens de prison et à leurs familles. 80 personnes étaient visées dans cet attentat. — *Le Courrier du Maroc*, 4 mars.

On signale également, au cours de la nuit, l'arrivée d'une auto transportant trente personnes et deux bataillons du 36e régiment d'infanterie. — *Le Soleil* (Marseille), 16 mars.

COQUILLES.

L'humidité nous permet de trouver en Dieu la vérité; elle révèle à chacun de nous sa vraie valeur; elle fait connaître aux hommes une vraie tâche fraternelle. — *Le Figaro*, 6 mars.

Cardinaux aux larges croix d'or, prêtres de tous pays, moines de tous ordres et de toutes nuances, et la juvénile légion de séminaristes du monde entier portant des sultanes multicolores, quel tableau pittoresque et sans cesse renaissant! — *L'Echo paroissial* (Landerneau), mars.

MASTIC.

LE DIMANCHE ÉLECTORAL. — Canton d'Epernay : M. Muls, S. F. I. O., 2834 voix, élu; M. Paul Bourgeois, rép., 2830 voix. Ses complices sont activement recherchés. — *La Gazette de Biarritz*, 13 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXCI

—

CCXCI N° 981. — 1er MAI

ÉDITIONS " JE SERS " PARIS

Nouveautés de Mars 1939 :

CLAIRE-ELIANE ENGEL

FIGURES ET AVENTURES DU XVIIIe SIÈCLE

VOYAGES ET DÉCOUVERTES DE L'ABBÉ PRÉVOST

Préface de

PAUL HAZARD

Professeur au Collège de France

Comment l'Abbé Prévost vécut en Angleterre parmi les réfugiés huguenots, les capitaines d'aventures et les femmes de lettres, et comment il découvrit Manon.

1 vol. in-8° jésus, 300 pages, 6 hors-texte . . . . **30 fr.** »

●

Une réédition qui s'imposait :

THOMAS HARDY

TESS D'URBERVILLE

roman traduit de l'anglais par Madeleine Rolland

(Nouvelle édition revue, texte intégral)

TESS D'URBERVILLE est à la littérature anglaise ce que GOSTA BERLING est à la littérature scandinave : le livre d'un peuple et d'un pays.

1 vol. in-8° couronne, 480 pages. . . . . **24 fr.** »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mémorial de la Guerre blanche

Un volume in-16 double-couronne, prix. . . **12 f**

Il a été tiré de cet ouvrage :

660 exemplaires sur pur fil vergé d'Arches, numérotés de 67 à 726 (plus 25 exemplaires marqués A à Z, H. C.) à . . . . **40 f**

22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 22 (plus 1 exemplaire H. C.) à . . . . **110 f**

44 exemplaires sur Hollande, numérotés de 23 à 66 (plus 5 exemplaires H. C.) à **80** francs . . . . (*souscri*

Les souscriptions sont reçues

pour les exemplaires à 40 et 110 francs.



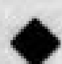



naja
TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE
DRANSY

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

LA ROUTE DU LITTORAL

Service quotidien toute l'année, Nice-Marseille, et vice versa.
Départs : de Nice (gare S. N. C. F.), à 8 heures; de Marseille (gare Saint-Charles) à 8 h. 15.



Nice-Marseille ou vice versa. . . . . **95** fr.
Nice-Marseille et retour ou vice versa (validité : 10 jours). . **155** fr.
Toulon-Nice et retour, ou vice versa (validité : 10 jours). . **105** fr.
— Parcours partiel : **0** fr. **40** par kilomètre
Billets spéciaux, validité : 40 jours.
Marseille-Nice et retour. . . . . **158** fr.
Toulon-Nice et retour . . . . **121** fr.
— Valables :
Dans un sens, sur le paquebot « Ile-de-Beauté »;
Dans l'autre sens, en autocar S. N. C. F.

AUTRES EXCURSIONS

Excursions en autocar S. N. C. F. au départ de Nice

La grande Corniche (quotidien toute l'année) : **20** et **22** fr. Gorges-du-Loup. — Grasse (quotidien toute l'année) : **30** fr. — Cians-Beuil (périodique) : **50** fr. — Cians-Beuil-Daluis (périodique) : **53** fr. — Nice-Peira-Cava — Sospel (périodique : **42** fr.

Excursions en autocar S. N. C. F.
Au départ de Juan-les-Pins (services périodiques)

Grande Corniche (**30** fr.). — Saint-Raphaël (**30** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — San-Remo (**40** fr.). — Peira-Cava-Menton (**48** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**58** fr.).

Excursions en autocar S. N. C. F.
Au départ de Cannes (services périodiques)

Grande Corniche (**32** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — Saint-Raphaël (**25** fr.). — San-Remo (**42** fr.). — Peira-Cava-Menton (**50** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**60** fr.).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS



Monsieur
votre responsabilité est grande : prenez le train,
il transportera votre famille en toute sécurité.

Monsieur
votre responsabilité est grande : prenez le train,
seul il offre aux chers vôtres tout le confort indispensable aux longs voyages, couloir pour la promenade, salons, restaurant, lits, eau chaude, eau froide.

Le train, c'est un appartement en marche



SNCF. 116